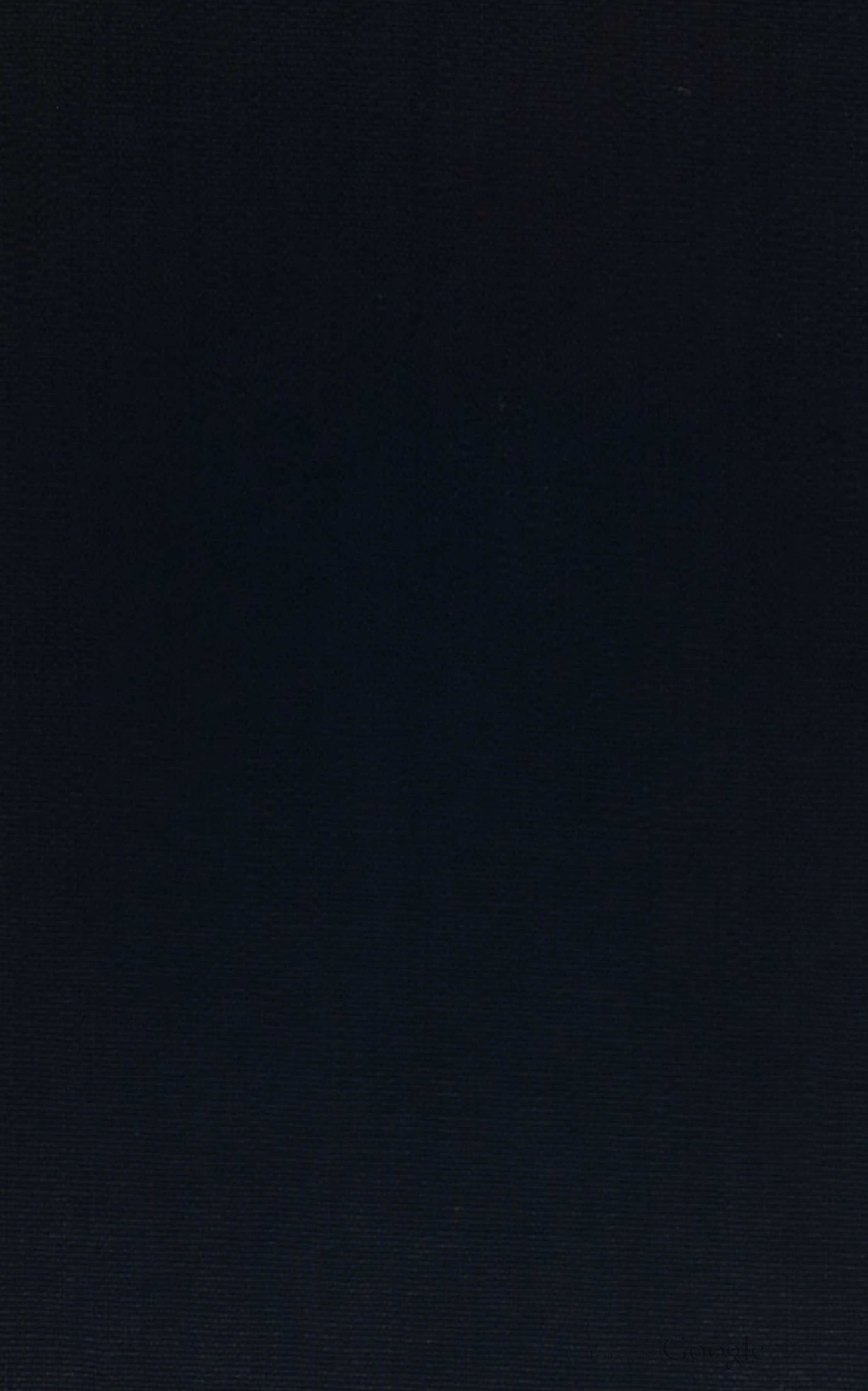
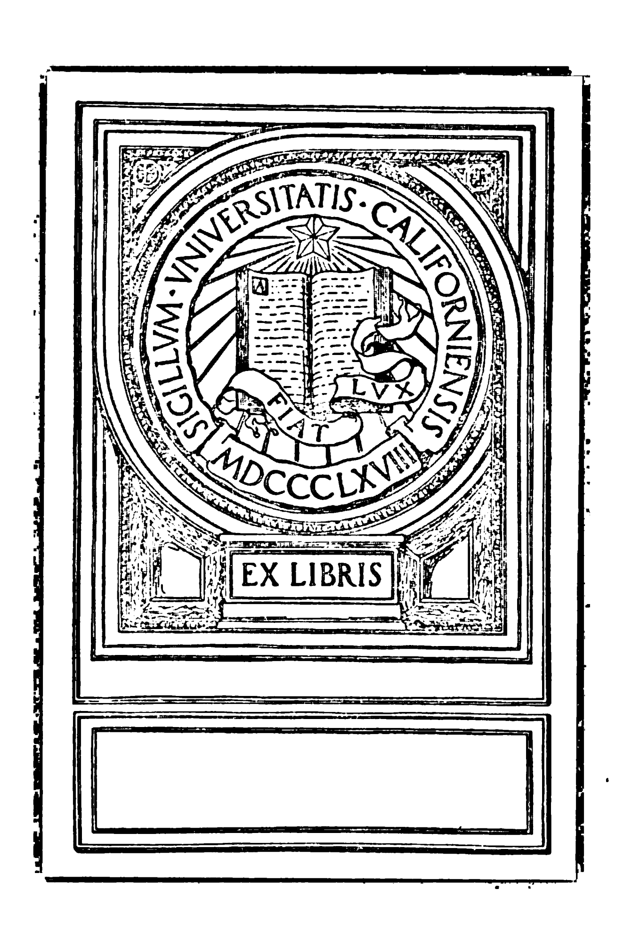



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



THÉOLOGIE HINDOUE

LE

PREM SAGAR

OCÉAN D'AMOUR

TRADUIT PAR E. LAMAIRESSE

ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE

Traducteur du Kama Soutra



PARIS

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1893

LE

PREM SAGAR

OCÉAN D'AMOUR

THÉOLOGIE HINDOUE

LE

PREM SAGAR

OCÉAN D'AMOUR

Traduit par E. LAMAIRESSE

ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE

Traducteur du Kama Soutra



PARIS

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1893

INTRODUCTION

LE KRISHNAÏSME JUSQU'AU PREM SAGAR

En dehors du monde savant, l'Inde n'est guère connue du public français que par les écrits de Jacouliot qui a su l'intéresser à Krishna, à sa doctrine et à son culte. Sous le nom de Ieseus Kristna dont les indianistes l'accusent d'avoir méconnu la véritable orthographe, cet écrivain en a fait un type dont le Christ serait le plagiat soit comme biographie, soit comme enseignement religieux ; dans sa *Genèse de l'Humanité*, il fait dériver les Juifs des Pariahs, etc.

Les bons rapports que j'ai eus à Pondichéry avec M. Jacouliot lorsqu'il y était magistrat, et quelques lignes aimables pour moi qu'il a écrites, m'a-t-on dit, m'empêcheraient de déprécier ses écrits, lors même que mes idées différeraient des siennes qu'il ne peut plus défendre. D'ailleurs plus n'est besoin de polémique au sujet de Krishna. En ce qui le concerne, la science est faite aujourd'hui. Il n'y a plus qu'à exposer des faits qui lui sont acquis d'une manière incontestable.

D'après Langlois, traducteur de l'*Harivansa* (vie de Hari), Krishna fut un hardi conducteur de hordes guerrières qui conquit une partie de l'Inde entre le XIIIe et le XIVe siècle avant notre ère.



Cette opinion paraît très voisine de la vérité. Tout concourt à prouver que Krishna a été à la tête d'une troupe de pasteurs nomades et guerriers occupant sur la rive droite de la Yamuna (aujourd'hui la Jumna) une étendue de pays dont Gokul faisait partie, et s'avançant vers Mathura par une invasion lente semblable à celle des anciens Aryens dans le Nord de l'Inde, ou à celle récente des Foulbes dans l'intérieur de l'Afrique. La couleur sombre attribuée à Krishna dans toutes ses représentations prouve qu'il n'était pas Aryen. Il est évident que ses compagnons ne l'étaient pas non plus ; on voit Krishna les détourner du culte d'Indra par le motif que ce Dieu était le dieu guerrier, le dieu des Kchattryas. Si le Prem Sagar lui fait leur dire dans cette occasion qu'ils sont des Vessiahs, il faut entendre par ce mot non la caste, mais le métier de pasteurs.

Cette confusion peut aussi avoir été faite volontairement par l'auteur qui était un Brahme évidemment.

On voit d'ailleurs dans cet ouvrage Nanda, le chef (non guerrier) des pasteurs, célébrer avec eux une grande fête annuelle en l'honneur d'Ambika, désignée comme épouse de Siva ; or on sait que les brahmes ont rattaché au culte de Siva toutes les déesses locales et indigènes en les confondant avec l'une de ses épouses.

Il faut remarquer encore que le Mahabarata, tout en faisant de nombreuses allusions à Krishna, ne donne sur lui que peu de détails guerriers, ce qui n'aurait pas eu lieu si ses exploits étaient entrés dans les légendes des Kchattryas.

Enfin le Prem Sagar lui-même ne parle que peu de la guerre entre les Pandavas et les Kauravas et de la part qu'y ont prise Krishna et son frère Balaram.

Les tendances si prononcées que le krishnaïsme a eues à toute époque et a encore aujourd'hui à l'effacement des castes ne peuvent provenir que de l'origine non aryenne de Krishna, de sa tribu et de son culte.

En outre, nous voyons maintes fois dans le Prem Sagar les rivaux ou ennemis de Krishna lui reprocher son manque de généalogie, le mystère qui enveloppe sa naissance et son origine, la bassesse de sa condition et de ses occupations premières.

Toutes les probabilités militent donc en faveur de l'opinion de Langlois. Seulement, il est fort difficile de fixer, même approximativement, l'époque à laquelle Krishna s'est produit comme un héros et un demi-dieu et plus encore celle où son culte a commencé et la forme extérieure qu'il a revêtue. On sait d'ailleurs que l'Inde ancienne n'a pas de chronologie, c'est tout au plus si elle s'est souvenue de l'ordre de succession des faits, sans marquer leurs intervalles.

Cependant, M. Weber a pensé, à l'encontre de ces probabilités, que le Krishna historique est le chantre védique de la Rigamitramamadni, le Dr Brahmanique de la Châdogya Upanishad, dont on a fait dans l'épopée un demi-dieu, le héros guerrier des Vrishnis. Une fois popularisé, son adoration et les croyances de ses adeptes auraient été empruntées aux doctrines chrétiennes que trois Brahmes, après un voyage en dehors de l'Inde, y auraient importées. Des influences chrétiennes agissant dans l'Inde auraient fait le reste.

Avant Weber, W. Jones avait fait ressortir la ressemblance, au point de vue mystique, de Krishna avec Jésus-Christ, et l'avait attribuée à la connaissance de quelques évangiles apocryphes transportés dans l'Inde aux premiers siècles du Christianisme.

Lassen, malgré ses opinions sur l'antiquité de la doctrine des Avatars (incarnations de Vishnou) et du culte de Krishna, semble aller sur ce point plus loin encore que M. Weber.

Enfin Mgr Laouenan a réuni le plus possible de documents historiques en faveur de la thèse de W. Jones.

Mais qu'est-il besoin de chercher dans des sources étrangères les origines d'une religion (le Vishnouvisme) qui est tout à fait dans le tempérament et le génie de l'Inde et qui se lie de la manière la plus intime à son évolution tant philosophique que mystique. Monier William, un protestant, fait observer que les Indiens auraient pêché en eau trouble et impure les évangiles et les dogmes justement condamnés. Si l'Inde a emprunté l'Incarnation et la Métempsycose, c'est à l'Égypte qu'elle a dû faire cet emprunt.

M. Weber a extrait du Mahabyashey des textes dans lesquels on trouve par des exemples la preuve que, dès avant l'ère chrétienne, l'inimitié entre Kamsa et Krishna, la destruction du premier par le second étaient un sujet consacré de chants et de spectacles.

La présence du nom de Govinda (pasteur) démontre que le meurtre de Kamsa, le séjour avec les pasteurs qui en est la préparation inséparable étaient l'objet de chants et de spectacles semblables.

Le Mahabarata ne renferme pas de récits explicites sur sa jeunesse, mais beaucoup d'allusions. Le nom de Govinda, son éducation et son rôle parmi les pasteurs, son titre de protecteur des vaches, l'armée de pasteurs qu'il envoie à Duryodham témoignent de la préexistence des légendes même qu'on ne raconte pas en détail. Le poème mentionne même les 16,108 épouses de Krishna et ses 161,080 fils.

Comment un poète sacré obscur serait-il devenu soudainement le héros national d'une notable partie de l'Inde?

D'après Alexandre Polyhistor, les Brahmes adoraient Heraclés et Pan. Pan ne peut correspondre qu'à Krishna: donc, bien avant notre ère, Krishna était l'objet d'un culte, et les adorations populaires s'adressaient, comme à la période suivante, au compagnon des pasteurs, à l'amant des pastourelles.

On ne peut douter que le culte de Krishna n'existât en rivalité avec celui de Siva à l'époque héroïque à laquelle se rapportent les chants du Mahabarata.

Ce poème représente Krishna quelquefois rendant hommage à Siva ou recommandant le culte d'Uma, la compagne de ce dieu, ou recevant les faveurs de ces deux divinités. Il fait dire à Krishna dans un hymne : « Mahadéva est le commencement, le milieu et la fin de toutes les créatures. »

Ailleurs : « Siva est le plus excellent des êtres dans les trois mondes ; parce qu'il est le plus grand des dieux, il est appelé Mahadéva ; parce qu'il protège tous les hommes dans leurs entreprises, il est appelé Siva.

Dans d'autres passages du Mahabarata, Siva adresse les mêmes éloges à Krishna. Dans l'ensemble du poème, Krishna a le rôle prééminent. Il se manifeste à Ardjuna comme étant la divinité suprême. Dans d'autres passages, on admet la prétention de Siva à cette situation, et l'on essaye de mettre d'accord les deux rivaux en déclarant qu'ils sont une seule et même divinité. C'est sans doute cette tendance éclectique, trait caractéristique à toute époque du génie de l'Inde, qui a engendré dans l'Indo-Chine la religion Siva-Vichnou, dont on a retrouvé tant de traces

D'après le professeur M. W.-W. Hunter (*Indian empire*, p. 125 à 126), plusieurs légendes du Mahabarata appartienent à l'antiquité védique, et l'histoire qui en forme la base raconte des événements qui, en l'absence de toute autre preuve, se sont passés vers l'an 1200 avant Jésus-Christ, bien longtemps avant le Bouddha. La légende de Krishna a précédé les récits de Mahabarata qui y font allusion. Il y a donc, sur ces époques reculées, accord entre Langlois et le Dr Hunter [1].

Le Lalita Vistara (vie poétique du Bouddha) confond dans un passage Krishna avec Marah, le dieu de la concupiscence; cela indique que le culte de Krishna existait au moment où cette biographie a été écrite, soit associée au Vichnouvisme, soit comme une de ses branches, en tout cas hostile au Bouddhisme aussi bien qu'au sivaïsme, ce qui n'empêche pas le Vichnouvisme d'avoir beaucoup fourni au Bouddhisme naissant.

De tout cela, on doit conclure, avec MM. Senard (Essai sur la légende du Bouddha) et Barth (Religions de l'Inde):

« Krishna a été d'abord l'objet d'un culte secondaire, rattaché, comme il l'est devenu dans la suite, aux légendes de sa naissance, de son enfance et de sa jeunesse; localisé à son début dans des tribus indigènes et à Mathura. Ce culte lui aura valu de recevoir dans la légende épique des Kchattryas, fixée dans l'épopée sous l'influence brahmanique, le rôle qu'il y joue. De son côté, la caste brahmanique, cherchant à se l'approprier, le mettait au nombre de

[1] Le Dr Hunter ajoute: « La compilation du Mahabarata dans la forme littéraire que nous possédons aujourd'hui semble avoir eu lieu plusieurs siècles plus tard. Ni Mégasthènes ni Panini (300 à 350 av. J.-C.) ne la mentionnent. L'arrangement de cette masse immense de légendes doit probablement avoir couvert une longue période; le poème, tel qu'il existe aujourd'hui, porte la trace de trois époques séparées et distinctes.

ses chantres et de ses maîtres jusqu'à ce que sa diffusion, toujours plus puissante, le forçât à l'admettre dans ses avatars.

« Ainsi Krishna fut d'abord un dieu populaire dont le culte, plus ou moins localisé se répandit peu à peu ; puis, identifié avec Vishnou et admis au nombre de ses incarnations, il fut par le fait, mais non autrement, reconnu de la caste supérieure [1]. »

Comment ce culte local et indigène a-t-il eu si puissante diffusion?

Nous l'expliquons ainsi : le Krishnaïsme ancien a été, selon toute vraisemblance, ou originairement ou par le progrès de son évident naturalisme, une religion solaire, et il en a été de même du culte d'un assez grand nombre de peuples de l'Inde, probablement dans une même région d'une grande étendue. Cette adoration commune du soleil, jointe à celle des esprits (animisme) et probablement aussi à celle du dieu Céphene Kama (l'amour), a réuni tous ces peuples en une seule religion qui a fini par être admise par les brahmes. Ils ont fait naître Vishnou d'Aditya, la grande divinité solaire (voir les adityas à « l'Inde avant le Bouddha »). En effet, d'après le Mahabarata, Kasyapa, un des pradjapatis ou pères de toutes les créatures, eut d'Adity douze fils dont le premier fut Çakra (Indra), et le dernier Vishnou *qui surpassa tous ses frères par les attributs*.

Dans le Ramayana, Kasyapa assisté de la déesse Adity obtient par une pénitence infinie, la vue de l'Être suprême, du bienfaisant Madhusana (le vainqueur de Madhu, Vishnou), et l'accomplissement de tout vœu qu'il lui adressera.

[1] Nous voyons, dans le Prem Sagar, Krishna et Balaram après la conquête de Mathura recevoir de Garag l'investiture du triple cordon (marque distinctive d'initiation des Brahmes et des Kchattryas) et de Sandipan la science de l'époque, apanage des Brahmes et des Princes.

Il fait alors cette demande :

« O Seigneur sans péché, devenez le fils d'Adity et de moi-même ! Destructeur des asuras (démons), devenez le frère puîné de Çakra ! Il faut que vous veniez au secours des opprimés. »

Alors Vishnou, doué d'une énergie souveraine, naquit d'Adity, protégé par une ombrelle, dans la forme d'un mendiant portant une gourde et ayant une mèche de cheveux sur la couronne.

Le Ramayana donna une très grande extension au Vishnouvisme. Emile Barnouf pense que le poète Valmiki, auquel on l'attribue, est antérieur au Bouddhisme. MM. Fauche, Eugène Burnouf, Monier William, W. Hunter sont du même avis sur l'antiquité de la masse du poème.

Les Indianistes les plus autorisés, Burnouf, Senard, Barlh, etc., s'accordent à reconnaître que les Épopées et les Pouranas, quoique d'une rédaction relativement moderne, sont constitués par d'anciennes légendes, chants des rapsodes pour les premiers, récits des Suras[1] pour les derniers, qui le transmirent seulement par la voix jusqu'à l'invention de l'écriture sanscrite.

En dehors des Védas, des Bramanas, des Upanischas et des écoles Orthodoxes, circulaient dans toutes les classes au-dessous des Brahmes des légendes héroïques et mythologiques constituant une sorte de tradition et de foi populaire. C'était principalement le vishnouvisme issu des religions solaires non Aryennes et des

[1] Les suras étaient des cochers ou écuyers (voir manou, classes mêlées) qui accompagnaient les héros à la guerre. Ce sont eux qui recueillaient et célébraient les actions d'éclat dont ils avaient été témoins. Dans les Pouranas les récits commencent généralement par ces mots : « Le Sura dit. » Voilà pourquoi, selon M. Barnouf, les Pouranas devront s'intituler : « Légendes recueillies par les Bardes Indiens. »

attributs solaires de Vishnou dans les Védas ou leurs compléments bramaniques.

Vishnou-soleil, c'était le bienfaiteur universel. Il commençait à personnifier la formule ou vœu suprême adopté d'abord par le Bouddha et plus tard par le Baghavat-Gitta : *que tous les êtres soient heureux!*

D'autre part, d'après le Rig Véda, l'âme des pieux allait au Soleil. Il était un séjour de récompense, non pour les justes, mais pour les pieux qui avaient su gagner la faveur des dieux. C'était le commencement d'une religion de foi, de grâce et de miséricorde.

Le sentiment de la bienveillance pour tous les êtres et la croyance à la béatification par la piété s'unirent dans un sentiment unique, sorte d'amour plus ou moins spiritualisé qui est devenu d'abord la compassion bouddhique, puis la dévotion Krishnaïste.

Ce sentiment, ou plutôt ce besoin religieux populaire, ne recevait pas de satisfaction de la part des brahmes auxquels il était absolument étranger.

M. Senart explique le puissant essor du Bouddhisme à son origine par ce sentiment et ce mouvement populaire dont il prit la tête, et il ajoute :

« Je ne prétends pas, dans le Bouddhisme naissant, ne voir qu'un rameau détaché d'une religion vishnouviste, mais seulement qu'une certaine forme du vishnouvisme était constituée dès l'époque où le Bouddhisme se fonda et qu'elle était établie dans les croyances populaires. »

Kern soutient que le Bouddhisme est simplement un ordre religieux qui a eu pour fondateur Bouddha, et pour Dieu le soleil.

Le Bouddhisme eut deux éléments essentiels qui se partagèrent ses écoles : l'élément rationnel avec la justice pour dogme ; l'élément cordial avec la compassion pour mobile.

L'élément compassion, amour, de provenance Vishnouviste, se développa surtout dans le Nord de l'Inde, berceau commun du Vishnouvisme et du Bouddhisme. Celui-ci recueillit dans ses sutras et même dans les sculptures et bas-reliefs de ses premiers monuments quelques dieux hindous comme subordonnés ou auxiliaires du Bouddha et beaucoup d'emblèmes Vishnouvistes. Le Bouddhisme du Nord et le Grand-Véhicule, sa doctrine, devinrent presque exclusivement compassion et amour des êtres.

Le Vishnouvisme vécut à côté de lui, avec lui, ne s'en distinguant guère que par l'absence d'un ordre religieux. Les édits d'Açoka nous montrent ce prince encourageant, faisant enseigner toutes les vertus pieuses et charitables, sans presque distinguer entre les écoles et les sectes. La fête quinquennale de la délivrance, décrite par Hiouen-Tsang (623 à 640 après J.-C.) et commune, selon lui, à toute l'Inde, aurait pu être appelée la fête de la bienfaisance, puisqu'elle consiste à faire des largesses à tous les indigents, même aux *hommes sans famille*, expression bouddhique qu'il faut interpréter : les Pariahs, les Tchandalas. On n'y distingue les religions de Bouddha, Vishnou et Siva que par la préséance. Trois jours sont consacrés à l'inauguration de la fête ; le premier jour, c'est la statue de Bouddha qui reçoit des hommages ; le second jour, c'est celle du dieu soleil Aditya, *qu'adorent les idolâtres* [1]; et le troisième jour, c'est celle de l'Être suprême, Issouara (Siva).

[1] Le Vishnouvisme aurait donc été seul considéré *comme idolâtrique,* ce qui confirme l'origine non Aryenne du Krishnaïsme.

Bien que le roi du Canodge, qui donne cette fête, soit bouddhiste, son nom *Citaditya* indique une origine ou parenté vishnouviste.

On voit que le second rang dans l'inauguration est donné au Vishnouvisme, ce que l'on ne peut attribuer qu'à sa supériorité numérique ou à sa supériorité de bienfaisance sur le Sivaïsme. Houen Tsang signale la ferveur pour l'étude et pour la bienfaisance qui régnaient alors dans presque toute l'Inde, en dehors aussi bien qu'en dedans du Bouddhisme.

Bouddha Gaya, aujourd'hui la Jérusalem bouddhiste, fournit dans les objets qu'on y a recueillis beaucoup de preuves de rapports intimes et communs et d'échanges ou emprunts réciproques entre le Vishnouvisme et le Bouddhisme qui corroborent celles données par M. Senart.

Dans la lutte qui terrassa le Bouddhisme dans l'Inde, on voit à peine apparaître les Vishnouvistes. Ce sont des Brahmes Sivaïstes qui ont ruiné le Bouddhisme par une polémique acharnée et sans scrupules. C'est au Sivaïsme qu'on impute les exécutions sanglantes dont les Bouddhistes furent les victimes, soit dans l'Inde centrale par les armes des Radjapontes, soit dans le Maduré où l'on voit figurer sur les bas-reliefs de la pagode principale les cruels supplices qui furent infligés aux Bouddhistes ou Djaïnistes[1].

Cela se conçoit, car le Bouddhisme, tolérant par essence, fut attaqué seulement par les Brahmes qui voulaient ressaisir leur influence. Le Sivaïsme était leur religion officielle; il était d'ailleurs presque monothéiste et, par conséquent, opposé au Bouddhisme athée, bien qu'il eût certains aspects communs avec lui ; le Pan-

[1] On prétend que huit mille furent pendus, empallés, décapités, etc.

théisme du Vishnouvisme et son mysticisme tendre se rapprochaient davantage de la métaphysique et de la compassion bouddhiques. Ce fut sans doute pour les Vishnouvistes un motif pour mettre Bouddha au nombre de leurs Avatars.

Pendant toute la période bouddhique, et jusqu'à la rédaction du Prem Sagar, le Krishnaïsme s'est affirmé par cinq écrits renommés: le Baghavat Gitta ou chant du Bienheureux, le Vishnou Pourana, le Baghavata Pourana, le Harivansa et le Govinda Gitta, le chant du Pasteur. Nous les nommons dans l'ordre que nous croyons être celui de leur succession chronologique; comme poésie et comme philosophie religieuse, le Baghavat Gita d'abord et le Baghavata Pourana prennent la tête.

Le *Baghavat Gitta* est un épisode ajouté au Mahabarata, selon M. Monier William, du IIe au IIIe siècle de notre ère, et commenté par Çankaratchéria du VIIe au VIIIe siècle. Il appartient à l'époque de la plus grande vigueur intellectuelle de l'Inde. C'est un éclectisme très bien lié de toute la philosophie religieuse de l'époque, y compris le Bouddhisme dont il adopte la formule: Que tous les êtres soient heureux!

Il rallie toutes les castes; il proclame la nécessité de la foi, mais non sa suffisance pour le salut.

On n'y trouve ni allusion ni insinuation contre le Bouddhisme, mais seulement la théorie de l'action obligatoire, absente du bouddhisme et de l'ascétisme Brahmanique. Nul écrit dans l'Inde ne s'est élevé à une conception religieuse aussi haute. Une seule tache le ternit. C'est la prédestination fatale et irrémédiable au vice et au châtiment des êtres d'une certaine nature, comme les Tchandalas, etc.

Le Krishnaïsme doit, sans aucun doute, au Baghavat Gitta sa plus grande expansion, au moins dans les classes instruites.

Le *Vishnou Pourana* a été traduit en anglais par Wilson qui, par des considérations très sérieuses, en fait remonter la publication à la première moitié du IIe siècle ; et cette date a été adoptée par les Indianistes. Son style est simple, plutôt didactique que poétique. Il mentionne sans une malveillance trop accentuée les Bouddhistes et les Djaïns, qui évidemment existaient de son temps. Il développe beaucoup les Avatars et met au nombre Kapila, le plus grand philosophe de l'Inde. Il emprunte quelquefois le procédé de Bouddha pour rattacher des personnages, même divins, au passé, en rappelant leurs noms dans des existences antérieures, témoin le passage suivant où Lakshmi, déesse de la fortune et de la fécondité, est associée à Vishnou, comme sa sakti ou énergie. « Lorsque le seigneur des mondes, le dieu des dieux, Janadhâna, descend chez les hommes sous différentes formes, ainsi fait sa compagne Sri (la Sainte). Lorsque Hari, fils d'Adity, naquit comme un nain, Laksmi apparut sur le lotus comme Padma ou Kaumati ; quand il naquit sous la forme de Parasu-Rama, de la race de Brigu, elle était Darani (Contemplation) ; lorsqu'il était le fils de Raggu, Rama Chandra, elle était Sita ; lorsqu'il était Krishna, elle était Rukmini [1]. Dans les autres avatars de Vishnou, elle a été également son associée. S'il prend une forme céleste, elle apparaît comme une déesse ; s'il revêt une forme mortelle, elle devient une mortelle, transformant sa personne au caractère qu'il plaît à son époux d'assumer. »

[1] Il n'est point question là de Radha, l'héroïne de Govinda Gitta. On peut en conclure que Radha n'est entrée que fort tard dans le Krishnaïsme. Son nom ressemble beaucoup à celui de Rathi, la volupté, qui était l'épouse de Kama.

La cinquième partie du Vishnou Pourana est consacrée tout entière à la vie et aux aventures de Krishna. Ses jeux et ébats avec les Gopis remplissent un chapitre. Radha est à peine mentionnée en passant.

La sixième et dernière partie expose les dissolutions et rénovations perpétuelles du monde et la dégénérescence générale dans l'âge du monde Kali, dégénérescence qui est liée au Bouddhisme d'une manière peu dissimulée.

Le *Hariwansa*, généalogie de Hari, s'occupe principalement des aventures de Krishna. Il décrit les jeux de Krishna avec les Gopis, mais ne parle point de Radha. Dans la dernière partie, la dégénérescence de l'âge Kali, il fait au Bouddhisme des allusions très malveillantes qui font présumer qu'à cette époque le Bouddhisme était fort calomnié et peut-être déjà défait, ce qui fixe pour la composition de l'ouvrage une date assez moderne. Quelques savants, tout en le regardant comme postérieur aux portions primitives du Mahabarata, pensent qu'il a été écrit avant les Pouranas ; mais, en général, on le regarde comme une addition récente au Mahabarata. Cette opinion est très probable à cause de l'esprit de secte qui règne dans cet ouvrage et de son infériorité philosophique et littéraire ; il doit appartenir à l'époque de décadence qui a suivi la conquête musulmane.

Le Baghavata Pourana, au contraire, a un éclat incomparable et doit avoir été écrit dans un siècle de poésie et de philosophie. Nous pensons qu'il faut beaucoup reculer la date du XIIe siècle que plusieurs auteurs assignent à sa rédaction définitive, que Wilson croit très rapprochée de celle du Vishnou Pourana ; le Padma Pourana le range parmi les derniers Pouranas, *parce que*,

dit-il, *il contient la substance de tous les autres.* Cette phrase est évidemment un éloge et non point une fixation chronologique. Il recueille et poétise dans ses douze livres tous les récits et les légendes mythologiques, et en même temps toute la philosophie religieuse du Baghavat Gitta. Les premiers livres traitent les mêmes sujets que le Vishnou Pourana ; les derniers célèbrent Vishnou et Krishna. Dans notre *Inde après le Bouddha* nous en avons donné une analyse qui va se trouver complétée par l'avant-propos du Prem Sagar qui suit cette introduction. Le Prem Sagar est une traduction libre en indoustani du dixième livre du Baghavata Pourana, postérieure de plusieurs siècles à l'original puisque l'indoustani n'a été formé qu'après la conquête musulmane.

Bien que dans son dernier livre il fasse allusion au Bouddhisme comme à une dégénérescence, le Baghavata Pourana n'a point l'esprit sectaire et militant. Il exalte la bienveillance envers tous les êtres, la compassion, l'humilité, le mépris des richesses, etc., toutes les vertus bouddhiques dont il a recueilli l'héritage. Il ne mentionne même pas le Lingam.

Le Baghavata Pourana est le principal livre sacré des *Nimbarkas*, secte krishnaïste fondée par Nimbarka qu'on suppose être le même que l'Astronome Bhaskara-Atcharia, qui florissait vers le XIIe siècle de notre ère. Bien que le Baghavata Pourana se contente de mentionner Radha comme une gopi un instant préférée et aussitôt après délaissée par Krishna, ils adorent conjointement Krishna et Radha. Celle-ci représente l'élément passionné du Krishnaïsme, introduit à une époque non encore déterminée, mais certainement bien postérieure aux légendes des Gopis et à celles

des seize mille cent huit épouses de Krishna, mentionnées dans le Mahabarata. Les chants et récits concernant les Gopis sont exempts de détails érotiques, et chastes par comparaison avec ceux qui célèbrent les amours de Krishna et de Radha.

Quelques-uns supposent que Jayadéva, l'auteur du Govinda Gitta, le chant du Berger, consacré à Radha et à Krishna, a été le disciple de Nimbarka et a puisé à son école les principes du culte de ces divinités dont il a été le propagateur. Cela est possible, mais ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui, dans la province d'Orissa, on chante d'anciens chants en bengali très semblables à ceux du Baghavat Gitta. Ils y sont très répandus, et beaucoup d'hommes instruits les savent par cœur. Les auteurs auxquels on les attribue sont du XVI[e] siècle, mais il est vraisemblable que ces poésies elles-mêmes ne sont que la reproduction de poésies populaires plus anciennes dans un idiome qui a précédé le Bengali. Il est donc très vraisemblable que Jahadéva a composé son poème en réunissant des chants anciens de la même manière que l'on a composé le Ramayana, mais avec une parfaite unité résultant de la nature du poème.

Bien qu'il soit essentiellement érotique, plusieurs auteurs, entre autres M. W. Jones, qui l'a traduit, y trouvent la peinture de l'amour et de la dévotion fervente d'une âme envers Dieu. Nous pensons que Jàhadéva a voulu que son œuvre pût à volonté être interprétée dans ce sens, car il donne presque exclusivement à Radha l'initiative, le rôle actif ; c'est toujours d'elle que vient l'attaque passionnée, de même que s'élèvent les élans de l'âme vers Dieu. Krishna n'agit guère que pour la satisfaire ; son plaisir personnel

est à peine mentionné [1]. On le sait d'ailleurs, presque tous les auteurs indiens prétendent que leurs images et récits charnels sont des figures des mouvements de l'âme, et que chaque phrase a deux sens, l'un mystique, l'autre sensuel, suivant la nature du lecteur.

Bien plus encore que dans la secte peu nombreuse des Nimbarkas, le Krishnaïsme s'est ensuite affirmé dans celle des Vallabhas dont l'auteur Vallabha naquit vers l'an 1480. On le regardait comme une incarnation d'une partie de l'essence de Krishna. Il fut élu Atcharia (docteur) en chef des Vishnouvistes.

A Benarès, il composa dix-sept ouvrages dans le sens idéaliste, parmi lesquels un commentaire du Baghavata Pourana, le livre sacré des Vallabhas, principalement dans la partie qui décrit les premières années de la vie de Krishna.

Dans le Pushti Markta, exposé de sa croyance vishnouviste, Vallabha rejette l'Ascétisme ; il soutient que le culte de la divinité n'a nul besoin d'être accompagné du jeûne, de la mortification, de la suppression des passions, mais que les appétits naturels sont créés pour être satisfaits.

Son successeur dans sa chaire fut son second fils Vittal Nada, quelquefois nommé *Gosaïnji*, parce qu'il résida à Gokul où se passa la première enfance de Krishna. Il eut sept fils qui établirent leur chaire en différents districts, spécialement à Bombay, à Katch, Katgavar et dans le Malva. Avec le temps l'influence de ses successeurs grandit au point qu'on leur donna le titre de Maharajas (grands rajas) et le nom de Gosaïn (Seigneur des vaches, une des épithètes de Krishna).

[1] Voir la brillante traduction de M. Fauche, ou, à son défaut, la nôtre à la suite du Kama Sutra.

Ceux-ci ont exagéré les enseignements de Vallabha contraires à l'Ascétisme et à la privation des jouissances. Les Maharajas ne se refusent aucun plaisir. Ils ne gardent même pas la modération dont le Baghavat Gitâ fait une règle. Aussi a-t-on appelé les Vallahabas les *Epicuriens de l'Inde.*

Ils sont nombreux à Bombay, dans le Guzarat et dans l'Inde centrale, particulièrement dans les castes de marchands appelés Banyasis et Bâthyas. Le dieu qu'ils adorent est Krishna comme forme de Vishnou, tel qu'il est représenté dans son enfance et sa jeunesse avec les Gopis. Les images et les idoles qu'on trouve dans leurs temples représentent Krishna enfant ou adolescent. Ils prétendent que ses jeux et amours avec les Gopis n'étaient point sensuels et qu'ils symbolisaient l'union de l'âme humaine avec la divinité.

Cependant une partie au moins des Vallabhas ont traduit cet enseignement dans une pratique grossière, et leur dévotion à Krishna a dégénéré en licence. Les hommes, pour exprimer leur amour, portent de longues chevelures et s'habillent en femmes ; les Maharajas empruntent l'extérieur des Gopis lorsqu'ils dirigent les fonctions du culte. La foule les considère comme les représentants et même les incarnations de Krishna ; les hommes et les femmes dans les temples se prosternent à leurs pieds, leur offrent de l'encens, des fruits, des fleurs, et portent devant eux des torches allumées [1].

Un des modes d'honorer Krishna enfant consistait à le balancer sur une escarpolette, les femmes rendent le même office au Maharadja.

[1] On verra dans le cours du Prem Sagar ces honneurs rendus aux hôtes de distinction ou saints que l'on reçoit. Ils ne sont pas toujours de l'adoration.

Des fidèles adorent ses soques de bois et se prosternent devant son siège et son portrait. D'autres avalent la salive qu'il rejette de la bouche, la souillure de ses pieds, la poussière sur laquelle il a marché [1]. Ils boivent l'eau qui a servi à laver ses vêtements et ses pieds et ils la nomment ambroisie des pieds [2].

Il en est qui croient que le meilleur moyen de se rendre Krishna propice est d'abandonner leurs femmes et leurs filles à ses successeurs sur la terre. Corps, âme et biens (tan, man, dhan), tout doit leur être livré sans réserve [3]. C'est la croyance de beaucoup de femmes de la secte [4].

[1] Cela n'est point particulier à la secte. Le Père Dubois (*Mœurs et institutions de l'Inde*) rapporte le même détail pour les gourous de toute secte dans leurs visites pastorales.

[2] C'est un usage que, dans le Prem Sagar, Krishna lui-même observe envers ceux qu'il veut honorer.

[3] On verra, dans le Prem Sagar, Krishna louer les habitants de Braj, où il a été élevé, de lui avoir tout livré : corps, âme et biens.

[4] Il faut croire que, pour les Maharajas, les rapports de cette sorte sont moins de la luxure qu'un moyen d'agir par le prestige sur l'esprit des femmes et par elles sur toute la population.

Nous avons eu quelque chose de semblable chez les Saint-Simoniens, lorsqu'ils préconisaient *la puissance du regard.* Pierre Leroux m'a raconté que, à Bruxelles, l'idée de l'action religieuse par les femmes, émise au théâtre par un des Saint-Simoniens qui assistaient ensemble à une représentation, a été la cause d'une discussion à la suite de laquelle se produisit une scission dans la Secte.

LE PREM SAGAR

AVANT-PROPOS

Le Prem Sagar (océan d'amour ou mieux de tendresse) est un livre de piété mystique greffé sur une pastorale et un roman historique et religieux.

PASTORALE. — La Pastorale est un recueil de récits très anciens sur le séjour de Krishna et de Balaram, son frère, au milieu des pasteurs de Gokul et de Braj, chez le chef pasteur Nanda et son épouse Jasoda, considérés comme leur père et mère, au moins nourriciers.

Conformément à la tradition transmise et qu'il était impossible d'écarter, ces récits renferment des détails champêtres mêlés de galanterie, comme toutes les pastorales que l'Inde nous a laissées, le Govinda Gita, le Ritou Sanhara, etc. Mais, par comparaison avec ces compositions, la galanterie y est presque effacée. L'acte charnel qui, on le sait, n'est pas dans l'Inde considéré comme un péché, y est souvent mentionné, mais jamais décrit avec des détails ou des accessoires érotiques. Le Prem Sagar en est même plus sobre que le Xe livre du Baghavata Pourana dont il est une traduction arrangée. Pour qu'on puisse s'en convaincre, nous avons cité à la suite des chapitres ou passages les plus libres du

Prem Sagar les textes correspondants de la traduction du Baghavata Pourana, par M. Hauvette-Besnault. Ce rapprochement permettra au lecteur de faire aussi la comparaison, au point de vue littéraire, du Baghavata Pourana et du Prem Sagar. Il reconnaîtra qu'il y a entre ces deux compositions la même différence qu'entre la poésie et la prose, entre la manière apprêtée et relevée du poème et le style familier du roman.

Les galanteries du Krishnaïsme à son berceau proviennent sans doute de ce que, dans la tribu pastorale où Krishna a été élevé, le lien conjugal était très relâché ; même aujourd'hui quelques peuplades de l'Inde vivent dans une sorte de promiscuité. L'auteur du Prem Sagar s'est efforcé de justifier les licences qu'il est obligé de raconter et qui sont sévèrement condamnées par Manou (ainsi que Krishna le dit lui-même très vertement aux coupables), en les rattachant au mysticisme de l'ouvrage de la manière ingénieuse que voici :

Dans le chapitre II, Vishnou ordonne aux Déités secondaires (*deæ minores*) d'aller naître, en vertu de la métempsycose, au pays de Braja, comme Gopis ou laitières. C'est avec ces Gopis que Krishna aura un jour un commerce en apparence charnel et quelquefois illicite, mais, en réalité, consistant dans l'union de sa nature divine avec la nature semblable des déités devenues les Gopis.

Lorsque Krishna atteint l'âge viril, à la pastorale succède un roman dont le fonds est une histoire politique et religieuse qu'on peut dégager à peu près ainsi :

Sursen, chef de la tribu de Yadu, répandue sur la rive droite de

la Yamuna (Jumna)[1] eut pour fils aîné Vasudéva, et pour fille aînée Kunti, épouse du roi Pandou (se reporter au Mahabarata).

Vasudéva eut pour épouses principales : Rohanni, et Dévaki fille de Dévak, sœur d'Ugrasen, roi de Mathura. Ugrasen, Vishnouviste, fut détrôné par son fils Kansa attaché à la religion de Siva et à celle des Assuras (démons, animisme), et persécuteur des Vishnouvistes et des Yadavas qui avaient pour chef Vasudéva.

Deux fils de Vasudéva et Dévaki, Balaram et Krishna, soustraits à leur naissance aux coups de Kansa, furent élevés par le pasteur Nanda, et, par leur force et vaillance, prirent la tête des Pastoureaux Nomades dont il était le chef et qui semblent avoir été en grande partie des pillards.

Les deux frères accompagnèrent, avec cette bande, Nanda invité par Kansa à assister à un sacrifice qu'il célébra à Mathura, en l'honneur de Siva. Après un acte de pillage et plusieurs meurtres, ils vainquirent et tuèrent Kansa, s'emparèrent de Mathura et s'y établirent en maîtres, quoique en apparence sujets d'Ugrasen, remis sur le trône.

Jurasindhu, roi de Magadha, alors célèbre par sa piété, sa justice et ses qualités chevaleresques, dirigea plusieurs attaques

[1] Plusieurs auteurs assimilent les Yadavas avec les anciens Gètes ou Saces et avec les Jats actuels du Punjab et du Rajputana (on se rappelle que les Gètes ont toujours été cités pour leur ferveur religieuse). Ils formaient une confédération turbulente et puissante établie au temps de Krishna sur la rive droite de la Jumna, au sud de Mathura, entre Agra et Delhi. Admis au rang des Kchattryas, quoiqu'ils fussent d'origine Scythique, ils en furent ensuite expulsés avec plusieurs autres tribus qui se trouvaient dans le même cas.

Mgr Laouénan.

S'il en est ainsi, l'investiture du triple cordon que, dans le chapitre XLVI du Prem Sagar, Garg confère à Krishna et à Balaram, correspondrait à l'admission des Yadavas au rang des Kchattryas.

infructueuses contre la place de Mathura, puis revint, assisté par Kalayavana, roi des Baktriens, descendants noirs des Grecs qui s'étaient unis à des femmes du pays. Obligé de céder, Krishna fait évacuer la ville par ses habitants pour les établir dans la presqu'île du Guzerat sur le littoral, à Dwarika. En même temps, il attire les Yavanas dans des gorges ou grottes où il les détruit par le feu [1]. Pour favoriser l'évacuation de Mathura, il fait mine d'attaquer Jurasindu, puis fuit devant lui, et gagne un pic boisé où son ennemi croit l'anéantir par l'incendie de la forêt ; mais Krishna lui échappe, et se retire à Dwarika.

A la suite de dissentiments, probablement sur la religion, avec les habitants de Dwarika, Akrur, parent et ministre de Krishna, est obligé de s'exiler à Kashi où il propage le culte de Vishnou. Puis Krishna, attribuant à son absence des malheurs publics, le fait rappeler par les habitants de Dwarika.

C'était alors l'âge héroïque de l'Inde où se pratiquait, presque comme une règle pour les guerriers, le mode de mariage dénommé par Manou mode des géants, l'enlèvement de la future épouse.

Ce fut probablement, à une certaine époque, une sorte de brigandage semblable à celui qu'exerçaient des hobereaux au plus fort du moyen âge, et auquel les Yadavas paraissaient adonnés [2].

[1] Seleucus Nicator envoya une armée de Grecs Baktriens dans l'Inde, en 312 et 280 avant Jésus-Christ. De 181 à 161 avant Jésus-Christ, Eucratidès, roi de Baktres, conquit les pays situés sur les bords de l'Indus, et envoya une expédition dans le Catch et le Guzarat. Ménandre, le Mélindre des Bouddhistes, poussa ses conquêtes vers l'est, et peut-être jusqu'à Mathura où on a découvert de ses médailles.
Ce sont ces Grecs Baktriens, que les Grecs appellent Kalagravanas ou Grecs noirs, parce qu'ils étaient devenus noirs par leurs alliances avec les femmes du pays.

[2] Naguère, et peut-être encore aujourd'hui, certains peuples de l'Inde (les Gonds et les Radjaputes) tuent leurs filles et achètent ou volent leurs femmes aux peuples voisins.

Krishna enlève Rukmini le jour de ses noces avec Sisupal, et défait ce roi, ainsi que Javasindu et Rukms, le frère de Rukmini, qui s'exile et s'en va fonder une ville au loin. Krishna conquiert d'autres épouses par le même procédé, et d'autres dans des concours dont le prix était la main d'une princesse librement accordée par elle-même. Enfin il complète son sérail en triomphant de Nakasur, Raja ravisseur de femmes, auquel il prend celles qu'il a volées.

Anarudh, petit-fils de Krishna, usant d'un procédé plus doux, devient l'époux clandestin d'Usha, fille du roi Banasur, favori de Siva ; il est jeté dans les fers par Banasur, puis délivré par Krishna.

Entre temps Balaram tue Rukms qui le trichait au jeu des longs dés.

Sambu, fils de Krishna, essaie d'enlever Laksmana, fille de Duryodham (l'aîné des Kauravas) et est fait prisonnier. Balaram force les Kauravas à le relâcher.

Une scission s'opère entre les Vishnouvistes. Paunrick, roi de Kashi (Bénarès), se prétend une incarnation de Vishnou à l'exclusion de Krishna (sans doute se prétend le chef des Vishnouvistes), il est vaincu et mis à mort par ce dernier.

Roman guerrier. — Le Roman guerrier, brodé sur ce fond qui paraît réel, n'offre qu'un intérêt limité, comme tous les récits guerriers des livres sacrés de l'Inde ; l'intervention continuelle du surnaturel ne laisse aucune place au développement de l'héroïsme. Sauf la lutte de Jurasindu contre Bimsen, les combats n'ont d'attrait que par la variété des moyens d'attaque et de défense employés par les antagonistes, dieux, hommes et animaux, et par les exa-

gérations de l'hyperbole hindoue qui s'élèvent jusqu'à une naïveté amusante. Krishna et Balaram, à eux seuls, détruisent des armées qui comptent des millions d'hommes. L'hyperbole la plus curieuse du Roman est celle de la fin ; la voici :

« Chacune des seize mille cent huit épouses de Krishna lui donna dix fils et une fille qui eurent eux-mêmes d'innombrables enfants. Krishna dut instituer, pour les instruire, plus de 30 millions d'écoles avec autant de maîtres (cela suppose plus de 300 millions d'élèves, nombre supérieur à la population actuelle de l'Inde). »

« Tous les fils et petits-fils de Krishna eurent en partage la beauté, la force, la vaillance, la richesse ou la piété ; chacun d'eux surpassait tous les autres ; il est impossible de les dépeindre, la vue seule pourrait en donner l'idée. »

Tous les chiffres donnés dans le Roman sont prodigieux ; pour qu'ils acquièrent quelque vraisemblance, il faut avancer d'un grand nombre de rangs la virgule décimale.

Il est bon de reproduire ici quelques traits de Jurasindu ; quoique ennemi de Krishna, il est le type du roi chevaleresque, du noble Kchattrya (chap. LXXIII).

« Il dit à Krishna, Ardjun et Bhimsen, qui se sont présentés à lui sous le déguisement de Brahmes :

« Faites connaître votre condition à un hôte loyal ; l'homme généreux ne dérobe jamais sa richesse, ni son corps, ni rien de ce qu'il possède. Quoi que vous me demandiez, je vous l'accorderai : mon fils, ma femme, tous mes biens, ma vie. »

Quand Krishna eut décliné leurs trois noms et proposé le combat singulier, Jurasindu dit qu'il se battrait avec Bhimsen, qui seul était son égal. Il lui donna sa propre massue et en prit une autre.

Lorsqu'ils furent dans l'arène, Jurasindu dit à Bhimsen : « Frappe le premier avec ta massue ; puisque tu es venu chez moi comme Brahme, je ne commencerai pas l'attaque (sans doute par respect pour la qualité de Brahme). » Bhimsen répondit : « Le combat est égal entre nous deux, il n'y a donc rien à régler. Que chacun frappe quand bon lui semblera. »

Ces deux héros combattirent l'un contre l'autre, un « beau combat », toute la journée ; le soir, ils prirent leur repas ensemble, puis se reposèrent. Ils continuèrent ainsi vingt-sept jours sans résultat décisif. »

Ils se battraient encore maintenant, si le surnaturel n'était intervenu pour faire triompher Bhimsen.

Voyons maintenant le fond historique du Roman au point de vue religieux.

Krishna triomphe d'abord de nombreux démons (Assuras), pour la plupart sous la forme d'animaux. D'où l'on peut conclure que le Krishnaïsme a eu originairement à combattre la religion des Esprits. Une partie des démons étaient envoyés par Kansa, adorateur de Siva, ce qui indique qu'il y avait, à cette époque reculée, des liens nombreux entre l'Animisme et le Sivaïsme.

Krishna a successivement maille à partir avec tous les Dieux Védiques et même avec Brahma. Il triomphe de tous, et tous viennent s'humilier devant lui. Cela est à la fois de l'histoire et de l'enseignement sectaire : de l'histoire, en ce que les Dieux des Vedas ont eu successivement la suprématie. Agni a régné d'abord, puis Indra ; de même de Varouna, Rudra, et Adity ou Vishnou : enfin, beaucoup plus tard, Brahma, le dieu des Brahmes, a dû céder la plupart de ses attributs à Vishnou.

C'est de l'enseignement sectaire, car c'est un procédé emprunté au Bouddhisme pour supplanter par Krishna ou lui assujettir dans la croyance populaire les dieux anciens, en leur faisant jouer un rôle toujours subordonné et souvent même ridicule.

C'est d'abord Brahma qui dérobe les vaches et les vachers et les tient pendant un an enfermés dans une caverne (chap. XIV et XV), puis fait amende honorable à Krishna. Ce récit peut être un apologue dans lequel les vaches représenteraient, comme dans les Védas, les images ou les prières que Brahma aurait refusées.

A chacun des chapitres XVIII et XX, Krishna éteint un terrible incendie et triomphe ainsi d'Agni.

Au chapitre XXV, Krishna persuade aux pastoureaux d'abandonner le culte d'Indra pour celui de la montagne Gobardhan, c'est-à-dire un culte védique pour un culte naturaliste. Le culte naturaliste des fleuves, montagnes, etc., qui existe aujourd'hui dans l'Inde, ne peut avoir qu'une origine indigène, puisqu'il est essentiellement local. Cet incident s'accorde bien avec l'opinion que le culte de Krishna fut, à l'origine, un culte indigène très localisé.

Indra s'efforce de noyer les pastoureaux infidèles par une pluie diluvienne ; Krishna les abrite sous la montagne Gobardhan qu'il soutient sur un seul doigt (chap. XXVI). Indra fait la soumission la plus humble (chapitre XXVIII).

Au chapitre LX, Indra, cruellement malmené par Krishna et Narada, est obligé de s'avouer à lui-même son impuissance contre Krishna.

Au chapitre XXIX, Krishna délivre Nanda qui, se baignant dans la Yamouna, avait été emmené par les Satellites de Varouna, dieu

des eaux. Varouna, un des plus grands dieux Védiques, fait à Krishna les plus humbles excuses.

Siva est le seul dieu pour lequel on ait de la déférence, tout en le mettant au-dessous de Krishna. Il ressort de la première môitié du Prem Sagar que la lutte entre le Sivaïsme et le Vishnouvisme fut très vive dans le premier âge du Krishnaïsme (dès avant le Bouddha) ; la seconde moitié montre un rapprochement entre les deux sectes après l'apparution du Baghavat Gitta ou, si l'on veut, au plus tard après la défaite du Bouddhisme.

Dans l'intervalle entre le Baghavat Gitta et le Prem Sagar, sous l'influence des Brahmes, un *modus vivendi* s'était établi entre les sectes de Vishnou et de Siva, comme embrassant tout l'Hindouïsme ligué peut-être contre le Bouddhisme.

Aux chapitres LXIII et LXIV, Krishna triomphe de Banasur, protégé de Siva qui vient à son secours après avoir pris pour moitié de son corps la moitié du corps de Parvati, ce qui indique qu'à cette époque régnait le culte des Saktys, énergies femelles des dieux [1]. Siva et Banasur se voient obligés de rendre hommage à Krishna. Alors Krishna, à son tour, loue Siva comme bienfaiteur de tous les êtres [2], et lui dit : « Il n'y a pas de différence entre vous et moi ; celui qui croira le contraire ira en enfer. Celui qui aura fixé sa pensée sur vous finira par me posséder. »

Cela n'empêche pas Krishna, dans un autre chapitre rapproché, d'établir entre Siva et lui-même un parallèle tout à son propre avantage.

[1] Au chapitre XXV, Nanda célèbre la fête d'une déesse locale, Ambika, adorée comme épouse de Siva. C'est là un exemple de la manière dont on a rattaché au Sivaïsme les déesses locales en les mettant au nombre des Sakty de Siva.

[2] Il y a dans le Mahabarata un échange semblable de compliments réciproques entre Krishna et Siva ; il peut avoir inspiré le passage cité.

Au chapitre LXV, Krishna déclare que les dons faits aux Brahmes sont inaliénables, qu'il n'y a pas de différence entre les Brahmes et lui (c'est-à-dire que les Brahmes sont la divinité), et que quiconque pense autrement ira en enfer.

Dans plusieurs chapitres, il reconnaît l'égalité entre les Brahmes et lui.

Les deux déclarations de Prem Sagar en faveur de Siva et des Brahmes sont remarquables parce que rien de pareil ne se trouve dans le Baghavat Gitta. Ce sont évidemment des compromissions.

Le chapitre LXV renferme un apologue intéressant pour l'histoire religieuse de l'Inde. Rukmini, la première épouse de Krishna, accouche de Pradyumn, incarnation de Kamadéva (le dieu Kama), attendue par Rati (la Volupté), épouse de Kama, depuis le moment où ce dieu avait été consumé par le regard de Siva qu'il avait arraché à sa méditation. Cet apologue signifie évidemment que le culte de Kama, dieu Céphène, a été supplanté dans l'Inde par celui de Siva et qu'il a été ensuite recueilli et ressuscité par le Krishnaïsme. Très probablement Radha, attribuée si tard comme amante ou épouse à Krishna, n'est autre chose que Rathi, adorée sans doute très anciennement avec Kama. Le Baghavata Pourana et le Prem Sagar envisagent toujours Siva sous ses aspects sévères et ne mentionnent jamais le Lingam ; cela se conçoit puisque pour eux le principe masculin est Krishna, tandis que pour les Sivaïstes ce principe est représenté par le Lingam, le phallus des anciens.

Au chapitre LIX, on voit Kalindi, fille du Soleil, obéissant à l'ordre de son père, attendre dans une solitude Krishna qui doit l'épouser et qui y vient par hasard. C'est évidemment un apologue figurant la fusion dans le Krishnaïsme d'une religion solaire locale.

Le *Prem Sagar*, livre de piété mystique.

Etudions maintenant le Prem Sagar dans son aspect essentiel, c'est-à-dire comme livre de piété mystique.

Remarquons d'abord qu'on doit le considérer comme le dernier monument de la littérature sacrée de l'Inde. Il est évidemment de beaucoup postérieur au Baghavat Gitta qu'il met en main au dévot Krishnaïste pour sa lecture habituelle ; il est certainement postérieur aux livres et traités que le chapitre XLVI cite comme ayant été étudiés par Krishna et Balaram, sous Sandipan, et dont voici l'énumération :

« Les quatre Védas et leurs suppléments (les Brahmanas et Upaniskads), les six shastras (six systèmes orthodoxes), les neuf grammaires, les *dix-huit* Pouranas, les Charmes, les Amulettes, les Incantations, la Connaissance de l'Avenir, l'Astrologie, la Physique, la *Copulation* (les Kama Sutras), la Musique, la Prosodie.

Telle était la science ou sagesse officielle à l'époque de la rédaction du Prem Sagar.

Procédant comme les chefs des écoles bouddhistes, l'auteur du Baghavat Gitta avait réuni dans un éclectisme très élevé et très bien lié toute la théologie brahmanique antérieure et même la bienveillance pour tous les êtres, la bienfaisance active, etc.

Il avait admis trois esprits différents, tous trois étroitement unis ou mieux encore formant les trois aspects d'un esprit unique :

Le premier A, l'Être Suprême lui-même, qui, bien que conte-

nant en lui-même l'essence de toute matière, est dans sa personnalité conçu comme esprit[1].

Le second, *l'Ame individuelle* (c'est-à-dire les âmes individuelles), qui émane du premier; l'Ame individuelle est une portion de l'Être Suprême qui s'unit à un corps et lui donne une personnalité dans ce monde, elle échappe au vulgaire qui est sous l'empire de Maya (l'Illusion); mais le philosophe et le dévot la voient avec les yeux de l'esprit.

Le troisième B est un *Esprit universel*, qu'on suppose pénétrer ou circuler dans toute matière comme force ou énergie vitale qui met en mouvement les organes du corps, la conscience et l'intelligence, et, sans connexion avec l'*Ame individuelle*, prête à chaque objet ses qualités particulières dominantes. Aucune personnalité ne lui est attribuée ; c'est un simple développement de l'Esprit suprême et non une émanation individuelle de lui. Comme il pénètre tous les corps, dans chaque corps réside la qualité ou nature divine. De là, une déification universelle; en adorant un corps matériel quelconque rationnellement et non grossièrement, nous adorons en lui l'Être Suprême. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'adoration de la montagne Gobardhan où Krishna se double pour représenter lui-même sous une forme personnelle la déité de la montagne, tandis que, sous sa forme humaine, il l'adorait avec ses compagnons.

[1] On cite comme figurant cette doctrine le verset suivant du Rig-Véda:
Deux oiseaux (l'Être suprême et l'Ame individuelle), toujours unis, portent le même nom, occupent le même arbre (habitent le même corps). Un de ces oiseaux (l'Ame individuelle) goûte des fruits de l'arbre, tandis que l'autre, l'Être suprême, omniprésent, le regarde comme témoin.

Mais cette adoration est bien au-dessous de celle de l'Etre Suprême, *dans son indépendance* (des objets matériels).

La nature de l'Être Suprême, comme divinité, comprend l'essence de la matière et celle de l'esprit. La dernière est supérieure et regardée comme le mâle. Le produit de leur conjonction effectuée par la volonté de l'esprit est l'univers, émanant de la femelle. La volonté de l'esprit agit comme une semence déposée dans la matrice de l'essence matérielle, et celle-ci, sous cette impulsion, donne naissance à la matière.

Cet exposé est l'élucidation des versets suivants du Baghavat Gitta :

Essence de Krishna

1. La terre, l'eau, le feu, l'air, le vent, l'esprit, la raison et le moi, telle est ma nature divisée en huit éléments : c'est l'inférieure. Il y en a une autre qui est ma nature supérieure, principe de vie qui soutient le monde.
2. C'est dans mon sein que résident tous les êtres vivants ; la production et la dissolution de l'univers, c'est moi-même.
3. Je suis dans les eaux la saveur, la lumière dans la lune et le soleil, la louange dans les Védas, le son dans l'air, la force masculine dans les hommes.
4. Il y a dans le monde deux principes masculins, l'un divisible réparti entre tous les êtres, l'autre indivisible qui est supérieur. Mais je suis un autre principe masculin.

Dieu et la matière

1. Dieu, sans commencement et suprême, ne peut être appelé ni un Être (concret) ni un non-Être (une abstraction).
2. Doué en tous lieux de mains et de pieds, d'yeux et d'oreilles, de têtes et de visages, il réside dans le monde qu'il embrasse tout entier. Il illumine toutes les facultés sensitives sans avoir aucun sens ; détaché de tout il est le soutien de tout ; sans mode, il perçoit tous les modes.
3. Intérieur et extérieur aux êtres vivants, également immobile et en mouvement, indiscernable par la subtilité de loin et de près ;
4. Sans être partagé entre tous les Êtres, *il est répandu en eux tous ;* soutien des êtres, il les absorbe et les émet tour à tour.

5. La nature et le principe masculin sont exempts tous deux de commencement. Les changements et modes tirent leur origine de la nature.

6. La cause active contenue dans l'acte corporel, c'est la nature ; le principe masculin est la cause qui perçoit le plaisir et la douleur.

7. En effet, en résidant dans la nature, ce principe perçoit les modes naturels et c'est par la tendance vers ces modes qu'il s'engendre dans une matrice bonne ou mauvaise.

8. *Spectateur et moniteur*, soutenant et percevant toutes choses, souverain maître, âme universelle qui réside en ce corps, tel est le principe masculin suprême.

9 à 12. Comme elle est exempte de commencement et de modes, cette âme suprême, inaltérable, tout en agissant dans un corps, n'y est point souillée.

Quand s'engendre un être quelconque mobile ou immobile, cela se fait par l'union de la Matière et de l'Idée.

Celui qui voit l'*Essence Individuelle des êtres résidant dans l'unité*, et tirant de là son développement, marche vers Dieu.

Le Baghavat Gitta reconnaît comme efficaces pour le salut, à condition que la foi les accompagne, toutes les pratiques religieuses usitées avant lui, sauf les tortures que s'imposaient certains yoguis [1]. Il admet, comme moyen d'obtenir la béatitude, le Jnana Yoga ou union spirituelle avec Dieu par l'isolement matériel du monde, mais il lui préfère le Karma Yoga, l'Union des œuvres ou l'Union mystique, qui est le détachement du monde au sein du monde même, pour ne penser qu'à la divinité, l'accomplissement des œuvres par devoir et sans considération du résultat.

Il donne la théorie de l'Incarnation, mais sans insister sur le rappel des existences antérieures. Il reproduit la définition ordinaire de la transmigration, mais avec un classement des êtres, dans les trois qualités (vérité, passion, obscurité), beaucoup plus

[1] On sait que Bouddha a condamné les pénitences excessives par son exemple, et les mortifications cruelles de la chair par la légende du Yogui extravagant, T. Sampacka (*Vie du Bouddha*, chapitre VI). Le Baghavat Gitta dit : L'austérité qui née d'une imagination égarée n'a d'autre but que de se tourmenter soi-même ou de perdre les autres est une austérité de ténèbres.

net que celui de Manou et beaucoup plus libéral en ce qui concerne les Sudras si maltraités par ce législateur.

« Les fonctions ont été réparties entre les quatre castes conformément à leurs qualités naturelles. Celui qui, sans relâche, accomplit sa fonction en s'adressant à Krishna atteint par la grâce à la demeure éternelle et immuable. »

Mais, en dehors des quatre castes, quelle est la destinée?

On ne trouve de réponse que dans le verset suivant :

« Celui qui est né dans une condition divine possède toutes les vertus, il va à la délivrance ; celui qui est né dans la condition des Assuras a tous les défauts et tous les vices et va à la servitude ; renaissant dans des matrices de démons, s'égarant de génération en génération sans jamais atteindre Dieu, il entre dans la voie infernale. »

Aussi tout ce qui n'appartient pas aux quatre castes est prédestiné au mal et à l'Enfer.

Par là l'auteur a voulu perpétuer le régime des castes et l'empire des coutumes, ces deux bases de la société brahmanique. Cela l'a empêché d'être conséquent avec son système religieux qui fait résider la divinité dans chaque corps.

En outre, le yogui de l'Union mystique, bien que supérieur à l'ascète, est encore plutôt de tête [1]. La part faite à l'Altruisme et à la sensibilité est très faible. Le vœu que tous les êtres soient heureux a peu de prise à cause de son universalité. Le nom de la miséricorde, de la compassion, n'est même pas prononcé. Il n'est

[1] Sainte Thérèse divise les mystiques en deux degrés: ceux de tête et ceux de cœur. A ses yeux, le mysticisme de tête n'est guère qu'un genre de folie ; toute l'histoire du mysticisme lui donne raison.

rien dit pour les femmes. Siva et les Brahmes sont passés sous silence.

Le Prem Sagar (ou Baghavat Pourana), au contraire, a recueilli presque en entier l'héritage du Bouddhisme. Partout Krishna y est représenté logiquement ou non, comme le héros de la compassion, le miséricordieux par excellence. Il s'intitule très souvent le soutien des affligés. Même son amour qu'il accorde à tant de femmes est représenté comme de la compassion, de la miséricorde envers les humbles [1].

S'il tue un ennemi, c'est uniquement pour faire cesser l'angoisse de ses fidèles assistant au combat et tremblant pour ses jours. Il fait accomplir, pour chacun de ceux qu'il a vaincus, les rites funéraires si indispensables, selon la croyance hindoue, pour la vie future, et leur procure à tous la béatitude. Sa vue, sa présence réelle ou figurée, la pensée fixée sur lui au moment de la mort confèrent le salut.

La miséricorde n'est pas attribuée par le Prem Sagar à Krishna seul. Le dévouement altruiste se trouve chez d'autres dans beaucoup de légendes, notamment dans celle du roi Harichand, et dans les suivantes (chap. LXIII).

A la demande de ce roi, l'Être Suprême (Krishna) accorde le Baïkunta (paradis de Vishnou) à un Tchandala.

Au chapitre LXXXIX, Krishna empêche Ardjun de se brûler sur un bûcher. Nulle part les Suttys ne sont mentionnés. Le suicide religieux est interdit par le Krishnaïsme aussi bien que par le Bouddhisme et sous l'effet de son influence.

[1] On sait que le Czar Pierre le Grand qui n'était pas tendre eut une fois un accès de compassion de cette sorte en considérant la fille de son premier ministre si laide et si contrefaite qu'aucun autre homme que lui ne saurait jamais se dévouer à être son amant.

Il y a encore dans le Prem Sagar deux traits qu'il faut rapporter à cette influence : le respect absolu de la propriété d'autrui enseigné par la légende du Joyau-Talisman Sumantaka, chapitres LXVII et LXVIII ; le blâme du divorce provoqué par l'épouse, exemple d'Amba, chapitre XLVII.

Signalons un autre emprunt au Bouddhisme : le Prem Sagar saisit toutes les occasions de rappeler, au moins par des noms, les existences antérieures des personnages qu'il met en scène.

Le cœur entre de plus en plus dans la dévotion à Krishna. On le voit dans beaucoup de passages, notamment dans le chapitre XLIX qui renferme la fin de l'épisode de la Bossue dont l'amour était né de sa reconnaissance.

Mais c'est surtout à un autre point de vue que cet épisode est remarquable. Kubja était parfumeuse, métier considéré comme impur et hors caste. Krishna donnait donc son amour à une infime. Krishna est tout à ses adorateurs, quels qu'ils soient. On sait que, dans ses fêtes, le Krishnaïsme mêle ensemble toutes les conditions sociales, voulant, comme le Bouddhisme, être une religion universelle et embrasser toutes les situations.

Il y a donc dans le Prem Sagar un grand progrès humanitaire et en même temps une logique religieuse plus complète que dans le Baghavat Gitta.

Avec ce dernier, il admet encore l'efficacité du sacrifice, de la pénitence, etc., mais il intronise l'amour, le dévouement tendre avec abnégation comme base de l'adoration.

Séparé pour toujours des Gopis, Krishna leur fait dire par Udha (chapitre XLVIII) :

« Il est écrit : *Si vous renoncez au plaisir sexuel pour prati-*

quer la dévotion, je ne me séparerai jamais de vous [1]. Si, nuit et jour, vous concentrez vos pensées sur moi, en retour vous me serez plus chères que personne. »

Les Gopis répondent : « Ce n'est pas pendant notre jeunesse donnée tout entière à Krishna, que nous avons pu apprendre la pénitence ; il nous l'a infligée en nous délaissant. *Pour nous les vœux, la dévotion, le jeûne consistent* à contempler avec un amour incessant les pieds du fils de Nanda. Qui peut nous en blâmer ? »

En effet, l'amour des Gopis n'est sensuel que juste au degré nécessaire pour être compris dans l'Inde. Pendant le séjour de Krishna parmi elles, elles ne respirent que cet amour, même lorsqu'il n'est pas présent ; et, après son départ, ce sentiment conserve son intensité pendant toute leur vie.

Udha en est profondément touché ; il regrette de leur avoir parlé de pénitence ; et, de retour auprès de Krishna, il lui dit :

« La dévotion des Gopis pour vous équivaut à une adoration parfaite avec toutes les cérémonies. Je leur ai fait part de votre exhortation à la pénitence ; mais c'est d'*elles que j'ai appris le secret de l'adoration.* »

Voilà donc l'adoration par l'amour inaugurée dans l'Inde qui jusque-là n'avait connu que l'adoration en esprit ; et, dans cet amour, le cœur entre beaucoup plus encore que les sens.

Bien des années après, les Gopis et les autres habitants de Braj se rendent tous auprès de Krishna, venu à un lieu de pèle-

[1] Ce texte, que Krishna recommande aux Gopis, n'avait été jusque-là appliqué qu'aux hommes. Le célibat des femmes n'est point dans les idées et les mœurs des Hindous ni des Arabes.

rinage fameux. Tous sont embrasés de son amour, et Krishna leur dit : « Tout mortel qui a foi en moi traverse sans crainte la mer de l'existence ; vous m'avez tout donné : corps, esprit et biens, et vous avez eu pour moi un amour constant ; nul n'a eu une fortune pareille. »

Le Bouddhisme avait relevé la femme en lui faisant la place la plus large dans la famille et dans l'exercice de la bienfaisance ; le Krishnaïsme lui fait une place moins digne, il est vrai, mais cependant considérable par l'amour qu'elle donne et qu'elle reçoit en un juste retour, et par la bienfaisance qu'elle exerce comme dans le Bouddhisme.

En effet, dans le Prem Sagar, la femme n'est plus, comme dans Manou, exclue de toute intervention. La femelle du serpent Kali obtient de Krishna la vie de Kali. A la prière de Rukmini, Krishna épargne son frère Rukms. Les veuves de plusieurs rois, que Krishna a vaincus, lui demandent la succession au trône pour leur fils, et il la leur accorde. Enfin le chapitre XXIV proclame la supériorité de la bienfaisance féminine et de l'amour des femmes pour Krishna dans les circonstances suivantes :

Krishna envoie demander des aliments pour lui et les siens à des Brahmes qui célébraient un sacrifice, et essuie un refus. Alors il ordonne qu'on s'adresse à leurs femmes. Elles s'empressent de le satisfaire en disant : « Richesses, parents, honneurs n'ont de prix que par rapport à vous. Il n'y a pénitence, richesse ou savoir que là où entre votre nom. »

Les maris reconnaissant leur faute confessent à leur tour : « Les femmes valent mieux que nous ; sans invocation, péni-

tence ni sacrifices, elles sont allées visiter le divin Krishna, et lui ont présenté de leurs mains des aliments. »

Par son exemple, Krishna enseigne qu'on doit donner aux femmes toute satisfaction légitime, y compris le plaisir sexuel. Krishna a un nombre prodigieux d'amantes et d'épouses; mais, à l'aide de son pouvoir d'illusion[1], il contente chacune d'elles comme s'il n'en avait qu'une seule.

Seulement il exige de toutes les femmes une humilité et une abnégation sans limites envers lui[2].

Aux mêmes conditions, il est tout entier à ses adorateurs. Au chapitre LXXV, Sahadéva dit :

« Le dieu des dieux est Krishna. De même que toutes les branches d'un arbre verdissent quand on en arrose la racine, de même l'adoration de Hari réjouit toutes les divinités. *Il nous*

[1] Dans tout le cours du Prem Sagar, Krishna fait un usage continuel de son *pouvoir d'Illusion, de fascination.* Outre que ce pouvoir fournit à l'auteur un moyen fort commode de tirer son héros de toute situation difficile, son intervention incessante a pour but et pour effet de familiariser le lecteur avec cette idée, si abstraite et si difficile à faire admettre par le commun des hommes et surtout des Hindous, de l'irréalité des phénomènes extérieurs et de l'existence d'un Être unique. En voici la théorie :

« Par l'effet de l'Avidya, ignorance ou illusion que l'Esprit Suprême s'impose à lui-même, l'âme de chaque individu prend le monde aussi bien que son corps et son esprit pour des réalités, de même que, dans l'obscurité, on prend une corde pour un serpent. Le sage, au contraire, répète : « Tout cela n'est pas, tout cela n'est pas. »

Au chapitre LXXXII, on dit à Krishna. « Votre illusion enlève à tous les vivants la faculté d'apercevoir. Celui dans le cœur duquel vous résidez sous la forme de la faculté de discerner peut seul triompher de cette fascination. »

[2] L'amour des femmes pour Krishna remplace avantageusement, au point de vue de l'Esthétique, comme de la décence, le culte du Lingam spécial au Sivaïsme et certaines pratiques des Djaïns. Sans doute, l'image de Krishna, telle que nous la voyons dans les représentations ou descriptions courantes de ce Dieu, est loin d'être un type de beauté comparable aux Dieux de l'Olympe, mais c'est le beau, tel que le conçoivent les Hindous, avec la surcharge d'ornements qui leur est chère.

donne le nom de frères, et il nous visite en nos demeures. Il nous fascine par son pouvoir d'illusion ; par l'effet de cette fascination remplis *de tendresse et d'amour, nous regardons Dieu comme notre frère*[1].

Ce point de vue est pleinement confirmé par la légende de Sudama aux chapitres LXXX et LXXXI :

Le Brahme indigent Sudama vient visiter Krishna, son ancien condisciple, préoccupé seulement de la crainte que celui-ci ne croie sa démarche intéressée. Rukmini, le voyant dans cette disposition d'esprit, dit à Krishna :

« Ce Brahme regarde d'un même œil le gain et la perte ; il est indifférent à la richesse et à la pauvreté. »

Krishna répond : « C'est mon meilleur ami, je ne saurais assez le louer. En tout temps, en tout lieu, il est heureux de son amour pour moi. Auprès de cet amour, toutes les jouissances du monde ne valent pas pour lui un fétu. »

Cet éloge s'appliquerait parfaitement à un dévot ou mystique du Sacré-Cœur. Sudama, quoique indigent, ne demande rien à Krishna et s'en retourne en se disant : « Krishna m'a comblé d'égards et m'a jugé exempt de cupidité ; cela a pour moi plus de prix que le plus riche trésor. »

De même que le Bouddha blâmait surtout l'orgueil spirituel, Krishna blâme à toute occasion l'orgueil de la richesse. Il lui attribue la perte de la plupart des adversaires qui tombent sous ses coups. Le chapitre XI fait dire à Narada :

[1] On voit poindre ici le mysticisme chrétien et la communion Eucharistique. On ne saurait en conclure qu'ils viennent du Krishnaïsme, puisque le Prem Sagar est très moderne.

« La richesse a rempli d'orgueil les fils de Kuvéra (dieu des richesses), et l'orgueil les livre à la luxure et à la colère. Le pauvre est humble, le riche ne sait pas distinguer entre la vertu et le vice. »

Le titre de prédilection que prend Krishna est celui d'Ami du pauvre. Au chapitre LXI Rukmini dit à Krishna : « Si celui sur lequel est tombé votre grâce et par laquelle il a obtenu richesse, royauté, jeunesse, beauté et prééminence, se laisse aveugler par l'orgueil et oublie le devoir religieux, la pénitence, l'adoration, vous le faites tomber dans la pauvreté, et cela parce que vous aimez le pauvre. Celui auquel est accordée votre plus haute grâce restera toujours privé de richesse. »

Le Baghavat Gitta louait l'indifférence à l'état d'opulence et d'indigence et permettait qu'on demandât à Krishna la richesse. Le Prem Sagar préconise l'état de pauvreté comme presque indispensable pour le salut, et semble admettre ces paroles de l'Évangile :

« Il est aussi difficile à un riche d'aller au ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. »

Au chapitre LXXXIV, Krishna dit à Yudischtira :

« J'appauvris par degrés celui que j'aime, parce que frères, parents, femmes, fils et alliés délaissent le pauvre ; dans celui qui est ainsi délaissé, naît le désir de vivre en dévot (Jogui) ; en devenant un dévot, il s'affranchit de la fascination de la richesse et de celle de la parenté et se dépouille de tout attachement (terrestre) ; dans cet état, il m'adore de tout son cœur, et, comme fruit de cette adoration, il obtient la félicité impérissable, la réunion avec la divinité. »

L'humilité, l'amour de la pauvreté sont donc des vertus krishnaïstes aussi bien que juives et chrétiennes ; le Krishnaïsme les a héritées du Bouddhisme et les a recueillies et développées

dans le Baghavat Pourana et le Prem Sagar avec la miséricorde de Khrisna et l'amour pour Krishna.

On a appelé le Yoga de Patanjali le Sankya théiste. En voyant tout ce que les derniers livres sacrés du Vishnouvisme ont reçu du Bouddhisme, on est porté à dire que le Krishnaïsme est le Bouddhisme théiste, surtout dans les sectes de Chaïtanya et de Swami-Narayana.

On peut reprocher au Prem Sagar d'avoir poussé trop loin la doctrine du salut par la foi, doctrine dont l'exagération a fini par engendrer la secte des Baktis ou croyants de la Bakti (la toute-puissance de la foi et de la grâce).

D'après le Baghavat Gitta les œuvres sans la foi ne sont rien pour la conquête de la Béatitude, mais il n'y est point enseigné que la foi puisse se passer des œuvres, ce que professent les Baktis-Sukhadéva ; le narrateur du Prem Sagar déclare au chapitre xxx (voir la note 1 de ce chapitre) :

« Celui qui, même inconscient et ignorant, chante les louange de Krishna, obtient pour récompense la foi et la béatitude, de même qu'un homme qui boit du nectar en éprouve l'effet bienfaisant lors même qu'il en ignore le nom et la nature. La qualité inhérente à une chose fructifie toujours (théorie bouddhiste du Karma), et elle est la nature de l'adoration adressée à Hari. Elle procure toujours la béatitude quelle que soit la disposition d'esprit de celui qui la pratique.

L'invocation, la récitation des prières, la toilette religieuse du corps [1], tout cela est inutile, l'homme vrai seul trouve grâce. Dès

[1] On sait que les sectes de l'Inde se distinguent entre elles par les marques et lignes particulières que leurs adeptes portent sur le corps et qui forment souvent toute leur toilette.

qu'on a la pensée fixée sur Hari, on obtient la béatitude, quelle que soit la nature des sentiments que l'on éprouve pour lui, fussent-ils même la haine. Tous les ennemis que Krishna extermine dans le Prem Sagar obtiennent la béatitude, parce qu'ils pensent nécessairement à lui au moment où ils sont frappés.

Le Vishnouvisme compte dans l'Inde plus de cent millions de fidèles.

L'enseignement du Prem Sagar est un mysticisme d'amour et de foi, très élevé pour les hommes qui évitent l'écueil de la Bakti; plus ou moins épuré pour les femmes, suivant leur condition et leur éducation.

Comme la généralité des religions indiennes, le Krishnaïsme admet sans doute la graduation dans l'enseignement et l'interprétation de ses livres sacrés, et dans les obligations imposées aux fidèles suivant leur degré de culture et de capacité. Des deux aspects définis plus haut, A et B, de l'esprit, les uns, du degré moral le plus élevé, peuvent envisager l'aspect A, l'Esprit Suprême dans son indépendance; les autres, terre à terre, peuvent ne considérer que l'Esprit Universel, l'énergie vitale agissant partout, d'où une religion naturaliste qui ne domine que trop dans l'Inde. Cela explique comment les divisions diverses des sectes Vishnouvistes sont plus ou moins bien composées, plus ou moins pures, plus ou moins considérées. Mais l'estime universelle qui, dans l'Inde, entoure le nom de Chaïtanya ne permet point de douter de la valeur du système religieux dont il est le chef. Cette estime est si grande que le Brahma Sadj [1] l'a rangé parmi les grands instituteurs

[1] Le Brahma Sadj était une réunion d'Hindous savants et pieux qui voulaient onder une religion éclectique basée sur les principes du Christianisme.

de l'humanité, avec Moïse, Bouddha, Jésus-Christ et Mahomet.

Nous avons déjà cité quelques textes, soit du Baghavat Gitta, soit du Baghavata Pourana ou Prem Sagar, susceptibles de figurer dans des livres chrétiens ; en voici d'autres que nos mystiques pourraient adopter tels qu'ils sont ou avec de biens faibles changements.

Celui qui, toujours détaché, trouve en lui-même la joie ne dédaigne aucune œuvre, et il ne lui importe en rien qu'une œuvre soit faite ou non ; en faisant avec abnégation l'œuvre qu'il doit accomplir, l'homme atteint le but suprême.

Supérieur à l'amour et à la haine, exempt d'envie, égal aux succès et aux revers, sans désirs, sans cupidité, sans orgueil, il n'est pas lié par l'œuvre, quoiqu'il agisse ; il marche à la paix.

Celui qui accomplit les œuvres en vue de Dieu n'est pas souillé par le péché ; pensant à lui, partageant son essence, séjournant en lui, tout entier à lui, il opère l'œuvre pour sa propre justification, sans en désirer le prix, et par cette abnégation il atteint la béatitude suprême.

L'offre pieuse est Dieu, le beurre clarifié est Dieu, le feu, l'offrande sont Dieu ; celui-là donc ira vers Dieu, qui dans l'œuvre pense à Dieu (cela rappelle la communion Eucharistique).

Une vertu sévère, la continence, la piété, la purification, pratiquées avec une piété profonde et sans souci de la récompense, est une austérité conforme à la vérité.

Un don fait avec le sentiment du devoir en temps et lieu et suivant le mérite, à un homme qui ne peut payer de retour, est un don de vérité.

Un acte nécessaire soustrait à l'instinct et fait par un homme exempt de désir et de haine et qui n'aspire pas à la récompense est un acte de vérité.

L'homme dont l'esprit est dégagé de tous les liens, qui a chassé les désirs, arrive par ce renoncement à la suprême perfection du repos. Celui qui, sans relâche, accomplit sa fonction en s'adressant à Dieu atteint aussi, par la grâce, à la demeure éternelle et immuable.

Mais tout sacrifice, tout présent, toute pénitence, toute action accomplie sans la foi, n'est rien dans cette vie ni dans l'autre.

L'Univers (ô Dieu) est justement ébloui de ta majesté, et justement aussi, à toi seul, il dévoue ses hommages. A ton approche, les mauvais démons s'enfuient dispersés par la terreur à tous les vents du ciel.

La multitude des saints t'adore [1], toi le premier créateur, le plus ancien des

[1] *Te Deum... Te gloriosus Apostolorum chorus... Te Martyrum candidatus laudat exercitus.*

êtres, le suprême réceptacle de tout être et de tout non-être, connaissant tout et devant être connu de tout. Infini, tu embrasses tout, tu es le Tout. A toi soient chantées mille hymnes de louanges par chaque créature, de toutes parts, devant, au dessus, par derrière ; salut ! salut ! Toi le Tout ! de nouveau et encore de nouveau, je t'adore. Aie pitié, je te supplie et pardonne-moi d'avoir, dans mon ignorance de ta gloire, eu la hardiesse de t'appeler mon ami ! Pardonne aussi tout ce que je puis avoir commis de fautes en te priant d'un ton trop familier. Dieu des dieux, dieu unique et sans rival, je me prosterne en adoration devant toi, le père de ce qui vit et de ce qui ne vit pas [1]. Aie compassion, sois indulgent envers moi, comme un père envers son fils, comme un amant à l'égard de celle qu'il chérit. Maintenant que je te vois tel que tu es réellement, je tremble de frayeur. Pitié, grâce, Seigneur [2], je suis plus cher au sage que toutes les possessions, et lui-même m'est cher (Bagh. Gitta, IX, II). L'ignorant, l'incrédule et celui qui est d'un esprit sceptique périssent entièrement (Baghavat Gitta, IV, 40) [3].

Les hommes séduits me méprisent lorsque je prends la forme humaine [4]. Accomplis tous les actes nécessaires, car l'action est meilleure que l'inaction, et personne ne peut vivre en se tenant toujours assis et ne faisant rien. C'est uniquement par l'action que l'homme atteint l'exemption de l'action. Néanmoins, en agissant, ne travaille jamais pour la récompense : que le mobile de l'acte soit dans l'acte lui-même. Sache que le travail procède de l'Être Suprême. Je suis le modèle que l'homme doit imiter dans tous ses actes. Rien ne me reste à gagner par l'action, et cependant j'agis toujours [5]. Agis donc et accomplis la tâche qui est tienne ; *en toute action demande mon assistance ;* fais tout avec un cœur et une âme absorbés en moi ; ainsi tu atteindras ta fin et seras libre de trouble.

On ne saurait méconnaître dans ces textes et dans d'autres cités auparavant des ressemblances entre certains sentiments qui y sont exprimés et des sentiments chrétiens ; mais on aurait tort d'en conclure que l'une des deux religions vient de l'autre, car leurs principes fondamentaux diffèrent. D'après toute la théologie hindoue, l'Être Suprême n'est ni une Providence ni un père. La

[1] Dieu... qui nomme, appelle tout ce qui est et tout ce qui n'est pas. Rom., IV, 17.

[2] Simon Pierre, tombant à genoux, dit à Jésus : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur (Luc, V, 8).

[3] Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné (Marc, IV, 6).

[4] *Et erat in mundo, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit* (Jean, V, 39).

[5] Mon père agit jusqu'à présent, et moi-même j'agis, dit Jésus.

nature évolue d'après certaines lois, l'homme se développe de lui-même en vertu de ses qualités ou dispositions natives ou originelles. La divinité n'intervient point. On ne lui demande en conséquence ni aide pour le bien, ni force contre le mal [1].

L'amour de Jésus et celui de Krishna ont chacun un but différent, puisque le dernier vise à l'extinction de l'âme par la réabsorption dans l'Être Suprême ; en outre, Krishna n'est point comme le Christ un type de perfection morale.

Quant à l'humilité et au mépris des richesses, ce sont des vertus bibliques qui sont devenues chrétiennes. Les pénitences extraordinaires des solitaires de la Thébaïde ressemblent beaucoup à celles des Joguis, mais des prophètes d'Israël en avaient fait de semblables. Le Christianisme n'a de commun avec l'Hindouisme seul que l'idée de l'Incarnation ; on peut prétendre et même on a prétendu que l'Inde l'avait portée assez anciennement à Alexandrie d'Egypte. En lui supposant une provenance hindoue, l'Incarnation a dû se transformer radicalement pour s'adapter au Monothéisme et devenir l'Incarnation du Verbe (le *Verbum* de saint Jean, le Λόγος de Platon). Dans le Vishnouvisme, ainsi que nous l'avons vu, c'est le changement, la métamorphose de la nature divine dans la nature humaine, la descente, l'infusion de la première dans la seconde, et en beaucoup de cas une sorte de génération dans laquelle les deux natures se confondent. Dans le Christianisme l'incarnation du fils de Dieu est l'union hypostatique, personnelle, de la nature divine avec la nature humaine, de telle sorte que chaque nature demeure distincte et séparée.

[1] Cela pourrait paraître en contradiction avec les mots soulignés du dernier alinéa des textes qui viennent d'être cités, mais il faut remarquer que ces mots ne signifient point l'assistance *dans un but moral*

Cette différence entre l'incarnation vishnouviste et l'incarnation chrétienne, que signale très justement Mgr Laouenan, est une preuve de plus que l'Inde n'a pu recevoir du Christianisme ni la doctrine des Avatars ni le mysticisme Krishnaïste, pas plus que la métempsycose, si proche parente de l'Incarnation, et dont l'origine égyptienne est si probable.

Les ressemblances superficielles qui existent entre le Krishnaïsme et le Christianisme pourront évidemment aider à la propagation du Catholicisme dans l'Inde.

Le Prem Sagar a un défaut commun à presque tous les livres de l'Inde : les longueurs, les répétitions, la diffusion, qui en rendraient la lecture impossible à d'autres qu'à des Hindous. Nous avions à éviter deux écueils opposés: celui de fatiguer par des redites et des détails insignifiants; celui d'omettre ou d'effacer des idées, des images, même des expressions qui donnent à l'ouvrage son cachet propre et original et qu'il faut reproduire lors même qu'elles blessent notre goût, si l'on veut faire apprécier l'œuvre littéraire. Elle appartient à une époque où avait déjà commencé la décadence littéraire de l'Inde qui se fait sentir dans la plupart des écrits composés en indoustani, ainsi qu'on peut en juger par les traductions de M. Garcin de Tassy. Cette décadence est due à l'influence atrophiante de la civilisation musulmane tout à fait inférieure pour la poésie, et complètement nulle pour la philosophie religieuse. Le Prem Sagar doit à son origine sanscrite ce qu'il a de mérite littéraire et philosophique, et son intérêt au mouvement et à la familiarité de son style qui tient du roman. Il présente l'avantage principal de ce genre de composition, celui

de faire *vivre* les systèmes et les croyances. Les hardiesses d'une action, même biographique, étaient indispensables pour nous faire saisir dans son intimité et nous rendre tangible cette Inde si mystérieuse et qui paraît souvent si étrange, mais où la poésie et la métaphysique ont pris un essor qui n'a point été dépassé. C'est la justification des écrivains qui ont abordé résolument ses idées et ses mœurs si différentes des nôtres. Aux reproches qu'on leur adresserait, ils peuvent opposer la réponse que Bacon faisait aux Puritains de son temps :

Les âmes élevées peuvent braver les tentations les plus dangereuses, elles aiment à faire ainsi l'épreuve de leur vertu ; elles ne dédaignent même pas de s'instruire de tous ces détails frivoles qui concernent les voluptés, non pour s'y livrer, mais seulement pour mieux les connaître. Salomon disait de lui-même, après avoir énuméré tous les plaisirs dont il jouissait : « Et la sagesse n'a pas laissé de demeurer avec moi. » La seule précaution à prendre, c'est d'interdire ces conseils pernicieux et ces lâches complaisances qui amollissent et ébranlent l'âme la plus ferme.

LE PREM SAGAR

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le roi Parikshit condamné, par la malédiction d'un Rishi, à périr dans sept jours de la morsure d'un serpent, se rend sur les bords du Gange pour y mourir. Là le saint Sukhadeva lui récite le Baghavata Pourana, pour lui faire obtenir la béatitude.

Parikshit, qui, après la disparition de Krishna, avait hérité de l'Empire des Pandavas, fit à la chasse la rencontre du Kali Yuga (âge de fer) qui, sous les traits d'un horrible Sudra, pourchassait devant lui, en les chargeant de coups, la Religion et la Terre, personnifiées dans un bœuf et une vache. Le roi étant venu au secours de ces animaux sacrés, le bœuf lui dit : « J'ai quatre pieds, la Pénitence, la Sincérité, la Charité et la Contemplation sainte. J'avais vingt pieds dans le Sat Yuga (âge d'or), seize dans le Treta Yuga, douze dans le Dwapar; dans l'âge actuel, je n'en ai plus que quatre et ne puis marcher. »

La vache (la Terre), à son tour, dit : « Je ne puis rester dans cet âge pervers où règnent[1] des soudras qui m'accablent de maux insupportables. Aussi, je m'enfuis. »

Irrité de ces plaintes, le roi voulut tuer le Kali Yuga. Mais

[1] Allusion aux dynasties de Sudras qui ont régné dans l'Inde

celui-ci lui rappela que son existence était dans l'ordre arrêté par Brahma et lui demanda de lui assigner une demeure. Celui-ci lui assigna les lieux que hantent les baladins, les menteurs et les ivrognes, les maisons des prostituées, le meurtre, le vol et l'or. Le Kali Yuga[1] fut relégué dans ce domaine, le roi plaça la Religion dans son cœur, et la Terre reprit sa forme propre.

Quelques jours après, le roi, à la chasse, eut soif. Le Kali Yuga, qui s'était logé dans son diadème d'*or*, saisit l'occasion et lui soutira son jugement. Conduit par la soif au lieu où le Rishi Lomas se tenait, les yeux fermés, absorbé dans la méditation, il attribua à l'orgueil son immobilité, lui jeta au cou un serpent crevé qui se trouvait là, et retourna à son palais.

Quand il eut ôté son diadème, il recouvra son jugement et déplora sa faute. « J'ai tout perdu : caste, biens, parents, femme et couronne. Par quelle renaissance expierai-je le péché d'avoir offensé un Brahme? »

Shingi Rishi, fils de Lomas, informé de l'injure qui lui avait été faite, s'écria : « Cet âge pervers a fait surgir des rois pleins d'orgueil, des oppresseurs aveuglés par la richesse, mais je lancerai sur lui ma malédiction qui est mortelle. »

Puis, prenant dans ses deux mains jointes en coupe de l'eau de la rivière Kausichi, il ajouta : « Puisse ce serpent te mordre dans huit jours! »

Le Rishi Lomas apprit avec douleur cette imprécation, et envoya prévenir le roi, afin qu'il pût se dégager du lacet du destin.

Le roi répondit à son messager : « C'est une heureuse fortune pour moi, cette malédiction du Rishi, puisque j'étais tombé dans la mer sans rivage de l'Angoise et dans la vaine illusion du monde et qu'il m'en a tiré et m'a affranchi[2]..»

[1] Par Kali Yuga la mythologie brahmanique entend l'âge actuel d'une manière générale, mais les livres brahmaniques désignent plus particulièrement ou insinuent que c'est l'âge de l'apparition du bouddhisme.

[2] Cette phrase est la reproduction pour ainsi dire littérale d'une phrase commune à plusieurs légendes bouddhiques dans des situations analogues.

Puis il mit sur le trône son fils Janami, en lui recommandant de protéger les vaches et les Brahmanes, et de maintenir la paix entre ses sujets. Aux adieux des reines éplorées, il répondit : « Le premier devoir d'une épouse est d'affermir son époux dans la piété et l'accomplissement du devoir religieux [1]. »

Il se rendit sur les bords du Gange où le rejoignirent les plus célèbres Rishis au nombre de quatre mille, entre lesquels le sage Suhkadéva ; proclamé du savoir le plus éminent, il fut chargé par tous de répondre à ces questions du roi :

« Comment pourrai-je me dégager du lacet du destin? Quel emploi dois-je faire des sept jours qui me restent à vivre? Comment, chargé d'un crime infini, arriverai-je à traverser l'océan de l'existence [2] ? »

Sukadéva dit : « Ne crois pas, ô roi, qu'il te reste trop peu de jours? La béatitude peut s'obtenir en moins d'une heure par l'intensité de la méditation. C'est ainsi que le Muni Narad a montré la voie de la sagesse à Shastangul qui, en deux heures, a obtenu la fin des transmigrations. Pour vous sept jours sont plus que suffisants ; si vous vous absorbez tout entier dans la contemplation, vous lirez dans votre propre cœur à la fois : ce qu'est le corps, ce qui y réside, et quel être s'y manifeste. »

Le roi demanda encore : « De toutes les dévotions, quelle est la plus excellente? »

Le saint répondit : « La meilleure foi est celle en Vishnou, de même que le Baghavata Pourana est le premier des Pouranas. Son audition procure tout le fruit des pèlerinages et des œuvres pies. A cause de ses mérites, je vais te réciter les douze chapitres de ce grand Pourana, tels que le Muni Vyas me les apprit. »

Sukadéva récita d'abord neuf livres [3].

[1] C'est un texte bouddhique.
[2] C'est-à-dire obtenir la fin des transmigrations.
[3] Ce premier chapitre forme aussi le prologue du Baghavata Pourana.

CHAPITRE II

Famille de Yadu. Naissance de Kansa, ses cruautés; il détrône son père Ugrasen, et, par ses conquêtes, devient souverain universel. Il protège le culte de Siva et persécute les adorateurs de Vishnou. A la prière des grands dieux, Vishnou ordonne aux déités secondaires d'aller naître dans le pays de Braj comme goupis. Malédiction contre Kansa aux noces de Vatudeva et de Dévaki; il tue les six premiers fils de Dévaki.

Arrivé au dixième livre, Sukadéva commença ainsi :

Le premier roi de la famille de Yadu, Brajman (seigneur de Braja) eut pour fils Pritiku, père de Bidurah. Sursen, fils de ce dernier, s'illustra par la conquête des neuf parties du monde ; sa femme, Marishya, lui donna douze fils dont l'aîné était Vasudéva, et cinq filles dont l'aînée Kunti épousa le roi Pandou mentionné dans le Mahabarata.

Vasudéva eut pour épouses : d'abord Rohani, fille du roi Rohan, puis dix-sept autres princesses, dont les sept premières étaient filles de Dévak ; Dévaki était la septième. Devak était fils de Ahuk, roi de Mathura, et frère d'Ugrasen qui succéda à Ahuk.

Ugrasen avait une seule épouse, Pavanrecka, extrêmement belle, chaste et soumise. Un jour d'indisposition commune aux femmes, elle vint se distraire dans la forêt qui borde la Yamuna [1]. Entraînée par la beauté du spectacle, elle s'éloigna de ses suivantes et se trouva seule dans un lieu écarté. Le démon Drumali vint par hasard dans cet endroit, et s'enflamma à sa vue. Prenant la forme

[1] Yamuna, fleuve sacré qui forma longtemps la limite de la conquête Aryenne. Aujourd'hui la Jumna, affluent du Gange.

d'Ugrasen, il s'avança vers la reine et lui dit : « Satisfais mes désirs ! » Elle eut beau se récrier qu'il était contraire à la religion et à la pudeur de faire l'amour en plein jour, il l'attira à lui malgré sa résistance et en jouit ; puis il reprit sa première forme. Alors la reine, outrée, le chargea d'imprécations : impie, scélérat, hors caste, maudits soient ton père, ta mère et ton précepteur de t'avoir donné de si mauvais principes. Celui qui, sous la forme d'un homme, attente aux femmes va, de naissance en naissance, à l'enfer (Manou).

Drumalik répondit : « Reine, ne me maudis pas. Je t'ai donné ce qu'il y a de plus excellent en moi. Te voyant stérile, j'éprouvais pour toi une inquiétude qui maintenant est dissipée. Aujourd'hui commence ta fécondité ; dans huit mois tu auras un fils. Et à cause de l'excellence inhérente à mon corps (les démons avaient la nature divine), ton fils subjuguera les neuf divisions de la terre, et, roi universel, il combattra contre Krishna. Autrefois, sous le nom de Kalem, j'ai combattu Vishnou. Ne conçois point de chagrin dans ton cœur. »

Kalem partit, et la reine, réfléchissant à ses paroles, prit courage.

Notre esprit change avec notre destin ; nous sommes tout entiers au présent ; le passé s'évanouit de nos yeux.

En ce moment arrivèrent les compagnes de la reine ; celle-ci leur expliqua, par l'attaque d'un singe, son état d'émotion et le désordre de sa parure.

Dix mois après, un mardi, treizième jour du mois lunaire Magh, eut lieu la naissance d'un fils, accompagnée d'un tremblement de terre, d'un orage qui voila le jour, de tonnerre et d'éclairs.

Le roi Ugrasen fit faire des réjouissances publiques. Les Brahmes astrologues donnèrent l'horoscope suivant :

« Cet enfant, qui aura nom Kansa, deviendra extrêmement fort.

Il rassemblera sous lui tous les démons[1] et règnera ; il persécutera les adorateurs de Vishnou, détrônera Ugrasen et mourra de la main de Hari. »

A peine né, Kansa commit toutes sortes de crimes. Il s'en allait dans la ville, enlevait les petits enfants, les enfermait dans des caves et les tuait. Quant à ceux qui étaient déjà grands, il montait sur les meubles pour les étrangler[2]. Les habitants de Mathura cachaient leurs enfants en disant: « Ce n'est point un fils d'Ugrasen, c'est quelque criminel qui a eu ici une renaissance[3]. »

A huit ans, Kansa marcha contre le Magadha, dont le roi, Jurasindu, était un vaillant guerrier; il montra sa force en se mesurant à la lutte avec ce roi. Vaincu, ce dernier lui donna ses deux filles en mariage. Kansa les emmena à Mathura, détrôna Ugrasen qui refusait de renoncer au culte de Vishnou, et proscrivit ce culte, ne tolérant que celui de Siva et persécutant les vaches, les Brahmes et les serviteurs de Hari.

Quant il eut conquis tous les royaumes, Kansa se mit en marche pour détrôner Indra. Mais son ministre l'arrêta en lui rappelant qu'on ne pouvait triompher d'Indra que par une pénitence insigne.

Lorsque l'impiété fut à son comble, la Terre, sous la forme d'une vache, vint trouver Indra au milieu de sa cour et lui dit : « Les Assuras ont commis tant de crimes que la piété a fui la Terre ; je veux aussi abandonner le séjour des hommes, et descendre au Patal (l'enfer). »

[1] On voit, par ce passage et par une foule d'autres, que Kansa était l'ami des démons et que Krishna les combattait. Cela représente la lutte du Vishnouvisme contre le Démonisme ou Animisme auquel le Sivaïsme avait fait une très large part.

[2] L'auteur fait de Kansa un ogre. Les Indiens chargent toujours outre mesure les couleurs en bien ou en mal.

[3] Cette manière de parler est propre au Bouddhisme. Bien que Manou stipule les renaissances mauvaises comme lieu de punition, on ne voit pas dans les épopées brahmaniques la mise en action de ce principe. Bouddha est le premier qui ait raconté ses existences antérieures. Donc le rappel de ces existences et la prédiction des existences futures, si communes dans ce livre, sont un emprunt fait au Bouddhisme.

Ém.u de cette plainte et de ce projet, Indra se rendit, avec son cortège de dieux, chez Brahma, qui les mena chez Siva qui à son tour les emmena tous au lieu où Narayana (Vishnou) dormait sur la mer de lait. Respectant ce sommeil, les dieux, les mains jointes, célébrèrent les louanges de Hari conformément aux Védas et terminèrent par cette prière : « Seigneur ! partout où les Assuras oppriment tes serviteurs, tu accours pour les délivrer. Or voilà que le monde gémit sous la tyrannie de Kansa et t'appelle à grands cris ! Ouvre de suite l'oreille à sa plainte, et, par la destruction des Assuras, donne la sécurité aux hommes de bien. »

Alors se fit entendre une voix céleste que Brahma interpréta ainsi :

« Dieux et déesses, allez tous naître dans le district de Braja [1]. Hari ensuite prendra quatre formes et s'incarnera chez Vasudéva dans le sein de Dévaki. »

Obéissant à cet ordre, les dieux, les sages, les demi-dieux et les gandarvas (musiciens et chantres célestes) vinrent successivement commencer une nouvelle existence [2], et naquirent au jour dans le pays de Braja, avec des noms de membres de la famille de Yadu et de pastoureaux [3].

Les hymnes des quatre Védas vinrent à leur tour dire à Brahma : « Nous aussi, nous voulons nous incarner à Braj comme gopis et servir Vasudéva. » Et, en effet, elles y naquirent avec des noms de gopis.

Quand toutes les déités eurent obéi à la voix céleste, Hari, sur la mer de lait, pensait : Laksman deviendra Balaram ; moi, je serai

[1] Ici on peut répéter l'observation ci-dessus ; le procédé bouddhique s'accentue de plus en plus fort.

[2] C'est le corps subtil du Sankya ou plutôt du Bouddhisme qui à la mort quitte le corps grossier pour aller se loger quelque part dans un autre corps dont il devient l'âme (pour nous servir de notre langage ordinaire).

[3] Le mot sanscrit ou hindoustani est gardeur ou gardeuse de vache. Les mots français correspondants ne sont point bergers et bergères (gardeurs de mouton), mais bien pasteurs, pâtres, pastoureaux et pastourelles. Nous emploierons ces mots concurremment avec celui de goupies qui a un sens consacré. Le mot laitières ne le rend pas d'une manière suffisante.

présent sous le nom de Vasudéva; Bharata le sera sous celui de Pradyumn, Satnugr sous celui d'Aniruddh, et Sita sous celui de Rukmini [1].

On célébra avec une grande pompe [2] le mariage de Vasudéva avec Dévaki, septième fille de Dévak [3], père d'Ugrasen et par conséquent nièce de Kansa. Pendant que la magnifique procession des noces s'avançait dans Matura, Kansa en tête, une voix éclata dans le ciel : « O Kansa, aux huitièmes couches de ta nièce, dont tu conduis le cortège nuptial, il lui naîtra un fils qui sera l'auteur de ta perte; tu mourras de sa main ! »

Hors de lui, Kansa saisit Dévaki par ses longs cheveux, la précipita de son char, et allait la percer de son épée, quand Vasudéva se jeta à ses pieds et le supplia d'épargner Dévaki, s'offrant de livrer à Kansa tous les enfants qui naîtraient d'elle.

Celui-ci se laissa fléchir et remercia Vasudéva de lui avoir évité un grand crime (celui de tuer une femme et surtout une nièce).

Vasudéva apporta à Kansa le premier enfant. Celui-ci, touché de sa bonne foi, le lui rendit; alors survint le muni Narada qui rappela à Kansa la prédiction. Tous les dieux, lui dit-il, se sont incarnés à Braj; le divin Krishna naîtra aux huitièmes couches

[1] Tout ce morceau, à partir de l'apparition de la Terre, paraît un hors-d'œuvre; c'est une addition évidente pour diviniser en quelque sorte la famille de Yadu et le pays de Braj. Le langage et le procédé employés sont tout à fait bouddhiques, tout à fait en dehors des usages de la littérature brahmanique. D'où il faut conclure que le Prem Sagar a été rédigé d'après des récits ou travaux plus anciens arrangés conformément à l'esprit de l'Inde tout imbue de Bouddhisme, sciemment ou inconsciemment.

L'incarnation des déités en gopis est introduite ici pour justifier plus loin les amours de Krishna et des gopis, et les faire regarder comme un commerce autant spirituel que charnel, comme une sorte de communion des déités incarnées avec Krishna lui-même incarné.

[2] L'auteur donne ici la description de cette fête. Nous ne la reproduisons pas ici parce qu'elle est identiquement la même que plusieurs descriptions de la même cérémonie dans cet ouvrage; nous nous contenterons de celle de ces descriptions qui nous paraîtra la mieux placée.

[3] A cette époque, la parenté n'était point un obstacle au mariage, puisque Vasudéva épouse sept sœurs filles de Dévak; il est vrai que ces sœurs pouvaient avoir des mères différentes.

de Dévaki et détruira tous les démons. Puis Narada traça huit lignes, et les fit compter à Kansa. Dans huit comptes il se trouva toujours huit lignes. Alors Kansa redemanda l'enfant et le fit mettre à mort. Les cinq fils suivants eurent le même sort. Aux septièmes couches, la divinité sous la forme du serpent qui soutient la terre vint résider dans le sein de Dévaki.

Ici le récit de Sukadéva fut interrompu par le roi Parikshit qui lui demanda : « Pourquoi le saint Narada a-t-il ainsi causé le meurtre de six enfants ». Sukadéva répondit : « Il fallait que Kansa entassât crimes sur crimes pour que la divinité se manifestât de suite. » (Mauvaise raison.)

CHAPITRE III

Massacre par Kansa des descendants de Yadu. Baladéva conçu par Dévaki est transporté miraculeusement dans le sein de Rohani avant de venir au jour. Kansa met une garde d'éléphants et de lions pour empêcher l'enlèvement du huitième fils.

Le Muni Narada avisa Kansa que Krishna, qui menaçait ses jours devait s'incarner dans la descendance de Yadu. Alors le roi envoya tous les géants ses serviteurs avec l'ordre d'exterminer toute la race de Yadu [1].

Prenant toutes les formes les plus épouvantables, les démons se mirent à fouiller les villes, les villages, les maisons, à déchirer et à mettre en pièces tous ceux qui leur tombaient sous la main ou sous la dent ; tous les habitants qui purent s'enfuir quittèrent le pays [2].

A ce moment Rohani et les autres femmes de Vasudéva, excepté Dévaki, se rendirent à Gokul chez l'illustre chef des Pasteurs Nanda, le meilleur ami de Vasudéva, et y reçurent un excellent accueil.

Alors Vishnou fit naître de ses yeux une forme humaine, magique, à laquelle il ordonna : « Va dans le monde t'incarner à Matura, où Kashyapa et Adity, aujourd'hui Vasudéva et

[1] Des écrivains ont fait la remarque que cette légende, qui paraît fort ancienne, ressemble beaucoup au massacre des innocents par Hérode et lui serait antérieure. Cependant Hérode ne s'en prend qu'aux enfants, tandis que Kansa n'épargne aucun Yadava. Pharaon a fait aussi massacrer des enfants.

[2] Le Père Dubois rapporte que fréquemment dans l'Inde des parents laissaient ou faisaient périr leurs enfants quand l'Astrologue avait tiré un mauvais horoscope.

Dévaki, sont tenus en prison par le tyran Kansa qui a tué leurs six premiers fils. Maintenant Dévaki est enceinte d'un septième fils qui est Laksmana [1] ; tire-le du sein de Dévaki et place-le dans le plus grand secret, à la dérobée de tout ennemi, dans le sein de Rohani à Gokul. »

C'est ainsi que Baledéva naquit à Gokul, le quatorzième jour de la lune de Savan. Ce même jour, la forme magique apparut en songe à Vasudéva et à Dévaki, et leur dit : « J'ai pris votre fils, et je l'ai donné à Rohani. Soyez donc sans crainte. »

En entendant ces mots, Vasudéva et Dévaki s'éveillèrent et se dirent : « La divinité a bien fait ; mais nous devons informer de suite Kansa afin qu'il ne nous fasse aucun mal. Alors ils expliquèrent aux gardiens que l'enfant n'était point venu à terme, et ceux-ci dirent au roi que le germe avait péri dans le sein de la mère, et qu'aucun enfant n'était né. Alors Kansa leur ordonna de redoubler de vigilance parce que c'était le fils des huitièmes couches qu'il redoutait.

En même temps, il multiplie les fers et les verrous. Il a honte de mettre à mort Dévaki, de nouveau enceinte, mais son enfant ne lui échappera pas. Il entoure la prison d'éléphants, de lions, de chiens et de ses plus terribles guerriers ; il veille lui-même, nuit et jour, hanté par la vision d'un Krishna qui le tue.

Vasudéva et Dévaki, au contraire, sont rassurés par une apparition de la Divinité qui leur annonce sa prochaine naissance et leur délivrance, et par le chant des Védas que font entendre pour leur glorification, tout en restant invisibles, Brahma, Rudra, Indra et les autres déités [2].

[1] Le frère de Rama dans le Ramayana.

[2] L'auteur met fréquemment en jeu tous les autres dieux pour la glorification de Vishnou. C'est un procédé emprunté à la vie de Bouddha et aux légendes bouddhiques.

CHAPITRE IV

Naissance de Krishna ; joie de la nature entière. — Vasudéva porte l'enfant à Gokul et le substitue à la fille nouvellement née de Jaṣoda, qu'il emporte pour la présenter à Kamsa comme fille de Dévaki.

Quand le divin Krishna commença à venir au jour, la joie régna en souveraine, et la douleur cessa d'être connue même de nom. Sous l'empire de cette joie, les bosquets et les bois se couvrirent de fruits et de fleurs et d'une luxuriante verdure ; les rivières, les ruisseaux, les lacs se remplirent d'une eau pure comme le cristal, à la surface de laquelle s'ébattaient des oiseaux de toute sorte ; de ville en ville, de village en village, de maison en maison, ce n'étaient que réjouissances. Les Brahmanes accomplissaient des sacrifices ; les Régents des Dix divisions de l'horizon exultaient ; les nuages rafraîchissants circulaient autour du pays de Braj ; les dieux, du haut de leur char, versaient une pluie de fleurs ; les maîtres du pouvoir magique, les musiciens célestes, faisaient résonner les tambours, les cymbales et les hautbois ; les bardes divins chantaient les louanges (des vertus divines), et, d'un autre côté, Urvasi dansait, conduisant les chœurs de danse des Apsaras.

Ce fut un vendredi, le huitième jour de la moitié obscure du mois de Rhadon, à minuit, quand la lune était dans l'astérisme de Rohani. En naissant il se présenta aux yeux étonnés de Vasudéva et de Dévaki : debout, avec un corps d'une couleur bleu sombre, un visage semblable à la lune, des yeux pareils à des lotus, les reins ceints d'une large écharpe de soie jaune, une couronne sur la tête, un collier formé des cinq joyaux provenant

des éléments de la nature et des bijoux attachés par des pierres précieuses. Il portait dans ses quatre bras la coquille Sudarsan, le disque, la masse et le lotus [1].

A la réflexion, Vasudéva et Dévaki reconnurent qu'ils avaient devant eux le mâle primordial, et, les mains jointes comme des suppliants, ils dirent : « C'est un grand bonheur pour nous d'être sanctifiés par ta vue, et délivrés par elle des renaissances. »

Le divin Krishna les avisa aussitôt : « Je me suis incarné comme votre fils ; mais il faut me transporter à Gokul où une fille vient de naître à Nanda et à Josada, en récompense de leur dévotion pour moi. Je resterai quelque temps avec eux, et je reviendrai près de vous quand j'aurai tué Kansa. »

Puis Krishna prit la forme d'un enfant qui vient de naître.

Vasudéva et Dévaki perdirent soudain le souvenir de la vision divine qu'ils avaient eue, et ne songèrent plus qu'aux moyens de dérober le nouveau-né à la haine de Kansa. Tout à coup leurs fers tombèrent, les portes de leur prison s'ouvrirent, les gardes furent frappés de sommeil, et Vasudéva partit portant l'enfant sur sa tête dans un panier à vanner le blé. Indra versait sur lui la pluie à torrents ; derrière lui rugissaient les lions ; devant lui, la Yamuna gonflée lui fermait le passage ; mais l'enfant divin toucha ses flots de ses pieds en prononçant le monosyllabe sacré *Oum*, et aussitôt le fleuve s'abaissa devant lui. Arrivé à la maison de Nanda, Vasudéva trouva les portes ouvertes, et tout le monde endormi. Josada, sous l'empire de la forme magique (l'Illusion), ne s'était même pas aperçu qu'une fille lui était née. Le garçon fut, sans aucune difficulté, substitué à la fille, qui fut emportée. Quand Vasudéva l'eut remise à Dévaki, les portes de leur prison se refermèrent, leurs fers se remirent en place, et les gardes, réveillés par les cris de l'enfant, se levèrent en sursaut. Au bruit du cliquetis de leurs armes,

[1] C'est la description habituelle, on pourrait dire officielle, de Krishna. Elle est très souvent répétée dans l'ouvrage. Au lieu de la reproduire, nous renverrons le lecteur à celle-ci.

les éléphants bramèrent, les lions rugirent et les molosses aboyèrent. A ce moment, dans la nuit noire, sous une pluie d'orage, un veilleur de nuit se rendit près de Kansa et lui dit : « Grand roi, ton ennemi est né. » Kansa tomba évanoui.

CHAPITRE V

Nouvelle malédiction sur *Kansa*. *Massacre* des adorateurs de Vishnou.

Revenu à lui, Kansa courut furieux à la prison de Dévaki, et, malgré ses supplications, lui arracha l'enfant, en disant : « Si je l'épargne, son mari sera mon meurtrier ! »

Il la saisit par un pied et la fit pirouetter pour l'écraser contre la pierre ; mais la petite fille glissa de ses mains et s'éleva vers le ciel en lui jetant cette nouvelle malédiction : « Que gagnerais-tu à ma mort ? Ton ennemi est déjà venu au monde ; tu ne lui échapperas pas ! »

Effrayé de ce prodige, Kansa se repentit et rendit la liberté à Vasudéva et à Dévaki. Puis il consulta son ministre : « Puisque mon ennemi est déjà au monde, lui dit-il, les dieux m'ont trompé en m'annonçant qu'il naîtrait aux huitièmes couches de Dévaki. Détruis ces dieux partout où tu pourras les atteindre [1]. »

Le ministre lui répondit : « Cela est facile, car ils fuiront tous devant toi. Depuis leur naissance, ils ne sont que des mendiants. Brahma, pendant les huit veilles de la journée, est enseveli dans la méditation. Mahadéva est toujours ivre. Indra ne peut rien contre toi. Reste Narayana, qui est étranger à l'art de la guerre et se livre toujours à un doux repos près de Laksmy. Pour l'abattre, il suffira de frapper ses serviteurs, au sein desquels il réside toujours, Brahmanes, Joguis, Ermites, Sanyassis, etc. N'épargne

[1] On fait là de Kansa un impie, un ennemi des dieux en général, tandis qu'ailleurs on le représente comme attaché à Siva. Il semble qu'on ne peut assez le rendre odieux.

aucun de ceux-là, jeune ou vieux. Ainsi, tu atteindras Vishnou incarné en Krishna. »

Aussitôt que le ministre eut obtenu l'ordre qu'il demandait, il commença la persécution contre les serviteurs de Vishnou.

CHAPITRE VI

Nanda donne une fête à l'occasion de la naissance de Krishna. Vasudéva avertit les pasteurs du danger dont les menace la tyrannie de Kansa.

Lorsque Jasoda eut montré à Nanda le nouveau-né, fruit de leurs longues pénitences, il consulta les astrologues. Ceux-ci, à l'aide de leurs observations et de leurs calculs, tirèrent cet horoscope : « Cet enfant est un second Brahma. Après avoir détruit la race des Assuras et déchargé Braj de ses fardeaux (péchés), il prendra le nom de Goponath (seigneur des Gopies, pastourelles et laitières), et l'univers entier célébrera ses louanges.

A cette occasion, Nanda fit le vœu d'offrir cent mille vaches, distribua de très grandes aumônes et fit de très riches présents aux Brahmes. Puis il donna une fête champêtre pour laquelle il fit venir de la ville des musiciens, des panégyristes, et tous les moyens de divertissement. Les pastoureaux et les pastourelles de Gokul chantèrent, dansèrent et folâtrèrent de mille manières et sous toutes sortes de déguisements. On apporta une foule de vases de lait caillé qu'on se lança à la figure, comme dans les jeux de village. Tout le monde était barbouillé de lait caillé.

Ayant su que Kansa faisait de tous côtés massacrer les enfants, Nanda voulut se le concilier et se rendit à Mathura avec les pasteurs, pour porter au roi le tribut et des présents.

Comme ils s'en retournaient, Vasudéva vint les rejoindre au passage de la Yamuna et, avec toutes les marques d'amitié, apprit à Nanda tout ce qui concernait Krishna et Balaram. Informé ainsi du danger que pouvaient courir ses deux enfants dans le massacre général, et de tout ce qu'on pouvait craindre de Kansa, Nanda poursuivit en toute hâte sa route pour rentrer à Gokul.

CHAPITRE VII

Le démon femelle Putana vient allaiter Krishna pour l'empoisonner. Krishna suce sa vie avec son lait.

Invitée par Kansa à faire périr tous les enfants de la descendance de Yadu, le démon femelle Putana se couvrit de seize bijoux et de douze parures et, cachant du poison dans ses seins, prit la forme d'une séduisante beauté. Pour tromper elle s'avançait, une fleur de lotus à la main et toute parée, comme Laskmi, dans tous ses atours, vient trouver son époux.

Rendue à Gokul, elle entra, le sourire aux lèvres, chez Nanda. Tous ceux qui la virent furent fascinés et comme privés de leur raison. Elle vint s'asseoir près de Jasoda, et, simulant une grande admiration pour l'enfant, elle le prit dans ses bras et lui présenta le sein qu'il saisit avec les deux mains. Collant ses lèvres au mamelon, Krishna suça le lait avec une telle force qu'il épuisa en même temps la vie de Putana. Se sentant défaillir, celle-ci s'écria :

« Quelle sorte d'être est ton fils, ô Jasoda ; il ne peut mourir, mais il est l'envoyé de la mort. J'ai ramassé un serpent croyant que c'était une corde. Mais, si je m'arrache à ses mains, je ne reviendrai jamais à Gokul. »

A ces mots elle s'enfuit et sortit du village. Mais Krishna s'acharna après elle et soutira toute sa vie. Elle tomba à la renverse, comme le tonnerre tombe du ciel. A ce bruit Jasoda et Rohani accoururent et virent l'enfant qui, monté sur la poitrine

de Putana, continuait à téter. Elles le prirent dans leurs bras, lui donnèrent le sein, et l'emportèrent à la maison.

On fit des exorcismes sur le corps de Putana qui, après que celle-ci eut repris sa forme ordinaire, mesurait quatre milles de longueur. Les pâtres la divisèrent en morceaux, enterrèrent les os dans de grandes fosses et brûlèrent les chairs et la peau mises en un seul tas. Une odeur parfumée s'exhala de la combustion et embauma l'univers.

Le roi Parikshit demanda à Sukadéva comment le corps de ce démon, adonné sans doute aux liqueurs spiritueuses, avait pu répandre une odeur parfumée. Le Muni répondit : « Le divin Krishna, ayant bu le lait de Putana, lui avait conféré le salut. De là sa bonne odeur [1]. »

[1] Le contact de Krishna a la vertu de conférer le salut, même à ceux qu'il tue. On verra ce fait se répéter dans tout le cours du livre. En général Krishna confère le salut même à ses plus grands ennemis. C'est sans doute une imitation du Bouddhisme qui accorde à tous le salut final.

CHAPITRE VIII

Krishna triomphe des démons Sakalâsur et Trinâvar.

Le vingt-septième jour après la naissance de Krishna, Nanda donna une belle fête. Jasoda et Rohani, occupées des plaisirs de leurs invités, perdirent un instant de vue Krishna, qui dormait profondément dans son berceau placé sous un chariot très lourd et qui, éveillé par la faim, se mit à crier. Un démon, voulant venger Putana, monta sur le chariot, d'où lui vint le nom de Salakâsur ou démon du char, et l'ébranla pour écraser Krishna. Mais lui, sanglotant, donna un coup de pied si fort que le démon atteint par ce coup expira.

Lorsque Krishna eut cinq mois, Kansa envoya contre lui le démon Trinâvar. Pendant un orage qui changeait le jour en nuit sous la forme d'une trombe (tourbillon d'air), il saisit l'enfant et l'enleva au ciel [1]. Tous les habitants de Braja accoururent dans le plus grand émoi et poussèrent des cris épouvantables pour terrifier le démon et lui faire lâcher prise. Touché de leur douleur et voulant mettre fin à leur angoisse, Krishna étreignit Trinâvar, le précipita dans la cour de la maison de Nanda et l'écrasa contre une énorme pierre.

[1] Cette légende peut avoir pour fond réel un danger qu'aurait couru Krishna enfant par l'effet d'un fort coup de vent ou d'une trombe.
On peut faire à peu près la même observation pour la légende précédente.

CHAPITRE IX

Krishna joue mille tours aux laitières ses voisines; il dévoile un instant sa nature à Jasoda.

Vasudéva envoya à Gokul le Muni Garg, gourou des Yadavas et grand astrologue, pour donner des noms aux fils de Rohani et de Dévaki, et tirer leurs horoscopes. Après avoir fait ses observations et ses calculs, Garg dit à Nanda : « Le fils de Rohani portera les noms de Sankarshan, Kevatiramam, Baladam, Balaram, Kalindibedhan, Haldar et Balbir. Quant à son compagnon de couleur bleu sombre, il a une infinité de noms, mais il prendra celui de Vasudéva chez lequel il est né. Pendant toute la durée des quatre yougas, toutes les naissances de ces deux enfants ont eu lieu en même temps. Ce sont de seconds Brahma ; leur intelligence est au-dessus de tout ; je sais qu'ils tueront Kansa et déchargeront le monde de ses fardeaux.

Les deux enfants jouaient constamment ensemble, habillés de jaune et de bleu, les boucles de leurs cheveux flottant, avec des amulettes et des charmes magiques aux bras, des ornements en bois au cou, grimpant aux vaches, les tétant, puis se culbutant au grand divertissement de Rohani et de Jasoda qui les relevaient, les faisaient téter de nouveau les vaches, puis les couvraient de baisers et leur donnaient le sein.

Quand Krishna eut un peu grandi, il vint au village de Braja, avec les jeunes pâtres, voler le beurre.

Il entrait dans les maisons, pendant qu'on en était absent, et y volait tout ce qu'il trouvait. Montant sur les épaules de ses com-

pagnons, il prenait les pots rangés sur des rayons, en buvait le lait ou le répandait, et mettait tout au pillage.

Les laitières s'entendirent pour le prendre sur le fait, et le conduisirent à Jasoda afin qu'elle le châtiât.

Mais, par son pouvoir d'illusion[1], Krishna fit en sorte que chacune d'elles prît son fils par la main, au lieu de lui, tandis que lui s'échappa.

Arrivées devant Jasoda elles la prièrent de punir le petit voleur qu'elles amenaient.

Mais Jasoda dit à chacune : « L'enfant que vous tenez à la main est votre fils. Depuis hier le mien n'a pas quitté la maison ! »

Alors Jasoda fit venir Krishna et lui défendit d'entrer dorénavant chez les voisins. Il dit alors : « Mère, ne les crois pas. Ce sont elles qui me poursuivent ; un jour elles m'ont fait tenir les seaux à traire et les veaux ; une autre fois elles m'emploient au ménage et me font garder leur maison pendant qu'elles sont occupées au dehors, puis elles viennent ici vous faire des contes. »

L'entendant ainsi parler et le contemplant, les laitières ne purent s'empêcher de rire et s'en retournèrent.

Un jour, ayant faim, il avait avalé de la poussière. Jasoda, prévenue par un de ses compagnons de jeu, lui fit ouvrir la bouche pour vérifier le fait ; au fond du palais lui apparurent les trois mondes. Alors elle se dit : « J'ai bien tort de regarder comme mon fils celui qui est le seigneur des trois mondes. »

Mais Hari ayant mis en jeu son pouvoir d'illusion, Jasoda reprit l'enfant comme étant le sien et le combla de caresses.

[1] On fait grand usage dans tout le cours de ce livre du pouvoir d'illusion emprunté à la Maya du Védanta. C'est sans doute pour familiariser le lecteur avec la conception de la Maya du Védanta.

CHAPITRE X

Espiègleries de Krishna; Jasoda l'attache à un mortier.

Toutes les laitières étaient réunies chez Nanda pour le barattement du lait sous la direction de Jasoda qui tenait sa baratte près de Balaram et de Krishna. Au bruit de cet immense barattement semblable au grondement du tonnerre, Krishna s'éveilla et appela sa mère, et, comme ses cris étaient couverts par le bruit, il vint à elle en pleurant et lui dit : « J'ai demandé plusieurs fois à manger, et tu n'es pas venue. Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini ? » Alors il se fâcha, sortit la batte d'une baratte, y plongea les deux mains, retira le beurre, le répandit et s'en barbouilla le corps ; puis, trépignant et tordant le bord de son vêtement, il se mit à sangloter. Jasoda eut beau le gronder, elle ne parvint à le calmer qu'à force de caresses.

Alors une laitière vint avertir Jasoda que le lait de sa baratte se tuméfiant débordait et allait se répandre à terre. Jasoda déposa l'enfant, courut au lait et le sauva. Mais Krishna, n'étant plus gardé, renversa les vases qui contenaient le lait caillé et les crèmes, brisa les battes, remplit de beurre un petit pot de terre et courut rejoindre les petits pâtres ses camarades. Ayant trouvé là un mortier, il le renversa sens dessus dessous, s'assit dessus, fit asseoir autour de lui ses compagnons et se mit gaiement à manger le beurre avec eux.

Jasoda, de retour, les aperçut faisant ce petit régal. Elle prit un fouet et, arrivant derrière Krishna, lui prit les mains. A la vue de

sa mère, Krishna jeta un cri et dit : « Mère, qui a pris le lait? Je n'en sais rien; ainsi lâche-moi ! »

Le voyant ainsi consterné, Jasoda se mit à rire ; le fouet tomba de ses mains ; avec une feinte colère, elle saisit l'enfant, l'emporta dans ses bras et prit une corde pour l'attacher au mortier. Alors le divin Krishna, par son pouvoir d'illusion, fit en sorte que la corde fût trop courte et qu'allongée indéfiniment par d'autres cordes mises à la suite elle restât toujours trop courte. A la fin, voyant sa mère dépitée, l'enfant se laissa lier. Jasoda fit promettre aux laitières de ne point le détacher et reprit son travail.

CHAPITRE XI

Krishna rend leur forme à deux fils de Kuvéra, changés en arbres en punition de leur orgueil de la richesse.

Pendant qu'il était attaché au mortier, Krishna se souvint de ce qui, dans une de ses existences antérieures, était arrivé aux deux fils de Kuvéra, Nala et Dara.

Ils habitaient le Kailasa (paradis de Siva), comme serviteurs de Siva, et étaient devenus extrêmement riches.

A une partie de plaisir qu'ils firent avec leurs femmes dans la forêt qui borde le Gange, ils s'enivrèrent ; puis tous se baignèrent ensemble nus dans le fleuve et se livrèrent au plaisir de l'amour dans l'eau. Survint le Muni Narada ; les femmes interrompirent le bain et se couvrirent de leurs vêtements; les deux frères n'en firent rien; ce que voyant, le divin Narada dit dans son cœur: « La richesse les a remplis d'orgueil, et l'orgueil les livre à la luxure et à la colère. Le pauvre est humble, le riche ne sait point distinguer entre la vertu et le vice [1]. Le sage tient pour égales l'opulence et l'indigence. » Puis il prononça contre eux cette malédiction: « A cause de votre péché, vous allez vous rendre à Gokul où vous serez changés en arbres ; le divin Krishna vous délivrera quand il s'incarnera dans ce lieu. »

Krishna traîna jusqu'au pied des deux arbres le mortier auquel

[1] Cette maxime est un dogme essentiel du Krishnaïsme, et le livre saisit toute occasion de la rappeler. Le chapitre XI paraît avoir pour but de le mettre en lumière et de faire ressortir la supériorité à ce point de vue du Vishnouvisne sur le Sivaïsme.



sa mère l'avait attaché, et en frappa si violemment les deux troncs qu'ils se fendirent. Il en sortit deux beaux jeunes hommes qui se présentèrent à Krishna les mains jointes et en suppliants. Celui-ci leur dit : « Quelque vœu que vous m'adressiez, je l'exaucerai à l'instant. » Ils lui demandèrent de faire en sorte que leurs cœurs fussent perpétuellement remplis de la dévotion à sa divinité.

CHAPITRE XII

Nanda abandonne Gokul pour Brindavan. Krishna triomphe de Bachchâsur (démon veau) et Bakasur (démon héron) envoyés par Kansa contre lui.

Peu après Jasoda invita ses parents et amis pour fêter l'anniversaire de la naissance de Krishna. Quand ils furent réunis, Nanda leur dit : « Amis, il nous faut quitter Gokul où nous sommes chaque jour éprouvés par de plus grands maux, et nous établir dans un lieu où l'herbe et l'eau se trouvent en abondance. Le frère de Nanda proposa Brindavan comme en étant bien pourvu. Nanda adopta son avis et régla le départ après avoir consulté un Brahme astrologue. On franchit la Yamuna dans la journée, et le soir on s'établit à Brindavan, après s'être concilié par des offrandes la déesse tutélaire du lieu.

Lorsqu'il eut cinq ans, Krishna, par la menace de se laisser mourir de faim si on lui opposait un refus, arracha le consentement de Jasoda pour aller jouer dans la forêt à la suite des troupeaux. Celle-ci confia Balaram et Krishna aux pâtres en leur faisant à tous les plus fortes recommandations pour préserver les enfants de tout accident.

Un jour que ceux-ci jouaient avec les petits pâtres sur les bords de la Yamuna, survint Bachchâsur (le démon veau) envoyé par Kansa sous une forme trompeuse. Aussitôt qu'ils le virent, tous les veaux, pris de peur, s'enfuirent dans toutes les directions. Alors le divin Krishna fit comprendre par un signe à Balaram qu'il était venu un démon.

Quand, avec l'allure d'un ruminant qui paît, le démon se fut

lentement approché de Krishna pour accomplir son perfide dessein, celui-ci le saisit par un pied de derrière, le fit pirouetter et ensuite l'abattit contre terre avec une telle force que son âme sortit de son corps.

Informé de cette mort, Kansa envoya un autre démon, Bakasur (le démon héron). Arrivé à Brindavan, Bakasur dressa ses plans sinistres. Il vint se poster sur les rives de la Yamuna haut comme une montagne.

Les pâtres effrayés dirent alors à Krishna : « Frère, voici un démon sous la forme d'un héron ; comment pourrons-nous échapper à ses coups? » De son côté le démon se promettait de ne pas quitter la place avant d'avoir tué Krishna.

Quand il fut à sa portée, il le prit dans son bec et l'enferma dans sa bouche. A cette vue, les pâtres, regardant avec angoisse de tous côtés pour trouver du secours, s'écrièrent éplorés: « Hélas ! hélas ! nous avons perdu Haldar; qu'allons-nous dire à Jasoda? »

Touché de leur affliction, le divin Krishna voulut y mettre un terme. Il se rendit brûlant comme un charbon ardent, de telle sorte que le démon ne put plus le garder dans son gosier et le laissa tomber dehors. A ce moment Krishna lui saisit le bec et l'écrasa sous son pied. Puis il rassembla le troupeau, réunit ses camarades et s'en revint à la maison en jouant et folâtrant avec eux[1].

[1] Les deux récits que renferme ce chapitre ne sont liés par rien au récit général, ni à la théologie ou la mythologie. On ne peut y voir que la transformation en miracles de deux faits naturels ou accidents réels de l'enfance de Krishna dont le souvenir a été transmis.

Peut-être a-t-on voulu faire ressortir la suprématie de Krishna sur les êtres de toute espèce. Au chapitre XI elle s'affirme sur les arbres, au chapitre XII, sur un quadrupède et un oiseau ; au chapitre XIII, elle va se montrer sur un serpent.

Cette hypothèse n'est point invraisemblable, en raison de la puissance que l'Inde antique accordait à certains animaux. Manou nous en présente quelques-uns classés dans les qualités de passion et d'obscurité avec un rang supérieur à celui de certaines catégories d'hommes.

CHAPITRE XIII

Le démon serpent Aghasur, par son aspiration, engloutit le troupeau et les pâtres ; Krishna pénètre dans son corps pour les secourir et s'enfle à une telle grosseur que le ventre du *serpent* crève.

Le divin Krishna était venu de grand matin à la forêt avec le troupeau et ses gardiens. Ceux-ci, laissant paître les bêtes, avaient fait la toilette de leur corps en se traçant des dessins sur la peau et en se parant de fleurs et de fruits ; puis ils s'étaient mis à folâtrer, imitant les cris des animaux et des oiseaux et se livrant à divers divertissements, au chant et à la danse.

Alors survint le démon Aghasur (démon du péché), envoyé par Kansa. Il avait pris la forme d'un boa constricteur, d'énormes dimensions, et présentait sa bouche béante. De loin, les gars prirent cette bouche pour une vaste caverne s'ouvrant dans une haute montagne ; mais, en s'approchant, ils eurent peur de cette cavité d'un aspect terrible.

A ce moment le monstre aspira l'air avec une telle force et à une telle distance que le courant amena dans sa bouche tout le troupeau et ses gardiens. Se sentant imprégnés par la vapeur brûlante et empoisonnée qu'elle exhalait, les vaches se mirent à mugir et les pâtres à implorer à grands cris le secours de Krishna. A leur appel, Krishna entra dans la gueule ouverte, et aussitôt le démon s'empressa de la fermer. Alors le divin Krishna agrandit son corps à des dimensions telles que le ventre du serpent creva, et tous les animaux et gardiens qu'il avait absorbés tombèrent dehors.

A ce moment, les dieux en liesse firent pleuvoir sur eux des fleurs et un nectar qui guérirent toutes leurs brûlures et toutes leurs plaies.

CHAPITRE XIV

Brahma dérobe les vaches et leurs gardiens et les tient pendant un an enfermés dans une caverne. Krishna crée des apparences semblables qu'il substitue aux absents pour tous leurs offices.

Un jour Krishna avait réuni aux sons de sa flûte, autour de lui, les petits pâtres, pour un repas champêtre auquel il présidait, dans tous ses atours et ornements divins, brillant au milieu d'eux comme la lune au milieu des étoiles. Brahma qui, avec les autres dieux, tous sur leurs chars, regardait du ciel ces divertissements, descendit auprès d'eux et emmena le troupeau. Les pâtres ne tardèrent pas à s'apercevoir de sa disparition et la firent remarquer à Krishna, qui leur dit : « Restez, continuez votre repas; je vais rassembler les vaches et vous les rendre. »

Puis il s'enfonça dans la forêt et reconnut que le troupeau était fort loin. Alors il créa l'apparence d'un troupeau tout à fait semblable, qu'il amena au lieu de la réunion. En y arrivant, il vit que Brahma avait emmené aussi les pâtres. Aussitôt il en fit de tout à fait semblables pour l'apparence, et, comme il se faisait tard, il retourna à Brindavan suivi de toutes les images magiques des créatures détournées par Brahma. Elles gardèrent toutes le secret de leur état magique, et chaque jour vit grandir l'illusion des familles des pasteurs.

Brahma enferma son larcin dans une caverne de la montagne, dont il obstrua l'ouverture avec un rocher et oublia l'incident. De son côté Krishna était tout entier à de nouvelles distractions. Au bout d'un an Brahma se remémora l'aventure et fut curieux d'en savoir la suite. Il visita la caverne et y vit les pâtres et le trou-

peau dormant profondément. De là il se rendit à Brindavan, et, à sa stupéfaction, il trouva les jeunes gens et les animaux exactement dans l'état où il les avait pris pour les enlever. N'en croyant pas ses yeux, il retourna à la caverne. Avant qu'il y fût arrivé, le divin Krishna créa une illusion (magique) telle que les gars et les animaux apparurent chacun avec quatre bras (les quatre bras de Vishnou), et de plus ayant chacun devant soi Brahma, Rudra et Indra.

A cette vue, Brahma, pétrifié, perdit toute faculté de penser et de réfléchir, semblable à l'idole de pierre de la déesse aux quatre faces, quand elle est affligée par le manque d'offrandes et d'adoration.

CHAPITRE XV

Brahma terrifié *demande pardon* à Krishna et restitue son larcin.

Brahma, dans son effroi, ferma les yeux et trembla très fort[1]. Voyant son trouble profond, le divin Krishna, le sondeur des cœurs, fit évanouir l'illusion tout entière et resta seul comme un nuage dans lequel se condensent tous les nuages épars.

Brahma reprit conscience et possession de lui-même. Alors, l'esprit fixé sur la Divinité (Krishna), il s'avança vers elle, et, tombant à ses pieds avec la plus profonde humilité, suppliant, et les mains jointes, il dit : « Seigneur, vous m'avez accordé une grâce excellente en dissipant l'orgueil qui m'aveuglait. Quelle intelligence peut, sans votre aide miséricordieux, comprendre vos actes? Votre pouvoir d'illusion fascine tous les êtres. Qui pourrait vous tromper ? Vous êtes le créateur universel. Dans les plus petits poils de votre corps résident d'innombrables brahmas tels que moi. Que suis-je auprès de vous ? Bienfaiteur du pauvre ! en ce moment, montrez-vous compatissant et pardonnez ma faute. Détournez les yeux de mon péché ! »

Le divin Krishna répondit par un sourire à cette prière. Alors Brahma rapporta, chacun à la place où il les avait pris, tous les animaux et les pastoureaux profondément endormis, puis il s'éloigna.

Il y eut un réveil général et simultané; chacun continua le

[1] Le récit du chapitre précédent est peut-être un mythe et un apologue. Les vaches pourraient être des nuages ou des prières que Brahma aurait écartées pendant toute une année, produisant ainsi la sécheresse et la famine.

repas commencé sans s'apercevoir qu'une interruption d'une année avait eu lieu. Quand Krishna se présenta ramenant le troupeau comme il l'avait annoncé, on lui dit : « Vous avez bien vite rassemblé les animaux, car nous n'avons pas eu le temps d'achever notre repas. » Krishna répondit en riant :

« Je les ai trouvés tout près, paissant ensemble ; maintenant retournons à la maison, car nous sommes venus ici à la pointe du jour. »

Et tous, causant ensemble, riant et se jouant, regagnèrent leurs logis en ramenant le troupeau.

CHAPITRE XVI

Balaram *tue* Dhenuk, démon sous la forme d'un âne.

Quand il eut huit ans, Krishna obtint de Nanda, par l'intercession de Jasoda, la permission d'aller garder les vaches avec les autres pâtres. Nanda recommanda bien à ceux-ci de veiller sur lui et de ne le laisser jamais seul.

Les deux frères se livraient à des jeux divers entre eux, avec leurs compagnons et avec les vaches. Un jour, ils partagèrent le troupeau et les pâtres en deux groupes égaux, puis, ayant rempli leurs sacs de fleurs et de fruits sylvestres, ils simulèrent un combat entre les deux groupes, imitant avec la bouche le son des trompettes, des flûtes, des cornemuses, de toutes les sortes de tambours et de tambourins, criant : Frappez, tuez ! se lançant à la tête les fleurs, les fruits, les feuillages et jusqu'aux branches d'arbres.

Le combat fini, on se remit à faire paître les vaches.

A ce moment, un des compagnons de Balaram lui dit : « Près d'ici, il y a un bouquet de palmiers dont les fruits sont doux comme du nectar, mais il est gardé par un démon qui a la forme d'un âne. »

Balaram s'en fut immédiatement à ce bosquet avec ses camarades, et se mit à faire tomber les fruits à coups de pierre, de mottes de terre et de bâtons. Au bruit de cet abatis l'âne Denuk accourut en brayant, et de ses deux pieds de derrière frappa Baladéva à la poitrine. Celui-ci le souleva en l'air et le précipita contre terre. L'âne, roulant sur lui-même, se releva, creusa la terre avec ses sabots, dressa les oreilles, et, s'appuyant sur ses jambes de derrière, fit

pleuvoir sur son ennemi une grêle de coups de ses deux pieds. Pour en finir, Balaram prit avec les deux mains les deux pieds de derrière de l'âne, le fit pirouetter, puis le lança sur un grand arbre. En retombant l'âne expira ; en même temps l'arbre se brisa en morceaux. Le bruit de cette double chute ébranla la forêt. Krishna, informé qu'un assura venait d'être tué, se rendit en toute hâte auprès de Balaram. Il tua ou mit en fuite tous les démons compagnons de Denuk accourus pour le venger. Les pâtres purent alors dépouiller les palmiers de leurs fruits et en rapporter à Braj une abondante provision.

CHAPITRE XVII

Krishna triomphe du grand serpent Kali qui avait sa demeure dans la Yamuna ; à la prière de sa femelle, il l'épargne.

Le lendemain, à la pointe du jour, le divin Krishna appela ses compagnons et partit avec eux pour la forêt. En faisant paître le troupeau, ils étaient arrivés ensemble au gouffre tournant (remous giratoire) de Kali. Là les pâtres firent abreuver les vaches dans la Yamuna et y burent eux-mêmes. Dès qu'ils furent remontés sur la rive, ils roulèrent à terre ainsi que les vaches par l'effet du poison. Alors le divin Krishna, par le nectar de ses regards, les rappela à la vie; puis il se mit à jouer à la balle avec eux.

Jusqu'à une distance de huit milles du repaire de Kali, l'eau de la Yamuna était bouillante par l'effet de son poison. Nul être vivant n'approchait de ce lieu. Si quelque bête ou oiseau s'y égarait, il était cuit par la chaleur et tombait dans le gouffre d'eau tournante. Il n'y avait sur la rive qu'un Kadam qui était impérissable parce que Garuda en se reposant sur ses branches y avait laissé tomber de son bec quelques gouttes du nectar d'immortalité.

Le divin Krishna, ayant résolu d'exterminer Kali, vint en ce lieu, comme conduit par le jeu de la balle, et grimpa sur le Kadam. La balle lancée par un de ses compagnons étant tombée dans la Yamuna, Krishna y plongea pour la reprendre. Kali, l'entendant, poussa d'horribles sifflements et s'écria : « Qui donc a une nature telle qu'il puisse rester vivant dans le gouffre ? »

Et il vomit de ses cent dix bouches un fleuve de poison dans lequel Krishna nageait et se mouvait à l'aise comme dans son élément. Tous les pâtres, toutes les vaches accoururent, se culbutant dans leur empressement, et aussi Rohani, Jasoda et Nanda avec tous

les habitants de Brindavan, tous avertis que Krishna avait plongé dans le gouffre de Kali. Il fallut retenir Jasoda et Nanda qui, éperdus, se jetaient dans le fleuve. Les pastoureaux de s'écrier :

« Nous avons abandonné les grandes forêts de Gokul pour venir dans celle-ci. La race des géants nous y poursuit encore ; les démons ont réussi à nous faire un grand mal ; comment Hari pourra-t-il maintenant sortir du gouffre tournant? »

Balaram releva tous les courages en disant : « Aujourd'hui, je n'avais pas accompagné mon frère ; en mon absence il s'est précipité dans le gouffre ; il va en sortir puisqu'il est impérissable. »

Le serpent entoura de ses replis le corps de Krishna, mais celui-ci en se grossissant lui fit lâcher prise. Puis l'hydre jeta sur Krishna ses nombreuses mains, mais celui-ci les écarta à mesure. Enfin, touché de l'angoisse des spectateurs [1], Krishna sauta soudainement sur les têtes de Kali, assumant dans son corps le poids des trois mondes, il devint écrasant ; passant d'une crête à une autre, il dansait dessus, et le mouvement de ses pieds formait une cadence.

Kali commença à râler sous le poids. Krishna en foulant la tête faisait sortir la langue avec des flots de sang. Dès que l'orgueil [2] qu'inspiraient au serpent son poison et sa force l'eût abandonné, il reconnut qu'il avait lutté contre une incarnation du mâle primordial. Quel autre, en effet, aurait pu résister à son poison ? A cette pensée il se résigna à la mort et resta sans voix et sans mouvement. Alors sa femelle [3] vint les mains jointes et la tête baissée en suppliante, et elle dit à Krishna :

[1] Cette phrase se retrouve dans tous les combats de Krishna, pour imputer à un sentiment de conpassion même les meurtres qu'il commet. Le Bouddhisme avait tellement popularisé la compassion que les Vishnouvistes en firent l'attribut principal de leur divinité.

[2] Toujours l'orgueil que poursuit Krishna.

[3] Remarquons cette intervention des femmes qui ne se trouve point dans le vieux Brahmanisme.

« Grand roi, vous avez eu raison de dompter cet oppresseur, cet orgueilleux. Maintenant il a eu l'heureuse fortune d'obtenir la vue de votre divinité. Vos pieds célestes, sur lesquels Brahma et les autres dieux méditent en répétant votre divin nom et en faisant pénitence, ces pieds ont resplendi sur la tête de Kali. » Elle ajouta : « Seigneur, par pitié pour moi, épargnez-le, ou bien faites-moi périr avec lui, parce que pour une femme il vaut mieux être morte que veuve, et, si vous voulez bien y réfléchir, vous reconnaîtrez qu'il n'était point coupable, car il était dans sa nature que le lait dont il se nourrissait se transformât en poison. »

Touché de cette prière, le divin Krishna descendit de dessus la tête du serpent, et celui-ci, après avoir rendu hommage, lui dit, les mains jointes : « Seigneur, daignez pardonner ma faute, c'est par ignorance que j'ai levé mes crêtes contre votre majesté. Je ne suis qu'une créature inférieure, un serpent. Comment aurais-je pu vous reconnaître ? »

Le divin Krishna répondit : « Ce qui est fait est fait. Maintenant tu ne peux rester ici, va avec ta famille habiter l'île de Raunak (Beauté). Garuda, ton ennemi qui y demeure, te laissera en paix lorsqu'il verra sur tes crêtes l'empreinte de mes pieds [2].

Kali prit congé en disant :

« Pendant quatre heures tu as dansé sur ma tête. Quelle faveur pour moi, ô Hari ! »

[1] On ne voit pas dans cette légende que Kali ait commis aucun méfait. On lui reproche son orgueil, et il se justifie. C'est Krishna qui, sans provocation, vient l'attaquer dans sa demeure.

Cette légende doit être fondée sur quelque fait réel.

[2] On sait que l'oiseau Garuda, monture de Vishnou, est l'ennemi des serpents. Cela indique peut-être que le Vishnouvisme a proscrit dans l'Inde le culte des serpents, qui y existe encore. Les serpents sont chers aux Bouddhistes. Les serpents de l'île de Raunack, pour être épargnés par Garuda, lui livraient tous les jours un serpent pour sa nourriture. Kali, fils du serpent femelle Kadru, s'appropria un jour par orgueil cette sorte de tribut. De là, entre lui et Garuda, un combat acharné à la suite duquel Kali, pour échapper à son ennemi, s'exila à Brindavan.

CHAPITRE XVIII

Un incendie menace de détruire les troupeaux et les pâtres. Krishna y met fin en avalant les flammes.

Quand le divin Kishna fut sorti du fleuve, Nanda et Jasoda, au comble de la joie, firent de grandes aumônes et de nombreux actes de piété. Ils ne pouvaient se rassasier de sa vue dont l'éclat pénétrait de chaleur le cœur des habitants de Braj. Comme le jour tombait, ceux-ci épuisés par les fatigues et les émotions de la journée, souffrant de la faim et de la soif, se dirent entre eux : « Pourquoi revenir à la maison ? Ne vaut-il pas mieux passer ici la nuit et retourner à Brindavan de grand matin ? » Puis ils se livrèrent au sommeil.

Mais au milieu de la nuit éclata un violent orage qui alluma de tous côtés l'incendie dans la forêt ; la flamme dévorait les arbres et les êtres vivants.

Arrachés au sommeil, les pastoureaux se levèrent dans le plus grand désordre et poussèrent ce cri : « O Krishna, viens vite à notre secours. Si tu tardes, le feu va nous consumer. »

A cet appel le divin Krishna se leva en sursaut, but toute la flamme et dissipa ainsi leurs craintes. Aussitôt qu'il fit jour, tous retournèrent à Brindavan, et chaque maison retentit des chants d'allégresse et des louanges de Krishna [1].

[1] Ce fut le premier triomphe de Krishna sur Agni, dieu du feu, le plus ancien des dieux Védiques : après avoir soumis Brahma, il s'en prend aux dieux Védiques tout en continuant à combattre les démons, c'est-à-dire l'Animisme.

CHAPITRE XIX

Balaram tue à coups de poing le démon Pralamb.

Le divin Krishna variait ses jeux avec les saisons. D'abord vint l'été qu'il convertit en un printemps perpétuel. Les lianes, enlaçant les arbres, les couvraient de fleurs et formaient avec eux des arceaux pleins d'ombre et de fraîcheur, sous lesquels bourdonnaient les essaims d'abeilles ; le cocita déroulait ses notes mélodieuses entre les branches des manguiers ; le paon se mouvait gracieusement sous les tièdes berceaux que caressait doucement une brise parfumée, tandis que la paisible Yamuna étalait de son côté la beauté de ses ondes. Là Krishna et Balaram se livraient à mille jeux toujours nouveaux. Le démon Pralamb vint s'y mêler sous la forme d'un pasteur, forme sous laquelle la mort ne pouvait l'atteindre. En ayant avisé Balaram, Krishna fit bon accueil au démon, et le plaça à ses côtés ; puis il partagea les pâtres en deux bandes opposées, ayant pour chefs Balaram et le démon, et les fit jouter l'une contre l'autre. Ce fut celle du démon qui gagna la victoire, et lui conféra le droit d'emporter sur son dos son antagoniste Balaram. Il s'avança fort avant dans la forêt sombre, avec son fardeau, puis reprit sa taille et sa forme ordinaires. Suspendu à son cou comme au sommet d'une noire montagne, Balaram apparut alors avec la beauté de la lune perçant un sombre nuage ; ses pendants d'oreilles lançaient des éclairs, et sa sueur tombait en gouttes denses comme une pluie. Quand le géant eut commencé son attaque, Balaram le terrassa et le tua à coups de poing.

CHAPITRE XX

Krishna *éteint* un second incendie.

A la nouvelle de cet exploit, tous les pâtres épars dans la forêt laissèrent les vaches et accoururent pour voir le géant; ils s'égarèrent ainsi dans les bois loin de leurs troupeaux. *Grimpant sur des arbres, et agitant leurs écharpes, ils s'appelaient à grands cris sans pouvoir se retrouver.* Krishna monta alors sur un arbre Kadam et, faisant entendre au loin les sons de sa flûte, les rallia tous autour de lui. Tout à coup, un incendie de la forêt les enveloppa de toutes parts, s'avançant vers eux. Alors ils s'écrièrent : « Krishna, sauvez-nous de ce feu ; autrement, nous périssons ! » Krishna leur ordonna de tenir leurs yeux fermés. Puis, ayant éteint l'incendie instantanément, il produisit une autre illusion. Il transporta les pastoureaux avec leurs vaches dans un bois de bananiers, et ensuite leur fit ouvrir les yeux.

Alors ceux-ci de s'écrier : « Comment le feu a-t-il disparu? Quand sommes-nous venus dans ce bois de bananiers ? Quel prodige, ô Hari [1]. » Ayant appris par les jeunes pâtres, à leur retour, la victoire de Balaram sur Prarang et l'extinction de l'incendie par Krishna, les habitants de Brindavan se rendirent sur les lieux témoins de cet exploit; mais aucun d'eux ne pénétra le mystère des actes de Krishna.

[1] C'est le second triomphe de Krishna sur le dieu Agni.

CHAPITRE XXI

Description poétique de l'arrivée de la saison des pluies.

A la vue de la violente chaleur de l'été, le roi de la pluie, prenant pitié des oiseaux, des animaux et de tous les êtres vivant sur la terre embrasée, rappela à lui de tous les points du ciel les armées de nuages et s'avança en bataille. Les tonnerres des nuages étaient comme des timbales sonnant la charge. Se poussant les uns les autres avec leurs formes et couleurs diverses, les nuages représentaient des demi-dieux, des héros, des combattants. Les longues lignes de grues s'avançant de tous côtés figuraient des bannières flottantes. Les grenouilles, les paons faisaient l'office de bardes chantant des louanges (panégyristes) [1], et la pluie tombant à grosses gouttes était comme la chute d'une nuée de dards. A la vue de ce roi qui s'avançait dans un si bel ordre, l'Été abandonna le champ de bataille et s'enfuit pour sauver sa vie.

Alors les nuages lançant la pluie, comme un époux sa semence, rafraîchirent la terre ; et celle-ci, après une séparation de huit mois de son époux, en prit pleine jouissance. Elle lui livra ses seins baignés et rafraîchis ; elle conçut et enfanta dix-huit fils qui, comme des montagnes, présentant pour offrandes les fruits et les fleurs, en firent hommage à leur père (le roi Pluie). Alors la campagne de Brindavan se montra pleine d'attraits, comme une beauté

[1] Dans toutes les fêtes et batailles indiennes, il y a des bardes qui chantent le panégyrique des chefs pour leur plaire et pour exciter les combattants ou les invités. On les appelle des panégyristes.

dans tous ses atours. De toutes parts, les rivières, les ruisseaux et les lacs étaient à bords; partout à leur surface se montraient comme une parure les cygnes et les hérons, mâle et femelle (probablement les Flamands). Les branches des hauts arbres se penchaient; posés sur elles, le cocila, le pigeon au collier noir et le perroquet se jouaient. Çà et là, vêtus d'habits teints en rouge avec la fleur du safran, les pastoureaux et les pastourelles se balançaient sur des escarpolettes et chantaient très haut des couplets célébrant la saison des pluies. Le divin Krishna et Balaram, toujours mêlés à leurs plaisirs, s'amusaient à des jeux enfantins. La saison des pluies se passa dans ces divertissements. Puis le divin Krishna dit à ses compagnons : « Frères, l'aimable saison d'Automne est arrivée. »

Cette saison va faire notre bonheur à tous. Je reconnais ses doux fruits, ses parfums et sa beauté. Les constellations brillent au ciel, lumineuses comme le Brahma sans qualités [1]. Nous sommes restés quatre mois à la maison. Maintenant nous la quittons. C'est maintenant le temps où chacun poursuit ses desseins et où les rois envahissent les États voisins.

[1] L'absolu Brahma, Brahma considéré comme la pensée suprême et la prière, l'Etre éternel qu'on distingue du Brahma, dieu particulico-mortel et contingent.
[2] La description de la saison des pluies et souvent aussi des autres saisons se trouve dans presque tous les poèmes indiens.

CHAPITRE XXII

Louanges de la flûte de Krishna.

Après avoir ainsi stimulé les pastoureaux, Krishna les emmena à la forêt et se mit à folâtrer avec eux. Pendant tout le temps qu'il passait à la forêt, les laitières restées à la maison chantaient ses louanges.

Un jour que le divin Krishna jouait de la flûte dans le bois, les sons parvinrent jusqu'aux habitantes de Braj. Alors toutes les jeunes femmes se levèrent en désordre et à la hâte, et, se rassemblant s'assirent sur le chemin de la forêt et se dirent entre elles : « Nos yeux jouiront enfin du plaisir de voir Krishna, car maintenant il erre dans la forêt avec les vaches, dansant et chantant. Vers le soir il viendra ici, et nous pourrons le contempler à loisir. » Une bergère dit alors :

« Écoutez, mes compagnes! il joue de la flûte : quelle gloire pour ce morceau de bambou!

Par quelles admirables qualités a-t-il mérité le bonheur de rester ainsi collé tout le jour à la bouche du divin Krishna, de boire le nectar de ses lèvres, et, répandant partout le ravissement, de résonner comme des nuages qui s'amoncellent. Est-il plus cher que nous à Biari (nom enfantin de Krishna), qu'il le tient jour et nuit dans ses mains?

Je l'ai vu naître, et maintenant c'est un rival qui me dispute une bouche aimée. »

Aux accords de la flûte de Krishna, les dieux, les sages et les chantres et musiciens célestes, chacun avec sa compagne, accouraient sur leurs chars rapides. En l'entendant ils restaient saisis par le charme, comme des statues, se demandant : Quelle grande pénitence a donc accompli ce chalumeau pour captiver ainsi toutes les créatures?

Une laitière répondit à cette pensée : « D'abord, en naissant comme bourgeon, il s'est souvenu de Hari ; puis, devenu bambou, il l'a abrité contre le chaud, le froid et la pluie ; finalement, mis en morceaux, il a donné son corps à brûler et exhalé une fumée odorante. »

« Ceux qui font une pénitence pareille voient leurs désirs accomplis et en recueillent un fruit semblable. »

Alors une femme de Braj soupira : « Que le Seigneur de Braj ne nous a-t-il fait toutes naître flûtes! Nous serions ainsi restées jour et nuit attachées à ses lèvres. »

Ainsi, le temps que le divin Krishna passait au pâturage, les laitières le charmaient à la maison en chantant les louanges de Hari.

Chapitre XXI du Xe livre du Baghavata Pourana correspondant au chapitre XXII ci-dessus.

6. En entendant les sons de la flûte de Krishna qui ravissent le cœur de tous les êtres, toutes les femmes du Parc s'entretenaient de lui et l'embrassaient en elles-mêmes; les bergères disaient: . . . .

. . . .

9. Quel acte méritoire a donc accompli ce roseau pour jouir ainsi à sa guise de l'ambroisie des lèvres de Dâmodara, du bien propre des bergères, et n'en laisser que le parfum?

10. Brindavan vaut à la terre une gloire sans égale ; le fils de Dévaki, en y

imprimant le lotus de ses pieds, lui communique sa splendeur, et, sur les plateaux de ses montagnes, à la vue des paons qui dansent ivres de joie, aux sons de la flûte de Covinda, tous les autres êtres demeurent immobiles.

11. Bienheureuses ces gazelles! Toutes troublées qu'elles étaient, elles présentaient au fils de Nanda, avec leurs noirs époux, l'offrande de leurs regards affectueux.

12. A la vue de Krishna, de sa beauté et de sa noblesse qui font la joie des femmes, et aux accords merveilleux de sa flûte, du haut de leurs chars célestes, les déesses, en qui l'amour ébranlait la vertu, laissaient dans leur égarement tomber les nattes de leurs cheveux et glisser le voile de leurs seins.

13. Les vaches dressant l'oreille pour y boire, comme à une coupe, l'ambroisie qui coule des lèvres de Krishna avec les accords de sa flûte, et leurs petits, gardant dans la bouche une gorgée qui coulait des mamelles maternelles, caressaient du regard, immobiles et la larme à l'œil, « *Govinda qui est en eux-mêmes* ».

14. Sûrement, ô ma mère, ce sont de pieux solitaires, ces oiseaux de la forêt qui, perchés sur les branches des arbres aux jeunes pousses brillantes, pour jouir de la vue de Krishna, écoutent, en fermant les yeux, les accords mélodieux de sa flûte sans souci d'aucun autre son.

15. A ses accents, les rivières, dont l'agitation trahit les sentiments amoureux, suspendent leur cours impétueux, enveloppent de leurs vagues, comme avec des bras, les deux pieds de Murari; les couvrent de baisers et y déposent une offrande de lotus.

16. En le voyant, sous le ciel en feu, conduire à la pâture les troupeaux du Parc, tout en jouant de la flûte, le nuage, redoublant d'affection pour son ami, apparaissait et, lui faisant une ombrelle de son propre corps, le couvrait d'une pluie de fleurs.

. . . .

20. Au récit que les bergères se faisaient entre elles du jeu où Baghavat se complaisait, en traversant la forêt Brindavan, leurs âmes s'unissaient à la sienne.

CHAPITRE XXIII

Krishna dérobe les vêtements des Gopis qui se baignaient et les oblige à venir nues les recevoir de lui.

L'Hiver vint prendre la place de l'Automne (novembre et décembre dans l'Inde), amenant le froid et le gel. Sachant que le bain pris dans le mois d'Aghan (le huitième mois Hindou) lave les péchés des vies antérieures et fait obtenir les désirs du cœur, les laitières de Brindavan, chacune dans l'espoir que, en récompense, Krishna deviendrait un jour son époux, se baignaient tous les jours du mois en faisant tous les actes propitiatoires, les ablutions, les huit offrandes au soleil, et, au sortir de l'eau, l'oblation de fruits et de fleurs, d'encens, de lampes allumées (lampions) à Parvati qu'elles représentaient par une figurine de terre, et à laquelle elles adressaient cette prière : « O déesse, que par votre faveur Krishna devienne notre époux ! »

Un jour, toutes les jeunes femmes de Braj vinrent ensemble dans un endroit retiré où un escalier descendait à la Yamuna pour le bain. Ayant déposé tous leurs vêtements sur la rive, elles entrèrent nues dans l'eau et s'y joûèrent en chantant les louanges de Hari. Ayant entendu leurs chants, Krishna, qui était tout près, surveillant les vaches à l'ombre d'un banian, s'approcha sans bruit et les regarda sans être vu. Puis, pris d'une fantaisie subite, il emporta les vêtements, monta sur un arbre Kadam et s'y tint tenant devant lui les vêtements liés en un paquet. En même temps qu'elles s'aperçurent du larcin, les baigneuses virent Krishna sur l'arbre Kalam, la tête ceinte d'un diadème, un sceptre à la main,

un tilika de safran au front[1], une guirlande de fleurs sylvestres au cou, avec son vêtement de soie jaune. Couvertes de confusion, elles se plongèrent dans l'eau, puis, les mains jointes et la tête baissée, suppliantes et d'une voix douce, elles implorèrent :

« Ami du pauvre, consolateur des affligés, toi, notre aimé, daigne nous rendre nos vêtements. » Krishna répondit :

« J'en jure par Nanda, vous ne les aurez que si vous venez, l'une après l'autre, les recevoir de moi. »

Les baigneuses de se récrier : « Vous êtes bien appris de nous demander de venir toutes nues : nous allons appeler nos pères et nos frères : ils vous prendront comme un voleur. Et Nanda et Jasoda vous puniront sévèrement. Nous avons de la pudeur, et vous perdez tout respect. »

Krishna se fâcha et renouvela son refus; les Gopies troublées insistèrent : « Ami du pauvre ! toi qui veilles sur nous, tu dois certainement protéger aussi notre honneur. A quel autre que toi pouvons-nous recourir ? C'est par amour pour toi que nous nous baignons dans ce mois. Krishna répliqua : « S'il en est ainsi, prouvez-le par votre abandon et votre soumission, et venez prendre vos vêtements. » Alors les Gopies se dirent entre elles : « Puisque Krishna voit tout ce qu'il y a de plus caché dans nos corps comme dans nos cœurs, qu'est-ce que la pudeur a à faire avec lui [2]. » Alors couvrant leurs charmes de leurs mains, toutes sortirent de l'eau et se rangèrent sur la rive, la tête baissée. Krishna dit en riant : « Que chacune vienne successivement à moi les mains jointes. »

Elles hésitèrent :

[1] Tilika ou potou, petit rond sur le front, signe religieux.

[2] Il paraît qu'en Russie les personnes attachées au tzar ont le privilège de visiter les établissements de bains sans que la pudeur en soit offensée.

« Pourquoi le préféré de Nanda se moque-t-il de nous, pauvres filles de Braj ? En se jouant de nous, il nous a fait perdre conscience et sentiment. Quelles niches vous nous faites, ô Hari ? nous nous sommes enhardies à faire ce qui nous couvre de confusion ; maintenant, ô Seigneur de Braj, tenez votre promesse. »

Alors elles joignirent les mains humblement, et Krishna leur rendit leurs vêtements, puis descendit vers elles, et leur dit : « Ne prenez rien en mal : j'ai voulu vous donner une leçon : l'eau est le domaine de Varouna [1]. Quiconque s'y baigne nu perd toutes les qualités morales et religieuses [2]. Touché de votre affection, j'ai voulu vous apprendre ce secret. Maintenant retournez chez vous, et revenez au mois de kali (le second mois Hindou) danser avec moi le rasa (la danse en rond).

Puis, frappé de la beauté de la forêt autour de son banian favori, il se mit à exalter les vertus des arbres. « Voyez, dit-il à son compagnon, les souffrances que les arbres éprouvent en venant dans le monde pour faire le bien d'autrui. Bénie soit la venue au monde de ces êtres charitables [3]. »

Chapitre XXII du Xe livre du Baghavata Pourana correspondant au chapitre XXIII ci-dessus.

Krishna au bord de la Yamuna.

4. Au commencement de l'hiver les jeunes femmes du parc célébrèrent en l'honneur de Durga de pieuses observances pendant lesquelles elles ne vécurent que de graines sauvages. . . . .

. . . .

5. La pensée fixée sur Krishna, honorant Durga et disant chacune : « Puisse le fils de Nanda devenir mon époux ! ». . . . .

. . . .

[1] Dieu justicier en même temps que dieu des eaux.

[2] Encore un emprunt au Bouddhisme ! Il est défendu aux moines bouddhistes de se baigner nus.

[3] Cela est tout à fait bouddhique. C'est la compassion universelle du Bouddhisme.

7. Etant entrées dans la rivière, après avoir déposé leurs vêtements sur le bord, elles prenaient gaîment leurs ébats dans l'eau, en chantant les louanges de Krishna.

8. Voulant leur assurer le fruit de leur sacrifice, le maître du Yoga (Krishna) se rendit à cet endroit avec ses camarades.

9. Il enleva les vêtements des jeunes femmes, monta à la hâte sur un arbre Nipa, et, tout en échangeant des sourires avec ses amis, il dit en plaisantant :

10. Femmes, venez ici, et que chacune prenne comme elle voudra ses vêtements, car vous êtes exténuées par le jeûne. . . . .

. . . .

12. Les bergères, dont le cœur débordait d'amour, honteuses et se regardant entre elles, souriaient sans sortir de l'eau. . . . .

. . . .

14. Allons point d'inconvenances ! Donne-nous nos vêtements, toi qui connais le devoir. Nous grelottons ! . . . .

. . . .

16. Baghavat dit : « Si vous êtes mes esclaves, si vous voulez faire ce que j'ai dit, approchez une à une ou toutes ensemble, ô belles au pur sourire. »

17. Alors toutes les jeunes femmes, frissonnant de froid, sortirent de l'eau en couvrant leur nudité des deux mains et en se ramassant sur elles-mêmes sous l'impression du froid.

18. Le Bienheureux, voyant qu'elles avaient été légèrement blessées, fut gagné par la pureté de leurs sentiments ; il mit leurs vêtements sur une branche, et leur dit avec un sourire affectueux :

19. Vous avez offensé les dieux en descendant toutes nues dans l'eau pendant le temps de vos observances pieuses : pour effacer votre péché, joignez vos mains sur vos têtes, inclinez-vous profondément et emportez vos robes.

Les voyant prosternées devant lui, le Bienheureux, touché de cette marque de soumission, leur rendit leurs vêtements avec bonté.

CHAPITRE XXIV

Krishna fait demander de la nouriture à des Brahmes en train de sacrifier et essuie un refus d'eux. Leurs femmes viennent apporter à Krishna et à ses compagnons les aliments dont ils ont besoin.

Un jour, les compagnons de Krishna, sur les bords de la Yamuna, se trouvant à court de provisions et ayant faim, recoururent à lui, et il les envoya à Mathura pour quêter de la nourriture en son nom. Ceux-ci trouvèrent les habitants en train de sacrifier et ne voulant rien donner avant la fin de l'holocauste. Ils retournèrent alors vers Krishna qui les renvoya en leur enjoignant de s'adresser aux femmes, toujours compatissantes et de bon cœur. En effet celles-ci les accueillirent avec empressement, prirent les six sortes de mets excellents et se hâtèrent de les porter sur des plats d'or à la forêt sans que personne pût les arrêter [1].

Une femme de Mathura, que son mari empêcha de partir, fixa ses pensées sur Krishna, et par là, quittant son corps, arriva de beaucoup la première, s'unit avec Krishna, se fondant en lui comme l'eau se mêle à l'eau. Après elle, toutes les autres arrivèrent ensemble au lieu où Krishna se tenait au milieu des vachers, à l'ombre d'un banian, une main sur l'épaule d'un camarade, avec les trois plis au corps et le lotus à l'autre main. Quand elles eurent servi les plats, rendu hommage et contemplé les traits de Hari, elles adressèrent à Krishna, les mains jointes, dans l'attitude de

[1] Les anciens livres brahmaniques n'exaltent jamais les mérites des femmes, le rôle actif bienfaisant et généreux qu'on leur prête ici est le résultat de la révolution opérée par le Bouddhisme.

suppliantes, ces humbles paroles : « Compatissant seigneur ! qui peut, sans le secours de votre grâce[1], obtenir de jouir de votre vue? Aujourd'hui un destin favorable nous a délivrées des péchés des existences antérieures. »

« Le Brahme, dont l'esprit est souillé par la richesse, l'orgueil et l'avarice, prend la divinité pour un homme : aveuglé par les illusions de ce monde, comment pourrait-il voir la Vérité? Celui pour lequel on fait l'invocation, la pénitence et le sacrifice, comment peut-on lui refuser la nourriture qu'il sollicite?

« Richesses, parents, honneurs n'ont de prix que par rapport à vous. Il n'y a pénitence, richesse ou savoir que là où entre votre nom[2]. »

Krishna leur répond :

« Ne me rendez point hommage ; je ne suis que le bleu fils de Nanda. Je regrette de ne pouvoir dans cette solitude vous offrir l'hospitalité ; regagnez vos demeures où vous faites défaut aux Brahmanes, vos maris. Car une oblation, un sacrifice sont stériles, si la femme en est absente[3]. » Les femmes objectèrent : « Comment retourner auprès de nos maris après leur avoir désobéi. Une de nos compagnes est morte du chagrin d'avoir été retenue à la maison par son mari. » Krishna sourit et leur montrant leur compagne en vie dit : « Celui qui m'aime ne meurt pas. Cette femme est venue à moi ici avant vous. Allez ! vos maris ne vous repousseront pas. »

[1] C'est la théorie de la grâce qui va où elle veut, et qui est seule efficace.
L'ensemble du chapitre fait ressortir ainsi, que l'amour de Krishna est bien supérieur au sacrifice brahmanique. Il reproduit presque le verset du Baghavat Gitta : « Tout sacrifice, tout présent, toute pénitence accomplie sans la foi n'est rien en ce monde ni dans l'autre. »

[2] Voilà les femmes qui font de la théologie ! Nous sommes bien loin de Manou ! et cette théologie est précisément celle du Baghavat Gitta (titre de l'adoration) !

[3] Cela ne se voit pas dans Manou et peut s'appliquer tout au plus aux déesses et aux Brahmines.

Elles trouvèrent en effet leurs maris repentants. « C'est, disaient-ils, la divinité incarnée dans la famille de Yadu qui a envoyé les Vachers mendier sa nourriture. Qu'avons-nous fait en la refusant au mâle Primordial (Maha Purusha) ? »

« Celui pour qui ont été institués le sacrifice et les rites cérémoniels, nous ne nous sommes pas mis en sa présence. Prenant le Mâle suprême pour un mortel, nous avons fermé l'oreille aux paroles des Vachers, nous sommes des insensés, des pécheurs, des orgueilleux[1]. Nous n'avons su ni être compatissants, ni pénétrer les mystères de Hari. »

« Pendant que nous offrions un sacrifice, nous méconnaissions la divinité. Les femmes valent mieux que nous ; sans invocation, pénitence ni sacrifice, d'un généreux élan, elles sont allées visiter le divin Krishna et lui ont présenté de leurs mains sa nourriture. »

Ainsi repentants, les Brahmes de Mathuré, les mains jointes, en présence de leurs femmes, dirent : « Heureuses vous êtes d'avoir vu Hari ; votre vie a eu vraiment sa fructification (le salut) ! »

[1] Voilà des maris, des Brahmes, qui reconnaissent la supériorité de jugement de leurs femmes ; c'est évidemment un progrès né du Bouddhisme, un héritage de ce dernier.

CHAPITRE XXV

Krishna persuade aux pastoureaux d'abandonner le culte d'Indra pour celui de la montagne Gobardhan.

Voyant tous les habitants de Bradji s'occuper activement des préparatifs d'une fête religieuse, Krishna demanda à Nanda quel dieu en était l'objet. C'est, répondit celui-ci, le roi des Nuages, le maître des dieux. Il donne le succès et la richesse, produit l'eau, l'herbe et la nourriture, fait porter aux arbres des fleurs et des fruits et procure le bonheur à tous les êtres animés. Nous avons hérité ce culte de nos ancêtres. »

Le divin Krishna dit alors: « Que nos ancêtres aient adoré Indra à bon ou mauvais escient, peu importe. Mais aujourd'hui que nous sommes éclairés, pourquoi suivre un mauvais chemin au lieu de celui de la vraie piété. L'offrande à Indra est stérile puisqu'elle ne procure pas la foi et le salut. Qui donc a jamais obtenu de lui la richesse et le succès ? Qui a jamais reçu de lui un bienfait ? »

« Sans doute, pour prix de beaucoup de pénitences et de sacrifices, les dieux l'ont mis sur le trône du ciel, mais il n'est pas pour cela l'Être suprême. Quand il est défait par les Assuras, il fuit et reste longtemps caché [1]. Que vaut un pareil poltron ? Indra est impuissant. Tout ce qui est écrit dans la destinée doit s'accom-

[1] C'est sans doute une figure du ciel souvent voilé par les accidents atmosphériques.

plir [1]. Plaisir, richesse, épouse, frères, enfants, tout cela nous est dévolu suivant notre piété et notre destinée. C'est le soleil qui dessèche la terre pendant huit mois; c'est lui aussi qui, pendant quatre mois, lui envoie la pluie mère des eaux, de l'herbe et de la nourriture [2]. »

« Nous appartenons à la caste des Vessiahs à laquelle Brahma a assigné en partage l'Agriculture. Qu'avons-nous à faire avec Indra, le dieu des guerriers ? Abandonnons-le et adressons notre dévotion aux forêts et aux montagnes [3]. Nous ne devons notre hommage qu'au maître dans le domaine duquel nous vivons heureux. Nous ne devons pas le négliger pour un autre dieu. Consacrons nos offrandes à la montagne Gobardhan. »

On décora la montagne comme on pare une belle de tous ses atours. On la couvrit, de la tête aux pieds, de feuillages, de tapis, de guirlandes, de fleurs. Nanda, à la tête des pasteurs, assisté du prêtre de la famille [4], présenta pour offrande un mélange de riz, de safran et d'alun avec l'acide qui sert à faire des signes sur le front et des grains de riz non pilés ; il accomplit les rites avec l'encens, les lampes allumées (lampions) et la nourriture consacrée; distribua le don du bétel, et fit des présents aux Brahmes. Ces préliminaires terminés, il accomplit l'adoration selon les rites des Védas [5].

Alors Krishna ordonna : « Fixez, avec un cœur pur, vos pensées sur le dieu de la montagne, car il va se présenter à votre vue et prendre la nourriture offerte. »

[1] Maxime fataliste que les Indiens répètent à tout propos.

[2] Le soleil était identifié avec Vishnou. Cette phrase oppose donc Vishnou à Indra.

[3] Comme les Hindous adorent encore aujourd'hui les fleuves, les forêts et les montagnes, il faut conclure de ce passage qu'une partie des habitants de l'Inde avait une religion semblable au paganisme avec l'adoration des objets naturels (les dieux ou nymphes des eaux, des bois.

[4] Le prêtre officiant ou Pourohita, attaché à la famille pour les cérémonies du culte.

[5] Il est remarquable que ces offrandes sont fort simples et ne consistent qu'en produits de la terre; elles sont tout à fait semblables à celles du culte bouddhique. Depuis le Bouddhisme, il n'est plus jamais question de sacrifices sanglants.

Tous les assistants se tinrent debout, les mains jointes et les yeux fermés. En ce moment le fils de prédilection de Nanda se doubla et prit pour seconde forme un corps de géant avec des yeux grands comme la fleur du lotus et tout l'appareil divin de Krishna[1], précédemment décrit; cette forme sortit silencieusement du sein de la montagne; l'autre forme, celle du fils de Nanda, cria aux assistants : « Voici le dieu de la montagne qui se manifeste et apparaît à vos yeux pour prix de votre dévotion. » Cela dit, le divin Krishna rendit hommage au dieu de la montagne. Les pastoureaux imitèrent son exemple se disant entre eux : « Quand Indra s'est-il montré dans cette splendeur? Comment nos ancêtres ont-ils pu préférer Indra à une pareille divinité? »

Le dieu Gobardhan prit dans ses mains tous les mets offerts et s'en rassasia ; puis il rentra dans la montagne.

Krishna fit avec les pastoureaux processionnellement le tour de la montagne et tout le monde retourna gaiement à Bradja.

[1] On prête au géant l'appareil de Krishna pour faire comprendre qu'en adorant un objet matériel on adore l'esprit universel, développement de l'Être suprême dans ce corps.

CHAPITRE XXVI

Indra veut noyer les Pastoureaux par une pluie diluvienne. Krishna les abrite sous la montagne Gobardhan qu'il tient suspendue sur un seul doigt.

Cruellement offensé, le maître des dieux se répandit en injures contre Krishna et en menaces contre les habitants de Bradja. Puis il manda près de lui le roi des nuages et lui ordonna de noyer sous des torrents de pluie le district de Bradja. Le roi rassembla toutes ses armées et les précipita sur cette contrée.

Menacés de périr par l'inondation, Nanda et Jasoda s'écrièrent : « O Krishna, comment nous sauverons-nous de ce déluge ? Tu as aboli le culte d'Indra et tu nous as fait adorer le dieu de la montagne : invoque-le promptement pour qu'il nous protège, car nous allons être noyés. » Krishna les rassura : « Soyez sans crainte, le dieu de la montagne va venir. » En disant ces mots, il échauffa le mont Gobardhan du rayonnement de son corps au point qu'il devint brûlant ; puis il le souleva et le tint suspendu sur le bout du petit doigt de sa main gauche. A cette vue, les pastoureaux de s'écrier : « Ne sommes-nous pas en présence du mâle primordial ? Comment un simple mortel pourrait-il soutenir une montagne ? »

Exaspéré, le roi des nuages fit avec fracas tomber sur la montagne une avalanche de grosses gouttes. Indra lui-même la fouetta avec furie, pendant huit jours, d'une pluie battante ; mais, par le pouvoir de Hari, pas une goutte n'atteignit Bradja. Quand ils virent toute leur eau épuisée, les Nuages se présentèrent à Indra, les mains jointes et lui dirent : « Seigneur, maintenant que nous avons vidé tous les réservoirs du ciel, que faut-il faire ? » Le Maître des dieux s'aperçut alors qu'il avait lutté contre une incarnation du Mâle primordial (Urpuruscha). Plein de regret, il retourna avec les Nuages à son palais, et, dissipant les vapeurs épaisses, il rendit la lumière au monde.

CHAPITRE XXVII ET XXVIII

Emerveillement que cause le dernier exploit de Krishna. Indra lui fait sa soumission.

Au retour, les pastoureaux, n'en pouvant croire leurs yeux, serrèrent Krishna dans leurs bras ; Nanda et Jasoda, ne se lassant pas de regarder cette main qui, pendant sept jours, avait soutenu une montagne, le comblèrent des caresses les plus tendres. Près de Jasoda, les laitières chantaient cet exploit.

A l'aube du lendemain, suivies des vachers conduisant le troupeau elles se rendirent à la forêt au son de la flûte et en chantant les refrains les plus gais. Alors Indra, escorté de toutes les déités et précédé de Kandhena (la vache dont la possession procure l'accomplissement de tous les désirs), monta sur l'éléphant Airavat, sortit du monde des dieux, prit le chemin de Brindavan et s'arrêta en route, lorsqu'il aperçut de loin le divin Krishna se rendant à la forêt ; il descendit de son éléphant, et, les pieds nus, une écharpe (comme une corde) au cou, en suppliant, et avec un fort tremblement, tomba aux pieds du divin Krishna, et, se repentant, versant des larmes amères, lui dit : « Seigneur, ayez pitié de moi ! »

« Dans mon orgueil, j'ai été d'une hauteur insupportable. Je me suis laissé aller à la colère et à une aveugle fureur. Enflé de ma richesse, je me suis abandonné à la mollesse et au faste, et je n'ai compris aucun de vos mystères. Vous êtes l'Être suprême, le Maître universel ; vous seul régissez l'Univers. Brahma, Rudra,

et les autres dieux qui accordent les vœux qu'on leur adresse tiennent de vous les biens qu'ils procurent [1]. Vous êtes le père du monde qui réside dans les Védas. Lamana (un nom de Laksmi) est votre servante, toujours occupée des soins de votre personne. Vous vous incarnez pour le bien des mortels, et, de temps à autre, vous délivrez la terre de ses fardeaux. Dissipez tous mes péchés, j'ai été un orgueilleux, un insensé [2]. »

Quand Indra eut, avec beaucoup d'humilité, proféré ces louanges, le divin Krishna, touché de compassion, lui dit : « Puisque vous êtes venu avec Kandhéna, votre faute est pardonnée. Mais, à l'avenir, fermez la porte à l'orgueil; il égare le jugement, lâche la bride aux mauvais penchants et occasionne tous les échecs que l'on éprouve. »

« Le protecteur de Bradj a exterminé les Géants, les Titans et les Assuras. A-t-il jamais fait défaut aux habitants de Bradj [3] ! Les prédictions de Garg, le prince des Rishis, sont toutes accomplies. »

A ces mots du divin Krishna, Indra se releva et l'adora, suivant les rites védiques. Lui donnant le nom de Govinda (berger), qu'il reçut alors pour la première fois, il but la rosée de ses pieds célestes et décrivit autour de lui le pradaksina [3]. *Alors les musiciens célestes, jouant de différentes sortes d'instruments, célé-*

[1] Répétition textuelle d'un verset du chant du Bienheureux.

[2] Le dernier alinéa est une sorte de confession publique ; elle effaçait le péché par le repentir et par le ferme propos tel que le prescrit Krishna à la recommandation qui suit.

[3] Le Pradakshina est un tour qu'on fait autour d'une personne ou d'un objet qu'on veut honorer, en allant de droite à gauche.

brèrent les louanges de Krishna ; les dieux firent tomber de leurs chars une pluie de fleurs [1] *;* et Krishna donna congé à Indra, qui *emmena* avec lui la vache Kaladhena [2].

[1] La phrase soulignée se reproduit dans le cours du récit à chaque occasion semblable ; elle est presque identique à celle qu'on trouve dans les légendes bouddhiques en même occurrence. Elle paraît calquée sur celle-ci. Nous ne la donnons que cette fois.

[2] Ce chapitre a pour but d'inculquer au lecteur l'idée de la supériorité de Krishna sur Indra. Tous les dieux Védiques seront ainsi passés en revue et subordonnés à Krishna.

CHAPITRE XXIX

Krishna délivre Nanda qui, se baignant dans la Yamuna, avait été emmené par les Satellites de Varuna.

Nanda, se baignant la nuit dans la Yamuna, fut, sur l'ordre de Varouna, dieu des eaux, saisi par les Satellites, gardiens de ses domaines, et emmené par eux dans son empire. A cette nouvelle, le divin Krishna, courroucé, se rendit à la hâte près de Varouna. Celui-ci se leva à sa vue, se tint debout, les mains jointes, comme en suppliant, et lui dit humblement :

« Aujourd'hui ma naissance a porté d'heureux fruits, ô Seigneur de la race de Yadu, puisque j'ai la bonne fortune d'une entrevue avec vous. C'est pour que vous veniez, et que votre vue dissipe mes péchés que je me suis emparé de Nanda votre père terrestre. Nous vous célébrons comme le père universel ; nous savons bien que vous n'avez pas de père. »

« Mes Satellites, voyant Nanda se baigner la nuit, ont eu le tort de le saisir. Leur méprise m'a procuré le bonheur de vous voir. Soyez miséricordieux, et oubliez cette offense. »

Après ces excuses, le Dieu fit des présents à Krishna, qui les accepta et s'en retourna avec Nanda, à Brindavan.

Frappés de ce nouveau triomphe du Dieu, et se souvenant du miraculeux soulèvement de la montagne Gobardhan au-dessus du pays de Bradj, les pastoureaux se dirent : « Certainement, c'est le

mâle primordial qui s'est incarné dans la maison de Nanda [1] ! »

Alors ils adressèrent à Krishna cette prière : « Seigneur, vous êtes le créateur du monde et le vainqueur de la douleur ! Soyez miséricordieux, et faites-nous voir le Baikunta (paradis de Vichnou). » Pour les satisfaire, Krishna créa et fit apparaître, à Braja même, un Baikunta magique, et tous les habitants de célébrer les louanges de Hari. Mais presque aussitôt Krishna fit évanouir cette apparition en rendant son cours à son pouvoir d'illusion [2]. Alors tous crurent avoir rêvé, et Nanda continua à regarder Krishna comme son fils.

[1] Remarquons cette qualification, qui est celle qu'on donne constamment à Bouddha.

[2] C'est Maya du Système Vedenta, l'illusion qui nous fait croire à la réalité des objets des sens. Cet incident, qui ne se lie en rien au récit général, paraît une addition théologique introduite pour rappeler la doctrine de la Maya.

CHAPITRE XXX

Krishna folâtre avec les Gopis. Il les emmène au lac Manasanowar.

Arrivé à ce point de la vie de Krishna, le saint Shukadéva dit : « Je vais raconter de mon mieux, dans cinq chapitres, les jeux du Rasa et autres, auxquels Krishna se divertit avec les Gopis. »

Depuis que Krishna, en remettant aux Gopis leurs vêtements, leur avait promis de danser avec elles le Rasa dans le mois Katik, elles ne rêvaient plus que du plaisir qu'elles y prendraient. Enfin l'automne amena ce mois où cessent les intempéries, où les lacs sont pleins d'une eau limpide, où le lotus d'eau épanouit ses fleurs rouges, où les canards sauvages (les oiseaux aquatiques) inclinent avec les lotus leurs têtes vers le soleil leur ami.

Se souvenant de sa promesse, et attiré par la beauté ravissante d'une nuit splendide, Krishna pénétra dans la forêt et se mit à jouer de la flûte. En l'entendant, toutes les jeunes femmes de Braja, brûlant du désir, entrèrent dans une violente agitation, ne pouvant supporter la séparation d'avec Krishna. A la fin, oubliant famille, modestie, devoirs domestiques, elles se précipitèrent en désordre, avec leurs ornements attachés au hasard. L'une d'elles, arrêtée par son mari, fixa sa pensée sur Krishna et, quittant son corps, arriva près de Krishna immédiatement et bien avant les autres [1].

Quand toutes les bandes de Gopis arrivèrent de tous côtés vers

[1] Shukadéva ici donne au roi qui l'interroge cette explication :
Cette femme, bien qu'elle ne prît point Krishna pour un dieu et qu'elle n'eût qu'un amour sensuel, obtint cependant le salut. Celui qui, même inconscient et ignorant, chante les louanges de Krishna, obtient pour récompense la foi et la

Hari, comme les rivières qui se précipitent dans l'Océan, on ne saurait décrire la beauté dont resplendissait Hari, couvert de ses ornements, habillé magnifiquement comme un charmeur, embrasant les cœurs, si beau et si brillant que toutes les femmes de Braj, en le contemplant, étaient fascinées. Après leur avoir adressé les compliments de bienvenue, Hari leur reprocha d'être venues les habits et les ornements en un pareil désordre, la nuit, à l'heure où les spectres et les revenants hantent les bois, agitées et oubliant leur famille. Les femmes, dit-il, ne doivent jamais avoir pareille hardiesse, ni quitter leurs maris, et il ajouta : « Maintenant que vous avez joui du magnifique clair de lune et de la vue de l'épaisse forêt et des belles eaux de la Yamuna, retournez chez vous et prenez soin de vos maris. Cette conduite vous procurera toute satisfaction. »

Quand ces paroles tombèrent de la bouche du divin Krishna, les Gopies restèrent quelque temps comme privées de sentiment

béatitude, de même qu'un homme qui boit du nectar en éprouve l'effet bienfaisant, lors même qu'il en ignore le nom et la nature. La qualité inhérente à une chose fructifie toujours, et telle est la nature de l'adoration adressée à Hari.

Elle procure toujours la béatitude, quelle que soit la situation d'esprit de celui qui la pratique.

L'invocation, la récitation des prières sur un chapelet, la toilette religieuse du corps, tout cela est inutile. L'homme vain n'obtient rien par les exercices auxquels il se livre ; l'homme vrai seul trouve grâce. Dès qu'on a la pensée fixée sur Krishna, on obtient la béatitude quelle que soit la nature des sentiments qu'on éprouve pour lui. En lui rendant hommage, en répétant son nom, Nanda et Jasoda voyaient en lui un fils, les Gopis un amant, Kans un objet de terreur, les pastoureaux un ami, les Pandavas un parent, Sisupal un ennemi ; la tribu de Yadu, un de ses membres ; les Yogis, les Jatis, les Munis, le reconnaissant pour l'Être suprême, fixaient sur lui leur méditation ; mais, finalement, tous sans exception obtenaient la béatitude. Faut-il s'étonner qu'une gopi en fixant sa pensée sur Krishna ait traversé l'Océan de l'existence (obtenu la fin des renaissances).

Cette explication est un exposé de la doctrine de Krishna sur la grâce. Le Baghavata Pourana nous donne l'histoire d'un Brahme, grand pécheur, qui est sauvé parce qu'au moment de sa mort il prononce un des nom de Vishnou pour appeler son fils qui portait ce nom. (Voir notre Inde après le Bouddha.)

et perdues dans une mer de pensées ; ensuite, les yeux à terre, elles poussèrent de profonds soupirs, déchirant le sol avec les ongles de leurs pieds ; un torrent de larmes coula de leurs yeux, comme un collier de perles brisé.

A la fin, en proie au plus violent chagrin, elles dirent en sanglotant :

— Ah ! Krishna, vous êtes un grand trompeur. D'abord, par l'appel de votre flûte, vous nous avez ravi jugement, pensées, esprit et tout ce que nous possédions ! et maintenant, dépouillant toute pitié et toute bonne foi, vous nous ôtez la vie par votre cruel langage.

« Bétail, maisons, parents, époux, nous avons tout quitté, nous avons bravé le blâme public ; nous n'avons plus ni défenseur ni soutien, accordez-nous protection, ô seigneur de Braj.

« En s'attachant à vos pas divins, on ne poursuit ni la richesse, ni les biens terrestres, ni la renommée, ni les grandeurs. Car vous êtes l'époux de naissance en naissance. O divinité ! ô beauté de l'âme[1]. »

« Où irons-nous demeurer ? Nos esprits sont enchaînés par notre amour pour vous. »

Touché de ces paroles, le divin Krishna sourit, et, appelant à lui toutes les Gopis, leur dit : « Si vous êtes pénétrées d'amour pour moi, dansez avec moi le rasa. »

Ces mots dissipèrent le chagrin de toutes. Rassemblées autour de Krishna et en extase devant sa figure, elles se rassasiaient de sa vue.

Avec sa couleur d'un bleu sombre comme celui des nuages, il se tenait debout au milieu d'elles, et ces belles, dans leurs jeux folâtres, brillaient comme des lianes dorées qui grimpent aux flancs d'une montagne noire.

[1] C'est là évidemment une formule mystique de la secte de Krishna.

Alors le divin Krishna donna cet ordre à son pouvoir d'illusion : « Nous allons danser le rasa ; va préparer un bel emplacement, tu t'y tiendras ensuite pour donner à chacun tout ce qu'il demandera. »

Le pouvoir d'illusion se rendit au bord de la Yamuna, y établit une belle aire circulaire en or, parsemée de perles et de diamants, l'entoura de tous côtés d'arbres bien droits, auxquels il suspendit de gais festons de fleurs. Une brise douce, fraîche, parfumée, soufflant continuellement, et la verdure de l'épaisse forêt rendaient la nuit encore plus délicieuse. Près de là se trouvait le lac Sarowar (le lac de l'Esprit Suprême). Les Gopis firent leur toilette sur ses bords et se parèrent de la tête aux pieds de tous les objets qu'il leur plut, tout se présentant à leur souhait. Ivres d'amour, elles n'eurent plus ni souci ni crainte, et, en compagnie du divin Krishna, se mirent à jouer de tous les instruments qui accompagnent le chant et la danse... Au milieu d'elles Govinda brilla d'une éclatante beauté, comme la lune au centre d'un cercle d'étoiles.

Pendant que ces belles, ayant perdu dans la danse jugement et discernement, regardaient mentalement Hari comme leur époux, Krishna fit intérieurement ces réflexions :

« Elles croient m'avoir subjugué ; elles me regardent mentalement comme leur époux. Chacune m'enlace et m'étreint comme son bien-aimé. Elles n'ont gardé ni raison ni retenue. Je vais les quitter pour réprimer leur orgueil. »

« Nous verrons ce qu'elles feront sans moi dans la forêt, et dans quel état elles se trouveront. »

S'étant arrêté à cette résolution, Krishna disparut, emmenant Radika avec lui.

Chapitre XXIX du Xe livre du Baghavata Pourana correspondant au chapitre XXX ci-dessus.

4. Aux accents de sa flûte, qui redoublent leur amour pour lui, les femmes du Parc de Nanda, dont Krischna a ravi les cœurs, se cachant les unes des autres, allèrent à l'endroit où était le bien-aimé en secouant dans leur empressement les pendants de leurs oreilles.

5. Telles qui trayaient les vaches, laissant là leur seau, s'en allaient vers l'objet de leurs désirs; telles, après avoir mis le lait sur le feu, partaient sans retirer le gâteau.

6. Elles laissaient là, qui le service de la table, qui leurs enfants qu'elles allaitaient, qui leurs maris aux vœux desquels elles se rendaient, qui les aliments qu'elles prenaient.

7. Elles se rendaient auprès de Krishna, les unes en se frottant d'essence et en s'essuyant, d'autres en mettant le collyre sur leurs yeux, celles-ci affublées au hasard ou à contre-sens de leurs vêtements et de leurs parures.

8. Quoi que fissent, pour les retenir, maris, pères, frères, parents, elles ne revenaient pas.

9. Plusieurs Gopis, qui étaient dans la Gynécée, et qui n'avaient pu en sortir s'unissant à Krishna par la pensée, méditèrent sur lui en fermant les yeux.

10. La douleur cuisante qu'elles ressentaient de la séparation d'avec le bien-aimé, effaçant leurs péchés et la félicité de ses embrassements, anéantissant leurs mérites.

11. Elles furent réunies à l'Être suprême en croyant l'être à un amant.

17. Quand il vit les femmes du parc qui étaient venues à lui, Baghavat, le premier de ceux qui parlent, parla ainsi, troublant leurs cœurs par le charme de sa voix:

23. C'est par affection pour moi sans doute, que, maîtrisant vos pensées, vous êtes venues ici. C'est bien à vous. Tout ce qui a vie trouve en moi le bonheur.

26. C'est chose contraire au ciel et à la gloire, vaine, pleine d'ennuis et de périls et blâmée toujours chez une femme de noble condition que d'avoir un amant.

27. C'est en m'écoutant, en me contemplant, en pensant à moi, en célébrant mon nom qu'on me témoigne de l'amour, et non autrement. Retournez donc dans vos maisons.

Les Gopis dirent:

31. Loin, ô maître, loin de toi ces discours rigoureux. Renonçant à tous les objets sensibles, nous aimons la plante de tes pieds; aime-nous, ô capricieux! ne nous abandonne pas.

33. Les sages mettent leur bonheur en toi, leur bien-aimé, qui réside en eux-mêmes; qu'importent mari, enfants et le reste, source de douleur? Sois-nous donc propice. . . . .

. . . .

36. Depuis que par toi nous avons connu le bonheur, non, nous ne pouvons pas supporter la présence d'un autre. . . . .

. . . .

39. Oui, depuis que nous avons vu ton visage qu'entourent les boucles de tes cheveux, et où brillent les pendants d'oreilles sur tes joues, sur tes lèvres le nectar, et le sourire dans tes yeux; depuis que nous avons vu tes deux bras puissants qui donnent la sécurité, et ta poitrine, seules délices de Cri, nous voulons devenir tes esclaves !

40. Est-il donc une femme dans le monde qui n'oublie ses devoirs les plus saints, à la vue de cette forme qui réunit les perfections des trois mondes, quand les vaches, les oiseaux, les arbres et les bêtes fauves en ont tressailli d'allégresse.

41. . . . .

— Oh ! pose ta main pareille au lotus, ami des affligés ! sur nos seins brûlants et sur nos têtes, à nous, tes servantes.

45. Quand il eut entendu les lamentations des Gopis, le maître des maîtres du Yoga, souriant avec bonté, goûta le bonheur avec elles, lui qui trouve son bonheur en lui-même.

45. Entrant avec les Gopis dans une île du fleuve couverte d'un sable frais, il jouit de la brise qui en caressait les vagues et qu'embaumaient les lotus de nuit.

46. Il les prenait et les enveloppait dans ses bras, promenait sa main sur leurs mains, dans leurs cheveux, sur leurs cuisses, sur leurs tailles, sur leurs seins ; il leur imprimait la marque de ses ongles, jouait, les regardait et souriait, allumant et satisfaisant à la fois l'amour des belles du parc.

47. Fières de posséder ainsi le bienheureux Krishna à l'âme magnanime, elles se crurent, dans leur orgueil, bien au-dessus des femmes de la terre.

48. A la vue de l'ivresse et de l'orgueil qu'inspirait sa beauté, Kéçava disparut du milieu d'elles pour les punir et les calmer.

Hauvette Besnault.

CHAPITRE XXXI

Krishna s'en va avec Radika seule, mais, la voyant enorgueillie de cette préférence, il la quitte.

A la disparution de Krishna, les yeux des Gopis se voilèrent de larmes comme d'un bandeau ; dans leur profonde affliction, elles étaient égarées comme un serpent qui a perdu les gemmes de sa crête. Alors l'une d'elles dit :

« Apprends-moi, sœur, où est allé Mohari en nous quittant. Il n'y a qu'un instant, il entourait mon cou de ses bras et m'embrassait. Étroitement uni avec nous, il se livrait à la danse et à la joie. Où est-il allé si subitement? Quelqu'un de vous l'a-t-il vu partir ? » Alors les laitières, au désespoir de la séparation d'avec le bien-aimé, poussant de profonds soupirs, de demander :

— Où aller? Que faire? A qui recourir? Personne ne sait-il où il est? Comment rejoindre Murari?

Puis, affolées d'amour, toutes à sa recherche, chantant ses louanges en se lamentant :

— Pourquoi nous avoir quittées, ô seigneur de Bradj? Nous étions à vous tout entières.

Alors une Gopi dit : « Tous les oiseaux, les animaux et les arbres de la forêt sont sans doute des Ritchis et des Munis descen-

dus sur la terre pour contempler les jeux de Krishna [1]; interrogeons-les. Ils nous indiqueront la direction qu'il a prise. »

Alors toutes se mirent à questionner tout ce que la forêt renfermait d'objets inanimés et d'êtres animés :

O Banians de toutes espèces (Ficus ou Banian du Bengale ou Indien ! Multipliant ! Ficus religiosa ! Ficus venosa ou aux feuilles épaisses) ! vous avez gagné votre haute stature par vos actes méritoires ! Vous avez été les premiers entre tous pour procurer le bien d'autrui, c'est pour cela que vous êtes venus sur la terre sous forme d'arbres ! Vous avez enduré le froid, la chaleur, la pluie, vous tenant debout pour le bien d'autrui ! O écorces ! fleurs! racines, fruits, branches avec lesquels vous, arbres, vous faites le bien des autres [2] !

Le préféré de Nanda nous a tout pris, même notre esprit ; dites, êtres bons ! a-t-il suivi ce chemin ?

O Kadam ! Manguier ! Kachnar ! avez-vous vu Murari se dirigeant vers quelque lieu ?

O Asoka, Champaka, Olivier ! l'avez-vous vu passer?

O éblouissant Tulaci (la feuille sacrée), si cher à Hari ! Toi qui es son inséparable, est-il venu te voir aujourd'hui? Qui nous dira, qui nous montrera le chemin ?

Chers Jasmins, Juhi, Malti, le jeune Krishna est-il venu de ce côté ?

Les femmes de Bradj criaient aux Antilopes : « Avez-vous vu passer ici le sylvestre Krishna ? »

[1] C'est le Panthéisme hindou associant les âmes aux objets inanimés.
[2] C'est la bienfaisance bouddhique attribuée à tous les êtres ; cette idée est bouddhique ou dérive du Bouddhisme.

Elles s'adressèrent aussi aux animaux, aux oiseaux, aux arbustes.

Et comme Krishna remplissait seul leurs esprits, elles se mirent à reproduire les jeux et les scènes de son enfance, comme le meurtre de Putana, etc., et ses autres exploits. A la fin, elles découvrirent les traces des pieds célestes de Krishna avec les signes caractéristiques : le lotus, l'orge, l'aiguillon de fer imprimés sur le sable[1]. Aussitôt elles adorèrent ces empreintes, objet de la vénération et des aspirations des dieux, des hommes et des Munis; les placèrent sur leurs têtes et, prenant confiance, s'avancèrent sur les traces visibles, et remarquèrent les pas d'une femme à côté de ceux du dieu. En les suivant, elles arrivèrent à un lit de feuillage sur lequel était tombé un beau miroir orné de pierreries, Alors, une des pastourelles, bien au courant des sentiments de deux amants, dit : « Lorsque l'amant assis sur ce lit de feuillage derrière sa maîtresse tressait les longues nattes de sa noire chevelure, celle-ci, qui était privée de la vue de son aimable figure, prit à la main ce miroir et put y voir réfléchie devant elle l'image de son amant. » Cette explication calma les Gopis, et elles se dirent : « Sans doute cette amante a fait beaucoup d'offrandes à Siva et à Parvati, et a accompli une grande pénitence, puisqu'elle a eu le privilège de folâtrer sans être troublée avec le seigneur de l'âme.

Pendant ce temps, la divine Radika, au comble du bonheur dans la compagnie de Hari, pensa l'avoir totalement enchaîné, et, ouvrant son esprit à l'orgueil, lui dit : « Très cher ! les forces me manquent pour aller plus loin, porte-moi sur tes épaules. » Aussitôt le divin Krishna, le destructeur de l'orgueil, le sondeur des cœurs, s'assit et lui dit : « Viens monter sur mes épaules. » Elle étendit la main pour se soulever ; mais le divin Krishna disparut alors de sa vue, et son bras resta séparé de lui, comme l'éclair du nuage, ou le rayon de lune intercepté de l'astre. Le corps de Radika d'une blancheur éclatante projeta sur le sol, au lieu d'ombre, une

[1] Chaque divinité portait sur la plante des pieds des signes caractéristiques.

forme lumineuse semblable à une belle femme debout sur une aire d'or. De ses yeux coula un torrent de larmes intarissables ; elle était même impuissante à chasser les noires abeilles qui, attirées par son doux parfum, venaient incessamment se poser sur sa bouche; étouffée par les sanglots, elle restait seule dans la forêt, se lamentant d'une manière si touchante que tous les animaux, les oiseaux, les arbres et les lianes se mirent aussi à pleurer et à s'exclamer:

« Hélas ! Seigneur, le premier des bienfaiteurs ! Où es-tu allé, capricieux Bihari ? Je tombe à tes pieds, ton suppliant, ton esclave. Océan de compassion, rappelle-moi à ta pensée. »

A ce moment les gopis, poursuivant leur recherche, arrivèrent successivement près d'elle, et (à défaut de Krishna) la tinrent embrassée chacune à son tour, éprouvant la même satisfaction que celui qui, après avoir perdu d'immenses richesses, trouve un trésor modeste ou la moitié de ce qu'il a perdu. A la fin, les pastourelles, voyant sa désolation, l'emmenèrent avec elles et s'enfoncèrent dans la grande forêt. Tant que dura le clair de lune, elles continuèrent à chercher Krishna. Lorsque les ténèbres ne leur permirent plus de distinguer les sentiers, elles revinrent sur leurs pas, puisant courage dans l'espoir de revoir Krishna, et regagnèrent l'endroit où elles avaient goûté un plaisir si délicieux avec lui sur les bords de la Yamuna.

Chapitre XXX du X[e] livre du Baghavata Pourana correspondant au chapitre XXXI ci-dessus.

1. Baghavat ainsi disparu soudain, les femmes du parc se désolèrent : telles les femelles de l'éléphant qui ne voient pas le chef du troupeau.

2. Attachant leur pensée à sa démarche, à son sourire affectueux, à ses regards provoquants, à ses discours enchanteurs, à ses jeux, à ses gracieux ébats, les femmes imitèrent les actions diverses de l'époux de Radha en s'identifiant avec lui.

3. Célébrant ses louanges à haute voix, elles cherchaient, en troupe serrée, comme des insensées, de forêt en forêt ; elles demandaient aux arbres des nou-

velles du Purusha qui, pareil à l'éther et au dedans et au dehors des êtres (au dedans en tant qu'esprit, au dehors en tant que temps). . . . .

. . . .

13. Elles interrogeaient les lianes ; bien qu'elles pressent les bras du roi de la forêt, c'est au contact des ongles de Krishna qu'elles tressaillent d'allégresse. O bonheur !

14 ..... Puis elles imitèrent les jeux divers de Baghavat en s'identifiant avec lui.

15. L'une qui faisait Krishna suçait le sein à une autre qui faisait Putana (démon femelle). Telle autre faisant le petit enfant et pleurant frappait du pied celle qui faisait le char (qu'Akoura donna à Krishna pour se rendre à Mathoura).

16. Telle imitant le démon (Trinâvarta) en enlevait une qui faisait Krishna enfant. Une autre rampait en traînant ses pieds avec des cris affreux.

17. D'autres font Krishna et Rama, d'autres font les bergères ; celle qui fait le veau tombe sous les coups de l'une; l'autre tue celle qui fait le héron (double exploit de Krishna).

18. Une autre, qui rappelle, comme jadis Krishna, les vaches entraînées au loin, joue de la flûte et prend ses ébats. « Très bien, disent ses compagnes. » (Brahma attire et cache les petits bergers dans une caverne.). . . . .

. . . .

20. « Ne craignez ni le vent ni la pluie : voici un abri que je vous ai ménagé, » disait une autre, en raidissant le bras et tenant en l'air son manteau (Krishna, pendant un orage, met les troupeaux et les petits bergers sous le mont Govardhan qu'il soutient en l'air).

21. Telle, en terrassant une autre et lui mettant le pied sur la tête, lui disait : « Tu es une perverse, eh bien ! meurs. Ne suis-je pas né pour le châtiment des méchants ? » (Meurtre du démon Agahsur.)

22. Telle autre disait : « Berger, voyez le formidable incendie ; vite, fermez les yeux, je vais vous sauver à l'instant. (Krishna sauve les bergers de l'incendie, légende.)

23. Attachée à un mortier par une de ses compagnes avec une guirlande, une jeune beauté tremblante et cachant son visage simule la frayeur (légende du mortier auquel Krishna est attaché par sa mère).

24. Tout en interrogeant ainsi sur Krishna les lianes et les arbres de Vrindavana, elles aperçurent, en certain lieu de la forêt, les traces de celui qui est l'Être suprême.

25. Et en même temps des pas de femme régulièrement mêlés aux siens. Elles se dirent entre elles avec douleur :

28. « Sûrement cette femme a gagné le cœur du bienheureux Hari, puisque, nous abandonnant, il s'est plu à l'emmener dans un lieu secret. »

31. Nulle trace de ses pas ici, le bien-aimé a porté sa bien-aimée.

32. Ici il a cueilli des fleurs pour elle.

33. Ici encore l'amant a arrangé les cheveux de l'amante : sûrement il était assis là, en disposant ces [fleurs] sur la tête de la bien-aimée.

34. Et il goûta le bonheur avec elle, bien qu'il trouve son bonheur et sa joie en lui-même et qu'il soit impassible pour montrer l'abaissement des amants et la perversité des femmes.

35. Et elle, s'estimant la plus grande entre toutes les femmes : « Il a délaissé les Gopis qui l'adorent, disait-elle, et c'est moi qu'aime le bien-aimé. »

36. Puis, arrivée à certain endroit de la forêt, elle dit avec orgueil à Kéçava (Krishna) : « Je ne peux pas marcher ; porte-moi où tu voudras. »

37. A ces mots il répond à sa bien-aimée. « Monte sur mon épaule ; » et puis Krishna disparut, laissant l'épouse à sa douleur.

38. « O Seigneur ! ô époux bien-aimé ! où es-tu ? Où es-tu, héros au bras puissant ? O ami, montre-toi à moi, ton esclave digne de pitié. »

39. En cherchant le chemin suivi par Bagavat, les Gopis virent non loin d'elles leur infortunée compagne consternée de l'abandon de son bien-aimé.

41. Ensuite elles s'enfoncèrent dans la forêt, tant que dura le clair de lune ; quand les ténèbres vinrent, elles retournèrent sur leurs pas.

43. Revenues dans l'île de la Kalindi, et s'unissant à Krishna par la pensée, elles chantaient ensemble les louanges de Krishna et elles appelaient son retour.

. . . .

Hauvette Besnault.

CHAPITRE XXXII

Les Gopies délaissées s'abandonnent au désespoir.

Les Gopies, folles d'amour, s'assirent au bord de la Yamuna et se mirent à chanter ainsi les exploits et les vertus de Hari :

« Bien-aimé, depuis que vous habitez Bradja, vous nous avez fait constamment jouir de délices toujours nouvelles. Lakshmi (déesse de l'opulence, épouse de Vishnou), mettant sa confiance dans vos pieds célestes, a fixé ici sa demeure perpétuelle ! Nous, nous sommes vos servantes, soyez compatissant, et tournez vos pensées vers nous. Depuis que nous avons contemplé votre figure d'un bleu sombre, aimable et ravissante, nous nous sommes données à vous comme esclaves. Consumées par les traits de feu de vos yeux, nos cœurs ne peuvent être qu'à vous sans partage. La vie nous abandonne. Ayez pitié de nous. Cessez vos cruelles rigueurs. Reparaissez promptement à nos yeux. Si vous vouliez réellement notre mort, pourquoi nous avoir sauvées du venin du serpent, de l'incendie et de l'inondation ? Pourquoi ne nous avoir pas alors laissées périr ? Vous êtes le chercheur des cœurs, pourquoi donc ne pas dissiper notre douleur, et remplir l'espoir de nos esprits ? Est-ce que vous voulez faire la guerre à de faibles femmes ? O très cher ! lorsque nous nous rappelons vos regards souriants et pleins d'amour, l'arc de votre sourcil, vos yeux provocants, votre cou fait au tour, quel ne doit pas être notre tourment ? Tout le temps que vous étiez dans la forêt à faire paître les vaches, nous fixions nos pensées sur vos pieds divins, et les épines de la forêt s'écartaient de vos pas et venaient se loger et pourrir dans nos

cœurs. Partant à l'aube, vous reveniez à la tombée du jour, et ces quatre veilles (divisions du jour) nous paraissaient quatre siècles. Quand, en extase devant vous, nous contemplions votre admirable forme, nous disions en nous-mêmes : « Vraiment Brahma est un « sot de lui avoir donné des paupières, comme pour dérober ses « yeux à notre vue jamais rassasiée. »

En proie au tourment de la séparation, elles chantèrent sur des modes variés les louanges de Krishna jusqu'à complet épuisement. Mais il ne vint pas encore. Alors, tout à fait abattues, et pourtant gardant avec amour l'espoir de l'union [1] (pas la mort), elles désespérèrent de survivre à son absence ; ne pouvant la supporter, leur esprit s'égara ; elles se roulèrent à terre en pleurant et criant avec une telle violence qu'en les entendant toutes les créatures animées et inanimées furent accablées de douleur.

[1] Le salut était la réunion de l'âme humaine à l'âme divine par la mort.

CHAPITRE XXXIII

Krishna revient au milieu des Gopis.

Lorsque le divin Krishna vit que les pastourelles succomberaient au chagrin de son absence.

Il apparut au milieu d'elles, de même qu'un jongleur qui s'est rendu invisible se fait voir de nouveau. A la vue de Hari toutes reprirent connaissance, de même que s'animent de nouveau tous les membres d'un corps rappelé à la vie. L'amant ayant reconnu la sincérité de leur douleur arrosa ces lianes de nectar et les raviva, de même que le lotus qui a été dans l'abattement pendant la nuit. Les belles de Braj, devant la splendeur de l'orbe solaire (de Krishna) ouvrirent leurs grands yeux extasiés.

Elles s'approchèrent de lui, heureuses comme celui qui, perdu dans une mer sans fond, prend pied tout à coup. Krishna les emmena à l'endroit où ils avaient dansé ensemble. Quelques pastourelles lui dirent : « Seigneur, vous êtes un trompeur ; vous prenez l'esprit et le bien d'autrui. Mais vous n'êtes reconnaissant envers personne. » L'une d'elles, souriant malicieusement, posa à Krishna cette question : » Une personne fait un présent ou rend un service sans en avoir reçu aucun ; une autre se borne à acquitter une dette de reconnaissance ; une troisième néglige de s'acquitter tout en se reconnaissant obligée ; enfin une quatrième pense qu'elle ne doit

rien pour le bienfait reçu. De ces quatre personnes, laquelle est louable, laquelle blâmable? » Comme les gopis riaient déjà de sa réponse prévue, Krishna confus leur dit : « Je ne suis pas, comme vous le pensez, l'une de ces quatre personnes, ma voie est celle-ci : *Quiconque sollicite de moi quoi que ce soit, j'accomplis son désir*[1]. Peut-être me demanderez-vous pourquoi je vous ai oubliées dans la forêt ? C'était pour mettre votre amour à l'épreuve, ne m'en voulez pas, croyez à la sincérité de mes paroles. » Et il ajouta ces stances :

« Je vous ai éprouvées, et vous avez persévéré dans le souvenir et la pensée de ma personne. Vous avez multiplié votre amour pour moi comme quelqu'un qui passe de la pauvreté à la richesse. Pour moi vous avez bravé le mépris du monde et l'autorité des Védas[2], comme l'ascète qui abandonne sa demeure pour se fondre dans l'amour de Hari. Comment pourrai-je assez vous glorifier? Je n'acquitterai jamais ma dette envers vous, quand même nous vivrions cent années de Brahma. »

[1] L'italique ci-dessus est la reproduction d'un texte du Baghavat Gitta.
[2] On sait que le Krishnaïsme ne reconnait pas l'autorité des Vedas.

CHAPITRE XXXIV

Krishna danse le Rasa avec les Gopis.

Touchées des paroles de Krishna, les pastourelles oublièrent leurs griefs, et, tout entières à la joie, se livrèrent à mille ébats avec Hari.

Alors Krishna usa du pouvoir d'illusion du Yogi. Il multiplia son corps pour donner aux désirs de chacune d'elles pleine satisfaction, et leur prodigua à toutes les témoignages de son amour.

Autant il y avait de goupies, autant de fois il multiplia son corps, et, les prenant toutes avec lui, il recommença la danse et les jeux.

Toutes les mains étaient entrelacées pour former le cordon circulaire. Entre deux danseuses se trouvait partout une forme de Krishna; chaque gopi le croyait près d'elle seule à sa droite, et ne le voyait pas ailleurs. Elle pensait ne donner à Krishna que sa main droite et entrelacer sa main gauche avec la main droite de sa compagne de gauche. Et ainsi la ronde s'exécutait gaiement, les goupies entraînant intermédiairement par les deux mains le fils de Nanda qui étincelait entre elles comme l'éclair brille entre

des nuages épais. Krishna à la couleur bleu foncée et les belles de Bradja formaient comme un collier de pièces d'or alternant avec des saphirs.

Alors les gopies et Krishna debout mêlèrent les accords de plusieurs sortes d'instruments ; ils préludèrent en parcourant les notes d'airs très difficiles, puis se mirent à jouer et à chanter, prenant les tons, les uns sur une haute clef et un mode élevé, gai et plein de contraste ; les autres sur un ton moitié plus haut, ou un ton entier ou deux tons[1]; d'autres encore, dont le tour n'était pas venu de chanter, représentaient par la danse (sorte de pantomime) les émotions qu'elles voulaient exprimer. L'ivresse du plaisir leur ôta conscience du corps et de l'esprit. Ici, leurs seins avaient perdu tous voiles ; là, le diadème avait quitté leur front ; ailleurs, les colliers de perles brisés par des chocs craquaient sous les pieds ; ailleurs encore, les guirlandes de fleurs sylvestres étaient arrachées et foulées. Les gouttes de sueur perlaient sur leurs fronts et les boucles de noirs cheveux tombant détachées sur les belles figures des jeunes femmes étaient semblables à de jeunes serpents qui, avides de boire les rayons lunaires, sont sortis de leur nid et ont fixé immobile leur regard sur la lune. Ici une gopi, accordant sa voix aux accents de la flûte de Krishna, chantait sur un triple ton ; là une autre chantait sans accompagnement. Quand une chanteuse saisissant le son de la flûte tirait de son gosier une note entière avec un accord parfait, Hari était transporté de plaisir, comme un enfant qui, regardant son image dans une glace, reste cloué sur place.

Ainsi chantant, dansant et s'excitant par toutes sortes de gesticulations passionnées, de mignardises et d'agaceries, elles donnaient et recevaient le plaisir dans un ravissement partagé et, avec

[1] Les Hindous n'ont point le sens musical. Leur musique est tout à fait barbare.

de gais rires, elles faisaient de leurs vêtements et de leurs bijoux une offrande propitiatoire[1].

A ce moment Brahma, Rudra, Indra et tous les autres dieux et les Gandarwas, chacun sur un char avec son épouse, jouissaient du délicieux spectacle du rasa, et, enflammés par le désir, ils disaient dans leur cœur : « Que ne sommes-nous nés (par incarnation) à Bradj ! nous partagerions avec Hari les plaisirs du Rasa et tous ses autres ébats. » Si ravissant était le concert des modes musicaux (au nombre de six) et des airs pour le chant (au nombre de trente) que, en les entendant, les vents et les eaux suspendirent leur cours, et la lune avec son cercle d'étoiles fut fascinée et tressaillant versa sur la terre son nectar[2] avec ses rayons. En même temps, elle faisait ses circonvolutions, et six mois se passaient sans que personne s'en aperçut. Depuis lors, on appela cette nuit : *La nuit de Brahma.*

Au milieu des danses et des divertissements, une fantaisie vint à l'esprit de Krishna. Il emmena les gopies au bord de la Yamuna, s'y plongea et folâtra dans l'eau avec elles. Sa fatigue dissipée par le bain, il s'en vint et satisfit à nouveau les désirs de toutes. Puis il leur dit : « Maintenant, il ne reste plus qu'une heure et demie de nuit. Retournez chez vous. » Les belles s'affligeant objectèrent : « Seigneur, comment pourrions-nous quitter vos pieds célestes ! Nos cœurs altérés de vous ne peuvent obéir à un pareil ordre. » Le divin Krishna répondit : « De même que les Yogis fixent leurs pensées sur moi, de même recueillez-vous, et fixez votre esprit sur moi. Par là, en quelque lieu que vous soyez, je serai avec vous[3]. »

Persuadées par ces paroles, elles prirent congé et retournèrent chez elles où personne ne s'était aperçu de leur absence.

[1] Cette exaltation passionnée est la caractéristique des fêtes de nuit des Krishnaïstes. Probablement la description donnée ici a été faite *de visu*.

[2] Les Indous croyaient que les taches de la lune proviennent de lacs de nectar susceptibles de déborder.

[3] C'est le trait essentiel qui distingue le dévot Krishnaïste vivant dans le monde de l'ascète brahmanique qui s'isole du monde pour se donner tout entier à la divinité.

A la fin de ce récit, le roi Parikshit demanda : « Comment Krishna a-t-il pu, sans péché, s'unir à des femmes en puissance de maris ? » Shukadéva répondit :

« L'Être suprême a un corps éthéré et purifiant qui consume le péché ; de même que ce qui est donné en aliment au feu se transforme en feu, de même ce qui s'unit à Krishna est sanctifié. »

« Le pouvoir divin est supérieur aux lois du destin. C'est ainsi que le poison avalé par Siva lui a fait un collier de serpents. La divinité ne fait rien pour elle-même, mais elle accorde l'objet de ses vœux à tout fidèle qui l'adore et la porte dans son cœur. »

« En apparence, elle s'unit à tous ; mais, pour celui qui voit le fond des choses, elle reste toujours séparée, comme la tige du lotus l'est de l'eau qui la baigne. D'ailleurs on a, au commencement de ces récits, raconté l'origine des Gopis et expliqué que les déités et les hymnes des Védas étaient venues naître à Bradj pour jouir de la vue et du contact de Hari et que la divine Radika était venue de même y naître pour se consacrer au service de Hari et y rester attachée, ayant obtenu de Brahma l'accomplissement de ce vœu. »

« En outre, il est dit : qu'on doit croire aux actes de Hari, sans en comprendre le motif. Quiconque chante les louanges du Seigneur des Gopis obtient la béatitude suprême et est affranchi de toute crainte ou possibilité de la perdre, tout comme s'il s'était baigné aux soixante-six lieux de pèlerinage[1]. »

[1] Ce dernier alinéa formule le dogme principal du Krishnaïsme de nos jours

Chapitre xxxiii du Xe livre du Baghavata Pourana correspondant au chapitre xxxiv ci-dessus.

2. Alors sous la conduite de Govinda commencèrent les jeux du Rasa que célébraient avec lui ces femmes dévouées et joyeuses, brillantes comme des perles, en se tenant entre elles par le bras.

3 et 4. La fête du Rasa, embellie par le cercle des Gopis, était menée par Krishna, qui, usant de sa puissance magique et se plaçant entre elles, deux à deux, les tenait embrassées par le cou, et chaque femme croyait qu'il était auprès d'elle. Cependant le ciel se couvrit de cent chars montés par les dieux en compagnie de leurs épouses, et le cœur consumé de regret.

5. Alors les tambours retentirent, des pluies de fleuve tombèrent du ciel et les chefs des Gandharvas chantèrent avec leurs épouses sa gloire sans tache.

6. Les bracelets, les anneaux des pieds et les clochettes des femmes, accompagnées de leur bien-aimé, produisaient un bruit confus dans le cercle du Rasa.

8. Tandis que, à frapper la terre du pied, à agiter les bras, à mouvoir les sourcils avec grâce en souriant, à se briser la taille, à faire bondir leurs seins et flotter leurs voiles ; tandis qu'à secouer sur leurs joues leurs boucles d'oreilles, la sueur inondait leur visage, et que leurs cheveux et leurs ceintures se dénouaient, les femmes de Krishna brillaient en chantant ses louanges, comme les éclairs sur le cercle de nuages.

9. Elles chantaient avec force en dansant, variant le son de leur voix, s'enivrant de plaisir, et transportées de joie aux caresses de Krishna dans la louange.

10. Certaine Gopi, accompagnée par Makunda (Krishna) sur une clef, chantait sur une autre, et lui applaudissait.

12. L'une d'elles qui soutenait sur son épaule le bras de Krishna imprégné de sandal, sentant le parfum délicieux qu'il exhalait, le baisait en tressaillant de plaisir.

13. A une autre qui pressait sur sa joue la joue du [héros] embellie pas ses éclatants pendants d'oreilles qu'il agitait en dansant, il donnait une bouchée de bétel.

14. Tout en dansant, en chantant et en faisant résonner les anneaux de ses pieds et les clochettes de sa ceinture, une autre accablée de fatigue, prenant la main propice d'Atchyuta (Krishna) qui se tenait auprès d'elle, la posait sur ses seins.

16. Les oreilles parées de lotus, les joues ornées de boucles de cheveux, le visage étincelant de sueur, les Gopis dansaient au son des bracelets, des anneaux des pieds, des clochettes et des instruments de musique, en compagnie de Bhagavat, laissant tomber les fleurs de leur chevelure, dans la salle où les abeilles tenaient lieu de musiciens.

17. Ainsi, parmi les embrassements, les attouchements voluptueux, les amoureux regards, les jeux effrénés et les rires, l'époux de Radha goûtait le bonheur avec les belles du parc, comme l'enfant qui s'amuse de la réflexion de son image.

18. La joie d'être unies à lui troublant tous leurs sens, les femmes du parc n'avaient pas la force de relever soudain leurs cheveux, leur robe ou le voile de leur sein, et elles laissaient tomber leurs guirlandes et leurs ornements.

19. A la vue des jeux de Krishna, le trouble s'empara des épouses des dieux en proie aux tourments de l'amour, et la lune en fut émerveillée ainsi que les constellations.

20. Le Bienheureux, se multipliant autant de fois qu'il y avait de Gopis, goûta le bonheur avec elles en se jouant, lui qui trouve son bonheur en lui-même.

21. Les voyant fatiguées par ces violents ébats, le héros compatissant leur essuyait le visage avec amour de sa main propice.

22. . . . . Avec un regard souriant que rehaussait l'éclat de leurs joues, elles chantaient, ivres de joie, « au contact de ses ongles, » les actions méritoires qu'il avait accomplies.

23. Confondu au milieu d'elles et suivi d'abeilles, pareilles aux chefs des Gandarvas, qu'attirait la guirlande froissée de ces femmes et rouge du safran de leurs beaux seins pour se délasser; tel [y rentre] épuisé de fatigue, le roi des éléphants avec ses compagnes en brisant les barrières.

24. Tandis qu'au milieu des ondes, les jeunes femmes l'arrosaient à l'envi et lui jetaient de l'eau de toutes parts avec une aimable gaieté; tandis que, du haut de leurs chars les dieux versaient des pluies de fleurs et chantaient ses louanges, il prenait plaisir, bien qu'il trouve son bonheur en lui-même à jouer au milieu d'elles comme le roi des éléphants.

25. Et puis dans les bosquets de la Kristna (un des plus grands fleuves de l'Inde) où l'air est embaumé de tous côtés par l'arome des fleurs de la terre et des eaux, il se promenait entouré d'une multitude d'abeilles et de femmes, comme l'éléphant en rut avec sa femelle.

26. Fidèle à sa promesse, il passait avec la troupe de ces femmes dévouées toutes les nuits éclairées par les rayons de la lune et propices aux sentiments célébrés dans les poèmes d'automne, lui qui renferme sa jouissance en lui-même.

36. En revêtant un corps ici-bas, lui le régulateur suprême, qui se meut au sein des Gopis, de leurs époux et de tous les êtres animés, il ne faisait que se jouer.

37. C'est par bienveillance pour les êtres qu'il prend un corps humain et se livre à ces jeux, afin qu'on s'attache à lui en en écoutant le récit.

38. Les habitants du parc, troublés par sa puissance magique, n'ont eu garde d'accuser Krishna, persuadés que leurs femmes étaient auprès d'eux.

39. Quand la nuit de Brahma fut terminée, les Gopis, qu'avait troublées le fils de Vasudéva, retournèrent à regret dans leurs maisons, le cœur plein de Baghavat.

40. Quiconque écoute et raconte avec joie ces jeux de Vishnou (dont Krishna est l'incarnation) avec les femmes du parc, animé soudain d'une dévotion profonde pour Baghavat, est affranchi du désir (passionné) qui ronge le cœur et affermi dans la sagesse.

CHAPITRE XXXV

Krishna rend la première forme à un demi-dieu qui avait été changé en serpent. Il tue le Yaksh Sankhchur, lui coupe la tête et y trouve un joyau qu'il donne à Balaram.

Lorsque Krishna eut douze ans, Nanda, pour accomplir un vœu que, à sa naissance, il avait fait à Ambika (Bhavani, femme de Siva), déesse de sa famille [1], célébra avec tous les habitants une fête d'adoration au son des instruments de musique. Les pastoureaux amenèrent au sanctuaire de la déesse, sur des chars couverts de tiges de bambou, du lait, de la crème et du beurre. Après s'être baigné dans la Saraswati, Nanda, assisté du prêtre de la famille et suivi de tout le cortège, entra dans le temple et présenta les offrandes, suivant les rites prescrits par les Védas. On passa dans ce lieu le reste de la journée et une partie de la nuit. Pendant qu'on était endormi, un énorme serpent (boa constrictor) saisit Nanda par le pied pour l'avaler. Krishna accourut à ses cris et mit son pied sur le dos du serpent. Soudain celui-ci fut changé en un bel homme qui se tint devant Krishna, les mains jointes, et le remercia avec ferveur de l'avoir tiré de l'état de bête auquel il avait été réduit. Primitivement, il habitait comme magicien la cité des dieux sous le nom de Sudarsan. Enorgueilli de sa beauté et de ses autres qualités, il était, un jour, venu troubler la pénitence du Rishi Angira ; et celui-ci l'avait condamné à être serpent jusqu'au

[1] Ambika était sans doute une déesse locale que les Brahmes auront rattachée à leur système religieux en la classant parmi les épouses ou énergies de Siva.

moment où il serait délivré par Krishna. C'est pour déterminer l'intervention de Krishna qu'il avait saisi le pied de Nanda[1].

Un jour Haldar (le laboureur, un titre de Balaram) et Govinda, en compagnie des pastourelles, se divertissaient au clair de lune dans la forêt lorsque survint le Yaksh Schankhchzur[2], d'une force prodigieuse et portant à la tête un joyau[3]. Il remarqua que les femmes formaient un groupe séparé de Krishna et Balaram, qui, échauffés par le vin, s'étourdissaient à chanter. Cela lui donna l'idée de les ravir. Quand il se jeta sur elles, elles crièrent au secours.

Aussitôt les deux frères de s'armer d'arbres qu'ils déracinent et de fondre sur le Yacksa comme des éléphants sur un lion. Alors il lâcha les femmes pour fuir. Krishna, laissant Balaram à la garde des pastourelles, le poursuivit, le prit par les cheveux et le fit tomber à la renverse; puis d'un coup il lui trancha la tête et y prit le joyau qu'il donna à Balaram.

[1] Cette légende a sans doute pour but de montrer le pouvoir de Krishna comme supérieur à celui des magiciens aussi bien que des Rishis.

[2] Les Yacks étaient des demi-dieux, gardiens des jardins et des trésors de Kuvéra.

[3] Ce joyau donne à penser que cette légende a pour fond historique un meurtre et un acte de brigandage commis par les deux frères pour s'approprier un joyau ou un trésor.

CHAPITRE XXXVI

Les laitières chantent les louanges de Krishna.

Pendant que Hari faisait paître le troupeau dans la forêt, les jeunes filles de Bradj se rendaient à la demeure de Jasoda et, s'asseyant près d'elle, célébraient les louanges de l'éternel Un. En même temps que les unes reproduisaient les jeux de Krishna dans la forêt, d'autres chantaient[1] :

« Écoutez, sœurs! Au son harmonieux de sa flûte, les oiseaux et les fauves captivés gardent le repos; les déesses avec leurs époux restent immobilisées sur leurs chars par le charme de cette mélodie. Nos bracelets et nos bagues glissent de nos mains ; nos esprits en délire perdent conscience d'eux-mêmes. Hari module des accords délicieux. Ses sourcils, sa main, ses joues marquent une même mesure. Transportés par ses divins accents, les daims sont fascinés, la Yamuna rapproche son cours, et les vaches font un cercle autour de lui. Les nuages enchantés l'enveloppent d'ombre et s'arrêtant lui forment comme un dais. »

[1] Ce chant est une sorte d'hymne à l'usage des fêtes Krishnaïstes ou pour accompagnement cadencé des travaux. Lorsque des femmes hindoues travaillent ensemble elles chantent généralement des couplets avec refrain. La cadence les excite et diminue leur fatigue. Le plus souvent, ces chants sont les louanges de quelque divinité.

« Voici maintenant que Hari dirige rapidement ses pas vers l'épais bocage : tous (vaches, nuages, etc.) le suivent pendant qu'il retourne sous son banian favori. Les vaches paissent derrière lui, et, quand elles sont réunies, il s'en va les abreuver. Le jour tombe; alors les vaches s'en reviennent, et la flûte envoie ses dernières notes. »

C'est ainsi que, pendant la journée, les pastourelles chantaient les vertus de Hari. Sur le soir, elles allaient à la rencontre du divin Krishna, la racine du bonheur, et le reconduisaient joyeuses à la maison. Là, Jasoda essuyait tendrement la poussière qui couvrait son visage, l'embrassait et, dans des caresses réciproques, éprouvait les plus douces émotions.

CHAPITRE XXXVII

§ 1. Krishna tue un démon sous la forme d'un bœuf gigantesque.

§ 2. Kansa envoie contre Krishna le démon Kédif et prépare une fête pour y attirer Krishna et Balaram.

§ 1

Un soir que le divin Krishna et Balaram revenaient du pâturage, un Assura se mêla aux vaches sous la forme d'un bœuf gigantesque.

Son corps touchait le ciel, son dos était comme une arête de rochers, ses deux cornes immenses s'élevaient avec des pointes aiguës ; ses yeux injectés de sang étaient hagards et furieux. La queue levée, il se ruait en mugissant, puis s'arrêtait comme aveuglé, et laissait tomber sa fiente. Tordant ses épaules, il mouvait ses oreilles en avant et en arrière. Tous les dieux effrayés prirent la fuite, abandonnant leurs chars. Avec ses sabots il démolissait les berges des fleuves ; avec son dos, il renversait les montagnes. Le monde entier fut terrifié ; les gardiens de toutes les régions et les régents de toutes les directions tremblèrent, la terre fut ébranlée et le serpent qui la porte chancela. Les femmes et les vaches avortèrent.

Le sondeur des secrets, le divin Krishna, rassura les habitants de Bradj épouvantés, et s'avançant vers le bœuf : « Toi qui as pris une forme d'emprunt, pourquoi ne t'attaques-tu pas à moi. Est-ce que l'ennemi du lion se rue sur de faibles daims ? Regarde-moi, je suis la mort sous la forme de Govinda ; j'ai exterminé nombre de tes pareils. »

Ainsi provoqué, l'Assura fondit sur Krishna avec furie, comme le tonnerre que lance Indra. Chaque fois que Hari l'avait renversé, il reprenait des forces et se ruait de nouveau en avant. Jeté sur le dos par Krishna et couvert de confusion, il se remit immédiatement sur pied et, avec ses cornes, abattit son adversaire ; mais Hari s'esquivant lestement mit vite son pied sur celui du bœuf et, le prenant par une corne, lui tordit le cou comme on tord un linge mouillé. L'Assura roula et tomba sans vie aux applaudissements de tous les spectateurs, dieux, pasteurs et pastourelles.

Alors Radika dit à Hari : « Seigneur, en tuant un bœuf, vous avez commis un crime ; il faut vous en purifier avant de toucher quoi que ce soit. » En conséquence, le premier des Etres (Krishna) s'en alla à la montagne Gobardhan, y fit venir sous une forme humaine tous les lieux de pèlerinage, et, avec l'eau sainte propre à chacun d'eux, remplit deux immenses puits qui, par sa volonté, se creusèrent dans la montagne. Il s'y baigna ensuite et fut ainsi purifié comme s'il s'était baigné dans tous les lieux de pèlerinage.

§ 2

Le Muni Narada ayant révélé à Kansa le secret de la naissance de Balaram et de Krishna, Kansa accabla Vasudéva de reproches, et voulut le tuer de sa main ; mais le Muni Narada l'engagea à suspendre sa vengeance jusqu'à ce qu'il eût fait périr les deux frères, et il se borna à emprisonner de nouveau Vasudéva et Dévaki. Puis il envoya le démon Kési, son confident, à Bradja

pour tuer Krishna et Balaram ; enfin il réunit ses ministres, et, d'après leur conseil, il fit de grands préparatifs pour un spectacle et une fête magnifiques qui devaient attirer tous les habitants des villes et des campagnes jusqu'à une grande distance de la capitale et pour un sacrifice à Mahadéva où l'on viendrait apporter des offrandes. Il pensait que les habitants de Bradj s'y rendraient ainsi que Balaram et Krishna dont on pourrait facilement se défaire.

Il manda ses athlètes, et, après les avoir loués et encouragés, il leur donna la feuille de bétel [1]. Puis il convoqua ses principaux démons, et leur commanda de tuer ses deux ennemis. Enfin il avisa ainsi le cornac royal :

« Tu as un éléphant furieux ; va demeurer avec lui à la porte de la ville, et tiens-t'y jusqu'à l'arrivée de mes deux ennemis. Quand ceux-ci seront sous l'entrée fais-les mettre en pièces par l'éléphant. En récompense, je te donnerai autant d'argent que tu voudras. »

Kansa fixa le sacrifice à Siva au quatorzième jour de la moitié obscure du mois de Karrtick. Le soir il fit venir Akrur, le combla de marques de respect et lui tint ce langage.

« Vous êtes le chef de la famille de Yadu. Tout le monde reconnaît et honore votre sagacité, votre justice, votre bravoure. De même que Bavan [2] a accompli le dessein d'Indra et, par stratagème, a précipité Bâli aux enfers, allez à Bradavan, et, par ruse ou par force, amenez ici les deux fils de Dévaki ; tous les moyens seront bons pour atteindre ce but ; après eux, je ferai périr par le glaive Ugrasen, un traître qui a juré ma perte, et, par le feu, Devak, le père de Dévaki ; puis, par la mise à mort de Vasudéva, j'achèverai d'extirper les adorateurs de Hari. Va donc à Brindaban dire à Nanda : « On va faire un sacrifice à Siva. Il y aura un arc à bander et des jeux variés. » Alors Nanda et Upananda viendront ici pour y prendre part avec Krishna et Baladéva, et tous les pastoureaux.

[1] Prendre de quelqu'un le bétel, c'est s'engager à faire ce qu'il demande.
[2] Incarnation de Vishnou en nain.

La force d'un ambassadeur est dans son habileté; son audace nous garantit le succès. »

Akrur, voyant que, s'il donnait à Kansa un bon avis, il ne serait point écouté, pensa que, pour le moment, il devait ne point le contredire et se conformer à cette maxime: *Il faut toujours tenir à une personne un langage conforme à ses désirs*[1]. Alors il dit au roi, en s'inclinant, les mains jointes: « On ne saurait triompher du destin : ce qui est écrit par lui doit s'accomplir, quoi que l'on fasse ou imagine[2]. Vous avez formé ce plan pour enchaîner l'avenir, personne ne peut dire quel en sera le résultat. Je ne puis que suivre vos instructions. Je partirai demain de bonne heure et vous amènerai Balaram et Krishna.

[1] C'est la règle dans l'Inde, et elle exclut toute sincérité. Un autre moyen très en usage dans l'Inde pour ne pas contredire est de faire une réponse évasive, par exemple: *Demande :* Pleut-il ou ne pleut-il pas? — *Réponse :* Oui, Monsieur.

[2] Ainsi qu'on le voit dans tout le cours du livre, on invoque le destin, dans l'Inde, toutes les fois qu'il s'agit d'un acte ou d'un projet injustifiable.

CHAPITRE XXXVIII

Krishna tue le démon Kési qui avait pris la forme d'un immense cheval, et le démon Byomâsur qui avait pris celle d'un loup.

Kési, sous la forme d'un cheval formidable et d'une immense taille, vint dans la forêt de Brindaban; les yeux injectés, les narines fumantes et gonflées, les oreilles et la queue dressées, grattant le sol pour projeter la terre, hennissant et tordant les épaules, il se mit à lancer des ruades. Krishna accourut à l'appel des bergers effrayés, et provoqua le démon. Celui-ci ouvrant une bouche épouvantable fondit sur son adversaire avec une telle furie qu'il semblait devoir dévorer le monde entier. A un premier assaut, il s'efforça de mordre le divin Krishna qui le renversa en arrière d'un seul coup. S'étant relevé, il donna un second assaut semblable; cette fois Krishna lui plongea dans la bouche son poing qu'il rendit aussi dur qu'une barre de fer et qu'il grossit tellement que les dix ouvertures de la tête du cheval éclatèrent. Alors Kési se dit: « J'ai introduit moi-même la mort dans ma bouche, comme un poisson avale l'hameçon. »

Il fit alors tous ses efforts pour rejeter de sa bouche la main de Krishna, mais en vain. Il fut suffoqué, et son estomac creva.

Il tomba à terre en laissant échapper un fleuve de sang aux yeux des pâtres stupéfaits. Ensuite Krishna s'enfonça dans la forêt, et s'arrêta sous l'ombre d'un arbre Kadam.

Le Muni Narada vint alors chanter, sur le luth, les exploits passés et futurs du divin Krishna, et lui rendit hommage en ces termes:

« Seigneur miséricordieux ! grâce à votre bonté compatissante, je reconnais que pour procurer le repos à vos adorateurs, pour protéger la vertu et détruire les mauvais Assuras, vous vous manifestez au monde par une incarnation continue, et que vous soulagez ainsi le monde de tous ses fardeaux. »

Accueillant cet hommage, le divin Krishna donna congé à Narada, et, emmenant avec lui ses compagnons, s'assit avec eux sous un multipliant. Alors ayant nommé l'un son ministre, l'autre son conseiller intime, un troisième son général d'armée, et pris pour lui-même le rôle de roi, il se mit à jouer d'abord au jeu du roi et ensuite à celui du bœuf de l'aveugle.

Informé du sort de Kési aussitôt après sa défaite, Kansa frissonnant et tremblant de tous ses membres, dit à Byomâsur : « Destructeur de l'ennemi, puissant Byomâsur, ta renommée brille dans le monde. Tu es mon messager de mort, comme le fils du vent était celui de Rama[1]. Tue le fils de Vasudéva et apporte-le ici, aujourd'hui même. »

Byomâsur répondit : « Tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai ; mon corps appartient à Votre Majesté. Celui qui aime la vie craint de dévouer la sienne au service de son maître ; c'est la gloire et le devoir d'un serviteur et d'une épouse de donner leur vie pour leur Seigneur. »

Après s'être exprimé ainsi et avoir pris la feuille de bétel contre Krishna et Baladéva, Byomâsur partit pour Brindaban. En route, il prit la forme d'un pastoureau et se rendit à l'endroit où nous avons laissé Hari jouant avec les gars et demanda la permission de jouer avec eux. Krishna lui dit : « Nous jouerons ensemble au jeu que tu voudras. » Enchanté, Byomâsur désigna le jeu du

[1] Le singe Hanoumat, fils de Vishnou, dieu du vent.

loup et de la brebis. Krishna sourit et lui dit : « Très bien, fais le loup et les gars feront tous la brebis successivement. »

Alors l'Assura prit les gars l'un après l'autre, et les emporta dans une grotte de la montagne dont il ferma l'entrée par une pierre énorme.

Quand Krishna resta seul, le démon se dit : « Maintenant, je vais accomplir le désir de Kansa, et exterminer tous les descendants de Yadu. »

Puis, quittant la forme d'un berger, il se fit réellement loup et s'élança sur Hari ; alors Krishna le prit à la gorge, l'étrangla, et enfin le terrassa et le tua à coups de poing comme on abat une chèvre pour le sacrifice.

CHAPITRE XXXIX

Akrur va à Brindaban.

A l'aube du troisième jour qui suivit la défaite des deux démons, Akrur monta de bonne heure sur son char pour se rendre à Brindaban. Transporté de joie à la pensée de voir Krishna, la racine du bonheur, il se disait :

« Les mains jointes, je me prosternerai devant lui ; je mettrai sur ma tête la poussière de ses pieds, ces pieds qui effacent le péché, qu'adorent Brahma et tous les êtres, qui ont foulé la tête de Kali, qui sont rougis par le sandal, qui ont dansé si bien le rasa, qui suivaient les vaches, dont la poussière a procuré la délivrance à Achilya (l'épouse de Gautama), et d'où le Gange est sorti ; ces pieds, je vais les contempler aujourd'hui [1]. Je vois autour de moi des présages favorables : des troupes de daims passent sur ma droite. »

Krishna et Baladéva, après avoir fait paître les vaches, étaient sortis de la forêt avec les pâtres, et rejoignaient le chemin que suivait Akrur. Celui-ci, ayant aperçu de loin la figure de Hari, descendit de son char et, profondément ému, courut se jeter aux pieds de Krishna, sans pouvoir proférer une parole. L'excès de sa joie

[1] Ces strophes forment une sorte d'acte d'adoration souvent récité.

fit couler de ses yeux un torrent de larmes. Le divin Krishna le releva, l'embrassa affectueusement, et, le prenant par la main, le conduisit à la maison. Nanda lui fit le meilleur accueil, et lui prodigua les soins de l'hospitalité. Puis il lui dit, pendant qu'il consommait le bétel offert : « Vous, le plus vertueux des descendants de Yadu, vous qui avez toujours conservé une réputation sans tache, dites-moi les procédés du tyran Kansa envers vous, et la condition de son peuple. Apprenez-moi tout ce que j'ignore à cet égard. » Akrur répondit :

« Depuis que Kansa règne à Mathura, il opprime les habitants. Tous sont malheureux. Tant qu'il règnera, la race de Yadu sera en péril. Kansa est pour ses sujets un ennemi, comme le chasseur est l'ennemi des fauves, des moutons et des chèvres. Tous sont accablés de maux. » Et il ajouta : « Vous connaissez la manière d'agir de Kansa. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. »

CHAPITRE XL

Nanda, avec les pastoureaux, et Krishna partent ensemble pour Mathura. Désolation des Gopis.

Quand Nanda eut fini de parler, Krishna et Balaram, à leur tour, interrogèrent Akrur sur le sort de Vasudéva et de Dévaki et sur la conduite de Kansa à leur égard. « C'est pour moi, dit Krishna, qu'ils souffrent tant de maux. »

« Que vous ont-ils dit à votre départ? Je resterai toujours leur débiteur. Ils invoqueront mon souvenir dans leur malheur et leur affliction. » Akrur leur apprit tout ce qui venait de se passer à Mathura, les préparatifs du sacrifice et l'invitation que Kansa l'avait chargé de transmettre aux habitants de Bradj. Alors les deux frères dirent à Nanda :

« Père, Kansa nous invite par la bouche de notre oncle Akrur au sacrifice de l'arc. Prends du lait, des brebis et des chèvres pour servir d'offrandes; tous doivent t'accompagner; tel est l'ordre du Roi qu'il faut exécuter de suite. »

Nanda avisa immédiatement les habitants de Bradj de s'apprêter à partir pour Mathura le lendemain à l'aube, munis de tout ce qu'ils devaient emporter. A l'heure fixée, Nanda se mit à leur tête; les deux frères, montés sur leurs chars et précédés des gars, fermaient la marche.

Mais alors toutes les pastourelles effarées quittèrent dans le plus grand désordre leurs maisons. Avec des lamentations, des paroles incohérentes, trébuchant, se culbutant et chutant, elles se préci-

pitèrent vers le char du divin Krishna, l'entourèrent et, les mains jointes, lui dirent avec humilité : « Pourquoi, seigneur de Bradj, nous quittes-tu ? Nous t'avons tout donné. L'amour des bons ne s'éclipse jamais; il est ineffaçable comme les lignes de la main. Celui des insensés s'écroule comme un mur de sable. De quel crime nous sommes-nous rendues coupables envers toi pour que tu partes nous tournant le dos ? »

Puis elles invectivèrent Akrur : « Cruel, sans cœur, sans raison ! Pourquoi outrager de faibles, de pauvres femmes sans défense ? »

N'écoutant que leur désespoir, elles s'attachent au char de Hari se disant entre elles : « Les femmes de Mathura sont très vaines, artificieuses, belles et accomplies. Bihari s'attachera à elles, il sera captivé par leurs charmes, et il se fixera près d'elles. Comment alors pourra-t-il se souvenir de nous? Heureuse sera leur fortune de demeurer ainsi avec le bien-aimé ! Quelle faute avons-nous commise dans notre adoration et notre pénitence pour que le divin Krishna nous oublie ? »

Alors elles s'adressèrent à Hari : « Puisqu'on vous appelle le *Seigneur des Gopis*, pourquoi ne nous emmenez-vous pas avec vous? »

« Comment vivre sans vous ? Êtes- vous absent un seul instant, notre sein se brise; après nous avoir prodigué tant d'amour, pourquoi nous abandonner ?

« Inflexible, inhumain, impitoyable, vous ne vous attachez à personne. »

Telles étaient les supplications qu'exhalaient ces belles, anxieuses, noyées dans une mer de chagrin. Elles restaient immobiles, les yeux fixés sur Hari, comme une antilope fascinée ou le chakor regardant la lune [1].

[1] Les Hindous croient que le chakor boit les rayons de la lune et s'en nourrit.

De grosses larmes coulaient de leurs yeux, et les nattes de leurs cheveux, toutes défaites, étaient éparses sur leurs figures.

Krishna descendit de son char pour les consoler et prendre congé de Jasoda, éplorée. Puis il remonta et partit; toutes le rappelaient par son nom; et lui, leur criant: « Soyez sans inquiétude; dans quatre ou cinq jours au plus je serai de retour. »

Quand le char disparut de leur vue, toutes ces femmes agitées de mouvements convulsifs, comme des poissons hors de l'eau, s'évanouirent. Quand elles reprirent leurs sens, Jasoda les ramena à Brindaban et les calma en leur promettant le prompt retour de son fils.

CHAPITRE XLI

Pendant qu'Akrur se baigne dans la Yamuna, Krishna lui apparaît dans l'eau sous sa forme céleste et reçoit ses hommages.

Krishna, poursuivant sa route, atteignit les bords de la Yamuna. Il s'y arrêta à l'ombre d'un banian pendant que les gars se désaltéraient. Akrur descendit de son char pour se baigner dans le fleuve sacré, et les deux frères restèrent sous le banian pendant que Nanda prenait les devants, en emmenant les gars avec lui.

Après s'être déshabillé et s'être lavé les pieds et les mains, Akrur vint au bord de l'eau, se rinça la bouche et entra dans le courant[1]. Là il adressa son adoration à tous les dieux, fit selon les rites une libation aux mânes des ancêtres, récita les noms de la divinité (sorte de litanie) et médita sur Hari. Puis, ayant plongé dans l'eau, il ouvrit les yeux et vit devant lui l'image de Hari sur son char, comme si elle était reflétée, bien que les deux frères fussent à distance sous le banian. Il cherchait à s'expliquer ce mystère, lorsque le divin Krishna se montra dans l'eau avec les quatre bras, la grande coquille, le disque, la masse (sceptre) et le lotus, escorté des Déités, des Munis, des Gandarvas et de ses autres adorateurs; il apparut ensuite dormant sur le serpent Amanta à mille têtes[2].

De plus en plus ébloui, Akrur lui adressa ces louanges[3]:

[1] Remarquons qu'Akrur n'entre dans le fleuve sacré qu'après avoir fait toutes ses ablutions, sans doute à titre de purification préalable.

[2] Tel qu'on représente Vishnou dormant sur la mer de lait.

[3] On voit par cet exemple comment chaque secte de l'Inde àdore dans son dieu, le dieu suprême, sinon le dieu unique. On a ici aussi la théorie théiste du Vedanta.

« O divinité, vous seul êtes le créateur et le destructeur ; par amour pour vos serviteurs, vous êtes venu dans le monde et avez pris une infinité de formes ; les dieux, les hommes et les sages ne sont que des parties de votre personne. De vous seul ils tiennent l'existence, et vous les renfermez tous, comme toute eau est puisée (naît de) dans l'Océan, et y retourne. Votre grandeur est incomparable, indescriptible. Vous existez perpétuellement sous forme d'esprit incarné [1]. Vous avez pour tête le Swarga (paradis d'Indra), pour pieds la terre, pour ventre la mer, pour nombril le ciel, pour chevelure les nuages. Les arbres sont les poils de votre corps, le feu est votre face ; les dix quartiers de l'horizon sont vos oreilles, et le soleil vos yeux ; Indra est votre bras, Brahma votre intellect ; Rudra est votre orgueil ; le tonnerre votre voix, le vent votre souffle, l'eau votre semence, le jour et la nuit vos yeux ouverts et fermés. Vous résidez perpétuellement dans cette forme glorieuse [2]. »

Après ces louanges, Akrur se mit sous la protection de Krishna.

[1] Incarnation continue et sans fin.

[2] Cette énumération imagée a évidemment pour but de faire comprendre que Krishna est tout, et que tout est en Krishna. C'est une manière de représenter le panthéisme à des esprits grossiers. Plusieurs Pouranas donnent du Maha Purusha, le mâle primordial, une description semblable. Dans le Baghavata Gitta, à la demande d'Ardjuna, Krishna lui donne un œil céleste pour voir sa figure auguste et suprême.

« Portant beaucoup d'yeux et de visages, beaucoup d'aspects admirables, beaucoup d'ornements divins, tenant levées beaucoup d'armes divines merveilleuses en toutes choses. Dans son corps resplandissent comme mille soleils, l'univers entier et unique dans la multiplicité, forme universelle et absolument infinie. »

Ardjuna ébloui lui dit :

Les armées, les « héros vont se précipiter dans ta bouche formidable ; quelques-uns, la tête brisée, restent suspendus entre tes dents, ton gosier embrasé engloutit les générations. »

Krishna répond :

« Je suis le Temps, destructeur des générations : j'ai ôté la vie à Drona, Bisnha et d'autres guerriers. » Nous avons rapporté dans l'*Inde avant le Bouddha* une description pareille du Temps donnée par le Mahabarata.

CHAPITRE XLII

Entrée des deux frères à Mathura. Description de la ville; Krishna pille le linge du roi à la sortie du lavoir et assomme le chef des blanchisseurs.

Le bain prolongé d'Akrur l'avait attardé ainsi que les deux frères. Nanda, avec les pastoureaux, arriva avant eux à Mathura, et campa sous ses murs fort inquiet. Enfin l'arrivée des deux frères le rassura. Hari adressa immédiatement Akrur à Kansa pour lui présenter les hommages de tous. Le roi reçut Akrur avec la plus grande distinction, et l'interrogea au sujet des habitants de Bradj.

« Je ne saurais, dit Akrur, assez louer le pays de Bradj et la vertueuse dignité de son chef Nanda. J'ai placé sur ma tête (exécuté) tes ordres. Balaram et Krishna sont venus tous deux ; tous les habitants de Bradj ont apporté des offrandes. Ils sont campés sur le bord de la rivière, où leurs nombreux chariots forment une enceinte. »

Avec la permission de Nanda, les deux frères, en compagnie des gars, se dirigèrent vers la ville. Aux abords, ils virent de tous côtés des bois et des bosquets chargés de fleurs et de fruits. Sur les branches des arbres des oiseaux faisaient entendre des accords délicieux et variés ; de vastes bassins étalaient leur eau limpide à la surface de laquelle s'épanouissaient d'éclatants lotus; autour des fleurs bourdonnaient des essaims sans nombre de noires abeilles, tandis que sur le bord de l'eau s'ébattaient des cygnes, des grues indiennes (flamands) et d'autres

oiseaux aquatiques. Une brise douce, fraîche, parfumée, soufflait continuellement. A côté de grands vergers clos, s'étendaient de vastes jardins de bétel. Entre eux jusqu'à une distance de plusieurs lieues étaient épars des arbustes chargés de fleurs, des puits en maçonnerie, et d'autres avec des escaliers pour y descendre où se mouvaient des roues à eau et des seaux (norias et picotes). Partout des jardiniers chantant de gais refrains étaient occupés à l'irrigation.

Après avoir joui de la beauté de ce spectacle, l'Être Suprême, rempli de joie, entra dans la ville avec ses compagnons. Sur quatre côtés régnait un rempart de cuivre, et au pied un large et profond fossé en maçonnerie rempli d'eau sourdant du fond. Cette enceinte avait quatre entrées entre des murs de cristal, fermées avec des portes de huit métaux et enchâssées d'or.

La ville était remplie de palais de couleurs variées, rouges, jaunes, verts et blancs, à cinq et sept étages, assez hauts pour qu'on pût converser avec les nuages, surmontés d'aiguilles et de pinacles d'or, étincelants comme l'éclair. Des bannières et des banderolles flottaient de toute part.

L'odeur de l'encens s'exhalait de tous les treillis, fenêtres et ouvertures.

A chaque porte se dressaient des piliers de bois de plantain et des vases à eau, d'or, remplis de jeunes pousses. Des festons et des guirlandes de fleurs suspendues couraient le long des rues. De maison en maison, résonnait la musique.

Dans une certaine direction, isolé, séparé de tout, s'élevait le palais du roi ; ses murs d'or, enchâssés de toutes sortes de pierreries, brillaient d'un éclat sans tache et indescriptible.

Telle était la belle et délicieuse ville dans laquelle Krishna et Baladéva s'avançaient émerveillés.

Le bruit de leur venue s'y répandit. A cette nouvelle, tous les habitants accoururent, oubliant leurs affaires ; et les belles de

Mathura dans une grande agitation, se dirent l'une à l'autre : « Allons voir Murari qu'Akrur a amené avec Balbhadra. « Les unes interrompaient leurs repas et leurs ablutions; d'autres, qui se coiffaient, laissaient inachevées les nattes de leurs chevelures. Celles-ci cessaient leurs ébats avec leurs maris; celles-là mettaient de travers leurs habits et leurs bijoux. Telles elles étaient, telles elles se levaient et se précipitaient pour jouir de la vue de Hari. Bannissant la honte, la modestie, la crainte, les unes se tenaient à la fenêtre, les autres sur le balcon ou à la porte [1]. D'autres traversaient ou parcouraient les rues précipitamment. En plusieurs endroits les femmes se tenaient debout, et, étendant la main désignaient du doigt le Seigneur suprême disant : « Le beau Balaram est vêtu de bleu ; Krishna, qui a la couleur si sombre des nuages, est habillé de jaune. »

« Aucun Assura n'a pu échapper aux mains des deux neveux de Kansa. Allons contempler leur beauté, car ils procurent aux hommes l'accomplissement de leurs désirs; sans doute, quelques-unes de nous dans une existence antérieure ont accompli des actes méritoires dont la Providence leur accorde aujourd'hui le fruit par cette vue. »

[1] Dans l'Inde il n'y a que les prostituées qui se tiennent à la fenêtre, sur le balcon ou à la porte.

Baghavata Pourana. Livre X (Hauvelte Besnault)

XLI. — Entrée de Krishna à Mathura.

24. Quand les deux fils de Vasudéva, entourés de leurs compagnons, firent leur entrée dans la ville par la rue Royale, les femmes accoururent de toutes parts pour les voir; dans leur impatience, elles montaient sur les plates-formes des palais.

27. Les unes portant à rebours leurs robes et leurs parures, d'autres ayant oublié un ornement qui faisait pendant à un autre, n'ayant mis de boucle qu'à une oreille, d'anneau qu'à un pied et de collyre qu'à un œil.

26 Telles qui mangeaient y renonçant avec joie; telles occupées à s'oindre ne prenant pas le temps de se baigner; telles qui dormaient se levant au premier bruit qu'elles entendaient; telles qui étaient mères laissant leur petit qu'elles allaitaient.

27. Le héros aux yeux de lotus, dont la vigueur égale celle d'un puissant éléphant en fureur, ravissait leurs âmes par la hardiesse de ses yeux, par son sourire, par ses regards, en même temps que par toute sa personne qui fait les délices de Sri (la Terre); il portait la joie dans leurs cœurs.

28. A la vue de celui que si souvent elles avaient entendu vanter et que poursuivaient leurs pensées, les femmes, se ranimant sous les gouttes d'ambroisie de son sourire et frémissant de joie de recevoir en elles-mêmes, par le canal des yeux, à caresser au fond du cœur celui dont la félicité forme l'essence, furent soudain guéries de leur infinie douleur.

Dans le trouble amoureux que sa vue inspirait, les femmes ne se connaissaient plus elles-mêmes. Elles laissaient glisser au hasard leurs vêtements, les tresses de leurs cheveux, leurs bracelets; on aurait dit les personnages d'une peinture.

Les hommes étaient, aussi bien que les femmes, transportés de joie. Partout où les deux frères passaient avec leur cortège, sur les bazars, les routes, les places, les carrefours, les habitants, chacun de sa maison, les arrosaient de parfums, d'huiles odorantes, de bois de sandal et d'une pluie de fleurs. Les deux frères, émerveillés de la beauté de la ville, firent à leurs jeunes compagnons cette recommandation : « Qu'aucun de vous ne s'égare; si cela arrive à l'un de vous, qu'il retourne au camp. »

Lorsqu'ils eurent pénétré assez avant dans la ville, tout à coup s'offrirent à leurs yeux les laveurs de Kansa, chargés de paquets

de vêtements lavés, qu'ils portaient dans de grandes balles, tachés de boues et de lies colorées, ils s'avançaient dans la ville, venant du dehors.

Le divin Krishna avisa leur chef : « Remets-nous quelques beaux habits bien propres, nous te les rendrons après notre entrevue avec le roi; nous te donnerons en même temps quelques habits d'honneur que nous recevrons de lui [1]. »

Le chef se mit à rire et répondit : « Nous allons plier ces habits et les ranger (dans le palais). Viens jusqu'au palais du roi, là tu les prendras à la porte, et tu nous donneras ce que tu voudras. Vous êtes de la caste des pasteurs, et vous allez de forêt en forêt faire paître les vaches, grossièrement vêtus de laine, et voilà que vous venez ici vous donnant pour des baladins et que vous prétendez porter des habits royaux. Vous allez vers le roi dans l'espoir qu'il vous donnera des robes d'honneur. Vous voulez donc perdre la vie ? »

Hari répliqua en souriant : « Nous vous adressons cette demande avec douceur, pourquoi la repousser? Il ne vous en coûtera rien de nous remettre les habits, vous ne pouvez qu'y gagner gloire et profit. »

Le chef des laveurs se mit en colère. « Voyez, dit-il, la figure de ce drôle qui veut porter les habits du roi. Va-t'en, ou je vais te tuer ! »

Irrité de cette menace, Krishna frappa l'insolent obliquement avec une telle force que sa tête vola comme un épi de blé qu'on moissonne.

[1] On verra dans le cours du livre que celui qui donnait une fête faisait toujours à ses invités cadeau d'habits dits d'honneur.

Alors tous ses aides abandonnèrent les habits pour s'enfuir vers Kansa, en criant : « Krishna s'est emparé des habits ; il en a pris pour lui, son frère et les pâtres, et il a laissé piller le reste. »

Les pâtres ne savaient comment mettre ces habits. L'un poussait ses jambes dans les manches d'un pourpoint, l'autre plongeait ses bras dans les jambes d'un haut-de-chausse ; Kansa riait sous cape.

Alors se présenta un tailleur qui, les mains jointes, dit à Krishna : « On me croit un serviteur de Kansa ; mais, en réalité, je suis un adorateur de Hari. » Le reconnaissant pour un de ses fidèles, Krishna le chargea de faire habiller les gars, et d'ajuster les vêtements pour tous ; en récompense, il lui accorda le salut.

Le jardinier Sudava conduisit avec respect Krishna à sa maison, que sa présence remplit de joie. Il couvrit tout le monde de guirlandes de fleurs [1].

[1] Mathura est restée une capitale religieuse jusqu'à la conquête des Musulmans au IX[e] siècle. Ceux-ci rasèrent les temples brahmaniques élevés sur les ruines des monastères bouddhiques. On en édifia de nouveaux, le voyageur français Tavernier vit la pagode principale au XVII[e] siècle ; elle ressemblait aux grandes pagodes actuelles du Sud. Les Brahmes lui ouvrirent la porte du sanctuaire du fond. Il vit une sorte d'autel en vieux brocart qui portait la grande idole. La tête était de marbre noir, et les yeux semblaient de rubis. Le corps et les bras étaient entièrement cachés par une robe de velours rouge. Deux idoles, plus petites, à figure blanche, étaient placées de chaque côté.

Au XVIII[e] siècle, Aureng Zeb abattit tout et construisit des mosquées avec les pierres. Brindaban (aujourd'hui Bindabrun) est devenue une ville sacrée. Le rajah de Jeypore vient de donner 6 millions pour y construire deux grands temples à Krishna. Ce prince est un homme fort éclairé et a fondé une université. Son zèle pour Krishna prouve que le mysticisme krishnaïste a séduit beaucoup d'esprits élevés aussi bien que Chaïtanya et Swami Narrayana.

CHAPITRE XLIII

Une bossue oint et parfume Krishna qui la redresse et lui promet sa visite. Il brise l'arc de Siva dans le palais du roi, et tue ses gardes. Kansa a d'horribles cauchemars.

En quittant le jardinier, Krishna aperçut dans la rue en face une bossue qui tenait à la main une soucoupe pleine de safran et de poudre de sandal. Il lui demanda qui elle était et à qui elle portait ces matières. Elle répondit: « Ami du pauvre, je suis Kubja (la bossue); je suis au service de Kansa, employée à broyer le sandal et à en frotter son corps; mais, en même temps, je chante mentalement vos louanges; par là, j'ai obtenu le bonheur de vous voir aujourd'hui, ce qui a rendu ma naissance dans cette vie très profitable pour mon salut et a fait porter à mes yeux un fruit de mérites. Maintenant, voici le désir de votre servante : « Si le Seigneur me le commande, de mes propres mains j'oindrai son corps de sandal. » Voyant sa dévotion, Hari le lui permit, et elle le fit avec zèle et amour. Hari en fut touché et donna cours à sa compassion. Il plaça ses pieds sur ceux de Kubja et deux doigts sous son menton; puis il la tira en haut et la rendit droite. La main de Krishna l'eut à peine touchée qu'elle devint d'une extrême beauté; alors elle dit, avec une profonde humilité à l'Être suprême : « Gracieux seigneur, épuisez votre miséricorde envers moi; venez sanctifier ma maison par votre présence et, après vous y être reposé, faites le bonheur de votre esclave. »

Hari lui prit la main et lui dit en souriant :

« Tu as dissipé ma fatigue avec le frais sandal. Tu excelles par la beauté, les sentiments et les qualités; mon amour pour toi est impérissable. J'irai te voir quand j'aurai triomphé de Kansa. »

Kubja rentra chez elle comblée de joie. Les femmes de Mathura vinrent l'y trouver; émerveillées, elles lui dirent :

« Immense est ton bonheur, ô Kubja, toi que l'Être suprême a aimée de l'amour d'un époux. »

« Quelle pénitence extraordinaire as-tu donc faite pour que le Seigneur des Gopis soit venu te trouver et t'embrasser? Nous qui sommes belles, Hari n'a pas daigné nous regarder; et toi, il t'a accordé un entretien et donné les témoignages d'un ardent amour. »

Chapitre XLII du Xe livre du Baghavata Pourana correspondant à ce récit.

1. En cheminant par la rue Royale, Krishna y vit passer une jeune femme au corps difforme, au beau visage, tenant dans ses mains un vase rempli de parfums. S'adressant à elle, le sourire aux lèvres, il lui dit :

2. « Qui es-tu, ô belle ? Les parfums que tu portes, à qui les destines-tu ? Oh ! donne-nous, à mon frère et à moi, ces parfums exquis ! tu recevras sans retard le souverain bien en retour. »

3. La parfumeuse dit : « Je suis esclave[1] ; ô merveille de beautés, je m'appelle Trivakra, et je suis renommée par les parfums que je prépare. Les produits de mon industrie sont très appréciés du roi des Bodjos. Nul au monde n'en est plus digne que vous deux. »

4. Et charmée de leur beauté, de leur grâce, de leur douceur, de leur sourire, de leur langage et de leur regard, elle leur donna à l'un et à l'autre des parfums en abondance.

[1] Elle s'assimile à *une esclave*, ainsi que le faisaient les Parias, à cause du mépris dans lequel étaient tenus le métier qu'elle exerçait et la classe à laquelle elle appartenait. L'épisode de la bossue a surtout pour objet de faire ressortir que Krishna était familier et miséricordieux envers les plus basses castes, qu'il aimait les humbles et détestait les orgueilleux.



5. Alors, sous le brillant cosmétique contrastant avec le teint de chacun d'eux dont elle couvrit le haut de leur corps, les deux héros étaient resplendissants de beauté.

6. Dans sa bienveillance pour la bossue au gracieux visage, Baghavat résolut de la rendre droite.

7. Abchyuta lui mit un pied sur la pointe de chaque pied, et, retournant la main, il lui prit le menton avec deux doigts, le souleva et redressa ainsi toute sa personne.

8. Au contact de Krishna le corps devint droit et bien proportionné, ses hanches et ses reins se développèrent; et elle acquit soudain une exquise beauté.

9. Douée d'une forme irréprochable et pleine de noblesse, elle dit alors à Kéçava Krishna) en le tirant par le pan de son vêtement, le sourire sur les lèvres, et l'amour dans le cœur :

10. « Viens, ô héros! Je n'ai pas la force de me séparer de toi ici-bas. »

Krishna lui promit : « Oui, ô belle, j'irai dans ta demeure où les hommes trouvent la fin de leur tourment; lorsque j'aurai accompli mon œuvre, tu seras notre refuge suprême. »

Continuant sa visite de la ville, l'Être suprême, avec son cortège, arriva au Palais, à la porte de la salle de l'Arc. Voyant s'avancer cette bande d'une gaieté folle, avec des habits bariolés de diverses couleurs et tachés de boue, les gardiens en colère les apostrophèrent : « Où allez-vous, rustres! Éloignez-vous, c'est ici le palais du Roi. »

Faisant la sourde oreille, Krishna et ses compagnons s'avancèrent jusqu'à l'endroit où était placé l'arc de Mahadéva, de la longueur de trois palmiers et d'un poids énorme. Hari le saisit aussitôt, le banda avec une extrême facilité et le brisa comme un éléphant une canne à sucre. Alors tous les gardiens fondirent sur lui. Il les mit tous à mort ou hors de combat. Alors tous les habitants dirent entre eux : « Le roi a appelé ici sa propre mort! » Kansa, ayant entendu le craquement de l'arc, demanda la cause de ce bruit. On lui apprit tout ce que Krishna et Balaran avaient fait dans Mathura. Alors il envoya contre eux ses meilleurs guerriers; mais les deux frères les exterminèrent jusqu'au dernier.

Quand il ne resta plus en vie aucun serviteur de Kansa, Krishna s'en retourna au camp avec ses compagnons pour calmer l'inquiétude

de Nanda. En l'abordant, il se vanta d'avoir joué à Mathura une belle partie, ainsi qu'en témoignaient leurs nouveaux habits.

Mais Nanda le blâma : « Vous ne deviez pas, dit-il, quitter votre costume ; vous n'êtes pas ici dans la forêt de Bradj, ni dans votre village, pour suivre vos habitudes désordonnées, mais bien dans la résidence du roi Kansa ; n'y faites rien de répréhensible. »

Ils avaient grand'faim. Avec les provisions que Jasoda avait réunies pour leur départ, ils firent un abondant repas ; puis ils achevèrent de réparer leurs forces par un profond sommeil.

Kansa, au contraire, dans son palais, assailli de craintes, ne trouva pas le repos sur sa couche.

Pendant trois veilles de cette nuit, il ne put dormir. Puis ses paupières se fermèrent, et il sommeilla un instant. Alors il eut des cauchemars : — Son corps marchait décapité. — Il se baignait nu dans du sable. — A cheval sur un âne, empoisonné, il poussait sa monture à bride abattue. — Il habitait un cimetière hanté par des spectres, une guirlande de fleurs rouges sur la poitrine. — Il était environné d'arbres en flammes au milieu desquels se tenait assis le jeune Krishna.

A cette dernière vision, il se réveilla en sursaut, et, plein de sombres pensées, il se leva et sortit. Il convoqua ses ministres et leur dit : « Allez maintenant, faites balayer et arroser l'Arène, préparez-la et convoquez-y tous les habitants de Bradj avec Nanda, Upananda, Vasudéva et les autres membres de la famille de Yadu ; installez-les dans l'Arène et en même temps les rois de différents pays qui sont venus. Je me rendrai au milieu d'eux. »

Les ministres obéirent ; on couvrit la surface de l'Arène de

tapis de soie; on disposa des bannières, des banderolles, des bouquets de fleurs enveloppés de tissus d'or, des festons et des guirlandes de feuillages, des estrades pour des musiciens jouant de tous les instruments.

Lorsque tous les invités eurent pris place sous des dais, le roi Kansa, rempli d'orgueil, vint s'asseoir sur un trône élevé. A ce moment les Déités sur leurs chars se mirent à contempler ce splendide spectacle du haut du ciel.

CHAPITRE XLIV

Krishna tue l'éléphant Kabaliya.

Krishna et Balaram, en costume de saltimbanques ou jongleurs, se présentèrent, escortés des pastoureaux, à la porte de l'Arène occupée par l'éléphant furieux Kabaliya, fort comme 10,000 éléphants.

Balaram cria au cornac: « Ecarte l'éléphant de l'entrée, livre-nous passage pour aller au roi ; autrement l'éléphant va être tué.

Je t'avertis, Hari n'est pas un enfat.

Il est le Seigneur des trois mondes, et il est venu pour délivrer la terre de ses fardeaux. »

Le cornac répondit en colère: « Je sais! le pâtre est le Seigneur des trois mondes! c'est pour cela qu'il est venu ainsi comme un guerrier invincible. Ne crois pas qu'il en sera de l'éléphant comme de l'arc de Siva. Il a la force de 10,000 éléphants, et vous ne passerez que sur son cadavre. Vous avez triomphé de beaucoup d'êtres redoutables ; mais, si cette fois vous échappez à la mort, je reconnaîtrai que vous êtes réellement puissants. »

Et il lança l'éléphant sur Balaram. Celui-ci asséna un coup de poing si formidable que l'animal fut rejeté en arrière, levant sa trompe en l'air et jetant un brahmement affreux.

Ce premier exploit frappa les spectateurs et le cornac lui-même.

Mais, se rappelant que Kansa, s'il n'avait pas la vie des deux frères, lui ôterait la sienne, il enfonça l'aiguillon dans le corps de l'éléphant, et le précipita furieux sur ses deux ennemis. L'animal saisit Hari avec sa trompe et le renversa. Il l'aurait transpercé d'abord et ensuite soulevé avec ses défenses, si Hari n'avait pas réduit son corps au point de passer entre celles-ci, sans être touché. S'échappant, il se leva en même temps que l'éléphant se dressait et le poussa de nouveau en arrière. Celui-ci, de plus en plus furieux, chargeait en se retournant et en levant sa trompe. Hari sous son ventre se dérobait et l'éléphant le cherchait partout des yeux, croyant qu'il avait fui. Alors Hari se montrant par derrière le provoqua de ce côté, tandis que Balaram le menaçait en décrivant un demi-cercle par devant. Tous deux semblaient jouer avec lui. L'un tirait par la trompe, l'autre par la queue. A la fin Hari, tenant sa queue serrée dans ses mains comme dans un étau, le fit tourner, le renversa et le tua à coups de poings. Il terrassa de même le cornac qui était accouru et le jeta aux pieds de l'éléphant. Puis les deux frères, comme deux jongleurs, chacun une défense aux mains, entrèrent dans l'Arène et s'y tinrent debout.

A ce moment chacun des spectateurs vit dans le fils de Nanda l'être qui occupait le plus sa pensée : Les athlètes, un athlète ; les rois, un roi ; les déités, la divinité suprême ; les pastoureaux, un camarade ; les jeunes femmes de Mathura, un trésor de beauté tandis qu'à Kansa et aux autres démons il apparaissait comme la mort. Glacé d'épouvante, Kansa de crier : « Athlètes ! sus à eux ; tuez-les ou faites-les disparaître de ma présence ! »

Tous les athlètes se précipitèrent pour combattre et entourèrent les deux frères. L'un deux, Chanur, leur dit ironiquement : « Notre roi est un peu morose aujourd'hui ; il désire vous voir combattre pour se distraire ; comme habitants des forêts[1], vous devez pos-

[1] Il y a là un jeu de mots : *habitants des forêts* est entendu dans deux sens : anachorètes et hommes sylvestres.

séder toute sagesse; soyez donc sans inquiétude sur l'issue de la lutte, et veuillez lutter contre nous pour satisfaire le roi. »

Krishna à son tour sur le même ton : « Le roi a eu la bonté de nous convoquer ici pour ce jour. Mais comment pourrons-nous répondre à son attente? Vous êtes forts et habiles; nous ne sommes que des enfants ignorants; comment nous mesurer avec vous? C'est un adage « qu'on ne doit contracter mariage, amitié et inimitié qu'avec des égaux. »

Toutefois, nous ne pouvons qu'obéir à sa Majesté et nous nous rendons à votre désir. Ayez soin de nous ménager, n'usez pas de toute votre force, afin de ne pas nous abattre. Ne faisons, chacun de notre côté, que l'indispensable pour satisfaire le roi. »

A cette réponse, Chanur comprit qu'il avait pour adversaires, sous un déguisement, des êtres puissants et invulnérables.

CHAPITRE XLV

Chanur lutte contre Krishna, et Mushtak contre Balaram. Les deux frères triomphent de leurs antagonistes. Krishna tue Kansa et prête à ses veuves son assistance pour les obsèques.

Chanur lutta avec Krishna, et Mushtak avec Balaram.

Les têtes pressées l'une contre l'autre, les bras entrelacés, les yeux s'entrefixant, les jambes mutuellement entre-croisées, ils se serraient, s'étreignaient, se poussaient, se tiraient. Tous les spectateurs s'indignaient de l'inégalité des antagonistes, et de ce qu'on opposait à de très jeunes gens des hommes très exercés et dans toute la plénitude de leur force pareille à la foudre. Enfin, les deux frères renversèrent les lutteurs et les tuèrent. A cette vue tous les autres athlètes se ruèrent sur eux. L'Etre suprême les tua tous en un instant. Les adorateurs de Vishnou manifestèrent leur joie par de bruyantes acclamations, et les déités versèrent du ciel une pluie de fleurs sur les deux frères. Kansa de s'écrier : « Que signifient ces applaudissements. Est-ce qu'on se réjouit du triomphe de Krishna. »

Il ajouta : « Que l'on saisisse ces jeunes insolents, qu'on les lie et les emmène loin de cette réunion ! Que l'on s'empare aussi d'Ugrasen, du traître Vasudéva et de Dévaki ! Qu'on les mette à mort et qu'on immole ensuite ces deux jeunes téméraires. »

A peine Kansa eut-il donné cet ordre que Murari, le protecteur de ses adorateurs, l'exterminateur des Assuras, s'élança du côté où était Kansa, escalada le trône élevé où il siégeait orgueilleusement, vêtu d'une cotte de mailles, le casque en tête, un bouclier

au bras gauche, une épée à double tranchant à la main. Voyant Krishna apparaître près de lui comme la mort, il se leva effaré et se tint debout, tremblant de tous ses membres.

Il voulait fuir, mais la honte le retint : avec son bouclier et son épée, il commença l'attaque. Le fils de Nanda se contenta d'abord de parer ses coups, attendant pour frapper un moment favorable. Alors les dieux, les hommes, les Munis, les Gandarwas de s'écrier en chœur : « Seigneur ! Seigneur ! tuez à l'intant ce tyran ! »

Krishna supporta le choc encore quelque temps ; *puis, voyant l'inquiétude générale* [1], il saisit Kansa par les cheveux, le précipita de l'estrade et, le suivant dans sa chute, pesa sur lui d'une telle force qu'il rendit l'âme.

Tous les témoins du combat l'acclamèrent avec transport, jetant des fleurs, faisant retentir tous les instruments de musique, etc... Débordant de joie, les cœurs des habitants de Mathura s'épanouirent en contemplant la figure de Krishna, resplendissante comme la lune.

Les huit frères de Kansa, guerriers très redoutés, accoururent pour venger sa mort, mais Krishna les mit tous en pièces. Quand Hari vit qu'il ne restait plus là aucun démon en vie, il traîna le corps de Kansa jusqu'au bord de la Yamuna, et ensuite les deux frères s'assirent et se reposèrent à un endroit de la rive qui prit alors le nom de Bishrant Ghat ou escalier (pour descendre au bain) du repos.

Les reines, épouses de Kansa, et les femmes de ses frères, éplorées et se frappant la poitrine, se rendirent à cet endroit et cha-

[1] Dans cette occasion comme dans toutes les autres Krishna ne tue son ennemi que pour mettre fin à l'anxiété des témoins du combat, c'est-à-dire pour obéir à sentiment de compassion et faire le bien d'autrui. Il est impossible de pousser lus loin l'emprunt à la compassion bouddhique.

cune, près du corps de son mari, contemplant ses traits, rappelant leur bonheur passé, chantant ses bonnes qualités, se désolait au point de tomber inanimée; alors l'Océan de tendresse, touché de compassion, s'approcha d'elles et leur dit :

« Mères, calmez votre douleur! Rendez les derniers devoirs à mon oncle. Personne n'échappe à la mort, nous ne possédons rien réellement en propre : mère, père, fils, parents ne sont qu'illusion; la naissance et la mort font une perpétuelle circonvolution. Tant qu'il nous reste un parent, nous devons attendre de lui aide et accomplissement des devoirs de famille. »

Ayant reçu ces consolations, les reines prirent courage et accomplirent la cérémonie des obsèques sur les bords de la Yamuna. L'Etre suprême mit de sa propre main le feu au bûcher et accorda le salut à Kansa[1].

[1] Observation analogue : Krishna accorde le salut à tous ceux qu'il met à mort.

CHAPITRE XLVI

Krishna fait tomber les fers de Vasudéva et de Dévaki. Il remet Ugrasen sur le trône et donne congé aux pastoureaux qui presque tous s'en retournent à Brindaban. Douleur de Jasoda. Garg donne aux deux frères l'investiture du triple cordon. — Ils étudient la sagesse sous Sandipan dont Krishna retire le fils des enfers.

Krishna et Balaram se rendirent auprès de Vasudéva et de Dévaki et détachèrent les fers de leurs pieds et de leurs mains. A ce moment les deux époux reconnurent en Krishna l'Être Suprême, mais Hari mit en jeu son pouvoir d'illusion (magique), et de nouveau ils prirent les deux frères pour leurs fils. Ces derniers, par la voix de Krishna, s'excusèrent humblement de n'avoir pas, jusqu'à ce jour, rempli les devoirs filiaux prescrits envers les parents et ceux-ci, au comble de la joie, les embrassèrent tendrement et oublièrent tout ce qu'ils avaient souffert.

Ensuite les deux frères se rendirent près de leur grand-père Ugrasen. Il voulait que le vainqueur de Kansa prît la couronne, mais celui-ci s'y refusa, rappelant que, par l'effet de la malédiction du roi Jajati contre son fils Yadu, aucun membre de la famille Yadu ne devait régner.

« Monte sur le trône, dit Krishna à Ugrasen. Nous t'obéirons et te ferons obéir en tout point. Fais, par la justice, le bonheur de tes sujets. Rappelle ceux de la race de Yadu qui ont quitté la ville par crainte de Kansa. Assure leur habitation paisible à Mathura, adore et protège les Brahmanes, les vaches et les dieux. »

Sachant qu'Ugrasen était un de ses adorateurs, Krishna le marqua au front des signes de la royauté; les deux frères tinrent l'ombrelle au-dessus de sa tête et agitèrent devant lui de leurs propres mains l'éventail de plumes de paon[1] !

Puis, s'étant munis des objets les plus précieux et des plus beaux ornements, ils vinrent trouver Nanda et lui dirent humblement : « Eussions-nous mille langues, nous ne saurions vous louer assez.

Vous nous avez élevés comme vos fils en nous prodiguant votre tendresse, et Jasoda a mis en nous toute son affection, et ne nous a jamais, même en pensée, regardés comme les enfants d'une autre. Ne vous affligez pas de ce que nous allons vous dire : notre cœur ne donnera jamais qu'à vous seuls les noms de père et de mère ; mais nous sommes obligés de rester quelques jours à Mathura pour voir nos parents et apprendre d'eux l'origine de la famille de Yadu et leur procurer quelque satisfaction. »

Après avoir remis à Nanda les riches habits et les bijoux qu'il avait apportés, il ajouta avec la plus vive affection : « Offrez à ma mère mes respects, et conservez-nous votre tendresse. »

Ces paroles percèrent le cœur de Nanda, et lui firent pousser de profonds soupirs. Ce que voyant, les gars pensèrent que Krishna voulait les quitter. Sudama, l'un d'eux, lui dit : « Qu'avez-vous à faire à Mathura pour y rester abandonnant votre père ? La mort de Kansa a tout terminé. La royauté ne vous procurera pas autant de bonheur que Brindaban où vous jouissiez d'un éternel printemps, de la beauté des épaisses forêts et de celle de la Yamuna. Que gagnerez-vous à devenir le serviteur d'Ugrasen ? Simplement son sujet, vous vivrez dans l'insécurité et la dépendance. Il vaut mieux ne pas affliger notre chef Nanda et retourner avec lui. »

« Rappelez-vous les bois, les cours d'eau et la brillante fraî-

[1] Tout cet appareil est le privilège officiel de la royauté.

cheur de Bradj. N'oubliez pas les vaches chères à votre cœur. Nous, ô Seigneur de Bradj, nous ne vous avons pas quitté. Tous nous vous avons accompagné. »

Les gars s'étant rapprochés de Nanda, il ne resta auprès des deux frères qu'une dizaine ou une vingtaine de leurs camarades, alors Balaram dit à Nanda : « Emmenez tous ceux-là avec vous, et effectuez sans crainte votre retour, nous vous suivrons de près avec ceux-ci. »

Tous les pastoureaux, l'esprit troublé comme s'ils avaient été mordus par un serpent, avaient les yeux fixés sur Hari, immobiles comme des statues. Alors Balaram dit à Nanda : « Père, pourquoi vous affliger ainsi ? Nous aussi, nos affaires terminées, nous retournerons dans quelques jours. Nous vous faisons partir les premiers pour que notre mère ne soit pas inquiète. »

Nanda répliqua : « Fils, venez d'abord avec moi ; après que vous aurez vu votre mère, vous serez libre de suivre votre voie. » En même temps il serrait les pieds de Krishna, éperdu, aveuglé, et ne pouvant contenir ses larmes.

Krishna, les voyant tous bouleversés, eut recours à son pouvoir d'illusion avec lequel il fascine le monde entier[1] ; il mit un bandeau sur l'esprit de Nanda et de tous les pastoureaux, puis il dit : « Père, pourquoi un si violent chagrin ? Voyez combien est faible la distance de Mathura à Brindavan ! Nous ne nous éloignons pas de vous pour que vous vous affligiez ainsi. Si nous vous envoyons en avant, c'est parce que nous pensons que les habitants de Brindavan peuvent être dans la tristesse. »

Nanda prit courage et partit ne laissant aux deux frères que quelques compagnons. Quand il arriva près de Jasoda, elle s'écria :

« O mon époux ! où avez-vous laissé vos fils ? Vous apportez des

[1] Toujours la Maïa du système Védanta.

habits et des bijoux! Vous aviez de l'or pur, et vous l'avez échangé contre du verre; vous avez laissé le nectar pour prendre du poison. Vous êtes comme l'aveugle qui, ayant trouvé la pierre philosophale, la jette, puis, apprenant sa valeur, s'arrache le front.

Sans vos enfants, que ferez-vous des richesses que vous avez apportées? O insensé! comment pourrons-nous passer des journées sans celui qui ne peut se dérober à nous un seul instant sans que nos cœurs se brisent. Comment avez-vous pu l'entendre parler de séparation? »

Nanda lui rapporta ce qu'avait fait et dit Krishna, et il conclut: « Femme, n'appelle plus Hari ton fils! Reconnais et adore en lui la divinité! »

Jasoda était ballottée entre deux courants contraires. Tantôt, soumise au pouvoir de l'illusion, elle croyait Krishna son propre fils, et s'abandonnait aux regrets et aux larmes; tantôt, éclairée sur la divinité, elle voyait en lui l'Être Suprême et chantait ses louanges oubliant tout chagrin, pendant que les habitants de Brindaban, dans l'excès de leur amour, l'exaltaient au-dessus de tout.

A Mathura les deux frères résidaient près de Vasudéva et de Dévaki qui étaient au comble de leurs vœux, comme un ascète qui recueille le fruit d'une longue pénitence. Ceux-ci, songeant que jusque-là leurs fils étaient restés au milieu des pâtres, dans une ignorance complète des rites et usages de leur caste, consultèrent le prêtre de famille, le Muni Garg, qui leur conseilla d'envoyer d'abord une invitation à tous les membres de la caste, puis d'investir les deux jeunes gens du triple cordon.

Après avoir reçu avec honneur les invités, les Brahmanes et les membres de la tribu de Yadu, Vasudéva accomplit les cérémonies prescrites par les Védas, fit tirer l'horoscope des deux frères et donna aux Brahmanes ce qu'il leur avait destiné lors de la naissance de ses fils: dix mille vaches avec des cornes d'or, des couvertures du dos en cuivre, des sabots d'argent, des housses

de soie. Après les réjouissances et l'accomplissement des rites, conformément aux Védas, on conféra à Krishna et à Balaram l'investiture du cordon du sacrifice.

Cela fait, Vasudéva les mit en route avec l'argent nécessaire pour aller étudier la sagesse (la science); ils se rendirent à la demeure du Richi Sandipan, éminent par son savoir et sa sagacité. Natif d'Udjein [1], il habitait alors Bénarès. En quelques jours ils apprirent avec lui les quatre Védas et leurs suppléments [2], les six Shastras [3], les neuf grammaires, les dix-huit Pouranas [4], les charmes, les amulettes, les incantations, la connaissance de l'avenir, l'astrologie, la physique, la copulation [5], la musique, la prosodie et ils possédèrent ainsi les quatorze sciences [6].

Un jour, les deux frères dirent, les mains jointes, à leur précepteur : « Seigneur ! quand bien même on y consacrerait plusieurs existences successives, on ne pourrait rendre l'équivalent de l'instruction donnée; pour celle que nous avons reçue de vous, dictez-nous la récompense que vous choisissez; lorsque nous vous en aurons donné une digne de vos talents, et que nous aurons reçu votre bénédiction, nous retournerons à notre demeure.

Sandipan consulta sa femme, en lui dévoilant le secret, qu'il avait deviné, de la nature de ses deux disciples, celle du Mâle primordial : « Quoi que nous leur demandions, ils peuvent l'accomplir en un instant. » Celle-ci dit alors : « Que Hari nous rende le fils que nous avons perdu. »

Alors Sandipan apprit à Krishna que, se baignant avec lui,

[1] Centre littéraire du Brahmanisme contre le Bouddhisme ; Benarès, capitale intellectuelle de l'Inde.

[2] Les Upanihads.

[3] Les six écoles Orthodoxes.

[4] Cette mention prouve que le Prem Sagar est postérieur aux dix-huit Pouranas.

[5] La copulation est une des quatorze sciences énumérées ; il existait donc des traités de cette science (Kama Soutras) avant la rédaction du Prem Sagar.

[6] Le détail de ces quatorze sciences qui formaient toute la science de l'époque enseignée par les Brahmes prouve que le Prem Sagar est relativement très moderne.

son fils avait été entraîné par une vague et n'avait jamais reparu, ayant été sans doute la proie d'un alligator ou de quelque monstre marin ; et il lui demanda de rappeler ce fils à la vie.

Krishna et Balaram montèrent sur leur char, et se dirigèrent vers la mer pour lui arracher le fils de Sandipan. Celle-ci, les voyant s'avancer en courroux, prit peur. Elle revêtit une forme humaine, réunit beaucoup de présents et, se montrant au-dessus de la surface des eaux, tremblante, elle dit humblement : « Seigneur, c'est une haute fortune pour moi que l'Être suprême m'ait visitée. Quel motif l'amène ici ? »

Quand Krisna le lui eut dit, la mer se défendit d'avoir enlevé l'enfant, et expliqua qu'un Assura du nom de Sankasur habitait dans son sein sous la forme d'une coquille qui tourmentait tous les êtres se mouvant dans l'eau, et emportait quiconque venait s'y baigner. Elle ajouta : « Peut-être a-t-il enlevé le fils de votre précepteur. Je ne sais s'il en est ainsi, que Votre Hautesse veuille bien entrer et voir. »

Krishna plongea aussitôt dans l'Océan et le fouilla. Il y découvrit Sankasur et le tua ; puis il lui ouvrit le ventre et vida les entrailles, mais il ne trouva point le fils de son précepteur ; alors il se repentit d'avoir mis à mort un être innocent, et, afin de réparer sa faute, il prit la coquille pour une de ses armes.

Continuant à s'avancer dans les profondeurs de l'Océan, il arriva à la cité de Yama, le souverain des morts. Cette région se nomme Santamani et son roi Dharma raj (le Raja du Dharma) [1].

Dès qu'il aperçut les deux frères, le Dharma raj se leva de son trône, alla au-devant d'eux, les introduisit avec respect, les fit asseoir sur des trônes, leur lava les pieds, goûta l'eau semblable à du nectar qui avait servi à cette purification et dit : « Heureuse région ! heureuse cité où l'Être suprême vient se manifester pour combler les vœux de ses adorateurs ! Qu'il daigne donner ses ordres ! son serviteur s'empressera de les exécuter. »

[1] Le mot Dharma doit être entendu ici dans le sens de : loi, règle, moralité.

L'Être suprême répondit : « Amène ici, et rends à la vie le fils de mon précepteur. Darma-Raja s'empressa d'aller chercher l'enfant, et dit avec humilité : « Gracieux Seigneur ! par votre faveur particulière, je savais depuis longtemps que vous viendriez prendre ici le fils de votre précepteur ; aussi l'ai-je gardé soigneusement jusqu'aujourd'hui sans permettre qu'il eût une renaissance. »

Puis il remit l'enfant aux mains de Hari.

L'Être suprême se hâta de le rendre à son père.

Ensuite les deux frères retournèrent à Mathura.

CHAPITRE XLVII

Krishna envoie Udho porter de ses nouvelles à Brindaban. Chants des Gopis.

Krishna, pensant à ses amis de Braj, fit venir Udho, son confident le plus intime, et lui dit : « Allez à Brindaban porter de ma part des nouvelles et des consolations à Nanda et à Jasoda, et à tous nos amis, et amenez ici ma mère Rohini.

« Dites à Nanda et à Jasoda qu'ils bannissent tout chagrin de leur cœur ; que, cessant de voir en moi un fils, ils me possèderont en eux en m'adorant comme la divinité. Quant aux Gopis qui, par amour pour moi, ont bravé les lois du monde et les Védas ; qui, jour et nuit, chantent nos amours et, nourrissant l'espoir de mon retour, ne vivent que pour moi, invitez-les à me considérer non plus comme un époux, mais comme la divinité. Ainsi unies, la douleur de la séparation cessera pour elles. »

Krishna remit à Udho une lettre remplie des mêmes consolations et invitations, et le chargea d'en faire à tous la lecture. Puis il lui fit mettre ses propres habits, ses ornements et sa couronne, et le fit partir sur son char.

En approchant de Brindaban, il fut ravi de la vue des oiseaux variés, qui dans les arbres, sous les voûtes ombreuses de la forêt, modulaient de délicieux accords, et par celle des vaches de toute couleur, éparses de tous côtés, et des pastoureaux et pastourelles, avec leurs enfants qui chantaient les louanges du divin Krishna.

Nanda accueillit Udho avec une joie extrême, et lui prodigua tous les soins de l'hospitalité la plus attentionnée.

Puis il lui demanda :

« Comment se trouve mon fils dont vous êtes l'inséparable? Se souvient-il toujours de moi? Nous souffrons beaucoup de son absence. En nous quittant, il nous a promis un prompt retour. Depuis lors, il s'est écoulé beaucoup de temps. »

« Chaque jour, Jasoda, après avoir baratté le lait et extrait le beurre, le met en réserve pour Hari. — Pense-t-il toujours à elle et aux jeunes femmes de Braj qui sont remplies d'amour pour lui. »

Après un intervalle, Nanda ajouta :

« Maintenant qu'il a exterminé le puissant Kansa et tous les siens, pourquoi Krishna nous a-t-il oubliés ? »

Alors survint Jasoda, bouleversée, toute en pleurs : « Dites-moi, illustre Udho, comment Hari a-t-il pu s'attarder tant de jours loin de nous? Quel message envoie-t-il? Quand viendra-t-il nous voir? »

Pour réponse Udho leur lut la lettre qu'il portait, puis il les exhorta en ces termes : « Qui peut dire la gloire de ceux chez lesquels la divinité a eu une naissance et qui ont été témoins des jeux de son enfance? Haute est votre fortune! Le créateur de Siva et de Brahma, le mâle primordial et éternel, qui n'a ni père ni mère, ni frères ni parents, a été traité et considéré par vous comme un fils et vous pensez à lui constamment, ayant mis en lui toute votre tendresse. Peut-il être jamais séparé de vous? Il est dit :

« Hari est toujours avec ceux qui l'aiment, puisque par amour pour les hommes il s'est incarné. Pour lui, il n'est point d'ennemi ni d'ami ; il n'est personne de trop grand ni de trop petit. Quiconque l'adore en ayant toujours l'esprit plein de sa dévotion aura la société d'Hari et sera son serviteur uni. Telle une noire abeille qui a pris un insecte le pétrit dans sa propre forme [1]. »

[1] Cette citation remarquable pourrait figurer presque sans changement dans un livre mystique chrétien.

« De même que la noire abeille femelle est renfermée à l'intérieur de la fleur de lotus, et que le mâle reste toute la nuit bourdonnant au dessus, sans s'éloigner un seul instant, de même, si quelqu'un manifeste son amour pour Hari et concentre sur lui toutes ses pensées, Hari le modèle a sa ressemblance et reste toujours avec lui. »

Udho ajouta : « Maintenant ne regardez plus Hari comme votre fils, mais comme la divinité. Le sondeur des secrets, le bienfaiteur de ses serviteurs, l'Être suprême viendra se manifester à vous et accomplir vos désirs. N'ayez aucune inquiétude à cet égard. »

Le lendemain, de très bonne heure, Udho prit un bain dans les flots sacrés de la Yamuna ; après avoir accompli tous les rites de la purification, il récita à voix basse tous les noms de la Divinité (litanies de Hari).

A ce moment, toutes les jeunes femmes de Braj se levèrent, balayèrent et purifièrent chacune sa maison, y étendirent de la bouse de vache fraîche [1], firent l'offrande de l'encens et des lampes allumées, et se mirent à baratter le lait.

Le barattement faisait le bruit du tonnerre. Elles chantaient et frappaient du pied en cadence. Quand elles eurent tiré le beurre et accompli les rites et devoirs domestiques, toutes les belles de Braj partirent pour la provision d'eau à la Yamuna [2].

Toutes, les pensées fixées sur le Bien-aimé, affolées de son absence, se mirent à chanter pendant le trajet les louanges de l'Être suprême.

L'une disait : « Je viens de voir Krishna. »

Une autre : « Il s'est dérobé et s'est caché venant par derrière, il a saisi mon bras ; Hari est là-bas debout à l'ombre d'un banian. »

[1] Ce sont les occupations matinales journalières de toutes les dames indiennes, même les plus riches et dans les plus grandes villes.

[2] Toutes les femmes mariées vont chercher l'eau pour la provision du jour.

Une dit : « Je l'ai vu traire les vaches. » Une autre : « Il s'est montré à moi à la pointe du jour. » Une autre affirme : « Il fait paître le bétail ; écoutez, il joue de la flûte. N'allons pas par ce chemin, sœurs. Le petit Krishna nous demandera l'aumône ; il brisera nos cruches, et en dénouera les cordes [de suspension] et, d'un seul regard il nous ravira notre sens. Il s'est caché quelque part, il va accourir. Alors comment pourrons-nous le découvrir ? »

Ainsi discouraient en chemin les jeunes femmes de Braj au désespoir d'être séparées de Kṛishna.

CHAPITRE XLVIII

Udho s'acquitte de son message auprès des Gopis. — Leur désespoir. — Il retourne à Mathura.

Chemin faisant, les Gopis aperçurent de loin Udho qui revenait du bain sur le char et avec le costume de Krishna, et regardait de leur côté. Elles s'arrêtèrent et mirent à terre les cruches qu'elles portaient sur leur tête. L'une d'elles apprit à toutes qu'Udho était arrivé la veille porteur d'un message de Krishna.

Comme elles se trouvaient dans un lieu solitaire, elles coururent, sans garder aucune réserve, à la rencontre d'Udho qu'elles connaissaient pour un ami de Krishna, et, les mains jointes, entourèrent son char de tous côtés. Voyant leur amour, Udho en descendit. Alors les femmes le firent asseoir à l'ombre d'un arbre, puis s'assirent tout autour de lui, et lui dirent très affectueusement :

« Merci, Udho, d'être venu nous apporter des nouvelles de Madho[1]. Vous n'avez jamais quitté Krishna ; dites-nous de quel message il vous a chargé. Il vous a envoyé seulement pour son père et sa mère. Nous lui avons donné tout ce que nous pouvions donner; nos âmes sont rivées à ses pieds. Lui ne poursuit que ses desseins personnels. Son départ nous a toutes, sans excep-

[1] Nom de Krishna, qui vient de madhu, miel.

tion, plongées dans la douleur. Hari nous a abandonnées comme l'oiseau abandonne l'arbre qui n'a plus de fruits. Nous nous sommes données entièrement à lui, mais lui ne nous a jamais appartenu.

Une bergère, voyant une noire abeille posée sur unè fleur, fit semblant de s'adresser à elle, et dit à Udho :

« O faiseur de miel! Tu as bu le suc des pieds de lotus de Madhar; de là ton nom de Madhukar (faiseur de miel) et tu es l'ami d'un trompeur. C'est pour cela qu'il t'a pris pour messager. Ne touche pas nos pieds, car nous savons que tous ceux qui sont de couleur bleue sont des trompeurs. Tel tu es, tel est Krishna. Ainsi ne nous salue pas. De même que tu voles de fleurs en fleurs, pour boire leur suc, sans jamais te fixer à aucune, de même Krishna fait l'amour, sans être fidèle à personne. »

A peine avait-elle achevé ces mots qu'une seconde abeille noire survint ; ce que voyant, Lalita (une autre jeune femme) dit :

« O abeille! va bien loin, et redis ces paroles dans la ville de Mathura où le divin Krishna se prélasse avec la bossue sa compagne.

« Pourquoi parler d'une existence (actuelle). Vous avez eu les mêmes agissements dans vos existences successives. Le roi Bali vous avait tout donné, et vous l'avez relégué à Patal. — Et la vertueuse Sita, vous l'avez chassée malgré son innocence. Auprès de ce qu'elle a souffert, notre souffrance n'est rien. »

Alors les Gopis, les mains jointes, d'adresser à Udho cette prière :

« Illustre seigneur! loin de Krishna, nous sommes des veuves, emmenez-nous avec vous. »

Udho répondit : « Ecoutez avec attention le message dont m'a chargé pour vous le divin Krishna :

« Il est écrit : *Si vous renoncez au plaisir sexuel pour pratiquer la dévotion, je ne me séparerai jamais de vous*[1].

« Et Krishna a dit : « Si, nuit et jour, vous concentrez vos pensées sur moi, en retour vous me serez chers plus que personne. »

Udho ajouta :

« Celui que tous exaltent comme l'Un, l'Invisible, l'Impénétrable, à vos yeux est votre époux ; de même que l'eau, la terre, le feu et l'air résident dans le corps, de même l'Être suprême habite en vous, mais, par l'effet de l'Illusion (Maya), paraît séparé. Ne détachez pas un instant de Hari votre souvenir et vos pensées, il reste toujours accessible à ses fidèles, tandis que le contact annihile la perception et la méditation. C'est pour cela qu'il a fixé loin d'ici sa demeure. Lorsque, aux sons de sa flûte, vous êtes accourues pour partager ses jeux, il s'est dérobé à vous quand vous avez mis en oubli sa divinité ; il a apparu de nouveau quand vous avez fixé vos pensées sur lui. »

Alors les Gopis en colère de s'écrier : « C'en est assez, vous pouvez vous retirer. Vous nous parlez de science, de dévotion, de sagesse ; vous nous dites de renoncer à la méditation, et vous nous indiquez le ciel. Celui dont nous avons partagé les jeux, qui donc l'appelle Narayana ? Celui qui, depuis son enfance, a fait nos délices, comment est-il devenu l'Invisible, le Non-vu ? Celui qui possède toutes les qualités et toutes les beautés de la forme, comment peut-il être sans qualité, sans forme ? Puisque son corps chéri enserre nos âmes, comment prêter l'oreille à vos paroles. »

Une des Gopis, après réflexion, dit : « Ecoutez Udho, sœurs, sans le contredire, et fixez les yeux sur sa figure. » Une autre dit : « Ce n'est pas sa faute ; c'est Kubja qui l'a envoyé et il

[1] Cette citation prouve qu'une partie des dévots krishnaïstes pratiquaient la chasteté.

nous chante la chanson qu'elle lui a apprise. Jamais Krishna ne tiendrait le langage qu'a tenu Udho depuis son arrivée à Braj. Ses paroles nous déchirent comme des épines. Il nous invite à renoncer au plaisir sexuel et à pratiquer la dévotion. Krishna peut-il avoir tenu ce langage? La répétition à voix basse du nom de la divinité, la pénitence, l'abstinence, les vœux, les observances religieuses, tout cela, ce sont les pratiques des veuves. Puisse le jeune Krishna vivre une série d'âges, lui qui verse le bonheur sur nos têtes. Quelle est la femme qui fait usage des cendres, de la fiente de vache quand son mari est en vie? Dis-nous où existe cette coutume? Pour nous, les vœux, la dévotion, le jeûne consistent à contempler avec un amour incessant les pieds du fils de Nanda; qui peut nous en blâmer? O Udho, c'est à Kubja que nous devons tous ces agréments que tu nous débites. »

Quand celui-ci eut entendu de la bouche des Gopis ces paroles pleines d'amour pour Krishna, il regretta mentalement de leur avoir parlé de pénitence [1] et avec un sentiment de honte, la tête basse, il garda le silence.

Alors un pastoureau demanda: « Comment se porte Balbhad? Garde-t-il notre souvenir et les amitiés de son enfance? »

Répondant à cette question une Gopi dit :

« Nous ne sommes que des femmes de pâtres rustiques, et les femmes de Mathura sont séduisantes; captivé par elles Hari se livre au plaisir. Comment penserait-il à nous? Depuis qu'il réside à Mathura, il est l'époux d'autres femmes. Si nous avions prévu cela, nous ne l'aurions pas laissé partir. Mais, aujourd'hui, pourquoi de stériles regrets? Mieux vaut surmonter notre chagrin, et

[1] Cela paraît avoir pour but d'enseigner la substitution de l'amour divin à la pénitence.

garder l'espoir du retour promis. Pendant huit mois, la terre, les montagnes et les bois, dans l'attente des nuages aquifères, endurent la chaleur du soleil; puis ils sont rafraîchis par la pluie; nous aussi, nous recevrons la visite de Hari qui étanchera la soif de nos cœurs. »

Une autre Gopi objecta : « Hari a atteint son but; il a exterminé Kansa et pris les rênes de l'État. Pourquoi viendrait-il à Brindaban ? Comment renoncerait-il à la souveraineté pour faire paître des vaches? Ne comptez plus, ô mes compagnes, sur le retour promis. Nous n'avons plus le tourment du doute, mais bien celui du désespoir. » Une autre répliqua : « Pourquoi renoncerions-nous à l'espoir de voir Hari?...

« Ici les bois, les collines, les rives de la Yamuna, tous témoins des jeux folâtres de Krishna, nous reproduisent la vivante image du maître de notre âme. » Elle ajouta :

« Braj est devenu un océan de douleur, ou plutôt c'est un navire englouti dans l'abîme du désespoir de la séparation. Quand Krishna viendra-t-il au secours de l'équipage? A-t-il pu oublier qu'il est le seigneur des Gopis? Ce nom ne le fait-il pas rougir de son abandon? »

Ému de tant d'amour, Udho, au fond du cœur, approuvait les pastourelles. Elles l'accompagnèrent avec tous les honneurs possibles jusqu'à sa demeure où, après avoir pris du repos et un repas, il s'entretint longuement avec elles de Hari. Alors toutes, lui témoignant beaucoup de vénération et lui présentant des offrandes [1],

[1] Il est d'usage dans l'Inde, quand on fait visite à un supérieur, de lui présenter une légère offrande sans valeur (par exemple une orange) en signe d'hommage.

le prièrent humblement de rapporter à Hari ces paroles : « Seigneur ! vous nous témoigniez naguère beaucoup d'amour ; vous nous preniez par la main, et vous nous emmeniez dans vos excursions. Aujourd'hui que vous possédez le pouvoir royal, vous nous avez, par une lettre écrite à l'instigation de Kudja, une femme de Mathura, recommandé la pénitence. Nous, pauvres femmes, ignorantes des rites sacrés, à qui notre précepteur n'a même pas appris la prière mystique d'initiation au dieu patron [1], comment aurions-nous pu acquérir le discernement spirituel ?

« Pendant que nous lui donnions l'amour de notre enfance, qu'avons-nous appris des pratiques de la pénitence ? Hari ne nous a-t-il pas, par son départ, infligé la pénitence ? Notre vie s'en va ; qu'il vienne la sauver ! »

Après avoir consacré quelques jours de dévotion au mont Gandarban et à chacun des lieux témoins des jeux et exploits de l'enfance de Krishna, Udho partit pour Mathura avec Rohini, chargé par Nanda, Jasoda et tous les habitants de Bradja de transmettre à Krishna les plus touchantes, les plus instantes prières pour son retour parmi eux.

A son arrivée, Udho rendit compte de son message en ces termes :

« Seigneur, je ne saurais dépeindre la beauté de Bradja et l'amour de ses habitants pour vous ; vous êtes toute leur vie ; nuit et jour vous occupez toutes leurs pensées, *et la dévotion des Gopis pour vous, dont j'ai été témoin, équivaut à une adoration parfaite avec toutes ses cérémonies. Je leur ai fait part de votre exhortation à la pénitence ; mais c'est d'elles que j'ai appris le secret de l'adoration* [2]. »

[1] Dieu patron ou lare principal. Tous les matins la femme Hindoue doit faire l'adoration aux dieux lares, principalement au patron de la maison ; ce culte lui incombe spécialement.

[2] Tout ce long chapitre est le développement et la démonstration par un exemple de ce dogme essentiel et tout à fait caractéristique du Krishnaïsme : « L'amour (même charnel) de Krishna vaut tout et tient lieu de tout. » Quant à l'adoration, elle est admirablement définie par le Baghavata Gitta, page suivante.

Udho ajouta : « Inutile de vous en dire davantage. Votre Hautesse connaît les secrets de tous les cœurs. Tout ce que j'ai vu est renfermé dans ces mots : tout ce qui existe à Bradja d'animé ou d'inanimé est désolé de votre absence et ne vit que de l'espoir du retour promis par vous. »

ADORATION

1. Aum, Lui, le Bien. Telle est la triple désignation de Dieu. Les théologiens n'accomplissent jamais les actes du sacrifice, de la charité et des austérités, fixés par la règle, sans prononcer le mot : Aum.

2. Pour tout acte de vérité ou digne d'éloge, pour la persévérance dans la piété, la charité, on emploie ce mot : le Bien.

3. *Mais tout sacrifice, tout présent, toute pénitence, toute action accomplie sans la foi n'est rien dans cette vie ni dans l'autre.*

Là où est le maître de l'union mystique, Krishna, là aussi est le bonheur, la victoire, le salut.

Que tous les êtres soient heureux !

Cet acte d'adoration, avec une conception au fond impersonnelle de dieux ou panthéiste, est d'une grande élévation. Dieu confondu avec le bien jusque dans la définition est une conception très belle, très saisissable, à l'inverse du Brahma immuable ou de l'Ame universelle, pures abstractions métaphysiques, complètement stériles pour l'humanité et pour les œuvres. Le Bouddhisme avait prêché le Bien pour lui-même et au nom d'une sorte de destin moral. Le Néo-Brahmanisme le personnifie et en fait le principe d'action à la fois le plus fécond pour tous et le plus accessible à tous. C'est grâce à cette transformation autant qu'à la ténacité des Brahmes que le Brahmanisme a pris le dessus sur le Bouddhisme en l'accusant, et qu'il a pu continuer les œuvres grandioses que celui-ci avait inaugurées pour la religion et le bien public avec les ressources que fournissait à la communauté religieuse, par le renoncement bouddhique, la libéralité des fidèles. Les dons pieux ont cessé d'être uniquement comme autrefois des présents aux Brahmes et ont concouru au développement de la civilisation brahmanique.

Malheureusement, tout en préconisant les actes, Krishna met au-dessus de tous la Foi, c'est-à-dire dans les conditions où se trouvait l'Inde, presque toujours la superstition qui se passe de moralité.

Remarquons d'ailleurs que le premier alinéa du verset 3 est un principe commun à toutes les religions révélées, sauf que le christianisme admet le salut pour les non-croyants de bonne foi et vertueux.

En remplaçant Krishna par Jésus, le second alinéa serait du mysticisme chrétien. Le dernier alinéa, le mot de la fin est tout à fait bouddhique.

CHAPITRE XLIX

Visites de Krishna à Kubja et à Akrur.

Un jour, le divin Krishna, le bienfaiteur de ses serviteurs, pensa à l'amour de Kubja pour lui et voulut tenir la promesse qu'il lui avait faite ; il alla chez elle, accompagné d'Udho.

A son arrivée Kubja étendit des tapis de soie à ses pieds et se tint debout devant lui au comble de la joie ; les mérites qu'elle avait amassés dans toutes ses précédentes existences produisaient leur fruit. Elle fit asseoir Udho et introduisit Murari dans l'appartement intérieur.

De belles peintures en décoraient les murs ; un tapis éblouissant couvrait le parquet ; on remarquait surtout un magnifique lit orné de fleurs. Hari se reposa dans cette pièce, Kubja passa dans une autre où elle se frotta elle-même d'onguents odorants, se baigna, se purifia, peignit sa longue chevelure, fit une attrayante toilette et mit ses plus riches bijoux, se para de la tête aux pieds, mâcha du bétel et se parfuma. Puis elle s'en vint vers Krishna avec l'ardeur amoureuse de Rati (la déesse de l'Amour) approchant son époux. Par modestie, elle se voila et, intimidée par la première entrevue [1], elle resta debout, en silence, à part. La voyant ainsi, le divin Krishna, la racine du bonheur, la prit par la main, l'assit sur lui et satisfit pleinement l'amour de cette belle.

[1] L'intimidation dans une première entrevue est obligatoire pour les dames de l'Inde; pas un auteur hindou ne l'oublie en pareil cas.

Puis il se leva, s'en vint vers Udho, les yeux baissés et souriant pour ne pas trahir un peu de confusion.

Le même jour Krishna se rendit avec Balaram à la demeure d'Akrur et lui dit : « Oncle paternel ! par l'effet de votre mérite religieux, tous les Assuras sont détruits. Mais il nous reste au cœur une inquiétude ; nous apprenons que Pandou est monté au Baïkounta (paradis de Vichnou) et que nos cinq frères sont aux mains de Duryodhan qui leur fait souffrir beaucoup de maux. Notre tante paternelle Kunti est très affligée ; quel autre que vous peut la consoler ? »

Akrur répondit : « Que Votre Hautesse ne s'inquiète point à ce sujet. Je vais me rendre à Hastinapur pour les réconforter tous ; je vous apporterai des nouvelles de ce qui se passe dans cette ville. »

Chapitre XLVIII du livre X du Baghavata Pourana (Hauvelte Besnault).

1. Le bienheureux à qui rien n'échappe de ce qui se passe en qui que ce soit, voulant être agréable à la parfumeuse qui se consumait d'amour pour lui, se rendit à sa demeure.

2. La maison était remplie de meubles du plus grand prix, riche en objets propres à allumer les sens, décorée de guirlandes de perles, de banderolles de baldaquins et de lits, et embaumée par le parfum de l'encens, les torches odorantes et l'arome des guirlandes de fleures.

3. En voyant Aschyuta entrer dans sa demeure, la parfumeuse se leva avec empressement; elle vint à sa rencontre suivant l'usage, entourée de ses compagnes, et lui offrit le siège le meilleur et autres marques de respect.

4. Uddhava, traité pareillement avec les égards dus à son caractère, s'assit par terre, et Krishna, après avoir touché à son siège, se conformant aux usages de ce monde entra dans une chambre d'une blancheur éblouissante, d'une merveilleuse richesse.

5. Trivakra se baigna, se couvrit de parfums, mit son voile, ses parures et sa guirlande, se parfuma de bétel et autres essences, pareilles à l'ambroisie ; puis, sa toilette achevée, elle se présenta devant Madhava en le regardant avec une joie pudique et un sourire coquet.

6. Krishna l'appela et, comme elle hésitait par prudence devant ce tête-à-tête nouveau, prenant la main de la belle chargée d'anneaux, il la fit asseoir avec lui sur le lit et goûta le bonheur avec elle pour le faible mérite du don qu'elle lui avait fait de quelques parfums.

7. Cependant le mal d'amour qui lui brûlait les seins, la poitrine et les yeux résistant encore aux baisers dont elle couvrait les pieds d'Ananta, elle prit dans ses bras, pressa entre ses deux seins le bien-aimé, celui qui est la félicité incarnée, et elle fut guérie de ses longues souffrances.

8. Elle était unie, pour lui avoir donné un parfum, à celui qui dispose du bonheur suprême, au souverain Seigneur si difficile à approcher, et voici ce qu'elle lui demanda, hélas ! dans son aveuglement [1].

9. Elle lui dit : « Reste ici pendant quelques jours, ô bien-aimé, goûte le bonheur avec moi ; je n'ai pas la force de m'arracher à tes embrassements, héros aux yeux de lotus.

10. Celui qui dispose souverainement de toutes choses lui accorda le plaisir qu'elle souhaitait, et, la comblant des attentions dont il est prodigue pour les siens, il retourna en compagnie d'Udavana à sa demeure fortunée.

[1] Elle croyait à la réalité du plaisir et de tous les phénomènes qui se produisaient dans ses rares rapports avec Krishna, tandis que cela n'était qu'illusion. Théories du Védanta et du Bagavata Gitta.

CHAPITRE L

Akrur se rend à Hastinapur auprès des Pandavas. A son retour à Mathura, il rapporte à Krishna leurs nombreux griefs contre Dhritarashtra.

Arrivé à Mathura, Akrur rendit d'abord visite au roi Duryodhan qui, après les compliments de bienvenue, lui dit :

« Comment vont Sursen et Vasudéva, Krishna et Balaram ? Le roi Ugrasen ne fait rien pour personne, ne se soucie de personne. Par le meurtre de son fils, il règne en maître absolu. »

Ce langage indisposa Akrur ; pour ne plus avoir rien de semblable à entendre, il quitta immédiatement la cour de Duryodhan et, en compagnie de Bédur, se rendit près de Kunti qu'il trouva en larmes. Il lui adressa cette consolation : « Mère, personne ne peut vaincre le destin, ni se soustraire à la mort ; mais l'âme revêtant un corps ressent la douleur et le plaisir[1] ; il ne faut donc pas s'affliger, car on ne gagne rien aux tristes pensées, rien que l'égarement de l'esprit. »

Kunti s'informa de Vasudéva et de tous les siens et ajouta : « Krishna et Balaram se souviennent toujours des cinq frères, Bhima, Yudhischtira, Arjuna, Nakul et Sahadéva qui sont plongés dans une mer de chagrins. Quand viendront-ils pour les proté-

[1] Cette phrase est une sentence banale qu'on trouve dans tous les livres philosophiques ou religieux et dans presque toutes les bouches.

ger ? Nous ne pouvons plus supporter les maux que leur inflige cet aveugle Dhritarashtra d'après les conseils de Duryodhan qui, nuit et jour, ne rêve que complots pour la ruine des cinq frères ; il y a quelques jours à peine, il a fait prendre du poison à mon fils Bhimsen. Tant que les Kauravas nourriront ces sentiments d'inimitié contre eux, à qui mes enfants pourront-ils recourir pour obtenir de l'affection ? Comment pourront-iis éviter une mort prématurée ? Telle est la cause du chagrin qui m'accable. Comment la faire connaître ? Je vis dans des transes continuelles, comme une biche affolée d'être séparée du troupeau.

« Les exterminateurs de Kansa et des Assuras sont mes seuls protecteurs.

« Va, frère, rapporte-leur ce qu'ont à souffrir Bhima, Youdhistra et Arjuna. »

Akrur réconforta Kunti en lui donnant cette assurance : « Mère, cessez vos craintes. Vos cinq fils deviendront puissants et illustres. Ils extirperont leurs ennemis, car le divin Govinda est de leur côté. » — Et il ajouta : « Le divin Krishna et Balaram m'ont envoyé pour vous tranquilliser et vous annoncer leur venue prochaine. »

Après s'être acquitté ainsi de son message et avoir rassuré Kunti, Akrur s'en vint vers Dhritarashtra et lui tint ce langage :

« Comment pouvez-vous, à votre âge, commettre pareilles injustices ? Cédant aux conseils de votre fils, vous avez détrôné votre frère et vous persécutez ses fils. Quels principes avez-vous, vous dont les actes sont si opposés au bien ?

Vous n'êtes pas aveugle seulement des yeux, vous l'êtes aussi du cœur. Vous avez perdu par le crime l'honneur de la famille. »

« Pourquoi, dans le bonheur et la prospérité, vous êtes-vous sans

aucun motif, emparé du royaume de votre frère? Pourquoi opprimer Bhima et Yudhisthira ? »

Emu de ces reproches, Dhritarashtra dit à Akrur en lui prenant la main : « Que puis-je faire? personne n'écoute ma voix ; tous ne prennent conseil que d'eux-mêmes. A leurs yeux, je suis comme dénué de sens. Voilà pourquoi je ne me mêle pas des affaires. A l'écart, seul, j'adore en silence ma divinité [1].

De retour à Mathura, Akrur rapporta à Ugrasen et Vasudéva les paroles des Pandavas qu'il avait trouvés émaciés par la souffrance, et dit respectueusement à Krishna et à Balaram :

« Seigneur, j'ai vu votre tante paternelle et vos cinq frères sous l'oppression des Kauravas. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Vous êtes le sondeur des secrets. Rien ne vous est caché des choses qui se passent à Hastinapur. »

Puis il s'acquitta du message de Kunti en répétant ses paroles, et se retira.

Après l'avoir entendu, Krishna et Balaram, qui sont le Dieu des Dieux, s'assirent à la manière des hommes (les jambes croisées à terre), plongés dans des pensées inquiètes, et se mirent à concerter des plans pour délivrer la terre de ses fardeaux.

[1] D'après les usages et règles de l'Inde le père doit présider à toutes les cérémonies religieuses. Les Kauravas commettaient donc une grave offense en laissant leur père à l'écart. Le langage prêté ici à Duryodhan est bien conforme à l'idée que le Mahabarata nous donne de la faiblesse de son caractère. Ce chapitre, qu'on pourrait à volonté détacher du récit général, ne paraît avoir pour objet que de rappeler le grand rôle joué par Krishna dans la guerre entre les Pandavas et les Kauravas.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE LI

Jurasindhu, Raja de Magadha, attaque Mathura avec une armée innombrable et est défait par Krishna. Il revient treize fois avec une nouvelle armée et subit autant de nouvelles défaites. A l'instigation de Narada, le régent de la mort s'avance contre Krishna à la tête d'une armée de Mlechtas et de Barbares. Krishna transporte tous les habitants à Dwarika, ville qu'il fait construire dans la mer.

Les deux reines, veuves de Kansa, étaient filles de Jurasindhu, Raja de Magadha; elles se retirèrent auprès de leur père et lui firent en pleurant le récit de la mort de Kansa et des Assuras. Celui-ci, fort irrité, dit à ses courtisans:

« Quel est ce haut personnage qui, surgissant de la famille de Yadu, a tué le puissant Kansa et les Assuras et a rendu mes filles veuves? Je vais marcher contre lui avec mon armée; je brûlerai la ville de Mathura avec toute la race de Yadu et j'amènerai ici Balaram et Krishna pieds et poings liés; ou bien je ne me nomme pas Jurasindhu. »

Il rassembla une armée composée de vingt-trois corps d'armée complets comptant chacun: 21,870 chariots, 21,870 éléphants, 109,350 fantassins, et 66,000 chevaux[1], chiffres prescrits par l'Akshauhini.

[1] Remarquons que ces quatre nombres évidemment officiels et sacrés sont tous divisibles par le nombre 30 et, par conséquent, par le nombre sacré 3.

Tel était le nombre des Assuras, et on ne finirait pas de décrire la force de chacun d'eux. A la vue de cette armée, au bruit de ses timbales, etc., les régents des dix régions tremblèrent, les dieux s'enfuirent au ciel, la terre fut ébranlée par le poids comme la toiture d'une maison. Jurasindhu après quelques jours de marche arriva devant Mathura, et l'investit.

Krishna et Balaram vinrent alors trouver Ugrasen, et lui demandèrent l'ordre d'attaquer eux-mêmes l'armée ennemie pendant que le roi, avec les descendants de Yadu, défendrait le corps de la place.

Krishna raffermit tous les habitants de Mathura affolés par la crainte.

Puis les deux frères montèrent sur deux chars que les dieux avaient envoyés pour eux, remplis de toutes sortes d'armes. Ils s'avancèrent au milieu de l'armée.

Voyant Krishna près de lui, Jurasindhu dit avec dédain : « Disparais de ma présence. Tu n'es pas un ennemi digne de moi, et contre lequel je puisse tourner mes armes. Je vais m'essayer avec Balaram. »

Krishna lui répondit : « Insensé et orgueilleux ! Quelle extravagance débites-tu ! Les vrais braves ne se vantent pas, mais montrent leur force dans l'occasion. Est-ce qu'on loue ceux qui se louent eux-mêmes ? Le nuage qui tonne ne verse pas de pluie. Cesse donc ton délire!

Ces paroles ayant mis Jurasindhu en colère, Krishna et Balaram se retirèrent et s'arrêtèrent à une certaine distance.

Jurasindhu les poursuivit avec toute son armée, vomissant mille menaces et mille injures. Alors les deux frères s'avancèrent de nouveau, puis s'arrêtèrent. Le divin Krishna se saisit de toutes ses armes, et Balaram du soc de charrue et du pilon [1]. Quand

[1] Soc de charrue et pilon, armes particulières de Balaram. Ces deux armes (le pilon servait à moudre le blé) indiquent que Balaram représentait l'Agriculture, tandis que Krishna figurait la vie nomade, pastorale et guerrière.

l'armée des Assuras les chargea, les deux frères s'élancèrent sur eux en poussant un cri, comme un lion fond sur une troupe d'éléphants, et se mirent à frapper avec leurs armes. Les troupes de démons les enveloppaient de tous côtés, et les enserraient comme des masses de nuages; les traits tombaient sur eux comme une pluie de fer. Krishna et Balaram se détachaient dans la mêlée, comme l'éclair qui perce les sombres nuages.

La plus grande partie de l'armée des Assuras était taillée en pièces; Baladéva descendit de son char et se mit à lier Jurasindhu. Krishna lui dit: « Laisse-le partir en vie, car il reviendra avec d'autres Assuras que nous exterminerons à leur tour. Si tu le tuais, tous les démons qui se sont enfuis ne reviendraient pas. Nous les détruirons, et nous déchargerons ainsi la terre de leur fardeau. »

L'Être suprême fit relâcher Jurasindhu, et celui-ci rejoignit ceux de ses sujets qui, par la fuite, avaient échappé au carnage.

Jetant les yeux de tous côtés, il dit désespéré: « Toute l'armée est dispersée ; comment survivre à l'excès de ma douleur? Je vais quitter mon palais et le pouvoir, et me consacrer à la pénitence. »

Alors son ministre releva son courage. « Vous venez de perdre une bataille; c'est la chance des armes. Nous réunirons une nouvelle armée, et nous enverrons au Swarga Krishna et Balaram et toute la descendance de Yadu. »

Dans ce moment, le divin Krishna et Balaram contemplaient le champ de carnage. Les chariots privés de leurs conducteurs nageaient comme des vaisseaux dans une mer de sang. Les éléphants entassés paraissaient comme des montagnes. Le sang coulait de leurs blessures comme des sources. Mahadéva (Siva) escorté de démons et de spectres, dansant et chantant avec transport, se faisait des guirlandes de têtes humaines qu'il mettait à son cou. Les démons femelles (sortes de harpies), les spectres et les ascètes

remplissaient de sang sans relâche les crânes et les vidaient. Les vautours, les chacals, les corbeaux posés sur les cadavres dévoraient les chairs en se les disputant.

Le vent réunit en un amas tous les cadavres et le feu les réduisit en cendres.

Peu après Jurasindhu s'avança avec une nouvelle armée aussi forte que la première. Krishna et Balaram l'écrasèrent et la mirent en déroute également. Treize fois encore Jurasindhu revint à la charge, autant de fois il fut battu et forcé de fuir.

Frappé d'une idée, Narada se rendit à la demeure de Kalyaman. Reçu par lui avec les plus grands honneurs, il lui dit :

« Personne que vous ne peut tuer Krishna et Balaram qui résident à Mathura. Jurasindhu n'y est point parvenu. Mais vous êtes immortel et tout-puissant, et Balaram et Hari ne sont que des enfants. »

Narada ajouta : « Celui auquel vous verrez des yeux de lotus, des traits admirablement beaux, des habits et une écharpe de soie, attachez-vous à lui, sans trêve ni merci, jusqu'à sa mort. »

En quelques jours Kalyaman rassembla trente millions de barbares incultes et épouvantables qu'on peut dépeindre ainsi : Bras et cou épais, dents très fortes, aspect sordide, yeux rouges comme les graines de l'*Abrus precatorius*. Avec cette armée, il assiégea Mathura. Le divin Krishna Chand[1], après avoir soutenu une attaque le premier jour, réfléchit que, le lendemain, il aurait en plus sur les bras l'armée de Jurasindhu, et se décida à quitter la place avec tout son monde. Il fit venir Viswakarna, et lui dit : « Va à l'instant construire dans la mer une ville qui puisse recevoir largement tous les descendants de Yadu ; mais ne leur révèle pas ce secret

[1] Le narrateur Sukadéva fait toujours suivre le nom de Krishna du mot Chand propre aux membres de la dynastie de la lune. C'est une sorte de qualification honorifique.

que les habitations qu'ils vont avoir ne sont pas leurs propres maisons actuelles, et en un instant transporte-les tous ici. »

Viswakarna s'empressa d'exécuter cet ordre ; en une seule nuit, il édifia dans la mer sur la coquille Sudarsan (coquille de Vichnou, voir le chap. LVII) une ville de douze yodamas[1], d'étendue, qu'il nomma Dwarika, et y transporta tous les Yadavas. A leur réveil, ils se retrouvèrent tous ensemble, y compris Ugrasen et Vasudéva avec Krishna et Balaram, ne pouvant pas imaginer comment ils étaient venus de Mathura dans la mer[2].

La tribu de Yadu ainsi installée à Dwarika, Krishna dit à Maladéva : « Maintenant allons défendre nos compagnons, et exterminer Kalgamann. » Puis les deux frères se rendirent dans le district de Bradj.

[1] Le yodama est d'environ quatre cos ou neuf milles. Quelques-uns le font de cinq milles.

[2] La fin de ce chapitre est évidemment la transformation d'un fait historique : l'abandon de Mathura par Krishna forcé de venir avec les Yadavas se fixer sur le bord de la mer.

CHAPITRE LII

Krishna fuit devant Kalyaman et l'attire dans une grotte où ce dernier réveille Muckund qui le consume d'un regard. Krishna livre bataille à Jurasindhu, puis fuit devant lui et occupe une montagne que Jurasindhu incendie. Krishna, qu'il s'imaginait avoir fait périr, retourne à Dwarika, Jurasindhu prend possession de Mathura.

Laissant Balaram à Mathura, Krishna, dans tout son appareil guerrier divin, passa devant le front de l'armée de Kalyaman. Celui-ci, le reconnaissant d'après la description que Narada lui en avait faite, lui cria :

« Où fuyez-vous, Murari ? C'est à moi que vous avez affaire aujourd'hui. Arrêtez-vous pour combattre. Je ne suis ni Kansa ni Jurasindhu ; j'exterminerai toute la race de Yadu. »

Et il se précipita à la poursuite de Krishna qui ne gardait sur lui que l'avance d'une coudée. Krishna l'attira ainsi très loin et finit par entrer dans une grotte de montagne où se trouvait un homme endormi. Il se dépouilla de sa robe de soie, en couvrit cet homme, et ensuite se cacha près de lui.

Kalyaman, pénétrant dans la grotte obscure, crut que l'homme endormi n'était autre que Krishna lui-même simulant le sommeil. Alors il lui donna un coup de pied en disant : « Fourbe, prétends-tu que je te laisse dormir tranquillement comme un honnête homme? Lève-toi que je te tue sur-le-champ ! En disant ces mots, il lui arracha la robe de soie. Le dormeur s'éveilla en sursaut et jeta sur Kalyaman un regard courroucé qui le réduisit en cendres.

Krishna savait que ce serait le sort de celui qui arracherait au sommeil le puissant et magnanime Muckund de la race des

Ikshwas dont la renommée comme destructeur des armées ennemies remplissait les neuf régions de la terre. Un jour, toutes les déités, tourmentées par les Assuras, étaient venues lui dire : « Protégez-nous contre les Assuras. C'est la coutume dans tous les siècles que les Kchattryas viennent au secours des déités, des Mounis et des Rishis opprimés. »

Muckund répondit à cet appel. Après qu'il eut combattu pendant plusieurs siècles, les dieux lui dirent :

« Vous avez besoin de repos ; mais vous n'avez plus ni biens, ni parents, ni foyer. Choisissez l'endroit qu'il vous plaira pour dormir paisiblement sans que personne vous éveille. Si quelqu'un, volontairement ou non, vous tire de votre sommeil, vous le réduirez en cendres par un seul regard. »

Lorsque Muckund eut consumé Kalyaman, l'océan d'amour, le bienfaiteur de ses dévots, se montra à lui dans toute la splendeur de son appareil divin, et, répondant à ses questions, l'instruisit de sa récente incarnation et de tout ce qui, dans les derniers temps, s'était passé à Mathura. Alors Muckund dit à Krishna : « Seigneur, celui qui est entré dans ce monde sans votre haute faveur ne peut sortir de ce puits ténébreux, notre demeure ici-bas ; je désire ardemment savoir ce que je dois faire pour obtenir cette sortie. »

Alors Krishna lui enseigna les moyens de gagner le salut :

« Pendant que tu as régné, la convoitise des terres, de l'argent et des femmes t'a fait commettre beaucoup d'actes injustes, et cette injustice adhérera à toi, tant que tu n'auras pas fait pénitence[1]. En conséquence, va-t'en dans la région du Nord et fais pénitence. Par là tu quitteras ton corps pour entrer dans celui de Rishi, et ensuite tu obtiendras la béatitude finale[2]. »

[1] C'est à peu près la théorie bouddhique du Karma.

[2] Telle est la théorie Krishnaïste de la transmigration et du salut; elle diffère très peu de la théorie bouddhiste. Il est remarquable qu'un Kchattrya n'obtient pas directement la délivrance, il faut qu'auparavant il renaisse Rishi, de même qu'un bouddhiste laïque n'obtient la délivrance qu'après avoir passé par l'état de religieux.

Reconnaissant que l'âge de fer était arrivé, Muckund prit congé de l'Être suprême, et se rendit à Badrinath[1] pendant que Krishna retournait à Mathura.

Les deux frères sortirent de la ville pour attaquer l'ennemi (firent une sortie contre l'ennemi). Quand Krishna eut exterminé tous les barbares, Balaram, par son ordre, fit charger sur des voitures et des bêtes de somme toutes les richesses de Mathura, et les dirigea sur Dwarika.

Cependant Jurasindhu s'avançait vers la capitale avec une armée composée de trente-trois corps complets. Les deux frères troublés sortirent de la ville et firent face à ce nouvel ennemi, puis ils fuirent devant lui (sans doute par un stratagème). Le roi, avec toute son armée, s'élança à leur poursuite. Ils gravirent le mont Gautan, haut de 11 yogamas, et s'arrêtèrent à son sommet.

Jurasindhu s'écria : « Maintenant ils ne nous échapperont pas. Mettons le feu à la montagne. »

Tous les Assuras entourèrent la montagne, la couvrirent partout de bois coupé aux environs, et jetèrent sur ces amas des paquets de chiffons imprégnés d'huile et de beurre clarifié, auxquels ils mirent le feu. La flamme s'étendit jusqu'au sommet de la montagne.

Les deux frères partirent pour Dwarika sans que personne vît ou sût rien, et la montagne fut reduite en cendres. Jurasindhu, croyant ses deux ennemis dévorés par le feu, fut au comble de la joie. Il entra à Mathura avec son armée, en prit la souveraineté, et y mit garnison ; puis il retourna à Maghada, se croyant délivré pour toujours de toute inquiétude. Krishna et Balaram fixèrent leur résidence à Dwarika.

[1] Ville et temple de la province de Srinagar.

CHAPITRE LIII

Mariage de Balaram avec la princesse Rewati. Krishna prétend à la main de Rukmini, fille du raja Bhismak, qui avait été promise au raja Sisupal.

Les descendants de Yadu vivaient prospères à Dwarika ; plusieurs firent remarquer à Ugrasen qu'il était temps de marier Balaram. Alors le roi, selon l'usage, fit préparer un mélange de riz, de safran et d'alun avec du vinaigre pour marquer le front, des grains de riz intacts tels qu'on les emploie pour les cérémonies religieuses, une monnaie d'argent et une noix de coco ; il remit le tout aux mains d'un Brahme et lui dit : « Divinité, cherchez une bonne famille, une maison illustre, contractez une alliance matrimoniale pour Balaram et revenez ici. » Le Brahme se rendit à la demeure du roi Rewat dans le pays d'Arnta, fiança Balaram à sa fille Rewati, et, choisissant un moment faste, obtint que les marques nuptiales pour le front seraient apportées par la main du brahme de ce roi, puis retourna à Dwarika en compagnie de ce brahme, pour informer Ugrasen de tout ce qui s'était fait à Arnta. Le roi Ugrasen très satisfait fit de riches présents au brahme du roi Rewat, et lui donna congé. Puis il se rendit en grande pompe au pays d'Arnta, avec Balaram et escorté de tous les descendants de Yadu ; et, après avoir célébré le mariage de Balaram, le ramena à sa demeure à Dwarika, accompagné de son épouse[1].

[1] Ces détails, assez insignifiants en eux-mêmes, présentent de l'intérêt parce qu'ils nous montrent la manière dont à cette époque se faisaient les mariages dans l'Inde. On voit que les intéressés n'étaient pas consultés ; il en est encore de même aujourd'hui.

Peu après Krishna se rendit avec Balaram à Kundalpur, capitale du pays de Vidharba sur lequel régnait le Raja Bhismak renommé dans toute l'Inde. À la naissance de sa fille Sita, les astrologues donnèrent à celle-ci le nom de Rukmini, et déclarèrent qu'elle aurait le plus heureux caractère, qu'elle serait un trésor de beauté, la rivale de Laksmi en bonnes qualités et l'épouse du mâle primordial[1]. Dans son enfance, elle jouait à toutes sortes de jeux avec ses compagnes. Elle avait l'œil de la gazelle, la voix du cocila, la peau de la couleur du champaka, et la figure belle comme la lune. Un jour qu'elle jouait à cache-cache[2], ses compagnes lui dirent : « Ruckmini, vous gâtez notre jeu quand vous êtes cachée avec nous dans un endroit obscur, votre figure semblable à la lune rayonne une lumière argentée qui décèle notre présence. »

La beauté de Rukmini augmentait chaque jour ; Narad en fut frappé, et s'en vint à Dwarika dire à Krishna : « Seigneur, la fille de Bhismak, roi de Kundalpur, est une merveille de beauté, d'amabilité et de toutes sortes de qualités ; elle est digne de vous. »

Depuis ce moment, Hari pensait à elle nuit et jour.

De son côté, Rukmini avait appris le nom et la renommée de l'Etre suprême. Un jour plusieurs mendiants[3] de différents pays étaient entrés à Kundalpur, chantant les louanges du divin Krishna, les jeux de son enfance et ses exploits. En les entendant, les habitants émerveillés se dirent entre eux : « Quand verrons-nous de nos propres yeux celui dont les récits ont charmé nos oreilles ? Les mendiants s'introduisirent dans la cour du palais, et se mirent à célébrer les hauts faits et les vertus de Hari. A ce moment :

La belle Rukmini était à un balcon. Le récit des exploits de Hari frappa ses oreilles. Elle fut captivée et émerveillée. Son

[1] Ces détails sont répétés par l'auteur à chaque mariage. Nous ne les donnerons que cette fois.

[2] Aujourd'hui le bérar.

[3] Les mendiants dans l'Inde ont un caractère sacré. La plupart sont des pèlerins ou appartiennent à quelque ordre ou quelque confrérie.

esprit fut fasciné, elle s'avança pour écouter plus attentivement, l'amour pénétra dans son sein. Cette belle fut agitée des plus douces émotions. Les vertus de Hari lui avaient enlevé la possession d'elle-même et la raison.

Depuis ce moment, elle fut toute à Hari. A tout instant du jour et de la nuit, quoi qu'elle fît, dans le sommeil comme dans la veille, elle s'absorbait dans sa pensée et chantait ses louanges. Chaque jour, en se levant à l'aube, aussitôt après ses ablutions, elle faisait une statuette de Parvati [1] (représentation en terre); puis, après avoir placé devant elle pour offrandes un mélange de riz, d'alun et de safran avec de l'acide, destiné à tracer des lignes sur le front, des grains intacts de riz et des fleurs, elle lui présentait de l'encens, des lampes, des aliments consacrés, les mains jointes, la tête inclinée, debout devant elle, et lui adressait cette prière :

« O Gauri (nom de Parvati), donne-moi pour époux le seigneur de la race de Yadu, et mets fin à mon tourment. »

Un jour, la voyant se divertir avec ses compagnes, son père se dit : « Je dois lui donner un époux. Il est écrit : « Quand dans une « maison il y a une fille adulte, les aumônes, les actes de piété, les « invocations, la pénitence ne portent aucun fruit, tant que la dette « des parents envers cette jeune fille n'est pas acquittée. »

Il réunit ses ministres et ses parents, et chercha avec eux quel était, parmi les princes de plusieurs états, celui qui pouvait remplir les conditions voulues. Plusieurs noms proposés ayant été écartés par le roi, son fils aîné Rukm lui dit :

« Le roi de la ville de Chanderi Sisupal est très puissant et à tous égards votre égal. Donnez-lui Rukmini pour épouse. » Rukmkes, le plus jeune fils du roi, fut d'un autre avis et proposa Krishna. Le

[1] Parvati, femme de Siva, déesse qui présidait au mariage.

roi l'approuva, exaltant la famille de Yadu dans laquelle était né Krishna, le mâle primordial.

Toute l'assemblée applaudit à cet éloge de Krishna, excepté Rukms qui se récria :

« Krishna est resté seize ans pâtre chez Nanda ; il gardait les vaches, grossièrement vêtu de laine et prenant sous un banian une nourriture sordide. Ce n'est qu'un rustre sans aïeux et dont la naissance est un mystère. Nous sommes une dynastie royale que tout le monde connaît et honore. Quels rois compte la famille de Yadu? Sa récente élévation n'a pas lavé la tache originelle. Krishna se reconnaît lui-même le sujet d'Ugrasen. Une alliance avec lui peut-elle nous faire honneur? Si nous lui donnons la jeune fille, on m'appellera le beau-frère d'un bouvier ; je perdrai mon nom et mes titres.

« Sisupal est un puissant monarque que tout le monde craint, et sa dynastie remonte très haut. Il faut lui donner ma sœur et ne plus jamais prononcer devant moi le nom de Krishna. »

Cette déclaration contrista toute l'assemblée ; mais tout le monde se tut, même le roi. Rukm envoya aussitôt le brahme de la famille royale à Chanderi pour conclure le mariage. Ainsi fiancé, le roi Sisupal, à la tête de son armée, accompagna le Brahme dans son retour à Kundalpur, et celui-ci en informa le roi Bhismack à son arrivée.

Très triste, le roi se résigna cependant et prévint la reine qui convoqua ses parents, et accomplit les premières cérémonies nuptiales.

Le roi, de son côté, donna aux ministres des ordres pour la fête.

Le bruit se répandit dans la ville que Rukmini avait été d'abord destinée à Krishna ; puis, par la malveillance de Rukms, fiancée à Sisupal.

On déploya la pompe ordinaire pour les noces. Des femmes chantaient et jouaient de divers instruments ; des Brahmes lisaient les Védas et accomplissaient les rites ; partout résonnait le double

tambour; partout on dressait des avenues d'arbres et de feuillage, et des arcs de verdure, avec des festons et guirlandes de fleurs; partout le pavé des rues était couvert de tapis somptueux et jonché de fleurs!

Rukmini reçut les compliments de ses amies : « Rukms t'a donnée à Sisupal; te voilà Reine. » Elle répondit en baissant la tête : « J'ai engagé mon cœur et ma parole au Maître du monde. » Puis elle fit venir un Brahme et le supplia de porter à Dwarika un message et de lui amener Krihsna comme fiancé. Elle le chargea pour lui d'une lettre pleine d'amour, et il dut lui répéter les paroles suivantes : « Vous êtes le sondeur des cœurs; vous pénétrez tous les secrets, de plus amples explications sont donc inutiles. L'honneur de votre suppliante est dans vos mains; préservez-le de toute atteinte, venez promptement visiter votre servante. »

Par la vertu de sa dévotion à Hari, le Brahme fut en un instant rendu à Dwarika. Il admira la situation de la ville, dominée de tous côtés par de hautes montagnes et des bois remplis d'animaux et d'oiseaux de toutes espèces, et de lacs limpides. Tout autour de la ville s'étendaient des jardins de bétel avec des puits, des roues et des picotes pour l'irrigation. La force et la magnificence de la ville répondaient à la beauté du site. Chaque maison était enguirlandée de fleurs et égayée par une joyeuse musique. De place en place, de rue en rue, on récitait les Pouranas[1] et on célébrait Hari. Les dix-huit classes[2] vivaient à l'aise, dans une heureuse tranquillité.

Le Brahme se présenta au palais de Krishna et lui fit savoir qu'il apportait une lettre de Rukmini pour lui. Krishna le reçut avec tous les égards et avec tous les soins de l'hospitalité la plus empressée. Avant qu'il eût pris tout le temps de se reposer, Krishna, ne pouvant contenir son impatience, l'interrogea sur son message. Le Brahme lui dit : « Trésor de grâce! depuis que la fille du roi

[1] Les Pouranas étaient donc considérés comme des livres sacrés du Vishnouvisme.

[2] On comptait donc, à l'époque où fut rédigé le Prem Sagar, dix-huit classes au lieu des 4 castes de Manou. Depuis, ce nombre a encore beaucoup augmenté.

Bhismak a appris votre nom et vos vertus, elle a nuit et jour tourné toutes ses pensées vers vous et a brûlé du désir de se consacrer au service de vos pieds de lotus. Une occasion favorable s'est présentée pour accomplir ce désir, mais on ne l'a pas saisie. » Après ce préambule, il raconta ce qui s'était passé dans le conseil tenu par le roi, et l'arrivée de Sisupal à Kundelpur. Puis il remit la lettre de Rukmini. L'Être suprême la prit avec amour et la pressa contre son cœur. Après l'avoir lue, il dit au Brahme : « Divinité, bannissez toute inquiétude, je vous accompagnerai ; j'exterminerai les Assuras et j'accomplirai les désirs de Rukmini. »

CHAPITRE LIV

Krishna enlève *Rukmini* le jour de ses noces.

Krishna vint trouver Ugrasen et lui dit : « Le roi Bhismak m'a écrit qu'il m'accorde la main de sa fille et m'a fait remettre la lettre par son gourou [1]. Permettez-moi de partir pour consommer ce mariage. » Le roi répondit : « Pourquoi avoir fixé votre cœur dans un pays si éloigné? Vous partez seul, Murari ! Vous pouvez avoir quelque querelle. Emmenez avec vous Balaram et mon armée, et revenez aussitôt après les noces. Ménagez votre vie. Beaucoup de belles voudront partager votre demeure. »

Krishna consentit seulement à être suivi de l'armée et partit en avance avec le Brahme, messager de Rukmini. A une certaine distance de la ville, il vit à droite de son char de nombreuses troupes de daims qui fuyaient, puis un lion et une lionne qui emportaient leurs proies en rugissant. Le Brahme déclara que ce présage pronostiquait le succès de l'entreprise de Krishna.

En arrivant à Kundalpur, il trouva toute la ville en liesse et magnifiquement ornée et pavoisée; après l'avoir parcourue, il fit dresser sa tente à l'ombre, dans le parc royal, et dit au Brahme : « Divinité! va de suite informer Rukmini de mon arrivée, afin qu'elle prenne courage et confiance; puis, tu me rapporteras les renseignements secrets qui me sont nécessaires pour arrêter mon plan. »

Tandis que Hari, de son côté, arrivait secrètement et seul, Sisupal, d'un autre côté, à la tête des Assuras, et Jurasindhu faisaient

[1] On voit que Krishna fait à Ugrasen un léger mensonge. Il l'excusait lui-même à cause de sa bonne intention. C'est bien là le caractère de l'Hindou et la duplicité qu'enseignent et pratiquent les Brahmes.

leur entrée dans la ville avec une pompe qui défie toute description, et une armée si nombreuse que, sous son poids, la terre vacilla sur le dos du serpent à mille têtes qui la soutient.

Le roi Bhismak vint à leur rencontre, leur rendit tous les honneurs, leur fit présent d'habits de noces, d'armes enchâssées de bijoux, de parures, d'éléphants, de chevaux, les conduisit aux appartements destinés aux hôtes, et les fit traiter somptueusement. Balaram et toute la tribu de Yadu apprirent à Dwarika que Sisupal devait épouser Rukmini et qu'il était avec son armée à Kundalpur, où Hari était allé seul. Aussitôt ils se mirent en marche et firent une telle diligence qu'ils rejoignirent Hari presque à son arrivée.

Rukmini, sur un balcon élevé, regardait de tous côtés, tremblant de tous ses membres, semblable à la lune qui pâlit devant l'aube [1]. Chaque moment redoublait son angoisse. Elle versait un torrent de larmes; son cœur désolé exhalait de profonds soupirs; enfin elle s'écria, dans son désespoir :

« Pourquoi Hari n'est-il pas venu? On le nomme le sondeur des secrets. Quelle offense ai-je commise envers lui pour qu'il m'oublie? Peut-être le Brahme n'est-il pas parvenu jusqu'à lui. Peut-être, me trouvant laide, a-t-il repoussé mon amour! Peut-être a-t-il eu peur en apprenant l'arrivée de Jurasindhu ici? C'est demain le jour du mariage. L'assura est déjà arrivé; si demain il prend ma main, comment la pécheresse que je suis pourra-t-elle vivre sans Hari? Les invocations mentales, la pénitence, les vœux, les actes charitables, rien ne m'a servi. Que faire maintenant? Où aller? Sisupal est venu pour la procession nuptiale! Pourquoi l'Être suprême, l'ami des affligés, n'est-il pas venu?

[1] La lune revient dans toutes les comparaisons, parce que dans l'Inde la lune et le clair de lune sont splendides.

Une compagne lui dit alors : « Rukmini ! prends courage et calme ton inquiétude. Le conquérant des cœurs, l'ami des affligés, viendra. Mon cœur me dit qu'en ce moment même on vient t'annoncer son arrivée. »

Elle eut à peine prononcé ces mots que le Brahme entra et dit : « Le divin Krishna est arrivé ; il campe dans le parc du roi et Baladéva le suit avec toutes ses forces. »

Rukmini, au comble de la joie, remercia son messager avec effusion. Puis le Brahme se rendit auprès du roi Bhismak et lui apprit l'arrivée de Krishna avec toutes ses circonstances. Le roi se leva aussitôt et se rendit au bosquet qui abritait le repos des deux frères. En entrant, il se prosterna si humblement que huit parties de son corps touchèrent le sol, et il dit : « *Hari! vous êtes la racine (le préféré) de mon cœur ; vous raconterai-je ce qu'ont fait mes ennemis?* Maintenant que vous êtes venu me visiter, mon souhait est accompli. »

Après avoir fait préparer un palais pour recevoir Hari, il rentra dans le sien plein d'anxiété. « Tout le monde, pensait-il, connaît les exploits de Hari, que va-t-il se passer ? »

Tous les habitants, chantant les louanges de Krishna, exaltaient l'Etre suprême comme le seul époux digne de Rukmini. Les deux frères, s'étant promenés dans la ville, furent acclamés, couverts de fleurs ; on se les désignait ainsi :

« C'est Balaram qui a des vêtements blancs ; c'est Caniyan[1] qui a un doukoula[2] de soie jaune, des pendeloques qui tremblent à ses oreilles, un diadème sur la tête et des yeux de lotus qui ravissent les cœurs. »

Ayant appris l'arrivée des deux frères, Rukmks menaça son père et avisa Sisupal et Jurasindhu de se tenir sur leurs gardes[3].

[1] Nom de Krishna qui signifie : de la couleur bleu sombre des nuages.
[2] Sorte de justaucorps, vêtement particulier de Krishna.
[3] Les noces à cette époque étaient souvent troublées; on y venait comme à un combat.

Ceux-ci se montrèrent fort inquiets, à cause des précédents exploits de Krishna et surtout de ses stratagèmes que personne ne pouvait deviner. Seul Rukms en parla avec mépris :

« Ce sont des Nomades qui erraient de forêt en forêt, chantant, dansant, jouant de la flûte, et faisant paître les vaches. Ces rustres ne connaissent rien à l'art de la guerre. Un instant me suffira pour mettre en fuite Krishna et Balaram avec toute la race de Yadu. »

Les deux rois passèrent une assez mauvaise nuit, et le lendemain, à la pointe du jour, ils préludèrent par diverses réjouissances à la procession des noces [1].

A la même heure, Rukmini se levait et envoyait à Krishna, par un Brahme, cet avis : « Réservoir de grâce ! c'est aujourd'hui que se célèbre le mariage ; quand il ne restera plus que deux heures de jour, j'irai accomplir l'adoration dans le temple de Dévi, à l'est de la ville, mon honneur est entre vos mains ; faites en sorte de le sauver. »

Après la première veille du jour, arrivèrent les jeunes filles attachées à sa personne et ses parentes. Elles placèrent Rukmini dans un carré de la cour du palais, pavé d'or et de pierreries et couvert de grosses perles ; elles la firent oindre d'huile, par les mains de huit femmes mariées et non veuves [2]. Après qu'on l'eut frottée avec une pâte parfumée et qu'elle eût pris un bain, on la para des seize ornements, on lui attacha les douze bijoux, on lui mit un corset rouge, et on la fit asseoir ainsi dans tous ses atours [3]. Lorsqu'il ne resta plus que quatre heures de jour, Rukmini, escortée de ses compagnes et de ses suivantes, se rendit au son de la musique pour faire ses dévotions, et le roi Bhismak envoya quelques-uns de ses gens avec elle pour la garder. A ceux-ci se

[1] Encore aujourd'hui, cette procession est très belle. Dans nos *Chants populaires du Sud de l'Inde*, nous en avons donné une description *de visu*.

[2] On sait que les veuves portent malheur.

[3] On voit que dans la toilette très compliquée d'une dame indienne entrent force bijoux et parure, mais très peu de vêtements.

jôignirent, avant l'arrivée au temple, les meilleurs guerriers de Sisupal envoyés par lui, par crainte de Krishna. Rukmini, dans ses atours presque divins, entourée de la troupe de ses suivantes, dans son palanquin enveloppé de rideaux de soie, rayonnait sur la masse de ces noirs démons, avec la beauté resplendissante de la lune couronnée d'étoiles au milieu des sombres nuages.

On arriva bientôt au temple de Dévi (la déesse). Rukmini fit les offrandes et l'adoration suivant les rites Védiques ; ensuite elle fit servir des mets excellents aux Brahmanes, leur donna de belles robes, et leur fit sur le front des marques avec le mélange consacré de riz, d'alun, de safran et d'acide ; puis, ayant fait adhérer à leur corps, à la place habituelle, des grains de riz intacts, elle leur offrit des présents, et reçut leur bénédiction.

Elle avait terminé toutes les cérémonies, et voyait avec anxiété l'heure du départ arrivée, lorsque le divin Krishna apparut sur son char, seul au milieu des démons qui brandissaient leurs armes. Une des suivantes montra à Rukmini la flamme de sa bannière flottante.

Transportée de joie, se penchant avec grâce sur le bras d'une suivante dans l'espoir de rejoindre Hari, souriante, elle s'avançait lentement au milieu de toutes ses compagnes, et brillait d'une indescriptible beauté.

A la vue de Hari, tous les gardes restèrent comme pétrifiés ; les rideaux du palanquin échappèrent de leurs mains ; la beauté éblouissante de Rukmini découverte les fascina.

Serrant l'arc de ses sourcils, tirant le cordon de cils de ses paupières lustrées de collyre, elle déchargea les traits de ses yeux ; elle tuait, et aussitôt après elle ressuscitait.

Les démons se tenaient extasiés devant elle, semblables à des statues ; le divin Krishna poussa son char au milieu d'eux, et vint se placer debout près de Rukmini. Elle lui tendit la main en bais-

sant les yeux ; l'Etre suprême l'enleva de sa main gauche et l'assit sur son char.

Tremblant de tous ses membres, le cœur palpitant, quittant tout, elle partit avec Hari, comme la Bairagi quitte sa maison, pour s'attacher à Krishna.

Rukmini, en effet, recueillait le fruit de ses invocations à voix basse, de ses vœux, de ses actes méritoires, et l'oubli de ses tourments récents.

Ses ennemis, tenant leurs armes sans en faire usage, la contemplaient.

L'Etre suprême l'emporta du milieu d'eux et partit : tel un lion entre dans une troupe de chacals, emporte sa proie et s'éloigne sans crainte en rugissant.

Au même moment, arriva derrière lui Balaram qui rejoignit Krishna avec son armée, faisant retentir les timbales et les autres instruments de musique guerrière.

CHAPITRE LV

Sisupal et Jurasindhu attaquent le ravisseur de Rukmini, et sont défaits. Rukms est battu à son tour et fait prisonnier. Krishna épargne sa vie à la prière de Rukmini, mais lui rase la moitié de la tête et l'attache à son char par les sept boucles de cheveux qui lui restent. Balaram le met en liberté, et il va fonder la ville de Bhojkatur. Noces de Krishna et Rukmini à Dwarika.

Lorsqu'il fut assez loin, Krishna voyant Rukmini confuse, et les yeux baissés, lui dit : « Belle, bannissez toute inquiétude. Par le son de ma conque, je dissiperai toute la crainte de votre cœur, et à notre arrivée à Dwarika je vous épouserai suivant les rites prescrits par les Védas. Alors il lui passa au cou son propre collier[1], et, l'ayant fait asseoir à sa gauche, il se mit à sonner de sa conque (coquille). Ce bruit éveilla en sursaut Sisupal et Jurasindhu et apprit à toute la ville que Krishna venait d'enlever Rukmini.

Les deux rois se mirent aussitôt avec leurs armées à la poursuite de Krishna, l'atteignirent et le provoquèrent au combat. Les deux frères firent face avec les Yadavas, et la bataille s'engagea. Rukmini tremblante, se cachant dans son voile, versait des larmes et poussait de profonds soupirs. Contemplant son amant, elle s'accusait intérieurement d'être la cause de ses périls. Le sondeur des secrets, qui lisait dans son cœur, la réconforta : « Je vais, lui dit-il, anéantir toutes les forces des Assuras, et délivrer la terre de ses fardeaux. »

[1] On sait que cet acte constitue le mariage chez les Hindous. Porter le thali (le collier) c'est le privilège et la marque distinctive de la femme qui a un époux.

Il y eut une affreuse mêlée ; cavalier contre cavalier, éléphant contre éléphant, char contre char. La musique guerrière, les hymnes des bardes, les chants des panégyristes excitaient les combattants ; les braves s'attaquaient ; les lâches fuyaient. On voyait des blessés, des corps sans tête, restés debout, frappant encore ; des adversaires s'entre-tuant tomber ensemble. Des éléphants abattus formaient comme des ilots sur le champ de bataille et leurs trompes paraissaient des alligators nageant dans des flots de sang.

Toute l'armée des Assuras tomba taillée en pièces comme les épis tombent sous la faux du moissonneur. Jurasindhu et Sisupal s'enfuirent avec les faibles restes de leur armée, et s'arrêtèrent loin du champ de bataille. Là, Sisupal dit à Jurasindhu : « Maintenant que nous avons éprouvé un tel désastre et que la gloire de notre race est ternie, nous ne pouvons survivre ; je vais me faire tuer en combattant. »

« Ou bien j'irai habiter la forêt ; je me ferai ascète et je renoncerai à tout. L'honneur perdu, où me montrer maintenant. Garder la vie, ce serait encourir la honte. »

Jurasindhu répondit : « Sire, il ne faut jamais se désoler du passé, puisque l'auteur du bien et du mal est un être en dehors de nous et de notre pouvoir. Nous sommes entre ses mains comme la marionnette entre les mains du jongleur qui la fait mouvoir. Il en fait ce qu'il veut [1].

« Il ne faut donc ni se réjouir dans la bonne fortune, ni s'attrister dans la mauvaise, mais *regarder tout comme un rêve* [2]. J'ai été vaincu dix-sept fois par Krishna, sans être abattu, et quand, dans

[1] C'est le fatum limité au passé, comme le faisaient une partie des Brahmes et aussi Pythagore ; la résignation à ce qui ne peut plus être empêché. Ce n'est pas le fatalisme absolu qui pense que l'avenir est réglé et immuable aussi bien que le passé.

[2] Toujours la théorie du Védanta. Le monde extérieur n'est qu'une apparence.

une dernière bataille, je le vainquis, je ne m'abandonnai pas à la joie. Il se réfugia sur une montagne que j'incendiai. Je ne sais comment il a échappé. On ne peut comprendre sa nature. »

Jurasindhu conclut : » Il faut supporter courageusement cet échec. Il est écrit : « *Quand la vie est sauve, le reste peut se recouvrer.* » Renoncez à votre résolution désespérée. »

La mère de Sisupal l'attendait ; elle avait tout préparé pour une fête. Mais quelqu'un éternua en sa présence, et son œil droit se mit à cligner [1]. Ce fâcheux augure lui fit branler la tête, et dans ce moment on vint lui annoncer : « Votre fils revient sans son armée ni Rukmini. » A cette nouvelle, la douleur lui ôta la voix.

Rukm, se promettant d'exterminer Krishna, rassembla une armée complète qu'il mit aux prises avec les Yadavas, se réservant de prendre seul Krishna et de l'amener vivant. Il poussa son char contre lui, vociférant : « Traître, rustre ! où as-tu appris à te conduire comme un prince ? Enfant, tu volais le lait et le beurre ; aujourd'hui tu voles une belle ! _

« Je ne suis pas un bouvier de Braj. » Disant cela, il tira de son carquois des flèches empoisonnées et en décocha trois avec son arc.

Le divin Krishna les fendit en deux et en fit autant des autres que lança son ennemi ; puis, bandant son arc, il envoya ses flèches avec tant de succès que le cocher et les coursiers du char furent balayés, et que l'arc de Rukm coupé en deux tomba de ses mains. Hari ensuite, de la même manière, mit en pièces successivement toutes les armes de trait que portait Rukm ; celui-ci furieux sauta de son char avec son bouclier et son épée, et fondit sur le divin Krishna comme un chacal affolé qui se précipiterait sur un éléphant, ou comme un insecte qui se jetterait dans une flamme. En

[1] C'est un des principaux mauvais présages pour les Hindous.

se dressant, il déchargea un grand coup de sa massue sur le char de Hari ; mais celui-ci le saisit de suite et, comme en se jouant, le lia. Il allait le tuer quand Rukmini intervint :

« Ne le tuez pas, c'est mon frère. Seigneur, épargnez votre esclave. Insensé et aveugle, comment pouvait-il vous reconnaître? Il vous prend pour un homme, vous, le dieu de toute dévotion, primordial et éternel, qui vous manifestez pour le bien de vos serviteurs ; vous le miséricordieux ! »

Et elle ajouta : « L'homme de bien ne s'occupe pas des offenses des idiots et des enfants, de même qu'un lion dédaigne les aboiements d'un chien ; en tuant Rumks vous plongerez mon père dans l'affliction, ce qui n'est point dans vos attributs. Partout où vous tournez vos pas, vous portez avec vous le bonheur aux êtres animés. On ne concevrait pas que Bhismàck, ayant un allié tel que vous, puisse perdre son fils. Vraiment vous avez agi en bon parent, en saisissant Rukms, le liant et le menaçant de la mort, l'épée en main.

Enfin, toute tremblante d'émotion, les yeux effarés, sanglotant elle se jeta palpitante aux pieds de Krishna et s'écria : « Seigneur, faites-moi l'aumône de mon frère et conquérez par là une grande gloire dans le monde. »

Ces mots et la vue de Rukmini suppliante dissipèrent la colère du divin Krishna. Il épargna la vie de Rukms et fit signe à son cocher. Celui-ci ôta au prisonnier son turban, s'en servit pour lui attacher les mains derrière le dos, puis il lui rasa la figure et une partie de la tête, lui laissant seulement sept boucles de cheveux par lesquelle il l'attacha derrière le char.

Alors survint Baladéva victorieux des Assuras. Voyant Rukm lié, il s'emporta contre Krishna et lui dit : « Qu'avez-vous fait? Vous avez lié votre beau-frère ! Vous ne pouvez vous défaire de vos mauvaises habitudes.

« En le traitant ainsi, vous faites preuve de peu de sagesse, vous brisez votre parenté [1] ; vous déshonorez la famille de Yadu. Qui voudra maintenant s'allier à nous?

« Pourquoi, quand Rukm est venu vous combattre, n'être pas entré en pourparlers, et ne vous être pas entendu avec lui. »

Puis Balaram délia Rukm, lui adressa de bonnes paroles, et, avec beaucoup de courtoisie, lui donna congé.

Ensuite, Balaram, en qui habite le plaisir (source d'agrément), les mains jointes, dit humblement à Rukmini :

« O belle, ce n'est pas ma faute si votre frère a subi ce traitement, c'est le fruit de ses actions dans une vie antérieure. C'est d'ailleurs le lot des Kchattryas de se disputer par les armes les terres, les richesses et les femmes. Ne soyez donc pas fâchée. La victoire et la défaite étaient le partage de Rumks ; ce monde est une mer de douleur; où y trouve-t-on le bonheur [2]? Les hommes, sous l'empire de l'illusion, croient comme à des réalités, à la douleur et au plaisir, au bien et au mal, à la défaite et à la victoire, à la réunion et à la séparation. Mais de tout cela l'âme ne ressent ni joie ni chagrin [3]. Ne vous affligez donc pas de l'ignominie subie par votre frère. Puisque, selon les sages, l'âme est immortelle et que le corps seul meurt, l'âme ne partage point l'infamie infligée au corps. »

Prise de honte devant le frère aîné de son mari, elle se voila le visage et dit pudiquement à Hari d'une voix douce : « Baladéva est debout en face de nous. Fais partir le char, ô mon époux [4]. »

Krishna prit de suite le chemin de Dwarika.

[1] Il faut dire, à la louange des Brahmes et des Hindous, qu'ils respectent fort tout ce qui touche à la parenté.

[2] Langage bouddhique.

[3] Théorie du Védanta et du Baghavat Gitta:
Comme elle est exempte de commencement et de modes, l'âme suprême, tout en agissant dans un corps, n'y est pas souillée.

[4] La bienséance indienne veut qu'une épouse ne reste pas en présence du frère *aîné* de son mari.

En rentrant à Kundalpur, Rukms déclara son intention de se faire ascète et de disparaître du monde [1]. Son meilleur ami combattit cette résolution en lui promettant une revanche sur ses ennemis. Il répondit :

« Je suis vaincu, déshonoré ; la honte ronge mon cœur. De ma vie je ne mettrai les pieds à Kundalpur, mais je coloniserai une autre contrée. » C'est ainsi qu'il fonda la ville Bojkatur où il transporta sa famille et toutes ses richesses.

Balaram et Krishna furent reçus en triomphe à Dwarika. Quelques jours après, Krishna se rendit au palais du roi et, en présence de toute sa cour, il lui dit : « Sire, quand une belle est conquise par les armes, cela s'appelle le mariage des démons (des Géants). »

Alors Sursen appela le prêtre de la famille et l'invita à fixer un jour pour le mariage de Rukmini. Celui-ci chercha dans son almanach le mois, le jour et l'heure propices, calcula une position faste du soleil et de la lune, et fixa le jour du mariage.

Alors le roi Ugrasen ordonna aux ministres de faire tous les préparatifs nécessaires ; puis il écrivit et fit remettre par des brahmanes des lettres d'invitation aux Pandavas, aux Kauravas et aux rois des États voisins et éloignés. Ces rois firent diligence et arrivèrent accompagnés de Brahmes, de Pandits, de Bardes et de Mendiants.

Le roi Bhismak, de son côté, confia aux soins d'un Brahmane un grand nombre d'habits, d'armes, de bijoux, de chars, d'éléphants, de chevaux, d'esclaves et de concubines, et, ayant mentalement effectué le don de la main de sa fille [2], envoya le tout à Dwarika. Ce

[1] Remarquons que, ni dans le Brahmanisme ni dans le Bouddhisme il n'est jamais question de suicide, l'existence actuelle n'étant qu'un anneau d'une chaîne.

[2] Le don de la fille par le père est une partie essentielle et très remarquable de la cérémonie du mariage hindou (voir nos *Chants populaires du Sud de l'Inde*).

Brahmane arriva en même temps que les rois invités. La beauté de la ville parée était au-dessus de toute description. Le jour fixé, quand toutes les cérémonies furent accomplies, on amena les fiancés sous le Pandal d'honneur. Tous les grands chefs de la race de Yadu vinrent y prendre place.

Les Pandits chantèrent les Védas. Hari avec Rukmini faisaient le tour du Pandal. Les tambours, les timbales, les hautbois résonnaient ; les divinités ravies faisaient pleuvoir les fleurs. On voyait dans les airs des sages, des saints, des bardes, des musiciens célestes. Tous les yeux étaient fixés sur eux : montés sur leurs chars, ils faisaient le tour de l'assemblée, penchant leurs têtes, tandis que leurs femmes chantaient des chants de joie.

L'Être suprême prenant Rukmini par la main acheva la promenade circulaire ; puis il la fit asseoir à sa gauche.

Ils délièrent le nœud et retournèrent à la table chargée de mets et d'offrandes. Alors ils firent leurs dévotions aux déesses de famille (les déesses du foyer).

Hari détacha le bracelet de la belle et se joignit à elle dans le jeu de goûter du lait, du riz bouilli et du sucre.

Le seigneur du monde était au comble du bonheur ; tous les spectateurs célestes et terrestres, dans la joie, leur adressèrent cette bénédiction :

« Puisse vivre longtemps le couple Hari et Rukmini dont l'essence est pénétrée de l'eau d'immortalité ! »

On fit des présents aux Brahmes qui étaient venus ; on habilla de robes d'honneur les ménétriers et les panégyristes ; puis on donna congé aux princes venus de différentes contrées en les reconduisant sur une partie du chemin.

[1] La promenade autour du pandal, à l'intérieur, par tous les invités se suivant deux à deux, est très belle.

[2] Les noces sont une très belle cérémonie dans l'Inde. Le mélange du merveilleux qu'on trouve ici les gâte plutôt qu'il ne les embellit. Nous en avons donné une description *de visu* dans notre livre intitulé *Chants des bayadères*. Il y en a aussi une description très exacte et très détaillée dans le Père Dubois, *Mœurs et Institutions de l'Inde*.

CHAPITRE LVI

Rukmini accouche de Pradyumn, incarnation de Kamadéva qui avait été réduit en cendres par Siva. Le démon Sambar ravit Pradyumn et le jette dans la mer où il est avalé par un poisson qui est pêché et offert à Sambar. Le cuisinier y trouve Pradyumn et le donne à Rati, femme de Kamadéva qui attendait l'incarnation de son époux. Pradyumn tue Sambar et retourne à Dwarika, avec Rati.

Un jour que Siva était dans sa demeure céleste, plongé dans la méditation, il en fut tiré par Kamadéva et s'abandonna à l'amour avec Parvati. Quand il reprit possession de lui-même, il jeta sur Kamadéva un regard de courroux qui le réduisit en cendres [1].

Rati ne put supporter cette perte; désolée elle redemandait aux dieux son époux. Alors Gauri (un des noms de Parvati) lui dit: « Tu recouvreras ton mari; il va renaître dans la demeure du divin Krishna, sous le nom de Pradyumn. Ensuite il sera enlevé par Sandjar et avalé par un poisson. Il sortira du ventre de ce poisson dans la cuisine de Sandjar, où tu le retrouveras. » Ainsi avisée, la belle Rati s'en vint à la demeure de Sandjar et y resta nuit et jour dans l'attente.

[1] Ce récit est évidemment un apologue qui signifie que la méditation et le plaisir charnel sont ennemis l'un de l'autre. Les Italiens disent dans ce sens: Catso non vuol pensieri.

Ce chapitre dans son ensemble a un sens historique que voici: le culte kuschite ou Cephène de Kama a été supplanté par le Sivaïsme, puis ressuscité par le Krishnaïsme qui s'est approprié Kama en lui donnant les traits de l'Eros Grec.

Dix mois après ses noces, Rukmini accoucha d'un fils auquel les astrologues donnèrent le nom de Pradyumn, en déclarant qu'il égalerait Krishna en beauté, en vaillance et dans ses autres qualités.

Le Muni Narada avisa le démon Sambar que Kama s'était incarné dans la maison de Krishna sous le nom de Pradyumn, sous lequel il devait lui donner la mort.

Alors Sambar se rendant invisible s'en vint au palais de Krishna et entra dans la pièce où Rukmini donnait le sein au nouveau-né. Aussitôt qu'elle cessa de le tenir dans ses bras, l'Assura, faisant agir son pouvoir d'illusion, enleva l'enfant, sans qu'aucune des femmes qui s'en occupaient aperçut rien. Ne le voyant plus, Rukmini se mit à pleurer ; tous les descendants de Yadu accoururent à elle effarés.

Alors survint Narada qui leur dit : « N'ayez crainte. En quelque lieu qu'aille Pradyumn, il ne mourra pas. Quand il sera grand, il vous reviendra avec une belle épouse. »

Sambar jeta l'enfant à la mer. Un poisson l'avala vivant et fut lui-même avalé par un poisson plus grand, qu'un pêcheur prit et offrit au roi Sambar. Le cuisinier lui ouvrit le ventre et ouvrit ensuite celui du poisson intérieur d'où sortit un enfant de couleur bleu sombre et d'une grande beauté. Le cuisinier émerveillé le donna à Rati que le roi chargea d'élever l'enfant. Elle l'emmena chez elle, et Narada vint lui dire : « Élevez cet enfant avec soin ; par là, vous obtiendrez que votre époux Radaman vienne se manifester à vous. Il passera son enfance ici, et tuera Sambar. »

A mesure que l'enfant croissait en beauté, à mesure grandissait le désir de Rati de retrouver son époux. Elle l'accablait de caresses, le berçait en chantant les louanges de Kama et l'appelait amoureusement son époux.

Quand il eut cinq ans, elle le para de toutes sortes d'habits et d'ornements, et ne pouvait se rassasier de sa vue. Quand, la tirant par le bord de sa robe, il l'appelait : « Mère ! » elle répondait en riant : « Mon époux ! Je suis ton épouse. Parvati et Narada m'ont

appris que mon époux aurait une naissance dans la maison de Krishna, et qu'il viendrait vers moi dans le ventre d'un poisson; mon espoir n'a pas été trompé. »

Rati apprit dans tous ses détails à Pradyumn l'art de tirer de l'arc. Quand il le posséda parfaitement, elle dit à son époux : « Seigneur, il ne faut pas rester ici, car votre mère Rukmini doit, en votre absence, éprouver la même douleur qu'une vache à laquelle on a enlevé son veau. Ainsi tuez l'Assura Sambar et emmenez-moi à Dwarika pour réjouir le cœur de votre père et de votre mère qui désirent ardemment vous voir. »

Un jour Pradyumn fut conduit par son jeu tout près de Sambar qui lui dit affectueusement : « Je t'ai élevé comme mon propre fils. » Pradyumn lui répondit avec colère : « Tout enfant que je suis, je suis votre ennemi, vous allez éprouver ma force. » En même temps il battit ses bras l'un contre l'autre, en signe de défi et il affronta le roi. Sambar se mit à rire et à dire : « Ce n'est pas Pradyumn qui parle ainsi, c'est un autre. Est-ce que j'ai nourri de lait et élevé un serpent? » Puis il ajouta : « Mon fils, qu'as-tu dit? Est-ce que le satellite de la mort est venu te chercher? »

Le jeune archer répliqua : « Je suis Pradyumn; c'est moi que tu as jeté dans la mer, et je viens me venger. Tu as recueilli toi-même ta mort dans ta propre maison. »

Ainsi apostrophé, Sambar saisit ses armes, irrité comme un serpent sur la queue duquel on a marché dans l'obscurité. Il s'élança contre Pradyumn et leva sur lui sa massue. Mais celui-ci, avec une flèche, la coupa en deux et la fit tomber de ses mains. Alors Sambar lança des flèches enflammées; Pradyumn les éteignit avec des flèches aquifères. Sambar fit usage successivement de toutes ses armes, et Pradyumn les mit toutes en pièces. Quand il se trouva ainsi désarmé, Pradyumn enflammé de colère courut à lui et le saisit, de sorte qu'ils luttèrent ensemble comme deux athlètes. Puis Sambar s'éleva en l'air, emportant avec lui son antagoniste. Mais alors Pradyumn lui trancha la tête avec

son glaive et la fit tomber. Puis il alla exterminer toute l'armée des Assuras.

La mort de Sambar remplit Rati de joie. A ce moment arriva un char envoyé du Souarga. Elle y monta avec son époux, et tous deux partirent pour Dwarika. Dès leur arrivée, ils entrèrent dans les appartements des femmes. Celles-ci, en les voyant, crurent que le divin Krishna amenait une nouvelle épouse merveilleusement belle. Aucune ne soupçonna que ce fût Pradyumn. Cependant, celui-ci ayant demandé où étaient son père et sa mère, l'une d'elles dit à ses compagnes : « Quel est donc ce nouveau venu qui ressemble si fort à Hari ? » Toutes exclamèrent : « Ce ne peut être que le fils du divin Krishna. »

Ces paroles émurent tellement Rukmini qu'un ruisseau de lait s'épancha de son sein ; son bras gauche vibrait par l'agitation de son cœur qui battait à se rompre du désir de la réunion ; mais elle ne pouvait satisfaire ce désir qu'après la permission de son mari.

A ce moment survint Narada qui expliqua tout ce qui s'était passé et leva tous les doutes de leur esprit. Alors Rukmini se leva, baisa la main de son fils, et le serra sur son sein. Puis elle accomplit les cérémonies du mariage, et conduisit les deux époux à leur demeure.

Généralement la Mythologie Hindoue fait de Kama le fils de Vishnou et de Lakshumi, ce qui s'accorde très bien aussi avec le fait historique de la réunion du culte de Kama à celui de Vishnou ou Krishna.

Dans plusieurs textes, manou, etc., cités par M. Muir, Kama (le Désir) est le premier sentiment qui se produisit dans l'Etre unique lorsqu'il sortit de son état d'abstraction. Dans l'Atharva-Véda, le désir, non d'une jouissance voluptueuse, mais du bien en général, est un pouvoir supérieur à tous les dieux, et on lui adresse des supplications pour être délivré de ses ennemis. Selon un hymne du Rig Véda, Kama est honoré comme un dieu supérieur aux autres ; et dans un autre hymne il est représenté comme le dieu de l'amour charnel. C'est dans ce dernier sens uniquement que les Pouranas l'ont adopté.

CHAPITRE LVII

Satrapit, de la famille de Yadu, obtient du Soleil, par la pénitence, le joyau talisman Sumantaka que perd son frère Krasen tué à la chasse par un lion. L'ours Jamvant, habitant des enfers, prend ce joyau au lion. Accusé du meurtre de Prasen et du vol du joyau, Krishna arrache le joyau à Jamvant et le rend à Satrapit qui lui donne en mariage sa fille Sathibama.

Pour prix d'une pénitence extraordinaire accomplie à son intention, le dieu Soleil fit présent à Satrajit du joyau Samantaka doué du pouvoir et de l'éclat du Soleil lui-même; ce talisman était la demeure de la Félicité et de la Richesse. Par l'invocation à voix basse, la pénitence, l'abstinence, le jeûne, on obtenait de lui tout ce qu'on demandait. Touté contrée, ville ou maison, où il était porté, était préservée de la douleur, de la misère et de la mort, et assurée à perpétuité de la prospérité, de l'abondance et du succès dans toutes les entreprises.

Chaque jour, à l'aube, Satrajit accomplissait, suivant les rites. l'adoration au joyau, et, prenant les huit pesées d'or qui en sortaient, il vivait heureux. Un jour il eut l'idée de le montrer au divin Krishna. Il le mit à son cou et s'en vint à l'assemblée des descendants de Yadu. Ceux-ci éblouis dirent à Krishna : « Seigneur, c'est le Soleil qui vient nous visiter ! » et ils se mirent à célébrer les louanges du Soleil. — Quand Satrajit fut près, Hari dit : « Ce n'est pas le Soleil. C'est le Yadava Satrajit avec le joyau que le Soleil lui a donné. »

Satrajit revint plusieurs fois avec le joyau, et les Yadavas dirent à Krishna : « Prenez le joyau et offrez-le à Ugrasen ; il est digne

d'un roi et trop beau pour Satrajit. » Krishna pria Satrajit de le donner au roi; mais celui-ci ne répondit rien. Rentré chez lui, il fit part à son frère Prasen de la demande qui lui avait été faite. Prasen mit le bijou à son cou, et partit à cheval pour chasser dans une grande forêt. Il tua plusieurs daims, mais, un cerf à la troisième tête ayant échappé à ses coups, il le poursuivit à cheval jusqu'à l'entrée d'une vaste et profonde caverne, aussi ancienne que la terre.

Attiré par le bruit des pas du cerf et du cheval, un lion sortit de la caverne, et les dévora ainsi que le cavalier. Puis il rentra avec le joyau qui illumina les profondeurs de la caverne d'un éclat si vif que les rayons de lumière pénétrèrent jusqu'au Patal (l'enfer). Là se trouvait l'ours Jamvant qui existait au temps de l'incarnation de Rama et avait été un de ses compagnons; depuis le second âge du monde, il habitait le Patal avec sa famille. Apercevant de la lumière dans la caverne, il s'y précipita, tua le lion, prit le joyau et le donna à sa femme qui l'attacha au berceau de sa fille pour lui servir de jouet.

Les compagnons de chasse de Prasen, n'ayant pu retrouver ses traces, s'en revinrent vers Satrajit qui intérieurement attribua à Krishna la perte du joyau. Ce chagrin secret le tuait. Sa femme le voyant dépérir, lui dit une nuit : « *Pourquoi, ô mon époux, êtes-vous aussi abattu? Dites-moi votre secret.* » Satrajit répondit : « On ne doit jamais confier à une femme un secret d'importance ; elle est incapable de le garder. Elle ne saurait absorber en elle-même une parole qu'elle a entendue. Elle manque de jugement et ne sait rien discerner ni du bien ni du mal [1]. » La femme de Satrajit se fâcha et répartit : « Ai-je jamais rien divulgué de ce qui s'est dit dans la maison, pour que vous parliez ainsi? Est-ce que toutes les femmes se ressemblent? » Et elle ajouta : « Je ne boirai ni ne mangerai jusqu'à ce que vous m'ayez confié votre secret. »

[1] Toutes ces sentences sur les femmes sont des adages et comme des aphorismes dans l'Inde.

Alors Satrajit, après lui avoir fait promettre le silence le plus absolu, lui fit part de ses soupçons. Elle passa le reste de la nuit dans une violente agitation et l'insomnie.

Elle se leva avec le jour, et dit à ses compagnes, à ses suivantes et à ses esclaves que Krishna avait tué Prasen, et pris le joyau, qu'elle l'avait appris cette nuit de la bouche de son mari. Cependant elle leur recommanda de n'en rien dire à personne. Elles le promirent et s'entretinrent de l'événement dans un lieu écarté. A la fin, une jeune esclave s'en alla raconter la chose dans le gynécée de Krishna. Toutes ses femmes pensèrent que ce qui venait de la bouche de l'épouse de Satrajit ne pouvait être faux, et se mirent à blâmer le divin Krishna. Alors l'une d'elles vint lui dire : « Seigneur, on vous accuse d'avoir tué Prasen et pris le bijou ; comment avez-vous le cœur tranquille? Mettez-vous en mesure de vous justifier. »

Fort ému d'abord, le divin Krishna, après réflexion, s'en vint à l'endroit où Ugrasen, Vasudéva et Balaram se tenaient avec toute la cour, et dit : « Sire, tout le monde m'accuse du meurtre de Prasen, et du vol du joyau, permettez-moi de faire des recherches pour me laver de cette tache? » Puis il se rendit à la forêt, emmenant avec lui quelques Yadavas et quelques compagnons de Prasen. Ils retrouvèrent d'abord les traces du cheval, puis les carcasses du cheval et du cavalier, et à côté les traces des pas du lion. Ils reconnurent ainsi que le lion les avait dévorés. Puis ils virent dans la caverne le corps du lion ; mais le joyau ne se trouva nulle part. Krishna voulait s'enfoncer dans les profondeurs de la caverne, mais ses compagnons refusèrent de l'y suivre. Ils retournèrent à la ville où ils s'empressèrent de justifier Krishna par leur récit.

Hari pénétra jusqu'au lieu où, près de Jamvant endormi, sa femme berçait sa fille. A la vue de Krishna, elle poussa un cri d'effroi qui réveilla son mari. Il prit Hari corps à corps et lutta avec lui. S'apercevant que ni par force ni par ruse il n'avait de prise sur lui, il se dit : « Je possède la force de Laksman et de

Rama, un mortel peut-il me résister ? » Alors il réfléchit et fixa sa pensée sur l'Être suprême.

Il recula et, les mains jointes, dit : « Manifestez-vous à ma vue, ô Ragouide [1], conquérant des cœurs, je sais qui vous êtes, je vous reconnais à vos actes. Vous venez de vous incarner pour délivrer la terre de ses fardeaux. Depuis le second âge, je demeure ici. Narad m'a délivré ce mystère que l'Être suprême viendrait ici chercher un joyau, et qu'il se montrerait à moi. »

Touché de la dévotion de Jamvant, le divin Murari se montra à lui sous la forme de Rama armé de son arc et de ses flèches. Alors Jamvant se prosterna à ses pieds en touchant la terre avec huit parties de son corps, et lui demanda de vouloir bien accepter pour épouse sa fille Jamawati, d'où résulterait pour le père une grande gloire dans le monde [2].

Krishna y consentit et accomplit les rites du mariage, et Jamvant lui donna comme douaire le fameux joyau.

Comme l'absence de Krishna s'était prolongée, l'alarme s'était répandue au sérail. Toutes les reines en pleurs et se frappant la poitrine s'étaient rendues au temple de Dévi (la déesse) à une distance d'un cos de la ville, et lui avaient adressé leurs dévotions et leurs prières pour savoir l'époque du retour de Krishna. Ugrasen, Vasudéva, Balaram et tous les autres Yadavas réunis se communiquaient leurs craintes, quand, tout à coup, apparut le divin Krishna, le sourire aux lèvres, et accompagné de Jamawati. Tous furent comblés de joie ; les reines retournèrent au gynécée et se livrèrent à des réjouissances.

Le divin Krishna fit venir Satrajit, et, en présence de toute la cour, il lui remit le joyau en disant : « Vous m'avez soupçonné à

[1] *Descendant de* Ragou. Ragou était l'aïeul de Rama, incarnation de Vishnou.
[2] Sa fille était dans l'enfance. Dans l'Inde ce n'est pas un empêchement.

tort ; ce n'est pas moi qui avais pris le bijou, mais Jamvant qui me l'a donné avec sa fille. »

Satrajit s'inclina et s'en alla plein de repentir, en se disant : « J'ai fait au divin Krishna une cruelle offense ; j'ai entaché l'honneur de sa famille ; comment réparer mon crime ? Je ne le puis qu'en donnant à Krishna ma fille Sathibama et le joyau. »

D'accord avec sa femme, Satrajit, à un moment propice déterminé par un brahme astrologue, adressa à Krishna par le prêtre les présents préparatoires du mariage (comme on l'a déjà vu). Au moment des noces, il donna pour douaire à Krishna, outre le joyau, de grandes richesses.

Krishna refusa le joyau : « Je ne puis, dit-il, accepter cet objet ; vous l'avez obtenu par votre pénitence au Soleil [1] ; dans notre famille on ne reçoit rien d'aucune autre divinité que l'Être suprême. Gardez le joyau. »

L'injure qui fut faite alors à Krishna était le résultat de la souillure qu'il avait contractée en regardant pendant le mois de Rhadon la lune, quatre jours après le commencement de ce mois ; ce dont il fut désespéré [2]. Celui qui écoute attentivement cette histoire est à l'abri de cette sorte de souillure [3]. »

[1] Ce passage prouve qu'il a existé chez certaines populations de l'Inde un culte du soleil, comme dieu séparé et non comme dieu Védique ou comme dieu plus ou moins confondu avec Vishnou ; l'idée et le culte du Soleil sont dans cet alinéa très nettement distingués de l'idée et du culte de l'Etre suprême. Plus tard, par l'adresse des Brahmes, ce culte du soleil a fini par se fondre dans celui de Vishnou Soleil.

[2] Superstition indienne ; voilà encore une application de la théorie brahmanique du fruit des œuvres.

[3] On ne voit pas que ce chapitre et le suivant aient d'autre objet que de condamner le vol auquel les Hindous sont fort enclins.

CHAPITRE LVIII

Suite et fin de l'histoire du Joyau Talisman. Rôle d'Akrur.

Un jour on apporta d'Hastinapur à Balaram, demeure du Plaisir, et à Krishna, racine de la félicité, un message les informant que le fils du roi aveugle (Duryodhana, fils de Dhritarâshtra), après avoir invité les Pandavas, avait incendié la nuit la maison où ils étaient reçus. A cette nouvelle les deux frères partirent en toute hâte pour Hastinapur ; ils y trouvèrent tous les Pandavas bouleversés ; même les femmes de Kauravas étaient en larmes. Ils s'informèrent des Pandavas à la cour de Dhâtarâsthra, sans obtenir aucune réponse.

Profitant de l'absence des deux frères, Akrur et Kritbanra vinrent ensemble trouver le yadava Satdhanwa à qui Sathibana avait été fiancée avant de l'être à Krishna, et lui persuadèrent de se venger de Satrajit qui en ce moment n'avait personne pour le défendre. Sathibana pénétra la nuit dans la maison de Satrajit, le provoqua, le tua par force et par ruse et lui prit le joyau.

Mais il ne tarda pas à se repentir amèrement : « Je me suis fait, se disait-il, un ennemi de Krishna ; j'ai suivi le conseil de Akrur. Que faire quand un homme de bien vous tient un langage trompeur ? »

Sathibana apprit vite la mort de son père. Elle vint aussitôt, donna les ordres et les exhortations nécessaires, fit baigner, puis conserver dans l'huile le corps de son père, se rendit en un jour et une nuit auprès du divin Krishna, et lui dit :

« Satdhanva m'a infligé un cruel chagrin ; il a tué mon père et s'est emparé du joyau. Ton beau-père est maintenant gisant dans l'huile. Délivre-moi de ma poignante douleur. » Noyée de larmes, elle répétait : « Mon père, mon père ! »

Après l'avoir consolée, les deux frères repartirent avec elle pour Dwarika. Krishna jura de punir immédiatement le meurtrier.

Satdhanva, en apprenant son retour, fut terrifié ; il implora d'abord le secours de Kritbanra qui lui dit : « Je ne peux rien pour toi. Celui qui a encouru l'inimitié de Krishna n'a plus rien à espérer. Qu'importe ce que l'on a pu te dire? Ne devais-tu pas te conduire d'après ton propre jugement? Ne compte pas sur moi, je suis le serviteur de Krishna ; je ne veux point me quereller avec lui. Va où tu pourras faire entrer tes cornes. »

Ainsi repoussé, le malheureux s'en vint vers Akrur qui lui tint à peu près le même langage : « Les dieux, les hommes et les Munis ne contractent d'amitiés que pour les faire servir à leurs propres fins ; dans le monde, on voit toutes sortes de personnes, on entend toutes sortes de langages, mais tous n'ont en vue que l'intérêt propre. C'est pourquoi un homme sensé ne se conduit jamais uniquement d'après l'avis d'un autre, quel qu'il soit ; avant d'agir, il pèse les avantages et les inconvénients de ce qu'il va faire[1].

« Tu as agi en pleine connaissance de ce que tu voulais faire ; maintenant il n'est plus dans le monde un seul lieu où tu puisses vivre. Quiconque s'est fait de Krishna un ennemi est perdu. Où que tu ailles, il t'atteindra. Je n'ai nulle envie de perdre la vie pour te défendre. Chacun ici-bas tient à conserver la sienne. »

Ainsi rudoyé, Satdhanva perdit tout espoir; il remit le joyau à Akrur, monta sur son char, quitta la ville et s'enfuit. Krishna et Balaram le poursuivirent et l'atteignirent à une distance de cent

[1] Ce langage mis dans la bouche d'Akrur, représenté comme un sage, semble destiné à proclamer ce principe : que chacun est personnellement responsable de ses actes.

yoganas. Satdhanva épouvanté sauta à bas de son char, et se réfuhia à Mithilapur.

A cette vue, l'Être suprême courroucé donna des ordres à sa coquille Sudarsan qui, docile, coupa la tête à Satdhanva. Puis Krishna chercha le joyau sans le trouver. Alors Balaram lui dit : «Frère, le joyau est sans doute aux mains de quelque personnage de marque ; on ne peut le cacher, il se découvrira un jour. Je vais à sa recherche ; toi, retourne à Dwarika. »

Cette recherche conduisit Balaram à Ayodhya, résidence de Duryodhama. Ce roi le reçut avec tous les honneurs imaginables, et le pressa de rester quelques jours auprès de lui pour lui enseigner l'art de combattre avec la massue... Balaram satisfit son désir, et, ne trouvant pas le joyau dans ce pays, s'en revint à Dwarika.

Le divin Krishna, accompagné de tous les Yadavas, sortit du bain d'huile le corps de Satrajit, le purifia par le feu selon les rites, et alluma de ses propres mains le bûcher funèbre.

Alors Akrur et Kritbanra, s'étant consultés, se rendirent auprès du divin Krishna, lui montrèrent confidentiellement le joyau, et lui dirent : « Les Yadavas sont devenus impies et ensorcelés par la fascination de l'or. Oubliant votre culte, et détournant de vous leur pensée, ils sont aveuglés par la richesse. Si maintenant ils sont frappés de quelque fléau, ils reviendront à l'Être suprême. Dans cette attente, nous allons quitter la ville, et fuir emportant avec nous le joyau talisman [1]. Quand nous aurons fait en sorte que les habitants retournent à votre culte, alors, mais seulement alors, nous reviendrons à Dwarika. »

Ayant ainsi avisé Krishna, Akrur et Kritbranra, avec leurs familles, quittèrent à minuit la ville de Dwarika sans que personne le vît et sût où ils allaient. Akrur se rendit d'abord à Pryag [2],

[1] Cette légende figure probablement une lutte entre le culte du Soleil et celui de Vishnou, lutte dans laquelle Akrur aurait été obligé de quitter Dwarika.

[2] Pryag, confluent du Gange, de la Saraswati et de la Jumna (Yamouna), immédiatement à l'amont d'Allahab habad ; c'est, ainsi que Gaya, un des lieux les plus saints de l'Inde.

et, s'étant fait raser, se baigna au confluent des trois rivières sacrées, et ayant fait beaucoup de présents et un grand nombre d'œuvres pies, y construisit, pour prendre les bains, un escalier en pierre qui prit le nom de Hari-Ghat (les bains de Hari); ensuite il alla à Gaya. Là, il s'arrêta, sur les bords de la rivière Phalgu, accomplit les cérémonies funèbres suivant les rites prescrits par les Shastras, offrit des mets abondants aux habitants et fit beaucoup d'aumônes. Ensuite il visita le sanctuaire (la niche) du *Porteur de la massue* (Vishnou), et partit pour Kashi (Bénérès)[1]. Ayant appris son arrivée, des rois de différents pays vinrent le visiter, et lui présenter des offrandes. Akrur, ayant accompli, là, sacrifice, pénitence et vœux religieux, y fixa sa demeure.

Lorsqu'un certain temps se fut écoulé, le divin Murari, le bienfaiteur de ses serviteurs, décidé à rappeler Akrur, pria Balaram d'infliger des maux aux habitants, pour leur faire souhaiter le retour d'Akrur. Baladéva répondit : « Seigneur, faites selon votre désir, et accordez la félicité aux hommes de bien. »

Alors le divin Krishna sema dans toutes les maisons des maladies, comme les fièvres, les fièvres tierces, l'épilepsie, les dartres, la herpe, la gale, l'émicrania, la lèpre, l'éléphantiasis, l'hydropisie, la fistule, la tympanite, la dysenterie, le ténesme, la grippe, le rhume, la colique, l'hémiplégie, la paralysie, les insolations, la syncope, etc.[2].

Et, pendant quatre mois, il ne tomba pas de pluie ; tous les ruisseaux, lacs et rivières étaient à sec. Point d'herbe ! point de graines ! Les animaux qui se meuvent dans l'air, dans l'eau et sur terre mouraient par l'effet de la sécheresse, et les habitants de la ville étaient cruellement éprouvés par la famine. Dans leur détresse,

[1] Ces détails donnent à penser qu'Akrur était une sorte de dévot très fervent pour le culte de Krishna et qu'il s'en alla pendant un temps propager le Vishnouvisme à Kashni où dominait le sivaïsme.

[2] La complaisance avec laquelle est faite cette énumération confirme les renseignements du Dr Verrier sur l'étendue des connaissances médicales des anciens Brahmes (Société d'Ethnographie).

ils vinrent se présenter en suppliants à Krishna, l'extirpateur de la douleur :

« Vous êtes notre refuge; comment supporter une telle calamité. Les nuages n'ont point donné de pluie, et nous sommes en proie à la famine. Pourquoi la destinée a-t-elle pour nous de pareilles rigueurs? Seigneur de Dwarika, l'ami des affligés, notre créateur, notre protecteur contre le malheur! Apprenez-nous d'où nous viennent ces fléaux que nous n'avons point provoqués ! »

Le divin Krishna répondit :

« Une ville dont s'éloignent les hommes vertueux est vouée à la famine, à la misère, à la malédiction. Vous avez périclité à partir du jour où Akrur vous a quittés. Partout où habitent des hommes vertueux et véridiques et des serviteurs de Hari, on n'éprouve ni mal, ni disette, ni calamité, et il pleut toujours abondamment parce que Indra est l'ami des adorateurs de Krishna. »

Alors tous les Yadavas de s'écrier : « Seigneur, vous nous avez dit la vérité; nous en avons la preuve dans l'exemple de Suphalak, père d'Akrur. Cet homme vertueux fut appelé par le roi de la ville de Benarès, alors ravagée par une horrible famine. A son arrivée, il plut abondamment, et la ville fut sauvée. En reconnaissance, le roi donna en mariage à Saphalak, sa fille, Gadinka, qui fut la mère d'Akrur. »

Et ils ajoutèrent : « Ordonnez, nous ferons ce que vous voudrez. »

Et Krishna leur dit : « Ramenez Akrur à Dwarika, en quelque lieu que vous le trouverez. »

Les Yadavas partirent immédiatement à sa recherche, et le virent à Kashi, l'abordèrent en suppliants, et lui dirent :

« Revenez, Balaram et Krishna vous y invitent : sans vous, il n'est point de prospérité pour la cité. Bien que la déesse Gopal y

habite, une cruelle famine nous désole. L'époux de Lakmi (déesse de l'Abondance) obéit aux hommes saints; ce sont eux qui font obtenir l'aisance et le succès. »

Akrur se rendit à leurs prières. A son retour, la pluie tomba et tous les maux furent guéris.

Le divin Krishna fit venir un jour Akrur, et, le prenant à part, il lui demanda ce qu'il avait fait du joyau que lui avait remis Satrajit. Akrur ayant reconnu qu'il était en sa possession, l'Être suprême luit dit: « Rendez-le à celui à qui il appartient, et, s'il n'existe plus, à son fils; s'il n'a pas de fils, donnez-le à sa femme et, à défaut de celle-ci, à son frère; s'il n'a pas de frère, remettez-le à sa famille ; s'il n'a pas de famille, donnez-le au fils de son précepteur spirituel (son gourou), ou, à son défaut, à un Brahme. Mais ne gardez jamais ce qui appartient à autrui. — Telle est la justice[1]. — Aujourd'hui le mieux est de le donner au petit-fils de Satrajit. Par là, vous gagnerez une bonne renommée dans le monde. »

Akrur s'en alla chercher le joyau, le plaça devant l'Être suprême et dit, les mains jointes: « Seigneur du pauvre, prenez ce joyau, et effacez entièrement ma faute. J'ai dépensé en pèlerinages aux lieux saints tout l'or que produisait ce joyau. »

L'Être suprême répondit: « Vous avez bien agi. » Puis il prit le joyau, le donna à Sathibama, et ainsi acheva de dissiper tout son chagrin.

[1] Cet ordre est celui indiqué par Manou pour l'héritage, l. IX, versets 185, 187 et 189.

185. Ce ne sont point les frères ni les père et mère mais les fils *légitimes et leurs enfants*, ou, *à leur défaut, les autres fils* qui doivent hériter d'un père; que la fortune d'un homme, qui ne laisse point de fils, *de fille ou de veuve*, retourne à son père et à ses frères, *au défaut du père* et de la mère.

187. Au plus proche parent, *mâle ou femelle*, appartient l'héritage *de la personne décédée*, à défaut des sapondas et de leur lignée, le samânodaka, ou parent éloigné, sera l'héritier, ou bien le précepteur spirituel ou l'élève du défunt.

188. A défaut de toutes ces personnes, des Brahmanes versés dans les trois Livres Saints, purs *d'esprit et de corps* et maîtres de leurs passions, sont appelés à hériter.

On voit, d'après le verset 185, que Sathibama devait hériter du joyau appartenant à son père défunt.

CHAPITRE LIX

Aventures de Krishna et de Balaram à Hastinapur. Krishna aborde dans une forêt Kalindi, fille du Soleil, et l'épouse. L'élément feu demande des aliments à Krishna qui l'invite à dévorer la forêt. Le démon My, lorsque l'incendie atteint son habitation, demande qu'on l'arrête; Krishna s'étant rendu à sa prière, le démon édifie pour lui un palais d'or. Krishna enlève sa cousine Mithbinda, fille de Rajadhidévi, Satya, fille du Raja Nagnagit, Bhadra, fille du Raja de Kéki, et Laksmana, fille du Raja BHADRDES.

Krishna et Balaram, inquiets sur le sort des Pandavas, se rendirent à Hastinapur, escortés de quelques Yadavas. Prévenus de la prochaine arrivée de Krishna, Yudishthira, Arjuna, Bhim et Sahadev allèrent à sa rencontre hors de la ville, et, après de chauds compliments de bienvenue, l'amenèrent à leur demeure.

Kunti et Draupadi le reçurent avec tous les honneurs, et, de leurs propres mains, placèrent au-dessus de sa tête un grand plat de terre (fine porcelaine), peinte et divisée en plusieurs compartiments au centre desquels était posée une lampe faite de pâte pétrie remplie de beurre clarifié, et garnie de plusieurs mèches allumées. Après lui avoir lavé les pieds, on le conduisit à la salle à manger où on lui servit des mets possédant les six goûts délicieux. Quand il eut achevé son repas et commencé à mâcher le bétel, Kunti s'assit près de lui et, après les compliments d'usage, lui dit :

« Quel autre que vous peut dissiper le malheur et l'affliction? Vous êtes mon protecteur dans l'infortune. O Krishna ! vous êtes le libérateur des opprimés. Mes cinq fils sont vos suppliants. Ils

vivent au milieu des fils du roi aveugle dans les mêmes transes qu'un cerf environné d'une troupe de loups. »

Puis, les mains jointes, elle supplia :

« Vous êtes l'Être suprême ; vos serviteurs méditent constamment sur vous seul, à l'exclusion de Siva et de Brahma. Vous avez visité ma demeure. Par quel acte ai-je mérité cette faveur ? Restez quatre mois pour ma satisfaction, et ne nous quittez qu'après la saison des pluies. »

Krishna demeura avec eux, leur donnant confiance et espoir, et leur procurant chaque jour plus de plaisir.

Un jour le divin Krishna monta sur son char pour aller avec les cinq frères chasser dans la forêt. Il perça de ses flèches un grand nombre de carnassiers, de buffles, de cerfs et d'antilopes, et les mit aux pieds d'Yudishthra qui envoya à sa cuisine les antilopes et les chevreuils, et donna les autres animaux pour être distribués à ceux qui s'en nourrissent.

Krishna et Ardjun se laissèrent emporter par leur ardeur jusqu'à une certaine distance en avant de la ligne des chasseurs, et s'arrêtèrent sous un arbre. Puis ils s'en vinrent au bord d'une rivière, et s'y désaltérèrent.

Alors Krishna aperçut sur la rive une jeune fille très belle; sa figure avait l'éclat de la lune, son teint la couleur du champaka; elle avait des yeux de gazelle, la voix d'un oiseau, la taille fine comme celle d'une lionne ; elle était couverte de bijoux de la tête aux pieds, la flamme de Kama courait dans ses veines, elle possédait des charmes admirables, et se promenait seule. A sa vue Hari, en extase, dit : « Quelle est cette ravissante beauté, seule ici ? »

Alors Ardjuna courut à elle, et lui demanda : « Qui êtes-vous, ô belle, et d'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous ainsi seule ? Daignez m'expliquer ce mystère. »

La jeune fille répondit : « Je suis Kalindi, fille du Soleil ; mon père m'a donné un palais dans le sein du fleuve en me disant : « Ma fille, promène-toi constamment sur les bords du fleuve. Ton « fiancé viendra t'y trouver. C'est Krishna incarné dans la famille de « Yadu, le mâle Primordial, l'Éternel Hari ; à ta naissance, tu lui « as été destinée. » Elle ajouta : « Depuis ce moment, je soupire après la venue de Hari. »

Ardjun lui dit : « Voici Hari qui est venu ici ! »

Et aussitôt il répéta à Krishna ce qu'il venait d'entendre.

Celui-ci s'empressa de faire monter Kalindi sur son char, et l'amena à Hastinapur. Pendant la durée du trajet, Vicvakarma, obéissant au désir de Krishna, édifia un très beau palais, séparé des autres palais, qui reçut Kalindi à son arrivée et qu'elle habita avec Krishna.

Quelques jours après, au moment où Krishna et Balaram étaient assis l'un près de l'autre, la nuit, le Feu vint se présenter comme suppliant et dit à Hari : « Seigneur, depuis longtemps, je souffre la faim ; j'ai parcouru la terre sans trouver d'aliments ; je n'ai plus d'espoir qu'en vous [1]. Si j'obtiens votre permission j'irai dévorer les forêts et les jungles. »

L'Être suprême lui accorda la permission et le fit accompagner par Ardjuna pour empêcher Indra d'éteindre le feu [2].

En effet, lorsque l'incendie envahit la forêt, Indra commanda au Régent des nuages de faire tomber un forte pluie pour sauver de la destruction la forêt et tous ses habitants. Celui-ci s'en vint armé du tonnerre, à la tête d'une armée de nuages. Mais, lorsqu'il com-

[1] Cet épisode sans liaison avec le récit général ne peut être que le souvenir d'un incident concernant Krishna et Ardjuna. Ils auront été conduits par un motif quelconque à mettre le feu à une forêt, et ils auront respecté la retraite d'un solitaire. Il peut avoir pour but de rabaisser Agni et Indra.

[2] Ce récit doit figurer la fusion des religions solaires indigènes avec la religion de Vishnou, souvent considéré comme le Soleil.

mença à pleuvoir, Arjun déchaîna un vent violent qui balaya tous les nuages et doubla la fureur de l'incendie. La flamme allait atteindre la demeure de l'Assura My située en pleine forêt. Celui-ci effaré, les pieds nus, son vêtement suspendu au cou, se tordant les mains, courut se prosterner aux pieds du Feu et lui dit : « Seigneur, sauvez-moi et protégez-moi. Le Feu a reçu aliments et largesses ; ne gardez pas le ressentiment de quelque faute que j'aurai commise ; excusez ma prière, et délivrez-moi du feu dévorant. »

Touché de cette prière, le dieu Feu cessa de lancer ses traits destructeurs, et Arjun s'arrêta étonné. Puis tous deux amenèrent le Titan My à Krishna en disant : « Cet Assura peut t'être utile; il construira un palais pour toi ; dissipe sa frayeur en mettant fin à l'incendie. »

L'Être suprême regarda du côté du Feu, et lui fit signe en clignant les yeux : il s'éteignit à l'instant, et toute la forêt reprit sa fraîcheur.

My construisit en un instant pour Krishna un palais d'or d'une merveilleuse beauté que celui-ci habita pendant quatre mois, au bout desquels il prit congé d'Yudhischtna. Accompagné d'Ardjun, il s'en retourna gaiement à Dwarika où il fut reçu en triomphe, et accomplit son mariage avec Kalindi suivant les rites [1].

Krishna conquit aussi la main de sa cousine Mithrbinda, fille de Rajahidivi, fille elle-même de Sursex et, par conséquent, tante maternelle de Krishna. Quand Mithrbinda fut nubile, elle accomplit la cérémonie du choix d'un époux. On réunit, comme pour un concours, les rois puissants, doués des qualités de beauté, d'intelligence, de vaillance, parés chacun à l'envi pour éclipser les autres. Le divin Krishna vint à cette réunion accompagné d'Arjuna et se plaça au centre du cercle des aspirants (comme hors de concours).

[1] On ne peut voir dans ce récit que le souvenir d'un incident de la fusion du culte du Soleil avec celui de Vishnou.

En l'apercevant, la belle fut captivée ; elle passa la guirlande autour de son cou, et s'arrêta en extase devant lui.

Les rois convoqués furent très mortifiés et blessés au cœur. Duryodhan dit à Mitrsen frère de la jeune fille : « Frère[1], Hari est le fils de notre oncle maternel ; il a fasciné la jeune fille. Cela est contraire aux règles sur la parenté, et vous couvrira de ridicule ; allez expliquer à votre sœur qu'elle ne peut choisir Krishna sans être la risée de tous les princes. » Mitrsen se conforma à cette invitation, et Mithrbinda s'éloigna de l'Être suprême, et se tint à part à une certaine distance.

Alors Arjun se pencha à l'oreille de Krishna et lui dit : « Seigneur, si vous hésitez, vous perdez la partie. Agissez sans aucun retard. »

Aussitôt le divin Krishna prit Mithrbinda par la main, l'entraîna hors du cercle des aspirants, la fit monter sur son char, et, à la vue de tous, poussa droit ses coursiers. A ce moment, les rois saisissant chacun ses armes, montèrent à cheval et, barrant le chemin à Krishna s'arrêtèrent pour le combattre. Les habitants de la ville, riant aux éclats, s'exclamèrent avec des applaudissements ironiques : « Il est venu pour épouser sa cousine ! cela lui fera-t-il honneur ? »

Lorsqu'il se vit entouré par la troupe des Assuras, Krishna prit dans son carquois quelques flèches, banda son arc et tira avec tant de force et d'adresse que tous les Assuras mordirent la poussière ou s'enfuirent. Ensuite il acheva tranquillement et gaiement son retour à Dwarika où il épousa Mithrbinda.

Krishna conquit une autre épouse Satya par une prouesse d'un autre genre. Dans le petit État du roi Nagnasit, erraient à travers champs sept taureaux indomptés, d'une taille extraordinaire, et terribles. Le roi fit publier qu'il donnerait sa fille à celui qui atta-

[1] Dans ce passage et dans plusieurs autres les cousins se donnent entre eux le nom de frères.

cherait en même temps un anneau dans les narines de chacun des sept bœufs, et les lui amènerait ensuite. Hari vint, prit sept formes qu'il rendit invisibles et accomplit ce que le roi avait demandé. Nagnasit donna en dot à sa fille : dix mille vaches, neuf cent mille éléphants, sept millions trois cent mille chariots et un nombre infini d'esclaves des deux sexes. Le convoi qui emmenait toutes ces richesses à Dwarika fut attaqué en route par des rois qui voulaient se les approprier. Arjun avec ses flèches tailla en pièces et mit en fuite leurs armées. En récompense, Krishna lui abandonna tous ces biens, et les habitants de Dwarika exaltèrent sa générosité.

Krishna obtint sans combat la main de Bhadra, fille du roi de Kéki ; elle le choisit pour époux dans un concours semblable à ceux précédemment mentionnés; elle reçut en dot une somme incalculable.

Dans un concours semblable, Laksmana, fille du roi des Bhadres, lui mit au cou la guirlande, le désignant ainsi de préférence aux rois ses rivaux. Ceux-ci se réunirent pour l'attaquer avec leurs armées, mais Krishna et Arjuna triomphèrent d'eux facilement.

Ayant contracté les cinq mariages que nous venons de rapporter, Krishna vécut heureux à Dwarika avec huit reines qui l'assistaient chacune dans une des huit veilles du jour ; les reines étaient Rukmini, Jamatavi, Sathyabâma, Kalindi, Mithrbinda, Satya, Bhadra, Lakshmana.

CHAPITRE LX

Le démon Narakasur, fils de la Terre, enlève seize mille cent vierges, filles d'autant de Rajas, et les tient enfermées à Pragujotishpur; Krishna le tue et épouse les seize mille cent vierges.

La Terre, prenant une forme humaine, accomplit une pénitence extraordinaire pour avoir un fils doué de toutes les qualités et auquel personne ne pût ravir la vie. Brahma, Vishnou et Rudra lui promirent la satisfaction de ce vœu dans ces termes :

« Ton fils se nommera Narakasur ; il sera puissant et invincible. Il subjuguera tous les princes du monde ; il montera au Swarga, et mettra à mort ou en fuite les dieux ; il prendra à Aditi ses brillants d'oreilles pour s'en parer, et à Indra son dais pour abriter sa tête. Il enlèvera les seize mille cent filles vierges d'autant de Rajas, et les tiendra enfermées et vierges. Alors le divin Krishna marchera contre lui avec son armée, et tu lui diras de tuer Narakasur, ce qu'il fera ; puis il délivrera les princesses captives, et les emmènera à Dwarika. »

La Terre resta silencieuse, se demandant : « Comment pourrai-je dire à Krishna de tuer mon fils ? »

Quelques jours après naquit Narakasur, qui habita d'abord Pragujotishpur. Il fit entourer cette ville des quatre côtés d'une quadruple enceinte de montagnes, d'eau, de feu et de vent, et y amena les princesses vierges [1] qu'il enlevait successivement à leurs parents. Il les entretenait avec grand soin.

[1] C'est le seul exemple dans les livres brahmaniques de vierges tenues renfermées. J'en conclus que Narakasur était un prince bouddhiste qui avait institué des couvents de femmes. Quelques lignes plus bas, on voit qu'il avait des rapports avec Ceylan, pays bouddhiste.

Un jour qu'il était en colère, il monta sur un char de fleurs qu'il avait amené de Lanka (Ceylan), s'en vint à la cité des dieux, et se mit à les tourmenter, prenant à Aditi ses pendants d'oreilles et à Indra son dais. — Les dieux s'enfuirent.

Krishna, ayant appris les vexations que subissaient les dieux, les hommes et les munis, résolut d'y mettre fin.

Il dit à Satibahma : « Si tu viens avec moi, je tuerai Narakasur, car tu es sa mère, étant une partie de sa mère (*la Terre*), et il ne peut périr qu'à la demande de sa mère. »

Ces paroles affligèrent Satibahma qui répondit : « Seigneur, je ne puis avoir un fils qui ne soit pas le vôtre ; comment alors pourriez-vous vouloir le tuer? »

Éludant la question, l'Être suprême répliqua : « Il m'importe peu de le tuer, mais beaucoup de tenir la promesse que je t'ai faite le jour où Nanda vint m'apporter une fleur de l'arbre Kalpa (celui qui possède cet arbre obtient l'accomplissement de tous ses désirs) que j'envoyai à Rukmini. Tu l'appris et te fâchas, et je m'engageai à te donner l'arbre lui-même. — C'est pour cela que nous allons monter ensemble au Baikunta (paradis de Vishnou). »

Ils partirent sur Garuda, le véhicule ailé. Chemin faisant, la belle avoua que son opposition au désir de Krishna provenait du déplaisir qu'elle aurait à le voir amener avec lui seize mille cent princesses qui deviendraient ses égales. Pour la rassurer, le divin Krishna lui donna cette explication :

« Je vais apporter l'arbre Kalpa et le placer dans votre demeure ; alors vous me donnerez moi-même avec cet arbre au Muni Narada. Puis vous me rachèterez au Muni, et vous me garderez comme votre propriété; de la sorte, je serai toujours votre esclave. C'est de cette manière que la femme d'Indra a donné Indra avec l'arbre Kalpa, et Aditi à Kasciapa. Ce faisant, vous aurez toujours dans mon cœur la première place. »

En conversant ainsi, ils arrivèrent près de Pragujothispur. L'Être suprême, ayant vu la quadruple enceinte, donna des ordres à Garuda et à la coquille Sudardan. Un instant leur suffit pour tout abattre,

éteindre, balayer au loin et pour établir une bonne route jusqu'à la ville.

Comme Hari se préparait à y entrer, il fut attaqué par les géants qui formaient la garnison de la citadelle, et les assomma facilement ave sa massue. Alors leur chef Mur, démon à cinq têtes, les yeux injectés de sang, et grinçant les dents, un trident aux mains, se jeta avec furie sur Krishna, comme Garuda sur un serpent. Il lança contre lui avec violence son trident; mais Krishna le coupa en deux avec sa coquille, et le fit tomber à terre. Le démon, dans sa rage, voulut le frapper successivement avec toutes ses autres armes; mais elles eurent le même sort. Alors Mur, furieux, prit Krishna corps à corps, et entama avec lui une lutte qui se prolongea quelque temps. A la fin, Krishna, voyant Satibahma épouvantée, trancha les cinq têtes d'un seul coup avec sa coquille. Le bruit de la chute du démon fut entendu de Narakasur qui en fut très affecté.

D'après ses ordres, les chefs de son armée vinrent se ranger en bataille devant la place avec les sept fils de Mur, vaillants guerriers, brûlant de venger sa mort; et Narakasur, annonçant son arrivée, donna le signal du combat.

Entouré de cette multitude, comme une campagne par une masse de nuages, Hari résista à ce nouveau choc de la même manière qu'aux précédents et laissa la lutte se prolonger quelque temps. Quand il vit Satibahma glacée d'épouvante, il mit en pièces en un instant, avec la coquille Sudarsan, et dispersa l'armée des Assuras, comme le moissonneur fauche un champ de blé.

D'abord abattu par cette défaite, Narakasur reprit courage et fit face à Hari avec ses meilleurs guerriers et ses démons les plus redoutés. Il lança contre lui une nuée de flèches, mais Hari les mit toutes en trois morceaux. Alors :

Il tira son épée, et la dirigea contre la poitrine de Hari, criant d'une voix de tonnerre : « Rustre, tu ne m'échapperas pas. » Et il le frappa sans répit, puis il lui asséna des coups de massue qui

ne faisaient pas sur lui plus d'effet qu'un bouquet de fleurs tombant sur un éléphant. Comme toutes ses armes se brisaient sur Hari, il alla chercher un trident formidable, irrésistible, pour recommencer le combat.

A cette vue, Satibahma affolée s'écria : « Quand donc le chef des Yadavas tuera-t-il cet ennemi ? »

Aussitôt ces mots prononcés, l'Être suprême leva sa coquille et décapita Narakasur. La tête tomba avec les pendants d'oreilles et le diadème : la chute du corps fit vaciller la terre sur le serpent qui la porte ; la joie éclata dans les trois mondes ; l'angoisse et la souffrance de tous les êtres se dissipèrent ; une lumière éclatante jaillit du corps de Narakasur et pénétra celui de Hari. Les dieux et les sages poussèrent des cris de triomphe. Leurs chars circulaient versant des fleurs. Les dieux chantaient pour louanges les hymnes des Védas[1].

Aussitôt après cette mort, la Terre et la veuve de Narakasur, avec son fils, vinrent se prosterner devant l'Être suprême, et lui dirent avec une profonde humilité : « O toi qui resplendis d'une beauté égale à celle de Brahma, qui prends une infinité de formes pour venir en aide à la Vertu et à la Sainteté, tu es le dieu des dieux ; personne ne peut pénétrer le mystère de la nature. »

Puis la Terre, ayant déposé aux pieds de l'Être suprême le dais d'Indra et les pendeloques d'Aditi, ajouta : « Seigneur et frère du pauvre ! océan de grâce ! voici Subhagant, le fils de Narakasur qui est venu se jeter à tes pieds, et se mettre sous ta protection. Veuille user de bonté envers lui, placer sur sa tête ta douce main de lotus, et lui ôter toute crainte de ton inimitié. »

[1] La dernière moitié de ces lignes se reproduit à chaque victoire de Krishna. Elle est à peu près identique à ce que l'on trouve dans les Soutras bouddhiques comme conclusion d'un discours de Bouddha ou de l'un de ses grands disciples.

Le réservoir de bonté, le divin Krishna, le miséricordieux, plaça aussitôt sa main sur la tête de Subhagdant et lui enleva toute crainte.

Alors sa mère présenta à l'Être suprême beaucoup d'offrandes et le pria, avec beaucoup d'humilité, de sanctifier sa maison par sa présence. Krishna s'étant rendu à son désir, elle le fit asseoir sur un trône, lui fit l'oblation des huit ingrédients, but le nectar de l'eau qui avait servi à laver ses pieds[1], et lui dit :

« O Seigneur des Trois Mondes, tu as bien fait de tuer ce gigantesque Assura[2]. Aucun de tes ennemis, Rhavana, Kombakarna, Kansa, n'a pu sauver sa vie ni trouver quelqu'un qui, après sa mort, ait pris son nom et accompli pour lui les rites funéraires. »

Après ce préambule, la veuve pria Krishna de considérer son fils comme son serviteur et d'accepter pour lui-même les seize mille cent princesses que son mari avait tenues enfermées[3]. Puis elle fit venir les princesses, et les rangea debout en face de l'Être suprême. En contemplant la lumière du monde, l'océan de beauté, la racine du bonheur, elles furent fascinées et, les mains jointes, lui adressèrent avec une profonde humilité cette prière : « Seigneur, puisque vous nous avez tirées de la prison où nous avait jetées ce méchant, daignez nous témoigner aujourd'hui votre grâce en nous prenant avec vous, nous qui sommes vos servantes, daignez nous garder à votre service[4]. »

Krishna répondit : « Nous allons quérir des chars et des palanquins afin que vous puissiez nous accompagner. » En même temps, il tourna les yeux vers Subhagdant. Celui-ci comprit le désir de

[1] L'eau qui a servi à laver les pieds d'un saint personnage est bue avec ferveur par les fidèles ; tout ce qui vient de lui est sanctifiant.

[2] Voilà une femme qui approuve le meurtre de son mari ! Dans les livres de l'Inde la soumission des vaincus va jusqu'à la bassesse et à l'oubli des ressentiments les plus naturels et les plus légitimes. Ce trait est commun aux Orientaux et aux Musulmans. Un fils accepte du meurtrier de son père un emploi ou un grade.

[3] et [4] Le fond historique de cette légende est probablement ceci : un hobereau volait des femmes pour en tirer un parti ou bénéfice quelconque ; Krishna l'a attaqué pour lui arracher cette proie, et la posséder lui-même. On en a fait des vierges pour sauver l'honneur de Krishna qui les a prises pour épouses.

l'Être suprême, s'en vint à sa capitale, fit préparer des éléphants et des chevaux magnifiquement caparaçonnés, des chars superbes, des litières, des chaises à porteur, des civières richement décorées et ornées de belles draperies. Hari y fit monter les princesses, puis il se rendit au palais avec Subhagdant, le fit asseoir sur le trône royal, le marqua au front, de sa main, de tous les signes de la royauté et prit congé. Il est impossible de décrire la beauté et la richesse du convoi qui amena les princesses à Dwarika et la magnificence de la réception qu'on leur fit [1].

Ensuite Krishna monta sur Garuda avec Satibahma, emportant le dais d'Indra et les pendeloques d'Aditi, se rendit au Baïkunta et aussitôt arrivé :

Il donna les pendeloques à l'époux d'Aditi et plaça le dais au-dessus de la tête du roi des dieux.

En ayant été informé, Narada se rendit près de Hari qui lui dit : « Allez dire à Indra que Satibahma, l'épouse de son frère, lui demande l'arbre kalpa, et rapportez-moi sa réponse. D'après l'accueil fait à ce message, je verrai ce que j'aurai à faire. »

Narada s'acquitta du message ; Indra, d'abord tout confus, réfléchit et vint répéter à sa femme les paroles du message ; celle-ci se mit en colère : « Roi des dieux ! tu n'auras donc jamais le sens commun ! Tu es insensé et aveugle ! Qui est ce Krishna et de qui est-il le frère ? As-tu oublié les humiliations dont Krishna t'a abreuvé à Braj ! Maintenant il obéit à une simple fantaisie de sa femme. Et toi, tu n'écoutes même pas mon avis. »

Indra tout déconcerté revint vers Narada et lui dit :

« Chef des Rishis, voici ma réponse : « L'arbre Kalpa ne quittera pas le bois de Nandan pour aller ailleurs. »

[1] Ce même sujet a été traité dans l'Harivansa. Voir la note à la suite de ce chapitre. On remarquera qu'il n'y est nullement question de la veuve et du fils de Naraka.

« Avertis Krishna de ne point me contrecarrer, comme il le fit autrefois quand il excita contre moi, en les trompant, les habitants de Braj ; autrement il y aura une guerre implacable entre nous. »

Narada, de retour près de Krishna, lui dit : « Seigneur, Indra était disposé à vous remettre l'arbre Kalpa ; mais sa femme l'en a empêché. »

Alors le divin Murari, le destructeur de l'orgueil, se rendit au bois de Nandan, en tua ou dispersa les gardes, arracha l'arbre Kalpa, le chargea sur Garuda et l'emporta.

Les gardiens qui avaient échappé, par la fuite, aux coups de Krishna vinrent se plaindre bruyamment à Indra. Celui-ci, fort en colère, prit sa foudre, appela à lui toutes les déités, monta l'éléphant Airarvat, et se prépara à livrer bataille.

Alors le divin Narada vint lui remontrer : « Tu es bien fou d'écouter ta femme et de partir en guerre contre l'Être suprême. N'as-tu pas honte de tes menaces. Si tu avais envie de te battre, que ne l'as-tu fait quand Narakasur a ravi ton dais et les pendeloques d'Aditi. Maintenant que l'Ètre suprême vient de mettre à mort Narakasur et de rendre le dais et les pendeloques, tu choisis ce moment pour le combattre. As-tu oublié qu'à Braj tu fis des excuses au divin Krishna et obtins son pardon? Et veux-tu lui faire la guerre? » Frappé des paroles de Narada, Indra, prêt à combattre, réfréna son ardeur belliqueuse, et resta repentant et confus [1].

De retour à Dwarika, le divin Krishna déposa l'arbre Kalpa dans la maison de Satibahma. Le roi Ugrasen maria au divin Krishna, selon les rites, les 16,100 princesses vierges. Krishna habita avec elles leurs 16,100 palais en donnant à chacune de

[1] Le Brahmanisme (et principalement le Krishnaïsme) et le Bouddhisme ont usé du même procédé envers les dieux existants ; ils en ont fait *des dieux fainéants*, avec une différence qui tient à la nature des deux religions : le Bouddhisme leur a donné une place subordonnée, mais respectable, dans ses sièges de récompense ; le Vichnouvisme ou Krishnaïsme les a ridiculisés. Le Prem Sagar prête successivement à chacun d'eux un rôle fort sot. On sait d'ailleurs que le Vichnouvisme a adopté Bouddha, mais pour le calomnier.

nombreux témoignages d'amour. En même temps il déploya la plus grande tendresse envers les huit Reines [1].

Voici de quelle manière l'Harivansa a traité le même sujet (traduction de Langlois, 121e lecture).

Naraka venait d'expirer. Vishnou entra dans sa capitale. Il trouva des richesses immenses dans son trésor et les fit sur-le-champ transporter par les Danawas dans la ville de Dwarapatie (Dwarika). Elevant lui-même au-dessus de sa tête le parasol de Varouna sur lequel semblent couler les ondes d'une pluie d'or, il monta sur l'oiseau Garouda que l'on aurait pu prendre pour un large nuage, et il arriva sur le mont Maniparvata. Les toiles brochées d'or et suspendues au-dessus des cours des palais de Maniparvata ressemblaient à des nuages sillonnés par des éclairs.

Ce fut là que le vainqueur de Madhou trouva ces charmantes filles des Grandarvas et des Souras que Naraka avait enlevées, et qu'il retenait enfermées sur cette montagne. Toutes brillantes d'or et de beauté, elles habitaient des lieux comparables au séjour du ciel ; exemptes de désirs, charmées de leurs demeures, elles se trouvaient heureuses comme des déesses. Ces femmes, leurs cheveux relevés et réunis en une seule touffe, vêtues de robes rouges (comme les moines et les nonnes bouddhistes), saintement recueillies, affaiblies par la pénitence et le jeûne, elles éprouvaient le vif désir de contempler Krishna. En apprenant la fin de Naraka, de Mourous, d'Hagiagriva et de Nisounda, elles vinrent se présenter devant le chef des Yadavas et l'honorèrent par un profond salut. Ces beautés, en voyant le vainqueur à l'œil de taureau, conçurent toutes à la fois le désir de l'avoir pour époux. Elles contemplaient sa face brillante comme celle de la lune, et tous leurs sens se trouvaient doucement agités ; dans leur trouble, elles dirent au héros :

« Le Dévarchi Narada, qui connaît les secrets de tous les êtres et les mystères de l'antiquité, nous a révélé que celui qui est Vichnou et Narayana donnerait la mort à Naraka, et deviendrait ensuite notre époux. Nous sommes bien heureuses de voir le vainqueur qui nous a été annoncé : c'est une félicité qui comble tous nos vœux. »

Krishna calma leur tendre inquiétude, et leur parla à toutes suivant leur mérite. Ensuite il les fit placer sur des litières portées par des miliers d'esclaves Râkchasas qui, aussi rapides que le vent, emmenèrent avec un grand bruit les nouvelles épouses du vainqueur [2].

Ensuite Krishna, de ses bras vigoureux, déracina de ses fondements le sommet du Maniparvata, et en chargea le dos de Garuda. L'oiseau emporta comme en se jouant et la montagne et Krishna accompagné de Satyabahma.

[1] Un sérail si nombreux ne doit pas nous étonner ; le sérail est le luxe obligé et la marque de magnificence par excellence de l'Orient. Le Lalita Vistara prête à Bouddha un sérail de 80,000 femmes. On sait que le sultan actuel de Constantinople n'a pas, par respect pour son rang, abaissé la dépense annuelle de son sérail au-dessous de 100 millions.

[2] On sait que les porteurs de palanquins, qui vont à un pas de course, chantent en cadence pour accompagner et soutenir leur course.

CHAPITRE LXI

Entretien de Krishna et de Rukmini.

Dans la plus belle pièce d'un palais d'or et de diamants, était dressé un lit orné de pierreries et entouré de rideaux somptueux; la couche blanche et douce comme l'écume, ornée de fleurs et garnie de coussins pour la tête et pour les joues, exhalait une délicieuse odeur. Des quatre côtés du lit, étaient placés des vases remplis de camphre, d'eau de roses, de parfums, d'huile de sandal, d'onguents jaunes composés de plusieurs ingrédients. Les murs étaient couverts de merveilleuses peintures de tous genres. Dans les angles et retraits des murs étaient étalés, à la disposition, des fleurs, des fruits, des bonbons, des gâteaux et tout ce qu'on pouvait désirer.

En jupon, avec une robe lâche, éblouissante, brodée de perles, un corset éclatant, une enveloppe de gaze radieuse, un voile étincelant, couverte d'ornements de la tête aux pieds, portant au front des lignes horizontales, au nez un anneau formé des plus grandes perles, un bijou au sommet de la tête, d'autres au bout des tresses, des pendants d'oreilles, des bijoux pour les oreilles et pour le front, un collier de pièces d'or rondes, un chapelet d'or et de corail, une parure pour la poitrine, un collier de cinq cordons et un autre de sept, un collier de perles, de doubles et triples bracelets de neuf gemmes (pierreries), des brassards, des bijoux aux poignets et autres attachés aux bras, des pendants, des sceaux, des anneaux, une ceinture d'or garnie de clochettes, des bagues pour

le grand orteil et pour les doigts de pieds, des anneaux aux chevilles, et d'autres ornements de toute espèce enchâssés de pierreries [1], la divine Rukmini, à la figure semblable à la lune, au teint de la couleur du champakas, aux yeux de gazelle, à la voix d'oiseau, à la démarche d'éléphant, à la taille de lionne ;

Et le divin Krishna de la couleur des nuages, au visage radieux comme la lune, aux yeux de lotus, océan de beauté, splendeur des trois mondes, racine de la joie, avec un diadème semblable à la crête d'un paon, une guirlande de fleurs sylvestres, un vêtement de soie jaune (doulouka) et une écharpe de même étoffe,

Reposaient ensemble sur la couche, se donnant mutuellement le plaisir ; lorsque tout à coup, sans quitter sa posture, le divin Krishna dit à Rukmini :

« Tu possèdes une exquise beauté et les meilleures qualités, et tu es la fille du roi Bhismack ; ton père, ta mère et ton frère t'avaient promise au puissant Sisupal, héritier de huit générations de rois, devant lequel j'ai fui.

« Je ne suis pas digne de toi. Je n'ai pas tes perfections ; je ne suis pas un roi. Tu as entendu et recueilli dans ton cœur mes louanges chantées par des mendiants. Sisupal, étant venu pour t'épouser, tu m'écrivis : « Viens me délivrer de Sisupal. » Tel fut ton désir que je n'avais pas provoqué. Tu n'as souffert aucun dommage ; écoute donc mes paroles : « Va et épouse quelque roi d'une grande dynastie, doué de toutes les qualités, puissant et digne de toi. »

En entendant ces mots, Rukmini, frappée au cœur, chancela, tomba à la renverse et se roula à terre avec les convulsions d'un poisson jeté hors de l'eau. Privée de sentiment, elle poussa de profonds soupirs.

[1] Cette énumération des objets qui composent la toilette d'une femme indienne montre l'absence du goût et du sentiment du beau. Les femmes riches sont surchargées de bijoux. Les bayadères qui en font un choix assez heureux sont bien parées.

Les longues tresses de ses cheveux couvraient sa figure, mêlées dans un sauvage désordre, semblables à la lune qui s'est égarée ou aux serpents qui ont bu de l'eau d'immortalité.

Le divin Krishna effrayé se leva en s'écriant : « Elle se meurt ! » Il prit sa forme à quatre bras ; avec deux mains il la souleva et la plaça sur son sein ; avec une autre main, il l'éventa et, avec la dernière, il arrangea ses cheveux. Excité par l'amour le plus tendre, il fit mille efforts pour la rappeler à la vie. Tantôt il essuyait avec une pièce de soie le visage de la bien-aimée; tantôt il mettait sur son cœur sa main de lotus. Enfin Rukmini revint à elle et Hari lui dit : « Grand est ton amour, il t'a fait perdre la raison. Tu as cru que je t'abandonnais réellement, je ne faisais que jouer avec ton amour. Maintenant, ô belle, reviens à la joie. Calme ton esprit, et ouvre les yeux. Ton silence, ô ma chère, m'accable de douleur. » Reprenant connaissance, la belle entend la voix de son amant ; elle ouvre ses yeux de lotus ; elle voit que Krishna la tient sur son sein : alors, toute confuse, le cœur bouleversé, elle se leva en désordre et se tint debout; puis, les mains jointes, elle tomba aux pieds de Hari. Krishna lui frappant doucement le dos avec la main l'applaudit : « Bravo, bravo, toi à qui l'amour a fait perdre connaissance ! »

« J'ai voulu plaisanter, et tu m'as pris au sérieux. Il ne faut pas se fâcher d'un jeu. Lève-toi, chasse tout chagrin, et oublie l'angoisse de ton cœur. » Alors Rukmini se leva, et, les mains jointes, la tête inclinée, dit : « Vous avez raison de dire que vous n'êtes pas mon égal, car vous êtes l'époux de Laskmi [1] et le maître de Brahma et de Siva. O seigneur de l'Univers, celui qui vous abandonne pour fixer ses pensées sur d'autres ressemble à l'insensé qui cesserait de célébrer les louanges de Hari pour chanter celles

[1] Laksmi, la femme de Vishnou. Ce chapitre a pour but d'exalter Krishna et de caractériser ses principaux dogmes. — Voir la note 3 du chapitre LXXXVII.

d'un vautour. Et, quant à chercher pour époux un puissant monarque, dites-moi qui, dans les trois mondes, est plus puissant que vous ! »

« Brahma, Rudra, Indra et les autres dieux qui exaucent les vœux qu'on leur adresse sont vos ministres. C'est par votre grâce qu'ils exercent ce pouvoir, qu'ils procurent la puissance et la gloire à ceux qui les implorent. Celui qui, oubliant votre adoration, la dévotiont et la pénitence, se livre à l'injustice perd tous biens et toute vertu. Gracieux seigneur, il vous est dévolu de venir dans le monde pour vos serviteurs, de vous incarner continuellement, de délivrer la terre de ses fardeaux, en exterminant les assuras, et d'accomplir les vœux de vos adorateurs en les rendant prospères. »

« Si celui sur lequel est tombé votre grâce et qui, par elle, a obtenu richesse, royauté, jeunesse, beauté et prééminence, se laisse aveugler par l'orgueil et oublie le devoir religieux, la dévotion, la pénitence et l'adoration, vous le faites tomber dans la pauvreté et cela parce que vous aimez le pauvre. Celui auquel est accordée votre plus haute grâce restera toujours privé de richesse [1]. »

Rukmini acheva :

« Je n'imiterai pas Amba, fille d'Indraderwan, roi de Kashi, qui quitta son mari pour le roi Bhisman, puis, renvoyée par ce roi, retourna à son mari ; chassée par ce dernier, elle accomplit sur les bords de la Ganga une grande pénitence en l'honneur de Mahadéva, et obtint de lui l'accomplissement d'un vœu pour se venger de Bhisman [2]. »

« Les mendiants qui chantaient vos louanges, c'étaient Siva,

[1] Un des dogmes qui caractérisent le Krishnaïsme entre les Ecoles Brahmaniques. Ce dogme se trouve aussi dans le Christianisme, chacun le sait, et aussi dans le Judaïsme, ainsi que le montrent plusieurs passages des psaumes : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes. — De stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.*

[2] On voit par cet exemple et bien d'autres combien la moralité était absente de la dévotion Brahmanique. Le Krishnaïsme a le mérite de recommander quelques vertus.

Brahma, Saraswati et Nanda. Vous avez détruit mes ennemis et exalté votre servante. » Krishna voyant son humilité[1] lui dit : « O belle, tu connais mon esprit, mes pensées, ma nature ; tu m'as servi et adoré avec amour, par là tu as enchaîné mon cœur. »

Réjouie par ces paroles, Rukmini continua à servir Hari.

[1] Mêmes réflexions que ci-dessus, pour l'humilité : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* — L'exemple d'Amba est cité pour désapprouver la femme qui divorce.

CHAPITRE LXII

Chacune des femmes de Krishna a une fille et dix fils, en tout 161,000 fils. Pradyumn emmène Charumati, fille du roi Rukm, et a d'elle Anaruddh, qu'on marie avec la petite fille de Rukm. Balaram tue Rukm qui le triche au jeu des longs dés.

Krishna vivait à Dwarika, tout entier à la joie et au plaisir. Pendant les huit veilles (parties égales du jour de vingt-quatre heures), les huit reines étaient successivement occupées de lui. A son lever, dès l'aube, une d'elles lui lavait la figure ; une autre, après avoir frotté son corps d'un onguent d'un parfum exquis, l'assistait pour le bain; une autre préparait pour lui et lui servait des mets ayant les six goûts délicieux. Une autre mêlait à du bétel pur des cardamones, des clous de girofle, des fleurs et des noix de muscade, et présentait au bien-aimé ce composé délicieux. Une autre faisait choix des vêtements les plus beaux et les plus riches en or et encadrés de bijoux, les parfumait, les apprêtait et les lui mettait; une autre le parait d'une guirlande de fleurs sylvestres, l'arrosait d'eau de rose, et le frottait de safran et d'huile de sandal; une autre l'éventait, une autre faisait la toilette de ses pieds.

C'est ainsi que les huit reines lui rendaient tous les services intimes; et lui, à son tour, leur procurait tous les plaisirs imaginables.

En quelques années chaque épouse donna à Krishna une fille belle comme Laksmi et dix fils; en tout cent soixante et un mille fils, tous semblables, tous braves, tous merveilleusement doués de force, de beauté et des autres qualités.

Tous de la couleur des nuages sombres, avec la figure radieuse comme la lune, des yeux de lotus, des robes serrées (maillots) bleues et jaunes, des cordons noués, des jouets talismans en bois, des amulettes au cou, courant de palais en palais, récréaient leur père et leurs mères par leurs jeux enfantins et leurs caresses.

Rukm ayant appris la naissance de ces fils dit à sa femme :

« Je veux que ma fille Charimati fasse elle-même choix d'un époux dans un concours. Invitez par un message ma sœur Rukmini à venir ici avec son fils.

A son arrivée, Rukm lui dit : « Je désire que ma fille Chaumati épouse votre fils Pradyumn afin d'éteindre toute inimitié entre le divin Krishna et moi, en contractant avec lui une nouvelle alliance. Les Védas prescrivent de marier ensemble dans les pays du Sud le cousin et la cousine. »

Pradyumn en effet fut choisi dans le concours des rois qui briguaient la main de la princesse. Et il eut ensuite à triompher d'eux par les armes, lorsque, avec leurs armées, ils lui barrèrent le passage à son retour pour lui enlever sa fiancée.

Au bout de quelques années, Pradyumn eut un fils de Chaumati. Krishna fit venir les astrologues qui consultèrent leurs tables, observèrent l'année, le mois, la moitié du mois, les jours solaire et lunaire, l'heure, le signe du zodiaque, et le moment de la naissance, et donnèrent à l'enfant le nom d'Anaruddh.

Rukm proposa à Krishna la main de sa petite-fille pour Anaruddh. Krishna, Balaram et Rukmini se rendirent à Bhojkut avec Anaruddh pour le mariage, et Rukm donna pour dot une somme énorme.

Aussitôt les cérémonies du mariage terminées, le roi Bhismak avertit lui-même confidentiellement Krishna de hâter son départ, parce que les princes de la parenté de Rukm invités par lui paraissaient hostiles. Rukmini interpella son frère, et celui-ci lui promit de donner congé à ses hôtes, et de l'accompagner dans son retour à Dwarika.

Lorsque Rukm vint vers les princes, ceux-ci lui dirent d'un

commun accord : « Rukm ! vous avez donné presque toute votre richesse à Krishna et à Balaram, et ils ne nous en savent aucun gré. C'est là ce qui nous blesse. Et nous avons encore au cœur l'échec que Balaram vous a infligé. »

Quand ils eurent ainsi aigri Rukm contre Balaram, le roi Kalinga lui dit : « Nous n'avons rien à faire avec le divin Krishna ; mais invite Balaram à jouer au chaupar [1] avec nous ; nous le dépouillerons et il s'en ira les mains vides. »

Balaram se rendit à cette perfide invitation, et se mit à jouer. D'abord Rukm gagna dix fois, et dit à Balaram : « Vous avez tout perdu. Avec quoi voulez-vous jouer maintenant? »

Le roi Kalinga applaudit à cette remarque et se mit à rire. Balaram commença à avoir des soupçons. Rukm alors fit un énorme enjeu (250 millions). Balaram gagna et voulut prendre la somme ; mais tous les joueurs soutinrent qu'il avait perdu. Balaram céda et fit le même enjeu, et gagna de nouveau. Cette fois encore les princes prétendirent qu'il avait perdu et lui dirent :

« Dans votre vie rustique, qu'avez-vous pu apprendre du jeu du champar. Les rois s'entendent aux dés et à la guerre ; les pâtres ne savent que garder les vaches. » Balaram contint sa colère et fit un enjeu sextuple, et gagna. On voulut encore le tricher. Mais une voix se fit entendre d'en haut : « C'est Balaram qui a gagné et Rukm qui a perdu ! »

Alors Balaram de s'écrier avec indignation :

« Malgré l'alliance qui vient d'être contractée, vous n'avez pas renoncé à votre inimitié, et vous avez recommencé les hostilités contre nous. Je vais vous tuer, homme déloyal, quel que soit le

[1] Le chaupar est un jeu avec des dés oblongs. Ainsi qu'on le voit dans le Mahabarata et d'autres récits, le jeu de dés était pour les princes indiens une sorte de duel par lequel ils donnaient cours à leur hostilité sourde ou déclarée, et un moyen d'accomplir la ruine de leurs adversaires.

sentiment de ma belle-sœur à cet égard. Aucune considération ne me fera épargner un traître. »

A la vue de tout le monde, il tua Rukm ; puis il terrassa Kalinga, et d'un coup de poing lui fit cracher les dents, en lui disant : « Vous aussi, vous avez ouvert la bouche et serré les dents contre moi ! »

Puis Balaram battit et mit en fuite tous les rois, et s'en vint rapporter à Krishna ce qui s'était passé !

CHAPITRE LXIII

Banasur obtient de Siva mille bras et une force irrésistible. Pour se tenir en haleine il arrache les montagnes, puis il offre le combat à Siva. Celui-là l'invite à arborer un drapeau sur son palais, et à l'y laisser jusqu'à ce que de lui-même il tombe. Ce sera le signal de l'arrivée d'un antagoniste redoutable. Usha, fille de Banasur, voit en songe Anaruddh, et l'obtient pour époux, grâce à son amie Chitrika, puis le tient caché dans son appartement à l'insu de son père. Celui-ci l'apprend et fait Anaruddh prisonnier après un combat acharné.

Brahma eut pour fils Kasyapa et pour petit-fils Hirathakasyapa, puissant et immortel. Celui-ci fut le père d'Harijan, adorateur de Vishnou, dont le petit-fils Bali, célèbre par sa piété, fut vaincu par un stratagème de l'Être suprême incarné en nain, et précipité par lui au Patala (enfer). Le fils aîné de Bali, Banasur, régna avec gloire à Shronitpur d'où il allait régulièrement au Kailasa adorer Siva, protecteur des Brahmes, véridique et maître de ses passions. Un jour, au Kailasa, transporté d'amour pour Siva, il se mit à chanter et à danser en battant du tambourin. Siva prit plaisir à ce chant et à cette mesure, et se mit à danser avec Parvati. Quand il eut fini, il voulut témoigner sa satisfaction à Banasur, et lui dit : « Exprime un vœu; quel qu'il soit, je l'accomplirai. » Banasur lui fit humblement cette demande : « Gracieux Seigneur, donnez-moi l'immortalité, l'empire du monde entier et une force invincible. » Siva y consentit : « Nul dans les trois mondes n'aura ta force. »

« Brahma (le destin) lui-même n'aura pas de pouvoir sur toi. En récompense du plaisir que tu m'as procuré, je te donne mille bras. Exerce-les pour qu'ils restent toujours irrésistibles. »

Après avoir conquis les trois mondes et assujetti toutes les divinités, Banasur creusa sur les quatre côtés de la ville de Shronitpur un large et profond fossé alimenté par des sources de fond et défendu en arrière par un double rempart de feu et de vent. Il y vécut ainsi en pleine sécurité. Au bout de quelque temps :

Faute de combattre, ses bras devinrent trop gros. Il éprouvait des tiraillements et des battements. Alors il se demanda: Contre qui combattre? Avec qui me mesurer? Les bras me démangent cruellement du besoin de me battre. Qui pourra répondre à mon désir?

Alors, errant de contrée en contrée, il arracha successivement toutes les montagnes, les mit en pièces et les réduisit en poussière.

Quand il eut broyé toutes les montagnes, les tiraillements et les démangeaisons de ses bras n'avaient pas encore disparu. Ne sachant plus que faire de tant de bras et de tant de force, il alla trouver Mahadéva et lui dit :

« Seigneur, qui avez pour arme le trident, mon corps ne peut plus porter mes mille bras devenus trop lourds. Désignez-moi quelque être tout-puissant avec qui je puisse me mesurer. Je n'en trouverai aucun dans les trois mondes, à moins que vous ne daigniez vous battre avec moi. »

Mahadéva fut marri de la proposition, et se dit en lui-même :

« Cet insensé est enorgueilli de sa force, et ne vivra pas longtemps. Tout orgueilleux court à sa perte. »

Puis il répondit à Banasur : « Sous peu le divin Krishna s'incarnera dans la famille de Yadu ; ce sera ton antagoniste. » Prends ce drapeau et fais-le flotter sur ton palais. Quand il se brisera et tombera, tu sauras que Krishna est né. »

Quelques années après, Banawati donna à Banasur une fille à laquelle les astrologues donnèrent le nom d'Usha, prédisant qu'elle serait un trésor de beauté, d'amabilité, d'intelligence.

Le père la prit en grande affection, et, comme le Kailaça est très près de Shonitpur, il prit l'habitude de l'envoyer souvent, accompagnée d'amis et de suivantes, à Siva et à Parvati [1] pour être instruite.

Usha, s'étant rendu propices Ganésa et Sérasvati, se présenta devant le couple divin (Siva et Parvati) en suppliante et leur dit : « Océan de grâce, Siva et Gauri ! Soyez miséricordieux ! Accordez à votre servante le don de la sagesse ; et que votre nom soit loué dans le monde ! »

Siva et Parvati furent charmés et firent commencer à la jeune fille l'étude de la sagesse, qu'elle poursuivit régulièrement. En peu de temps elle posséda tous les Sastras, acquit tous les talents, et sut jouer de tous les instruments. Un jour qu'Usha, en compagnie de Parvati, chantait en s'accompagnant sur le luth, Siva vint dire à Parvati : « Chère, Kamadéva que j'ai consumé a été ressuscité par le divin Krishna. » Après ce propos et d'autres semblables, il emmena Giriju[2], s'en alla d'abord à la Ganga, se baigna et fit baigner Parvati. Puis, se trouvant porté à l'amour, il se mit à revêtir, avec beaucoup de tendresses et de badinages, Parvati de ses habits et ornements, et à lui faire l'amour ; à la fin, enivré de plaisir, il se mit à jouer sur le tambourin, à danser sa danse la plus gaie, à chanter avec art suivant les règles des Sastras, et enfin à caresser Parvati et à l'embrasser avec une ardeur extrême. Usha, témoin des plaisirs de Siva et de Parvati, et de leurs marques de tendresse, ressentit le désir de l'union avec un époux et se mit à dire dans son cœur : « Si j'avais aussi un mari, je m'ébattrais avec lui comme Parvati avec Siva ; une belle sans époux est une nuit sans lune. »

La divine Parvati, qui lit dans les cœurs, voyant ce qui se passait dans celui d'Usha, l'appela près d'elle avec beaucoup de bonté et, lui

[1] Parvati est la déesse des beaux-arts, mère de Ganésa, le dieu de la poésie et de l'éloquence.

[2] Nom de Parvati.

témoignant beaucoup d'affection : « Ma fille, dit-elle, ne t'inquiète pas ; ton époux se montrera à toi dans un rêve ; tu l'enverras chercher, et te le feras amener pour être heureuse avec lui. »

Usha retourna donc à Shronitpur pourvue de la sagesse et d'un fiancé ; son père lui donna un très beau palais qu'elle habita en compagnie de quelques amies et de ses suivantes.

Quand elle eut douze ans, la pleine lune contemplant la splendeur de son visage pâlissait d'envie ; en comparaison de l'ébène de ses cheveux, la nuit de la nouvelle lune n'était pas noire ; jalouse de l'élégance de sa chevelure se terminant en pointe derrière la tête, la femelle du serpent se dépouillait de sa peau et s'enfuyait ; voyant les arcatures de ses sourcils, l'arc s'agita et se tordit. Frappés de la grandeur et du brillant de ses yeux, les gazelles, les poissons et les moticilla alba furent couverts de confusion ; la rougeur de ses lèvres fit trembler le fruit du Brimba ; la régularité de ses dents frappa au cœur l'orange ; se voyant surpassée par le velouté de ses joues, la rose perdit sa fraîcheur ; la rondeur parfaite de son cou troubla la colombe ; les boutons du lotus se cachaient dans l'étang à la vue des boutons de ses seins ; jalouses de la finesse de sa taille, les lionnes s'enfoncèrent dans la forêt ; jaloux du poli luisant de ses cuisses, le plantain sécha ; devant le jaune radieux de son corps, l'or pâlit et le champaka eut honte ; le lotus n'était rien, comparé à ses pieds et à ses mains [1].

Cette tendre jeune fille, à la démarche d'éléphant, à la voix d'oiseau, avait tant de grâce dans l'éclat merveilleux de sa jeunesse qu'elle éclipsait tous les objets, et leur ravissait leur beauté.

Un jour, cette tendre jeune fille, après s'être purifiée, fit la toilette du corps la plus minutieuse, se para de ses plus beaux atours, se parfuma et, semblable à Laksmi, vint gaiement avec ses compagnes présenter ses respects à ses parents.

[1] Nous avons reproduit cette longue série de comparaisons parce qu'elle est caractéristique et qu'elle réunit à peu près toutes les comparaisons gracieuses des poètes indiens pour exalter les charmes d'une femme. Nous épargnons au lecteur les détails de la toilette d'Usha parce que nous les avons donnés dans la toilette de Rukmini, ce qui est plus que suffisant.

Le roi Banasur, la voyant merveilleusement belle, se contenta de dire en lui-même : « Le moment est venu de la marier. » Il envoya des démons mâles pour garder son palais. La vierge royale pratiquait régulièrement la dévotion à Parvati, faisant tous les jours pénitence, donnant l'aumône, accomplissant des vœux religieux pour obtenir l'époux attendu. Un soir qu'il faisait nuit, elle s'assit sur sa couche tout entière à cette pensée : « Quand mon père célébrera-t-il mon mariage? Quand verrai-je mon époux? » Elle s'endormit absorbée dans l'idée de l'époux annoncé.

Or voici que, dans son sommeil, elle voit un homme de couleur bleu sombre, très jeune, très beau, le visage brillant comme la lune, avec des yeux de lotus, les traits de Kama, une forme fascinante. Il était vêtu de soie jaune, portait sur la tête un diadème, avait des ornements enchâssés de pierreries, des pendants d'oreilles figurant des alligators, une guirlande de fleurs sylvestres, une charge de grains de Gunja (Abrus precatorius) et un doulouka de soie jaune, avec beaucoup de séduction dans les manières. Il vint se placer debout en face d'elle.

Elle fut captivée, mais resta honteuse, baissant la tête. Alors il lui adressa des paroles pleines d'amour, s'approcha d'elle, la prit par la main et l'embrassa, chassant ainsi son trouble, sa timidité et sa retenue pudique. Alors ils bannirent mutuellement toute réserve, s'abandonnant l'un à l'autre, ils se couchèrent sur le lit et, se livrant *aux caresses, aux mignardises, aux embrassements et aux baisers*[1], ils se donnèrent mutuellement et reçurent un délicieux plaisir ; l'ivresse de la volupté leur inspira les propos les plus tendres. Quand Usha voulut de nouveau serrer tendrement son époux sur son sein, elle s'éveilla tout d'un coup lui tendant les bras, et resta dans cette posture, éplorée, éperdue.

Dans son désespoir elle s'écria : « Où est allé le maître de ma vie? »

[1] Ces mots reproduisent les titres successifs des chapitres du Kama Sutra relatifs aux rapports sexuels. Ils étaient donc comme officiels dans l'Inde.

Elle regarda de tous côtés se demandant : « Comment le retrouver? Comment le contempler de nouveau? Pourquoi le sommeil m'a-t-il quittée, et n'ai-je embrassé que le vide. Sans le bien-aimé, le cœur est glacé; privés de sa vue, les yeux sont abattus; n'entendant plus sa voix, les oreilles se ferment; où est allé cet amant qui procurait le bonheur? Si je pouvais le revoir en songe, je lui abandonnerais ma vie. »

Elle se jeta sur sa couche et ensevelit sa figure dans les coussins. Le lendemain, après l'avoir attendu une veille et demie, on s'inquiéta de son absence. Chitreckha, fille de Kushbhand, ministre de Banasur, entra dans la galerie de peintures qui précédait la chambre d'Usha, vit son angoise et lui dit :

« Dis-moi la vérité. Qu'as-tu aujourd'hui, plongée comme tu l'es dans la mer de chagrin de l'absence? Pourquoi ces pleurs, ces sanglots? Je chasserai la douleur de ton cœur; je réaliserai tout ce que ton esprit désire. Tu n'as pas beaucoup d'amies comme moi. Je suis ta confidente. J'irai au bout du monde pour accomplir ton désir. Brahma m'a accordé un vœu. Il a soumis le monde entier à mon pouvoir. Sarada (la Magie, l'Illusion) est toujours avec moi; par elle je puis faire tout ce que tu voudras. Apprends que j'ai le pouvoir de l'illusion; que je puis transporter et amener ici Brahma, Rudra, Indra. Personne ne connaît mon secret, car chacun connaît son propre pouvoir et ignore celui d'autrui. Raconte-moi toute ton histoire. Que s'est-il passé cette nuit? Ne me cache rien, ô mon amie. J'accomplirai tous tes désirs. »

Usha confia son secret à son amie, et ajouta :

« Je n'ai jamais vu ni entendu quelqu'un qui lui ressemble ; je ne puis trouver des paroles pour le dépeindre : il est au-dessus de toute description. Il est parti, emportant mon cœur. Où le retrouver ne sachant ni son nom ni sa demeure ? »

Chitrekha lui dit : « Je vais te faire et te montrer les portraits de tous les membres du sexe masculin qui existent dans les trois mondes. Lorsque tu auras reconnu celui qui a dérobé ton cœur, tu me l'indiqueras. Je me charge de te l'amener ensuite et de vous unir. »

Usha l'approuva en riant. Alors Chitrekha invoqua Ganésa et Sarada, et fixa sa pensée sur son précepteur spirituel (Siva). Elle dessina d'abord et mit sous les yeux d'Usha les trois mondes, les sept mers, les huit sphères célestes avec le Baïkunta ; ensuite elle fit les images séparées de tous les dieux, les Titans, les musiciens célestes, les cochers, les gnômes, les Rishis, les régents du monde et des régions et les rois de tous les pays. Mais Usha ne vit pas parmi eux son bien-aimé. Alors Chitrekha fit séparément les portraits des descendants de Yadu. En voyant celui d'Amiruddh Usha s'écria :

« O mon amie, voici le voleur de mon cœur ; c'est lui qui s'approcha de moi la nuit dernière ; maintenant trouve le moyen de me l'amener. »

Chitrekha répondit : « Par le pouvoir de Hari, je l'amènerai certainement, bien que la ville de Dwarika où il réside soit constamment gardée par la coquille Sudarsan. »

Alors Chitrekha mit des habits couverts du nom de Ram, traça sur son front, avec de l'extrait de sandal, comme le font les Gopis, des lignes verticales que portent les adorateurs de Vishnou et se fit des marques de même nature aux seins, au haut des bras et à la gorge, se mit au cou une belle guirlande de Tulaci

(Ocynum sanctum), prit à la main un rosaire de gros diamants, mit sous son bras un tapis enroulé pour s'asseoir, tenant fermement dans ses mains le livre du Baghavat Gitta, et, ayant pris toute l'apparence d'un éminent dévot de Vishnou, elle prit congé d'Usha en ces termes :

« Ma route est maintenant dans le ciel, je vais traverser les airs pour t'amener ton époux, car je m'appelle Chitrekha. »

Ayant répandu autour d'elle l'Illusion, elle prit l'air pour véhicule, et en un instant passa à la faveur des ténèbres de la nuit, comme un éclair, dans la ville de Dwarikha, enveloppée d'un nuage épais; elle entra dans le palais du divin Krishna sans que personne s'en aperçût. Elle y trouva Aniruddh dormant seul sur un lit et se livrant en rêve, sans trève, à des ébats amoureux avec Usha. En un instant, elle enleva le lit avec le prince et les déposa dans la pièce où Usha gémissait de son abandon.

Quand elle les vit, Usha, d'abord confuse, se précipita aux pieds de Chritrekha et s'écria : « Merci! merci, amie, de ton audace et de ta vaillance! d'avoir rempli ta promesse malgré tant de difficulté et de péril. Je ne pourrai jamais te rendre l'équivalent d'un tel service; je resterai toujours ton obligée pour ta bonne action. »

Chritrekha répondit : « Le plus grand plaisir au monde est d'obliger autrui; la meilleure occupation est de faire le bien d'autrui. Ce corps ne sert à rien; on en tire le meilleur parti quand on peut le faire servir à la fois à sa propre utilité et à celle des autres (accomplir à la fois nos fins et celles des autres) [1]. »

Elle prit congé en disant : « Maintenant que, par le pouvoir de la divinité (Hari), je t'ai amené ton époux, éveille-le et sois heureuse. »

Malgré sa joie, Usha avait la pudeur de la première entrevue

[1] Tout cet alinéa est évidemment une sentence bouddhique adoptée et peut-être arrangée à la fin par le Krishnaïsme.

et se demandait : « Que vais-je dire à mon époux pour l'éveiller ? Comment oserai-je me jeter à son cou ? »

A la fin, elle se mit à jouer très doucement sur le luth. Aniruddh s'éveilla et, regardant de tous côtés, se dit : « Où suis-je ? Qui habite ce palais ? Comment suis-je ici ? Qui m'y a transporté avec mon lit pendant mon sommeil ? »

Alors qu'il s'exclamait ainsi, ne pouvant croire ses yeux, Usha, pensive et pudique, intimidée par la première entrevue, se tenait debout dans un coin de la pièce regardant avec admiration la figure radieuse de son amant et recueillant dans ses yeux le même plaisir que la Barthavelle regardant la lune.

La voyant ainsi, Aniruddh l'interrogea : « Belle, dis-moi ton histoire. Qui es-tu ? D'où es-tu venue vers moi ? Ou bien est-ce toi qui m'as amené ici ? Parle-moi sincèrement ; il me semble que je rêve. »

De plus en plus intimidée, Usha restait à l'écart sans mot dire. Alors il s'empressa de la prendre par la main, de l'amener et de la faire asseoir sur le lit ; puis, par de tendres propos, il dissipa sa crainte et sa honte. Alors ils se mirent tous deux sur le lit, se livrèrent à d'amoureuses caresses et mignardises, donnant et recevant mutuellement le plaisir, et finirent par se raconter l'un et l'autre l'histoire de leur amour.

Ils passèrent la nuit en doux propos et amoureux ébats. Quand le bétel devint sans saveur, le collier de perles se refroidit et la lumière de la lampe pâlit, Usha se leva et reconnut que l'aube était venue ; l'orient s'empourprait, les moineaux gazouillaient, le lys d'eau s'épanouissait, le lotus rougissait, les oiseaux s'apaisaient.

Voyant le jour, Usha ferma toutes les portes, embrassa son époux et se recoucha. Lorsque l'heure fut plus avancée, elle le cacha, lui donna les soins nécessaires et le déroba ainsi à la vue de ses compagnes et de ses suivantes. Celles-ci finirent par apprendre la venue d'Amaruddh, et que les deux amants passaient le jour et la nuit se livrant au plaisir. Un jour la mère d'Usha vint

pour avoir de ses nouvelles, se cacha et la vit dans son appartement jouant au chaupar avec un très beau jeune homme. Elle s'en retourna à sa demeure sans mot dire, mais intérieurement satisfaite et bénissant sa fille.

Quelques jours après, Usha, voyant son mari endormi, eut la pensée d'aller se montrer en ville, afin d'étouffer les soupçons que pourrait faire naître une disparition trop prolongée. Elle sortit en effet, mais rentra presque aussitôt ne pouvant supporter la séparation même la plus courte.

Les gardiens, l'ayant observée, eurent des soupçons qu'ils se communiquèrent entre eux. L'un d'eux fit remarquer que la porte d'Usha était fermée, jour et nuit, et que l'on apercevait dans son appartement un jeune homme qui causait en riant et jouait au chaupar. Un autre fut d'avis d'avertir le roi ; un troisième dit qu'il valait mieux se taire et laisser s'accomplir la destinée.

En ce moment survint Banasur escorté de quelques guerriers. Ne voyant plus flotter sur son palais le drapeau que lui avait donné Siva, il demanda ce qui lui était arrivé. Les gardiens lui apprirent que quelques jours auparavant il s'était brisé et était tombé. Se rappelant les paroles de Siva, Banasur s'inquiéta et dit: « Quand ce drapeau est-il tombé? Mon ennemi Hari s'est incarné quelque part. »

Alors l'un des gardiens révéla au roi tout ce qu'ils avaient vu, en lui faisant promettre auparavant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Banasur très ému prit ses armes, entra seul et sans bruit dans la demeure d'Usha, se cacha, et vit Aniruddh dormant d'un profond sommeil auprès d'Usha.

Il se dit : « Tuer un homme endormi serait un péché[1]. »

Alors il plaça là quelques gardiens avec ordre de venir l'avertir dès que cet homme s'éveillerait, et il rentra dans son palais.

Il assembla sa cour et ses démons, et leur dit: « Mon ennemi est

[1] Une des règles d'honneur des Kchattryas dans Manou.

venu, réunissez toutes vos forces et entourez la demeure d'Usha; je viendrai vous y rejoindre. »

Cependant les deux amants s'étaient éveillés et s'étaient mis à jouer ensemble au chaupar. Soudain Usha est frappée par la vue d'un amas de nuages sombres que sillonne l'éclair ; les grenouilles, les paons font un grand bruit de leurs voix. Entendant les éperviers, la princesse d'embrasser son époux en disant : « O épervier! ne lance pas ton cri de rah! rah! Cesse ce cri de séparation! »

A ce moment Banasur avisé s'en vint furieux et armé de ses flèches à la porte d'Usha, regarda secrètement, puis cria:

« Qui es-tu, toi qui es venu ici, avec un corps bleu sombre, avec la fascination de l'amour, des yeux de lotus et un doulouka de soie jaune? Ah! voleur[1], tu ne sortiras pas d'ici; tu ne m'échapperas pas. »

Cette menace troubla profondément Usha et Aniruddh. Tremblante, la princesse dit à son époux : « Seigneur, mon père est venu vous attaquer avec une armée d'Assuras, comment lui échapperez-vous? »

Aniruddh, transporté de colère, lui répondit : « Ne crains rien, femme, un instant me suffira pour abattre cette armée de démons. »

Par une incantation empruntée aux Védas, il fit venir à son aide une pierre de 108 coudées, la prit dans ses mains et, perçant à travers l'armée ennemie, défia Banasur d'une voix éclatante.

Comme il s'avançait, le roi tendit son arc, et avec toute son armée fondit sur Aniruddh, comme un essaim d'abeilles sur un homme.

[1] Les Indiens assimilent à un vol le commerce avec une femme appartenant à des parents, à un maître ou à un mari.

Quand les Assuras se mirent à décharger toutes sortes de traits, il les frappa d'un petit nombre de coups de la pierre colossale, et balaya comme une écume toute l'armée des Assuras; les uns furent tués, les autres blessés, et le reste s'enfuit. Banasur rallia les fuyards, et revint à la charge. Presque tous les traits et les armes que lançaient les démons tombaient à droite et à gauche d'Aniruddh, sans l'atteindre.

Les projectiles qui arrivaient près de lui étaient coupés en deux par le bord tranchant de la pierre. Les coups portés avec la pierre étaient irrésistibles, comme les coups de la foudre.

Ils fendaient les têtes, brisaient les bras et les jambes et broyaient les corps.

Après quelques heures de combat, toute l'armée de Banasur fut taillée en pièces; il ne resta plus que lui. Frappé d'étonnement, devant cet ennemi invincible, il lui lança un lacet[1], le lia ainsi et l'amena lié à sa cour.

Anaruddh dans cette détresse se dit: « Mieux vaut souffrir de grands maux que de faire mentir la parole de Brahma. Si, usant de ma force, je brisais le nœud coulant, il y aurait un mépris sur Brahma. Il faut donc rester dans ces liens[2]. »

Banasur le menaça: « Jeune homme, je vais te tuer; si quelqu'un peut te sauver, recours à lui. »

Usha, ayant appris le péril de son bien-aimé, dit à Chitreckha:

« Amie, fi de ma vie! se peut-il que mon mari soit dans les tourments, et que, moi, je boive et mange tranquillement! » Chitreckha la réconforta:

« Le divin Krishna et Balaram sont maintenant en route avec

[1] Le lacet était naguère fréquemment et est encore aujourd'hui employé dans l'Inde comme arme de guerre; c'était celle des Tuggs ou étrangleurs.

[2] Cela signifie qu'il faut respecter l'arrêt du destin; c'est une manière de masquer la défaite et l'impuissance d'Aniruddh qu'on ne veut pas avouer.

tous les descendants de Yadu; ils détruiront l'armée des Assuras et emmèneront Aniruddh avec toi. C'est leur coutume, quand ils apprennent qu'un roi a pour fille une belle vierge, de l'enlever par force ou par ruse[1]. Ton époux est le petit-fils de Krishna, le vainqueur de Sisupal et de Jurasindhu, le ravisseur et l'époux de Rukmini! »

Usha répondit: « Je ne puis supporter cette douleur, mon mari m'a été enlevé saisi par le lacet de guerre. »

« Une flamme empoisonnée dévore mon corps. Il n'est plus pour moi de repos; la vie m'est à charge; je ne veux plus boire ni manger. Banasur tue mon époux et veut m'en donner un autre. Ce qui doit arriver arrivera. C'est tout ce qu'on peut dire. Que me font les règles du monde et les préceptes des Védas? Pour moi, il n'est peine ni plaisir autres que ceux de mon époux[2]. »

Puis elle vint courageusement s'asseoir près de son époux. Banasur en ayant été informé chargea son fils Skandha[3] d'emmener sa sœur et de la tenir seule sous bonne garde. Skandha exécuta cet ordre, sans écouter Usha qui répondait à ses reproches: « Parvati m'a donné mon époux. Je perdrais ma propre estime, si je l'abandonnais pour un autre. Honnie est la femme qui quitte son mari! Telle est la coutume du monde de génération en génération. Nous devons partager la mauvaise fortune de celui auquel le destin nous a unies. »

La princesse séparée de son mari refusa toute nourriture et accomplit une pénitence insigne.

[1] Ce passage prouve que la tribu de Yadavas pratiquait l'enlèvement des femmes encore pratiqué dans l'Inde aujourd'hui par les Kohles. Ils n'étaient pas les seuls, ainsi que le prouve la légende précédente de Nakasur.

[2] C'est le boniment obligé que doit débiter toute femme Indienne, toutes les fois qu'il arrive un malheur à son mari.

[3] Remarquons ce nom de Skanda employé par la métaphysique de l'Inde pour désigner les parties constituantes ou agrégats de la personnalité humaine.

Quelques jours après, le Muni Narada se rendit auprès d Aniruddh et lui annonça que Krishna et Balaram venaient le délivrer.

Puis, il s'en fut dire à Banasur : « Votre prisonnier est le petit-fils du divin Krishna, et le fils de Pradyumn, et il se nomme Aniruddh. Vous connaissez la race de Yadu. Agissez d'après cette connaissance ; je suis venu pour vous mettre en garde dans cette affaire ; après cet avis, je me retire. »

Banasur lui adressa seulement ce peu de mots : « Grand Narada, je suis pleinement renseigné sur tout. »

CHAPITRE LXIV

Krishna triomphe de Banasur et délivre Aniruddh et Usha.

Après qu'Aniruddh fut resté quatre mois en prison, Narada se rendit à Dwarika qu'il trouva tout entière désolée de la disparition du jeune prince ; tous les habitants vinrent l'interroger à son sujet.

Narada leur dit : « Bannissez toute inquiétude. Aniruddh est en vie et en bonne santé à Sonitpur, où il a eu un commerce amoureux avec une fille vierge du roi Banasur. Celui-ci l'a lié avec le lacet de guerre ; il ne pourra être délivré que par une victoire. — Avisez. »

Les descendants de Yadu vinrent prendre les ordres du roi, et, ayant réuni toutes leurs forces, se mirent en route à la suite de Balaram ; Krishna et Pradyumn monté sur Garuda prirent l'avance.

L'armée présentait le plus bel ordre : en tête une ligne d'éléphants de la plus haute taille et pourvus de défenses formidables ; puis les timbales résonnant et les bannières et drapeaux déployés ; ensuite une seconde ligne d'éléphants portant des tourelles sur lesquelles se tenaient les chefs de l'armée, les capitaines, les demi-dieux, les héros des Yadasas portant des cottes de mailles, des casques et toutes sortes d'armes. Après ceux-ci, de nombreuses rangées de chariots. Derrière, se succédaient des rangs nombreux de cavaliers montant des chevaux de différentes couleurs munis de colliers, de harnais, de cordons faits de poils de bœuf, de tassettes et d'une armure de fer, dressés à tous les exercices et marchant d'une allure aussi régulière que dans la procession des

noces ou dans un manège, sachant se dresser, danser, bondir, sauter. Entre les cavaliers les bardes chantaient des chants guerriers, les panégyristes récitaient des hymnes de louanges. Ensuite venait, comme une nuée de sauterelles, la masse de l'infanterie, armée de boucliers, d'épées, de couteaux, de poignards, de dagues, de lances, de javelines, de piques de six coudées, d'autres sortes de lances, de broches, de bâtons, d'arcs, de flèches, de massues, de conques, de haches, de haches d'armes, de douves chaussées de fer, d'épées cachées (cannes à épée), de cimeterres et d'une variété infinie d'armes. Partout le son des timbales, des tambours, des tambourins, des trompettes, des conques, enlevait et égayait les guerriers.

La poussière montait et voilait le ciel, le soleil était devenu le frère de la nuit, le mâle et la femelle de l'Anas Casarka étaient séparés (comme ils le sont la nuit), les belles femmes se livraient à leurs époux ; le lotus de nuit s'épanouissait, le lotus blanc s'éclipsait, les animaux nocturnes rôdaient.

Balaram, s'avançant en grande pompe avec douze armées complètes, rasa les citadelles et les forteresses, ravagea tout le pays et arriva devant Shronitpur où le divin Krishna avec Pradyumn se réunit à lui.

Par l'effet de la méditation de Banasur sur Siva, le trône de ce dieu fut ébranlé, et son abstraction fut interrompue ; en regardant autour de lui, il vit le péril de son adorateur, et résolut aussitôt de le secourir. Il prit la moitié du corps de Parvati[1], attacha les nattes de sa chevelure, se barbouilla le corps de cendre, but force liqueurs enivrantes extraites du chanvre, de l'asclépiade gigantesque, de l'herbe des incantations (datura tastuosa), se mit

[1] Allusion au culte des divinités Androgynes (Siva-Parvati, Vishnou-Lakmi, etc.), réunissant les énergies mâle et femelle.

un cordon brahmanique de serpents blancs[1], se passa un collier de crânes et un autre de serpents, prit un trident, un arc, un tambourin et un crâne à la main, monta le bœuf Nandiya, et s'avança accompagné d'esprits, de spectres, de furies, de magiciennes, de lutins femelles et de démons féminins. La magnificence de ce spectacle défie toute description, car Siva avait aux oreilles des pendants composés de perles d'éléphants, au front la lune, sur la tête la Ganga, les yeux rouges de fureur et de sang, un air terrible, enfin sa forme de grand destructeur. Dans cette forme, jouant des instruments guerriers, chantant et faisant danser son armée, il s'avançait avec une démarche telle qu'il faudrait la voir pour se la figurer.

En peu de temps, il se rendit à la tête de ses troupes au lieu où Banasur avait établi toute l'armée des Assuras.

Transporté de joie à sa vue, Banasur lui dit : « Océan de grâce ! excepté vous, qui penserait à moi en ce moment? Votre éclat consumera mes ennemis. Comment la tribu de Yadu pourra-t-elle ne pas être anéantie?

Et il ajouta : « Seigneur, livrons une belle bataille ; que chaque combattant ait son antagoniste !

A ces paroles de Banasur, l'armée des Assuras fit face, front contre front, aux Yadavas qui étaient venus aussi tout préparés. La musique guerrière retentit ; les braves saisirent leurs armes ; les irrésolus, les efféminés et les lâches prirent la fuite.

Siva, sous la forme de grand destructeur, eut pour antagoniste Krishna. Banasur fut opposé à Balaram, et Shanda à Pradyumna, et de la même manière chaque combattant eut son adversaire. Des deux côtés, les traits commencèrent à voler. Mahadéva avait à la main l'arc Pinak ; le chef des Yadavas, l'arc Sarang. Siva décrocha les flèches de Brahma, Krishna les coupa et les abattit à terre avec les armes de Brahma ; Rudra déchaîna un vent puis-

[1] Cordon d'investiture qui conférait aux Brahmes le titre de Grahaste, maître de maison.

sant[1], Hari le repoussa avec la flamme. Mahadéva alluma un incendie, Murari l'éteignit sous une pluie torrentielle, et souffla un feu puissant qui parcourut toute l'armée des Assuras, leur brûla la barbe, les moustaches et les cheveux et les défigura. Ils jetèrent un grand cri de détresse.

Alors Balanath (nom de Siva) versa une trombe d'eau qui rafraîchit ses démons demi-consumés et ses spectres et lui-même. Puis, égaré par la colère, il prit les flèches de Narayana pour les lancer ; mais, après reflexion, il y renonça. Alors le divin Krishna décrocha toutes ses flèches, et, mettant les ennemis hors de combat, tailla en pièces l'armée des Assuras, comme un moissonneur fauche un champ. A cette vue, Mahadéva se dit : « Nous ne pouvons triompher que par un bouleversement qui entraînera la destruction de l'univers. »

Alors Skanda monta un paon et, du haut des airs, il déchargea ses traits sur l'armée de Krishna. Mais Pradyumn lança une flèche qui atteignit le paon, et Skanda tomba. A cette vue, Banasur furieux banda cinq arcs, mit sur chacun deux flèches, et fit pleuvoir toutes ces flèches sur Krishna. Celui-ci les coupait en deux successivement. On était alors au fort de la mêlée. Les panégyristes chantaient des hymnes semblables au chant du Nhamal[2]. Les blessures lançaient des jets de sang comme des seringues ; éparses de tous côtés, les taches de sang d'un rouge éclatant paraissaient comme la poudre rouge à la fête du saint. Sur le théâtre de l'action, les esprits, les spectres, les fantômes, errant avec un aspect épouvantable, s'ébattaient comme des acteurs dans un drame, et un fleuve de sang caillé coulait comme une rivière qui a été teinte.

Le combat continua ainsi quelque temps ; enfin Krishna lança une flèche si puissante qu'elle balaya le cocher de Banasur et que les chevaux s'emportèrent par la frayeur. Voyant son cocher tué,

[1] On considère souvent Rudra comme le père des Maroutes ou vents.
[2] Qui se chante à l'équinoxe du printemps.

Banasur abandonna le terrain, et s'enfuit poursuivi par le divin Krishna.

Informé du péril qu'il courait, sa mère, Katra, vint aussitôt, sous un aspect épouvantable, échevelée, entièrement nue et, se plaçant debout en face du divin Krishna, elle jeta des cris perçants.

A sa vue, l'Être suprême ferma les yeux ; à ses cris, il tourna le dos ; Balasur en profita pour lui échapper et alla rallier son armée.

Katra resta comme un épouvantail en face de Krishna, jusqu'à ce que Banasur eût rallié un Ak'Shauhiri (corps d'armée) ; puis elle s'en retourna à sa demeure. Banasur livra encore un combat terrible ; mais, n'ayant pu vaincre Krishna, il s'enfuit et se réfugia près de Mahadéva.

Celui-ci très courroucé manda une fièvre très maligne, et l'envoya contre l'armée du divin Krishna. C'était un feu dévorant, d'une chaleur triple de celle du soleil. Elle avait trois têtes, neuf pieds, six mains, trois yeux et un aspect effrayant. Elle se répandit dans l'armée de Krishna, causant par sa chaleur brûlante un tremblement violent.

Les Yadavas eurent recours à Hari qui envoya contre la fièvre chaude une fièvre froide. Celle-ci mit en fuite la première, qui courut implorer la protection de Siva. Le dieu répondit : « Il n'est personne dans les trois mondes qui puisse vaincre la fièvre de Krishna. Le mieux pour vous est d'aller trouver le divin Murari, soutien de ceux qui l'adorent. »

La fièvre inflammatoire se présenta donc devant le divin Krishna, la racine de la félicité, et lui dit en suppliante : « Océan de grâce, ami du pauvre, purificateur du péché, soutien des malheureux, daignez me pardonner ma faute et me sauver de votre fièvre. »

« O suprême! vous êtes le seigneur de Brahma et des autres dieux. Votre pouvoir est incompréhensible, ô maître de l'univers, c'est vous qui avez préparé et créé le monde. Celui-ci tout entier, ô Krishna, n'est que votre Illusion[1]. Par votre grâce ce mystère m'a été dévoilé; j'ai obtenu la vue vraie (le discernement), ô créateur du monde, et j'ai compris. »

Touché de son humilité, le miséricordieux Hari répondit : « Tu es ma suppliante. Donc tu es sauvée. Autrement je ne t'aurais pas épargnée. Je te pardonne cette fois. Mais, à l'avenir, respecte mes serviteurs. Telle est ma volonté. » La Fièvre promit en ces termes : « Océan de grâce, quiconque aura entendu cette histoire n'aura ni la fièvre jaune, ni la fièvre intermittente ni la fièvre tierce. » Le divin Krishna lui dit encore : « Retourne près de Mahadéva. Si tu restes ici ma fièvre s'emparera de toi. » A cet ordre la Fièvre inflammatoire s'inclina, prit congé et se retira près de Shukadéva (Siva), et l'épidémie disparut [2].

Banasur de plus en plus irrité prit des arcs et des flèches dans ses deux mille mains, et, affrontant l'Être suprême, le provoqua de nouveau, et fit tomber sur lui tous ces traits. Alors le divin Krishna lâcha contre lui la coquille Sudarsan qui lui coupa tous les bras à l'exception de quatre, absolument comme si on ébranchait un arbre. Ainsi mutilé, Banasur tomba la face contre terre, sans connaissance, versant un fleuve de sang dans lequel ses bras nageaient semblables à des alligators et à des monstres marins ; de nombreuses têtes d'éléphants y plongeaient comme des crocodiles ; au milieu, des files de chariots étaient entraînées par le courant comme

[1] Toujours la théorie de l'illusion (maya) du Védanta.

[2] Cette légende doit nécessairement avoir pour fond historique une fièvre qui aura envahi les Yadavas. Elle paraît avoir été arrangée pour faire croire aux adeptes de Krishna que celui-ci les préserve de la fièvre à l'exclusion de Siva. On se rappelle que le dieu védique Roudra, confondu plus tard avec Siva, envoyait quelquefois la fièvre.

des radeaux et des vaisseaux ; et, çà et là, sur le champ de bataille, des chiens, des chacals, des vautours et autres animaux et oiseaux de proie tiraient les cadavres hors des mares, se battant, se disputant les proies, les déchirant, les dévorant ; les corbeaux arrachaient les yeux de leurs orbites et s'envolaient les tenant dans leurs becs.

Banasur ne put résister à l'horreur de ce spectacle. Il fut frappé de repentir, et il s'en vint défaillant près de Sudashiva (Siva).

Rudra, qui avait réfléchi profondément, lui dit : « Maintenant supplie Hari. »

Il emmena Banasur, et, récitant les Védas, se rendit au lieu où le divin Krishna se tenait debout dominant le champ de bataille. Il fit prosterner Banasur aux pieds de Hari et, les mains jointes, dit à Krishna :

« O toi qui es miséricordieux pour ceux qui recourent à toi pour leur sanctification, ce Banasur est maintenant ton suppliant. Veuille le regarder d'un œil favorable, et oublier son crime. Tu revêts des incarnations successives pour délivrer la terre de ses fardeaux, pour anéantir les méchants, et sauver le monde. Tu es le seigneur Invisible, Indivisible, Éternel. O divinité, tu entres dans le monde, et tu te manifestes pour le bien de tes adorateurs. En même temps tu restes d'une autre part constamment dans la forme de l'Esprit incorporé ou Mâle primordial qui a : le Swarga pour tête, le ciel pour nombril, la terre pour pieds, la mer pour ventre, Indra pour bras, les montagnes pour ongles, les nuages pour cheveux, les arbres pour le léger duvet de son corps ; pour yeux le soleil et la lune, pour esprit Brahmah, Rudra pour orgueil, le vent pour souffle, pour abaissement et relèvement (fermeture et ouverture) de ses paupières le jour et la nuit, pour voix le tonnerre. *Tu résides toujours dans cette forme, personne ne peut te comprendre.* »

« Ce monde est un océan de douleur, constamment bouleversé et qui ne reflète que des formes trompeuses. Ce n'est que sur la barque de ton nom qu'on peut franchir cette mer tourmentée. Beaucoup sont noyés et ballottés par les flots. Celui qui, ayant reçu un corps périssable, te néglige et t'oublie, ne répète pas ton nom et ne médite pas sur lui, celui-là a renoncé à l'eau de la vie, et a bu du poison. Celui dans le cœur duquel tu es venu habiter a au contraire obtenu la foi et le salut en chantant tes bonnes qualités[1]. »

Mahadéva ajouta : « Océan de grâce ! ami du pauvre ! ta grandeur est infinie. Qui peut la décrire et comprendre tes actes? Comme témoignage de ta bonté pour moi, accorde à Balasur le pardon de son offense, et la foi en toi; comme issu de la lignée de Brahlad, ton adorateur, il a un titre pour être compté au nombre de ses serviteurs. »

Le divin Krishna répondit: « Siva, il n'y a pas de différence entre nous deux, et celui qui s'imagine le contraire ira en enfer, et ne me possèdera jamais [2].

« Celui qui a fixé sa pensée sur toi finira par me posséder ; c'est parce ce que Banasur a invoqué sincèrement ton nom que je lui ai laissé quatre bras.

« Quiconque a reçu de toi une promesse pour sauvegarde a été ou sera sauvé par moi. »

Siva, satisfait, s'en retourna au Kailaça avec son armée.

Bramasur pria Krishna de le suivre avec Pradyumn dans sa demeure pour la sanctifier et y prendre Amiruddh et Usha.

A son arrivée, il lui lava les pieds avec de l'eau qu'il recueillit comme de l'ambroisie, puis il en but dans sa main, et s'en arrosa la tête en disant:

« Cette eau, qu'il est si difficile de se procurer, que j'ai obtenue

[1] Tout le discours prêté à Siva est une sorte de développement du Bagavata Gitta.

[2] Voir les observations à la suite de ce chapitre. Ce passage est très remarquable.



par la grâce de Hari, qui m'a purifié de toutes les souillures de mes existences successives, cette eau des pieds sanctifie les trois n des, et on lui donne le nom de Ganga (le Gange) ; c'est avec elle que Brahma remplit le pot des ascètes, c'est elle que Siva a mise sur sa tête [1] ; les dieux, les Munis et les Rishis la vénèrent; et Bagirath (Siva), par le fruit d'austérités ascétiques, l'a apportée aux trois dieux (Brahma, Vishnou, Siva), et l'a offerte au monde ; de là, le nom de Bagirath qu'on lui a donné depuis lors. C'est elle qui lave les péchés et les souillures ; c'est l'échelle pour monter au Baïkunta, et quiconque s'est baigné dans cette eau est purifié des péchés de ses existences successives [2]. En buvant l'eau de la Ganga, on obtient certainement la béatitude finale ; en visitant Bagirath, on subjugue tout l'univers. »

En disant ces mots, Banasur amena Aniruddh et Usha, et, les mains jointes, en présence de l'Être suprême, il dit:

« Pardonnez ma faute. Ce qui devait avoir lieu a eu lieu; je vous accorde Usha pour être votre servante. »

Puis il fit le don de sa fille suivant les rites védiques, et accompagna ce don de sommes immenses pour dot.

Tous les descendants de Yadu rentrèrent en triomphe à Dwarika.

Les épouses de Krishna comblèrent Usha de caresses. Sa bellemère la bénit, la pressa sur son cœur, s'extasiant devant elle, et, pleine de joie, la para des plus beaux atours.

[1] Il y a dans le Ramayna une très belle description de la chute de la Ganga du Swarga sur la tête de Siva, et de la tête de Siva sur la Terre.

[2] Tout ce qui a touché un personnage saint ou supposé divin est considéré par les Hindous comme imprégné de la divinité. Le Père Dubois donne beaucoup de détails à cet égard à l'occasion du rôle des gourous.

OBSERVATIONS SUR LE CHAPITRE LXIV

Ce chapitre est très remarquable au point de vue doctrinal, surtout la réponse de Krishna à Siva. Celle-ci montre qu'à l'époque à laquelle a été rédigée la dernière moitié de ce livre, un esprit de conciliation et d'union avec le Sivaïsme prévalait dans le Krishnaïsme sur l'inimitié qu'accuse la première moitié où le Sivaïsme, dans la personne de Kansa, fait au Vichnouvisme une guerre acharnée; le changement est dû sans aucun doute à l'influence qu'a eue sur le Krishnaïsme Çankara Atcharia, commentateur et probablement rédacteur définitif du Baghavat Gitta, et grand propagateur du Sivaïsme dans le Sud de l'Inde. Il faut y voir aussi d'une manière générale l'influence des Brahmes partout honorés dans le récit du Sukadéva comme des êtres divins. Or on sait que le Sivaïsme était, pour ainsi dire, la religion officielle des Brahmes. Dans les deux moitiés du livre, Siva est traité toujours avec un haut respect. Nulle part il ne joue le rôle ridicule et humiliant que l'on prête aux autres dieux, Indra, Brahma, Agni, etc. Krishna se contente d'exterminer les démons dont Siva est l'ami. La légende de Banasur est la seule où Siva intervienne de sa personne, et elle le met sur un pied d'égalité, presque d'identité avec Krishna. Tous deux sont appelés l'Être suprême. L'association a même été complète dans quelques parties de l'Inde, puisqu'il reste au Cambodge des traces d'un culte de Siva-Vichnou.

Il est vrai que dans l'Indo-Chine le culte de Siva comprenait celui du Lingam, tandis que le Lingam n'est même pas mentionné dans le Prem Sagar. Siva est envisagé comme le dieu et le premier des ascètes, le chef des démons, le destructeur (animisme, puissance des génies malfaisants, y compris la fièvre qu'envoyait quelquefois le dieu Védique Roudra), mais non comme générateur. C'est une preuve de plus que le Lingam n'est pas de provenance arienne. Il peut être venu des Céphenes avec le dieu Kama.

On connait la sympathie du Sivaïsme austère et du Bouddhisme. Le Baghavata Pourana fait intervenir Siva dans l'extraction de l'ambroisie en lui prêtant les principes et le langage de la bienfaisance bouddhique. Nous devons citer ce morceau.

Baghavata Pourana, liv. VIII, chap. VIII. (Burnouf).

Poison avalé par Siva

18. Du mouvement de la mer (de lait) où s'agitaient troublés les poissons, les dauphins, les serpents et les tortues, et où roulaient pêle-mêle les baleines, les crocodiles, ennemis des éléphants, et les gigantesques monstres marins, sortit un redoutable et irrésistible poison nommé Hâlahala.

19. Se répandant avec une rapidité terrible et une violence intolérable, ce poison envahit tous les points de l'espace et les lieux situés au-dessus et au-dessous du monde : les créatures effrayées et sans ressources coururent, avec leurs chefs, chercher un asile auprès du Dieu toujours heureux (Siva).

20. En voyant le premier des dieux qu'honorent les solitaires, assis sur la montagne avec Dévi, pour le bonheur des trois mondes et se livrant à de rudes pénitences pour leur assurer le salut, les créatures le saluèrent de leurs louanges.

21. Les Pradjapatis dirent : « Dieu des dieux, ô Mahadéva, toi qui produis les êtres dont tu es l'âme, sauves-nous de ce poison qui consume les trois mondes.

22. Toi seul es capable d'enchaîner et d'affranchir le monde entier ; les hommes vertueux célèbrent en toi le maître qui anéantit les souffrances des malheureux.

23. Quand, à l'aide de l'énergie que constitue tes qualités, tu donnes *lieu* à la création, à la conservation de cet univers, alors, Être éclairé et immense, tu prends les noms distincts de Brahma, de Vichnou et de Siva[1].

25. Tu es la matrice de la parole [sacrée] ; tu es le principe et l'âme du monde ; tu es la nature propre [de chaque être], le temps, l'intelligence, le vrai, le juste, le devoir ; en toi, disent les sages, réside la propre substance impérissable (l'Être absolu).

33. Ceux qui t'accusent d'être cruel, emporté, de te livrer au plaisir dans les cimetières et d'être toujours suivi d'Umâ, ô toi, dont les sages qui se suffisent à eux-mêmes (les solitaires) contemplent les pieds dans leurs cœurs, toi qui te consume de mortifications ; sans doute ils croient connaître tes œuvres, ces hommes sans pudeur.

35. Nous voyons en toi l'Être suprême, et il n'y a rien de supérieur à toi, ô Mahadéva ! C'est en effet pour la joie du monde qu'apparaît celui dont l'action est invisible.

36. A la vue de leur détresse, le dieu, ami de tous les êtres, touché d'une vive compassion, parla ainsi à sa chère Sati (pour Sakty).

37. Vois Bhavâni dans quelle détresse le poison redoutable produit par l'agitation de la mer de lait a jeté les créatures.

[1] Ici on concentre dans Siva, pour le louer, toute la Triade Brahmanique. Cependant il ressort principalement comme dieu de la connaissance et de la méditation, il emprunte aussi au Bouddhisme son rôle de bienfaiteur universel.

38. Il faut que je rende la sécurité aux créatures empressées de sauver leur vie; celui qui a la puissance a le devoir de protéger les malheureux.

39. Les êtres vertueux soutiennent de leur propre vie ce bien si fragile, la vie des autres êtres, pendant qu'égarées par la Maya (l'illusion), qui enveloppe l'Esprit les créatures sont esclaves de haines mutuelles.

40. Hari (là Siva rend hommage à Vichnou), l'âme de toutes choses, est content de celui qui est compatissant, ô femme vertueuse; et, quand le bienheureux Hari est satisfait, je le suis ainsi que les êtres mobiles et immobiles. C'est pourquoi j'avalerai ce poison pour faire le bien des créatures.

41. La déesse y consentit et Mahadéva, ayant renfermé dans le creux de sa main le poison, se mit à l'avaler, rendant par compassion la vie aux créatures [1].

43. Le poison fit voir son énergie sur le dieu lui-même, en ce qu'il lui noircit la gorge; mais le dieu bienfaisant se fit un ornement de cette tache.

44. C'est que, d'ordinaire, les gens vertueux souffrent de la douleur des autres; ils savent que c'est le premier des cultes que l'on puisse rendre à Puruscha (Krishna sous son aspect de mâle primordial) [2].

45. Voyant cette œuvre du dieu des dieux, de l'Être bienfaisant, les créatures, la fille de Dacka, Brahma et Vaïkuta (Vichnou) le comblèrent de louanges.

46. Pendant que Siva buvait, les scorpions, les serpents, les plantes vénéneuses et les autres créatures malfaisantes s'emparèrent de ce qui tombait de sa main.

[1] Remarquons ici la louange de la compassion empruntée au Bouddhisme, et le caractère compatissant attribué à Siva par ce même emprunt.

[2] Par imitation du Bouddha et des Bouddhistes, Krishna et ses dévots s'intéressent vivement au bien de toutes les créatures; cela ressort de plusieurs passages du Baghavat Gitta cités dans cet ouvrage, et surtout des passages suivants:

Chapitre v. Le dévot dont l'âme « participe » aux âmes de toutes les créatures, c'est-à-dire qui sait que toutes les âmes sont une partie de l'Esprit unique et a pour tous des sentiments conformes à cette persuasion n'est pas souillé même par l'action.

Ces Rishis qui, en pleine possession d'eux-mêmes, se consacrent *au bien des autres* (cela rappelle les Bodhisathvas) obtiennent l'extinction dans l'esprit suprême. L'Anachorète qui sait que, moi, le seigneur de tous les mondes, je fais ma jouissance de ses sacrifices et mortifications, et que je suis *rempli de bienveillance pour toutes les créatures*, obtient le calme absolu.

Chapitre xvi. Le cœur inaccessible à la crainte, l'esprit toujours calme, *la bienveillance pour tous les êtres*, le pardon des injures, l'exemption de troubles et de préoccupations, telles sont les conditions de celui qui est destiné pour le séjour des Dévas.

CHAPITRE LXV

Le Raja Nrig, pour avoir inconsciemment donné à un Brahmane une vache qu'il avait déjà donnée auparavant à un autre Brahmane, est changé en lézard vivant au fond d'un puits sans eau. Il est délivré par Krishna.

Un jour, à Dwarika, quelques fils et petits-fils de Krishna s'enfuirent ensemble à la chasse dans un bois, et, pris de soif, vinrent à un puits voisin. Au lieu d'eau, ils aperçurent au fond un énorme lézard ; ils essayèrent plusieurs moyens pour le tirer du puits, entre autres un lacet, le tout sans succès.

Krishna fut informé de cet incident et descendit dans le puits. Aussitôt qu'il eut mis le pied sur le lézard, celui-ci fut changé en un homme très beau qui, touchant les pieds de Krishna, avait un aspect royal ; les mains jointes et la tête inclinée comme un suppliant, il dit :

« Océan de grâce, vous m'avez donné une grande marque de bonté, en venant et vous souvenant de moi dans ma détresse. »

Puis, à la demande instante de Krishna, il fit ce récit :

« Je suis le roi Nrig. Par amour pour vous, je faisais aux brahmes d'immenses largesses. Un jour une vache que j'avais donnée la veille à un brahme retourna à mon troupeau sans que je m'en aperçusse, et, par inadvertance, je la donnai avec d'autres vaches à un autre brahme. Comme celui-là l'emmenait, le premier brahme, la reconnaissant, la réclama au second brahme, qui la lui refusa. Alors ils vinrent ensemble s'expliquer devant moi. J'offris cent mille vaches pour celui des deux qui consentirait à abandonner la vache à l'autre. Mais tous deux refusèrent, prétendant que la

vache en discussion était consacrée et que rien ne pouvait la valoir, et tous deux me quittèrent en me laissant la vache. Je me repentis fort, et dévorai mon chagrin.

« Au moment de ma mort, je fus conduit par les satellites de Yama devant Dharmaraj (juge des enfers) qui me dit : « Tes « mérites sont grands et ta faute légère. *Lequel veux-tu recevoir en « premier lieu, la récompense ou la punition ?* » Je répondis : « La « punition [1]. » Alors Dharmaraj ordonna : « Pour avoir donné à un « autre une vache que tu avais déjà donnée à un brahmane, tu de « viendras un lézard, tu resteras au fond d'un puits sans eau, dans « une forêt sur le bord de la Gemti. A la fin du troisième âge, le « divin Krishna incarné dans ce pays viendra te délivrer. »

Après avoir rendu grâces une seconde fois, le roi Nrig monta sur son char qui le porta au Baïkunta (paradis de Vishnou), et le divin Krishna adressa aux jeunes princes cette exhortation :

« Que personne ne nuise à un brahmane ; que personne ne prenne la part d'un Brahmane. Ne retenez pas ce que, intérieurement, vous avez destiné à un Brahmane. Dites la vérité aux Brahmanes. Quand on reprend ce qu'on a donné à un Brahmane, on est puni par Yama autant que l'a été le roi Nrig. Restez les serviteurs des Brahmanes. Souffrez patiemment toute offense commise par les Brahmanes [2]. Celui qui révère les Brahmanes me révère. Que personne ne croie à une différence entre les Brahmanes et moi [3]. Celui qui en suppose une ira en enfer. »

[1] C'est le principe bouddhique de la fructification de chaque acte bon ou mauvais, sans compensation entre les mérites et les démérites.

[2] L'exhortation commence par confirmer tous les privilèges que la loi de Manou confère aux Brahmes.

[3] Elle finit par une assimilation complète des Brahmanes avec Vishnou.

Il est clair que, de la part des Vishnouvistes, cette assimilation n'est qu'une concession faite aux Brahmes pour ne pas les avoir pour ennemis.

CHAPITRE LXVI

Balaram visite Nanda et Jasoda, et danse le rasa avec les Gopis.

Un jour Balaram, la demeure du Plaisir, dit à Krishna, la racine du bonheur : « Frère, lorsque nous quittâmes Brindaban, nous promîmes à Nanda et à Jasoda et aux pastourelles que nous reviendrions promptement près d'eux ; au lieu de cela, nous avons fixé notre demeure à Dwarika. Ils doivent penser à nous. Si tu le permets, je vais revoir mon pays natal. Je reviendrai après leur avoir donné courage à tous. »

Krishna l'approuva, et il partit avec ses armes, le soc de charrue et la massue (ou pilon).

Sur la route, il s'arrêta chez son précepteur, et y resta dix jours; bientôt après, il atteignit Gokul, et fut frappé du spectacle qui s'offrit à lui :

De tous cotés les vaches, la bouche béante, méditaient sur le divin Krishna, et ne touchaient point l'herbe; regrettant les sons de sa flûte, elles erraient en beuglant et comme dans l'égarement. Les pâtres les suivaient en chantant les louanges de Hari, pénétrés de son amour. Dans toutes les rues, les habitants célébraient les jeux et les exploits de l'Être suprême. En entrant dans sa ville natale et voyant l'état des habitants de Braj et des pastoureaux, Balaram sentit son cœur se fondre et ses yeux s'emplir de larmes.

A la vue de la bannière et des banderolles du char, les gars crurent à l'arrivée de Krishna et Balaram, et tous accoururent. Balaram mit aussitôt pied à terre, et les embrassa tous successive-

ment, s'informant de chacun d'eux avec beaucoup d'affection. Ensuite, voyant de loin venir à lui Nanda et Jasoda qu'on avait prévenus, il courut se jeter aux pieds de Nanda, qui le releva en pleurant de joie, le serra tendrement sur sa poitrine, et fut soulagé du chagrin de la séparation.

Balaram prit les pieds de Jasoda qui le serra tendrement sur son sein, et resta suspendue à son cou, en versant un torrent de larmes. Puis tous deux s'enquérirent de Krishna. « Depuis le départ de Hari, j'ai un bandeau sur les yeux ; je passe les huit veilles de chaque journée absorbée dans sa pensée ; et lui, nous oubliant, est allé habiter Dwarika ; mes deux sœurs, Dewaki et Rohani, sont aussi perdues pour moi. »

« Quand ils étaient à Mathura, je me considérais comme près d'eux, et j'espérais leur visite. Aujourd'hui elles retiennent Krishna loin de moi. »

Balaram profondément ému leur donna mille explications, et leur rendit courage et confiance.

Quand il eut pris des rafraîchissements et du bétel, il sortit et vit :

Toutes les jeunes femmes de Braj, les traits émaciés, l'esprit abattu, les cheveux en désordre, l'air négligé, oubliant leurs devoirs domestiques, ivres d'amour, dévorées de la flamme allumée dans leur cœur, erraient en chantant les louanges de Hari, affolées par son absence.

La vue de Balaram les remplit de joie ; elles coururent à lui et, l'entourant de tous cotés, l'accablèrent de questions :

« Dis-nous, Balaram, demeure du Plaisir, quel lieu habite maintenant le beau Syam (*bleu sombre*, nom de Krishna), notre vie ? Pense-t-il toujours à nous ? Depuis qu'il a conquis la royauté, nous a-t-il oubliées ? Depuis son départ, il s'est contenté de nous adresser par Udho un message pour nous inviter à la

pénitence. Depuis, il n'a plus pensé à aucune de nous, et il a fixé sa demeure dans la mer. Comment songerait-il maintenant à nous? »

Une pastourelle ajouta : « Qui pourra désormais se fier à l'amour de Hari qui en a usé de la sorte avec nous?

« Il n'est à personne, il n'aime personne, il a quitté père et mère, ne pouvant rester une heure sans Radha qui le retient loin de toute autre.

« C'est ainsi que nous sommes payées d'avoir quitté nos maris et nos enfants, d'avoir sacrifié famille et réputation, pour nous unir intimement à Krishna. Après nous avoir embarquées sur le fleuve de l'amour, il nous a abandonnées sur la mer de la séparation.

« Nous savons que Krishna a beaucoup d'épouses et de nombreux enfants et petits-enfants, il ne les quittera pas pour nous. »

Une autre gopi ajouta : « Cessons de stériles regrets au sujet du message de Hari par Udho ; touchons les pieds de Balaram, et chantons ses bonnes qualités. Son corps est beau et pas noir, il ne nous trompera pas. »

Sankarshan (le séduisant, nom de Balaram) entendit ces paroles et répondit : « C'est par amour pour vous que j'ai fait ce voyage. Krishna m'a envoyé ici pour tenir la promesse faite à notre départ. Je resterai deux mois, je danserai avec vous le rasa, et je satisferai tous vos désirs. »

Et il ajouta : « Dans la pleine lune du mois de Chaîtra, venez la nuit à la forêt pour danser avec moi le rasa. » Toutes les jeunes femmes de Braj y vinrent dans leurs plus beaux atours.

Toutes s'extasiaient devant la beauté de Haldar (nom de Balaram) qu'on ne saurait dépeindre. Sur son corps de la couleur de l'or, il portait un vêtement bleu. Sa figure semblable à la lune et son œil de lotus fascinaient tous les cœurs. A une de ses oreilles, une boucle étincelait radieuse comme le soleil et la lune réunis.

L'autre oreille, qui avait bu à longs traits le nectar de la célébrité de Hari, ne portait point de pendants. Toutes les parties de son corps étaient couvertes de bijoux et de pierreries d'une exquise beauté. Toutes les belles tombèrent à ses pieds en disant : « Commencez les jeux, et dansez avec nous le rasa extatique. »

Balaram prononça le monosyllabe sacré : « Oum ! » Soudain, tous les objets usités pour cette danse se trouvèrent sous la main.

Alors les pastourelles, bannissant toute réserve et tout entières à la passion de l'amour, prirent des luths, des tambours, des cymbales, des chalumeaux, des flûtes et autres instruments de musique et se mirent à en jouer et à chanter au son d'une gaie musique, et à charmer l'Etre suprême[1] par leurs danses et leurs gestes. Exalté par ce spectacle et cette musique, Balaram but des liqueurs spiritueuses, se joignit aux Gopis pour le chant et la danse, et, se livrant à des caresses et des ébats, se mit à donner et à recevoir le plaisir[2].

A ce moment, les Déités, les Gandarvas et les Gnomes vinrent avec leurs épouses contempler cette fête du haut de leurs chars, et, chantant les louanges de Hari, versèrent une pluie de fleurs. La lune au centre d'un cercle d'étoiles versait l'ambroisie de ses rayons ; le vent et les flots se taisaient immobiles[3].

Ainsi, pendant les deux mois de Chaîtra et de Baisack, Balaram consacra la nuit au rasa avec les pastourelles, et le jour à Nanda et Jasoda qu'il entretenait continuellement de Hari.

Une nuit qu'on dansait le rasa, Balaram s'en vint.

[1] Balaram est appelé dans ce chapitre l'*Être suprême* parce qu'il est une des incarnations de Vishnou et qu'il peut par conséquent le représenter. L'association intime de Krishna et de Balaram dans le poème a sans doute pour but d'accoupler les cultes de Krishna et de Rama dans une religion commune, le Vishnouvisme.

[2] Le réalisme de cette description doit faire penser qu'elle a été faite *de visu* et que le rasa se dansait avant la rédaction du Prem Sagar. Cette danse, en effet, figure dans tous les écrits sur Krishna ; l'Harivansa lui consacre une de ses pages, et le Vishnou Pourana, les trois quarts d'un chapitre. Elle est très en faveur aujourd'hui dans les campagnes.

[3] C'est la pluie de fleurs obligée des Sutras bouddhiques développés.

Et, s'étant reposé sur la rive de la Yamuna, il lui commanda impérieusement : « Viens ici me baigner de tes mille flots. »

La Yamuna offensée n'obéit point. Alors Balaram creusa un lit avec son soc de charrue, amena ainsi les eaux près de lui et se baigna. Depuis lors, la Yamuna a toujours eu deux bras à cet endroit.

Après le bain, Balaram fit le bonheur de toutes les Gopis, puis il les ramena à la ville.

Là, toutes de lui dire : « Seigneur de Braj, emmène-nous toutes avec toi. »

Balaram les consola et les encouragea ; puis il prit congé d'elles, et fit ses adieux à Nanda et à Jasoda.

CHAPITRE LXVII

Paunrik, raja de Kashi, prend l'apparence de Krishna, et, en punition, est tué par Krishna. Pour prix d'une pénitence insigne, Siva donne à son fils Sudak un démon femelle qui met le feu à Dwarika, puis est chassé et mis à mort par la coquille Sudarsan.

Il y eut à Kashi un roi nommé Paunrik, qui prit toute l'apparence de Krishna et subjugua tous les esprits par force ou par ruse. Il avait fait un Garura de bois, l'avait placé sur un cheval, et le montait. Il avait ajouté à son nom celui de Vasudéva, et forçait les rois voisins à l'adorer. Il adressa à Krishna un message ; son envoyé se présenta à la cour de Krishna, et, en ayant obtenu de lui la permission, répéta les paroles de son maître.

« Je suis le seigneur des trois mondes et le créateur de l'Univers. Qui es-tu, toi qui, prenant ma forme, as fui devant Jurasindhu ? Si tu ne la quittes pas immédiatement, pour venir te mettre sous ma protection, j'irai t'exterminer avec tous les Yadavas. C'est moi qui suis le Un, Invisible, Imperceptible aux sens, Incorporel, à la fois Brahma créateur, Vishnou conservateur et Siva destructeur. C'est moi qui, sous la forme d'un poisson, ai retiré de la mer les Védas; sous celle d'une tortue, ai soutenu la montagne (sur laquelle repose la Terre); moi qui, incarné en Nirsinh, ai anéanti Hiranakasyaji; en nain, ai déçu Bali ; en Rama, ai tué le tyran Ravana. C'est moi qui, quand les Assuras oppriment mes serviteurs, m'incarne pour délivrer la terre de ses fardeaux. »

Krishna sur son trône l'écouta en souriant, et l'invita à porter à son maître cette réponse :

« Krishna va quitter ta forme, et viendra se mettre sous ta protection ; tiens-toi sur tes gardes. »

A peine l'envoyé avait-il eu le temps de répéter au roi ces paroles que celui-ci apprit l'arrivée de Krishna à la tête de son armée. Il s'empressa de réunir la sienne, et provoqua les Yadavas au combat, se montrant à eux dans l'appareil de Vishnou. Ceux-ci hésitaient à tourner leurs armes contre lui ; il fallut que Krishna leur dît qu'on pouvait, sans péché, tuer l'usurpateur d'une forme divine.

Obéissant aux ordres de Krishna, la coquille Sudarsan brisa le Garura de bois et les deux bras de bois de Paunrick, puis fit voler sa tête qui alla tomber dans la ville de Kashi, au milieu du gynécée royal.

En la voyant, les reines éplorées se répandirent en cris et en lamentations : « O créateur ! toi Immortel et impérissable ! comment as-tu pu perdre la vie en un instant ? »

Sudaksh, fils unique de Paunrick, jura de venger sa mort.

Il accomplit une pénitence très cruelle pour gagner la faveur de Mahadéva. Bolanath (nom de Siva), satisfait, lui dit : « Fais un sacrifice et récite intérieurement les incantations des Védas (l'Atharva Veda) ; alors une femme démon surgira du feu du sacrifice ; elle exécutera tout ordre que tu lui donneras. »

Sudaksh dressa un autel, y apporta du sésame, de l'orge, du beurre clarifié, du sucre, et tout ce qui est employé pour le homan (sacrifice du feu), fit un mélange de toutes ces substances et des fruits usités pour les oblations [1], récita intérieurement les incantations des Védas et fit le sacrifice au feu. Dans le cours du sacrifice un démon femelle nommé Kritya sortit du réchaud qui con-

[1] Remarquons encore que toutes les offrandes sont végétales, comme dans le Bouddhisme. — Rien de sanglant dans le sacrifice.

tenait le feu sacré, et se mit à poursuivre le divin Krishna et à incendier les villes et les villages jusqu'à Dwarika.

Voyant la ville en flammes, tous les Yadavas recoururent à Krishna. Il commanda à la coquille Sudarsan de frapper et de mettre en fuite K ritya, et ensuite d'aller incendier ashi, ce qu'elle accomplit instantanément [1].

[1] La légende de ce chapitre repose probablement sur quelque fait historique; sans doute deux rois auront prétendu en même temps être des incarnations de Vishnou, et il y aura eu rivalité entre eux.

CHAPITRE LXVIII

Balaram tue le singe Durid.

Le singe Durid, ministre de Sugriva et frère du singe Myandre, voulut venger la mort de son ami Bhaumasur. Il se mit en route pour Dwarika, causant mille maux aux sujets de Krishna. Il balayait l'un par une trombe d'eau, il consumait l'autre par un feu lancé d'en haut, il précipitait un troisième du sommet d'un pic, il écrasait un quatrième sous la chute d'un rocher, il en noyait un autre dans la mer, il saisissait un autre et le tenait lié et caché dans une grotte. Il en fendait un en deux, il en frappait un autre avec un arbre qu'il déracinait. Il allait ainsi faisant de nombreuses victimes, et, partout où il trouvait installés des Munis, des Rishis, des dieux, il les couvrait d'ordures, d'urine et de sang.

Arrivé à Dwarika, il se fit très petit et alla se placer sur le palais du divin Krishna. En l'apercevant, les femmes rentrèrent, fermèrent les portes et se tinrent cachées. Alors, s'étant informé de Balaram, il se dit : « Je vais d'abord tuer Balaram, ensuite je ferai périr Krishna. »

Il s'en vint à la montagne Rewat où Balaram folâtrait avec ses femmes. En ce moment, Balaram, ayant bu des liqueurs enivrantes, avait amené toutes les femmes à un lac où il se livrait avec elles à toutes sortes de plaisirs, au chant, au bain, etc.

Durid vint, monta sur un arbre en babillant et grognant, se mit à sauter de branche en branche, faisant des grimaces et des tours grotesques, et à vider ses crottes et son urine dans les vases

remplis de liqueurs et sur les habits déposés en attente. Aux cris des femmes, Baladéva sortit de l'eau, jeta en riant des mottes de terre au singe. Ce dernier, le croyant ivre, descendit en grognant très fort et très en colère. En se posant à terre, il renversa le grand vase de liqueur qui était sur la rive, et mit en pièces les vêtements. Alors Balaram se fâcha et saisit son soc de charrue. Durid se fit grand comme une montagne et lança sur son adversaire des arbres et des rochers. Après un combat terrible, Durid frappé mortellement tomba à la renverse [1].

[1] Ce chapitre paraît destiné à conserver le souvenir d'un incident très vulgaire, mais moins vulgaire pour les Indiens que pour nous, à cause du rôle sacré qu'ils ont plusieurs fois prêté aux singes, et des égards qu'ils ont encore aujourd'hui pour eux. J'ai vu une pagode consacrée en entier à une multitude de singes.

CHAPITRE LXIX

Sambu, fils de Krishna, essaye d'enlever Lakmana fille de Duryodhan, mais il est fait prisonnier. Les Kauravas refusent à Balaram de le relâcher ; celui-ci est sur le point de précipiter Hastinapur dans le Gange, mais il la laisse sur la rive, les Kauravas ayant demandé merci.

Duryodhan avait réuni dans un concours les rois qui prétendaient à la main de sa fille Lakmana pour qu'elle pût choisir entre eux.

Lorsqu'elle arriva devant Samba, fils de Krishna, celui-ci la prit par la main, la fit monter sur son char, et partit. Les rois ses rivaux et les Kauravas saisirent leurs armes, et attaquèrent le ravisseur. Le combat dura jusqu'au moment où, le cocher de Samba ayant été tué, le prince fut renversé de son char. On le prit, on l'emmena lié et on le tint sous bonne garde. Narada vint alors donner au roi Duryodhan et aux Kauravas cet avis :

« Ce jeune prince est Samba, fils du divin Krishna. Lorsque Balaram et Krishna apprendront ce qui vient d'arriver, ils prépareront leurs armées ; adressez-vous à eux pour ce que vous avez à dire et à entendre. Ce jeune homme a agi avec l'indiscrétion d'un jeune homme. Qu'y faire ? »

De là Narada se rendit à Dwarika et dit à Ugrasen :

« Sire, les Kauravas tiennent Samba prisonnier et le traitent durement. Si vous avez souci de lui et de ce qui peut lui arriver, agissez promptement.

« Les Kauravas ont beaucoup d'orgueil et manquent d'égards pour vous.

« Ils ont lié le jeune prince comme on lie un ennemi. »

Le roi voulait mettre de suite son armée en mouvement. Balaram s'offrit comme médiateur, et partit pour Hastinapur, en compagnie de Narada et de quelques brahmes éminents. A son arrivée, il campa hors de la ville, et fit annoncer sa venue par Narada.

Les princes de sa famille s'empressèrent de l'aller trouver. Bhisma, Karna, Drona vinrent ensemble. Duryodhan s'empressa aussi de visiter celui qu'il appelait son précepteur Sankarshan.

Puis on le conduisit au palais où on lui rendit tous les soins et honneurs imaginables ; enfin on lui demanda l'objet de sa venue. J'apporte, leur dit Balaram, un message d'Ugrasen dont voici les termes :

« Vous avez agi en ennemis à mon égard. Sans discrétion ni prudence, vous vous êtes mis plusieurs pour combattre un jeune homme seul ; vous avez ainsi violé les premières règles ; bravant l'opinion du monde, vous tenez captif le fils de Krishna. Dans votre orgueil, vous l'avez maltraité avec intention. »

Blessés de ces paroles, les Kauravas de s'écrier :
« Balaram, n'élevez pas si haut le roi Ugrasen. Naguère personne ne s'occupait de lui. C'est depuis qu'il s'est allié à notre famille qu'il a obtenu le pouvoir souverain. Il a oublié qu'à Mathura il partageait le logis et la nourriture des pâtres. Nous sommes mal récompensés de l'avoir admis à notre table et à notre alliance. Un homme correct nous en aurait été toute sa vie reconnaissant. On a raison de dire : « L'amitié des grands est un mur « de sable (*adage indien*). »
Après d'autres propos semblables, Karna, Drôna, Bhisma,

Duryodhama, Salyte et les autres Kauravas se levèrent dédaigneusement et se retirèrent. Balaram, offensé de leur langage et de leur orgueil, jura de noyer dans le Gange tous les Kauravas et leur ville avec eux.

Avec son choc de charrue, Balaram les avait déjà poussés jusqu'au bord du fleuve, lorsque les Kauravas se jetèrent à ses pieds en le suppliant humblement : « Seigneur, pardonnez notre faute; nous nous mettons sous votre protection, sauvez-nous. Quoi que vous commandiez, nous le ferons, et nous obéirons toujours aux ordres d'Ugrasen. »

Balaram se laissa fléchir par leur soumission, et il laissa sur le bord du Gange Hastinapur, qui auparavant en était éloignée. Elle y est restée depuis lors.

Puis Sambu fut mis en liberté, et Duryodhan lui donna en mariage Lakmana qu'il dota magnifiquement.

CHAPITRE LXX

Narada visite Krishna et observe sa manière d'agir avec ses seize mille cent huit épouses.

Le sage Narada voulut voir quel ménage faisait Krishna avec ses seize mille cent huit femmes. Il se rendit à Dwarika dont il admira la délicieuse campagne, plus belle encore que celle de Mathura, et animée par le mouvement d'une foule de porteuses d'eau, toutes belles. Dans la ville, il fut frappé de la magnificence des palais et des temples, de la régularité des rues, de l'élégance des habitations, où tout respirait l'amour de Krishna et la prospérité [1]. Ce n'étaient qu'adorations, récitations des Védas, sacrifices au feu, chants et entretiens sur les Puranas. Partout régnait la félicité.

Il se rendit au palais de Rukmini d'abord, où il supposait qu'il trouverait le plus probablement Krishna. Il le trouva se reposant [2]. Aussitôt que Krishna l'aperçut, il se leva et se tint debout devant lui, et Rukmini apporta une aiguière pleine d'eau. Krishna lava les pieds à Naranda, le fit asseoir, plaça devant lui de l'encens, des lampes et des aliments consacrés, l'adora, les mains jointes, et lui dit :

« Quand un sage, un saint entre dans une maison, il y apporte le bonheur et la prospérité. Vous êtes venu dans ma demeure, pour

[1] Se reporter pour ces descriptions aux chapitres précédents où elles sont tout à fait semblables.
[2] C'était naturel, près de la première, *la plus ancienne épouse*.

le salut du maître de maison, vous m'avez honoré d'une entrevue.»

Narada sortit en laissant cette bénédiction :

« Maître du monde! puissiez-vous vivre longtemps pour protéger la divine Rukmini! »

Il entra dans le palais de Jambavati. Il y vit Krishna faisant une partie de chaupar. Krishna se leva et Narada lui donna sa bénédiction. Puis il s'en alla chez Satibâhma où il trouva le divin Krishna assis et occupé à l'application de l'huile et du savon[1]. Alors il se retira discrètement, car il est écrit dans les Shastras: *Pendant l'onction par l'huile, le roi ne salue pas, le Brahme ne bénit pas.*

Venant à la demeure de Kalindi, il y vit Krishna endormi. Kalindi le réveilla, en lui pressant les pieds. Hari vint vers le Rishi et lui dit :

« Les pieds du saint sont comme l'onde d'un lieu de pèlerinage, partout où ils passent, ils purifient. »

Narada donna sa bénédiction et s'en alla chez Mitribinda. Là on donnait de la nourriture aux Brahmanes et Krishna en faisait la distribution. Apercevant Narada, l'Être suprême lui dit : « Grand saint, puisque vous nous avez fait la grâce de venir ici, prenez aussi de la nourriture, et laissez-nous les miettes pour sanctifier la maison[2]. »

Narada répondit : « Je m'éloigne un instant; daignez servir les Brahmanes, je reviendrai pour prendre congé d'eux[3]. »

Après s'être ainsi excusé, Narada se rendit au palais de Satya; là il aperçut le divin Bibari qui s'était mis à son aise et se livrait à l'amour. Il se retira discrètement et s'en vint chez Badhra qui

[1] Les Indiens se frottent d'huile chaque jour tout le corps. Cette pratique est très hygiénique sous leur climat, elle empêche l'excès de la transpiration.

[2] Les restes du repas d'un Brahme sont recueillis et mangés pieusement par sa femme; les miettes laissées par un saint personnage sont l'objet de la même vénération de la part de tous.

[3] C'est une marque de déférence aux Brahmes donnée par le Rishi.

demeurait à proximité. Hari prenait son repas. Narada se retira encore cette fois. Au palais de Lakmana, l'Être suprême prenait son bain.

De la même manière, il visita les seize mille cent huit palais des autres épouses de Krishna, et le trouva dans chaque palais occupé soit comme maître de maison, soit comme mari.

Narada fut émerveillé : « Krishna partout ! Dans quelque demeure que je m'arrête, le Bien-Aimé ! Partout le plaisir et les jeux de l'Être suprême ! Dans seize mille cent huit palais, le soutien de la montagne (Gobardhan) habite avec autant de belles épouses ! » Dans son ravissement le Rishi se disait : « Les Yoguis, ô chef de Yadu, tiennent de toi leur pouvoir d'illusion. Personne ne comprend celui que tu possèdes, et personne n'y échappe [1]. »

Quand Narada eut exprimé ainsi son étonnement infini, le divin Krishna, la source de la béatitude, lui dit :

« Que ton cœur ne s'afflige point! mon illusion est très puissante, elle s'étend à tout l'Univers et me fascine moi-même [2]; qui

[1] Nouvelle allusion à la théorie de la Maïa ou Illusion du Védanta, l'Être suprême produit la Maïa qui fait prendre pour réel ce qui n'est pas lui-même, l'objectif pour le subjectif.

[2] Reproduisons ici quelques lignes de notre exposé du Védanta (Inde avant le Bouddha, leçon de Çankara).

L'esprit suprême s'ignore par une sorte d'ignorance qu'il s'impose afin de tirer de lui-même, pour sa propre satisfaction, les âmes individuelles et les différentes formes qui, quoique faisant partie de son essence, constituent les phénomènes apparents de l'univers. Ainsi, le monde extérieur, les âmes individuelles et même Iswara, le dieu personnel, existant par lui-même, sont le produit d'une force que, faute de mieux, les Védantistes appelent Avidya, mot qu'on traduit généralement par ignorance et dont le sens est: fausse science ou illusion.

Par l'effet de l'Avidya, le Jivnathman, ou l'âme de chaque individu, prend le monde, aussi bien que son corps et son esprit, pour des réalités, de même que, dans les ténèbres, on prend une corde pour un serpent. Celui qui est au pouvoir de l'illusion croit au monde des formes, à son moi empirique et à une différence entre

donc entré dans le monde pourrait y échapper et s'en affranchir?

Alors Narada, baissant humblement la tête, supplia : « O chef de Yadu, accorde-moi cette grâce, que mon cœur garde toujours la foi en toi, qu'il ne soit jamais sous le pouvoir de l'illusion et qu'il ne désire point les objets des sens ! »

Après cette prière, Narada s'en retourna chez lui, jouant du luth et chantant les louanges de Krishna.

le sujet connaissant et l'objet de la connaissance. Le sage au contraire répète : Tout cela n'est pas, tout cela n'est pas !

Lorsque l'âme personnelle est affranchie de l'Avidya par la profession de la vérité que lui donne la philosophie du Védanta, toute illusion s'évanouit et l'identité du Jivnathman et de tout l'univers du phénomène, avec le Paramathman ou l'âme suprême est rétablie.

CHAPITRE LXXI

Un Brahmane apporte à Krishna un message de la part de vingt mille Rajas retenus captifs à Magadha par Jurasindhu. Au même moment, Narada informe Krishna que les Pandavas l'attendent pour qu'il les aide à faire le sacrifice royal.

Un matin que Krishna assistait sur un trône au conseil des Yadavas dans le palais d'Ugrasen, un Brahme lui présenta un message de la part de 20,000 Rajas que Jurasindhu tenait dans les fers à Magadha après les avoir vaincus. Le message était ainsi conçu : « Soutien des affligés ! votre coutume invariable et perpétuelle est de vous incarner pour protéger vos serviteurs toutes les fois qu'ils sont opprimés par les Assuras. Soyez-nous miséricordieux, et arrachez-nous des mains du tyran de Magadha ; vous seul pouvez nous délivrer. »

Touché de compassion, Krishna promit son secours.

A peine avait-il donné congé au Brahme que Narada se présente à lui et dit : « Je vous apporte de bonnes nouvelles des Pandavas. Ils sont maintenant préoccupés du sacrifice royal qu'ils veulent accomplir et demandent votre aide, comme leur étant indispensable ! Allez de suite présider aux préparatifs du sacrifice. Ensuite vous tournerez vos pas ailleurs. » Appelé ainsi d'urgence à la fois à deux endroits différents Krishna consulta son confident Udho.

[1] Le sacrifice royal ne peut être accompli que par un monarque universel assisté des rois ses tributaires.

CHAPITRE LXXII

Sur le conseil d'Udho, Krishna se rend à Hastinapur pour concerter avec les Pandavas la délivrance des vingt mille Rajas.

Udho lui donna cet avis :

« Commencez par délivrer les 20.000 rois qui pourront ensuite vous prêter leur concours pour le sacrifice, et finissez par le sacrifice qu'on ne peut accomplir sans vous puisqu'il faut la présence d'un grand prince. Je vous conseille d'aller à Hastinapur et de tout concerter avec les Pandavas. »

Suivant ce conseil, Krishna se mit en route pour Hastinapur avec l'armée des Yadavas. En tête marchaient les files des éléphants ; sur les ailes, les chariots et la cavalerie ; au centre, le sérail ; et, derrière, le gros de l'armée avec Krishna. Partout où l'armée campait, s'élevait une belle ville ; les rois des États traversés offraient des présents.

Quand l'armée fut près d'Hastinapur, Yudishtira envoya pour la reconnaître ses deux fils, Nakul et Sahadéva, qui l'avisèrent de l'arrivée de Krishna. Alors, d'après ses ordres, ses quatre frères et les principaux chefs allèrent au-devant de Krishna qui fit, avec eux, une entrée triomphale dans la capitale. Toute la ville fut remplie de joie. S'arrêtant tantôt ici, tantôt là, Krishna conférait à tous les habitants la béatitude.

CHAPITRE LXXIII

Krishna, Bhim et Ardjuna vont trouver Jurasindhu, déguisés en Brahmanes. Légende du roi Harichand. Jurasindhu se bat vingt-huit jours contre Bhima et succombe. Krishna commande ses obsèques [1].

Après avoir rendu tous les honneurs au divin Krishna, Yudishtira lui dit : « Je désire accomplir le sacrifice royal et vous le consacrer, afin de pouvoir par là traverser l'océan de l'existence. »

Krishna répondit : « Cet acte, qui réjouira les dieux, les hommes et les Munis, vous est facile. Vos quatre frères, Arjun, Bhim, Nakul et Sahadéva, possèdent une force et une vaillance extraordinaires ; personne au monde ne peut leur résister. Envoyez-les donc d'abord assujettir les rois des dix régions (du monde) ; ensuite vous ferez le sacrifice sans crainte ni trouble. »

Yodishtira donna une armée à chacun de ses quatre frères.

Sahadéva marcha au sud, Nakul à l'ouest, Ardjun au nord, Binsen à l'est. En quelques jours, avec l'aide de Hari, ils conquirent les sept îles et les neuf divisions de la terre et amenèrent à Yudishtira comme tributaires les rois des dix régions.

Yudishtira dit alors à Krishna : « Avec votre aide, j'ai accompli la tâche que vous m'avez indiquée ; qu'ordonnez-vous maintenant ? » Udho prit la parole : « Incarnation de la justice ! tous les rois, en effet, sont ici ; il n'y a qu'une exception : le roi de Magadha

[1] Krishna ordonne les obsèques de tous les rois dont il triomphe. Cette cérémonie était regardée par les Hindous comme nécessaire pour la vie ultérieure. La faire observer était donc faire acte de miséricorde envers le défunt. Mettre son fils sur le trône était un acte de même ordre.

ne vous est point encore assujetti, et, tant qu'il ne le sera pas, le sacrifice restera stérile. Sire, Jurasindhu est très puissant, généreux et juste, et ce n'est pas le premier venu qui peut l'affronter. »

Voyant Youdishtira déconcerté, le divin Krishna lui dit : « Sire, bannissez toute crainte et donnez des ordres à vos frères Bhim et Ardjuna. Par force ou par ruse, nous réduirons votre ennemi. »

Il se déguisa en Brahme, ainsi que les deux frères. En quelques jours ils atteignirent Magadha et se présentèrent à midi à la porte du palais. Les gardes prévinrent le roi que trois brahmes pèlerins, d'un aspect glorieux, d'un savoir et d'un esprit éminents, attendaient à la porte. Jurasindhu se leva, salua les trois personnages et les fit entrer avec beaucoup d'égards et de respect, les fit asseoir sur des trônes, et, après examen et réflexion, leur dit :

« On appelle mendiant celui qui se tient à la porte d'une maison ; mais, quand un puissant monarque agit ainsi, c'est un hôte. Vous n'êtes pas des brahmes, mais de vaillants guerriers ; la feinte n'est jamais permise. Celui qui prend un déguisement peut réussir à tromper, mais ne sera jamais tenu pour homme de bien. O Kchattryas, vous ne pouvez cacher votre rang illustre ; vous paraissez des demi-dieux et de puissants guerriers. Vous êtes trois frères glorieux comme Siva, Brahma et Hari, qui exaucent les vœux de leurs serviteurs. Apprenez-nous votre dessein, puisque je vous reconnais, ô déités ! Faites-nous connaître votre condition. Quelque désir que vous exprimiez, je le satisferai ; je ne reviendrai pas sur ma parole. L'homme généreux ne se dément jamais, ne dérobe jamais sa richesse, ni son corps, ni rien de ce qu'il possède. Quoi que vous me demandiez, je vous l'accorderai : mon fils, ma femme, tout ce que je possède, ma vie [1]. »

[1] Cette générosité sans limites envers les hôtes ne se rencontre dans aucun écrit

Le divin Krishna répondit :

« Autrefois, il y avait un roi nommé Harichand, dont la libéralité était célèbre dans tout l'univers. La famine vint ravager ses États. Pour nourrir son peuple, il vendit tous ses biens. Un soir qu'il était avec sa famille, souffrant la faim, Vishwamitra vint et, pour éprouver sa vertu, lui dit : « Sire, donne-moi de l'argent, tu en obtiendras le même fruit que du don de la main d'une de tes filles. » Le roi lui apporta tout ce qu'il y avait dans la maison. Le Rishi déclara que cela ne lui suffirait pas pour exécuter ce qu'il avait en vue. Le roi vendit ses esclaves mâles et femelles et en apporta le prix. Le Rishi lui dit : « Ce n'est pas encore assez; à qui faut-il m'adresser pour obtenir cette aumône? Je ne sais au monde personne qui soit riche, juste et généreux autant que toi. Je connais un Tchandala nommé Supach, qui est un puits de richesses; si tu me le permets, je lui demanderai cette aumône; pourtant, j'ai honte de le faire, après m'être adressé à un roi aussi généreux que toi. »

Alors le roi en compagnie de Vichwamitra s'en vint à la demeure du Tchandala et lui dit: « Frère, loue-moi pour un an, et remets le prix à ce Rishi. »

Supach objecta : « Comment pourrez-vous faire mon ouvrage, sacrifier votre amour-propre et surmonter votre répugnance ? Vous êtes un roi glorieux et puissant. Ma besogne est vile.

« Elle consiste à garder un cimetière. Quand vient un corps, je prends une petite pièce de monnaie pour péage, et ensuite je reprends la garde. Si vous acceptez cet emploi, je donnerai l'argent au Rishi, et je vous garderai en gage. »

brahmanique. C'est un emprunt évident au Bouddhisme. C'est le renoncement bouddhique pour la pratique de l'hospitalité. Tous les récits qui suivent sont le renoncement bouddhique habillé de légendes brahmaniques. Celle du roi Harichand est, dans sa partie essentielle, la reproduction de la légende bouddhique de Kanikavarna (voir notre « Vie du Bouddha », chapitre XIII, page 153) ; la fin est brahmanique par sa dureté et son exagération.

Le roi consentit à servir ainsi pendant un an et commença de suite.

Quelques jours après, Ruhitas, fils du roi, saisi par le destin, mourut.

La reine accomplit la cérémonie des funérailles ; au moment où elle livrait le corps aux flammes, le roi vint réclamer le péage.

La reine lui dit en sanglotant : « O roi, regardez ! et voyez dans votre cœur !

« C'est votre fils Ruhitas ! Pour acquitter le péage, je n'ai rien que ce vêtement, le seul qui me couvre. »

Le roi répondit : « Je n'ai le droit de faire aucune remise, je dois à mon maître un compte d'une fidélité absolue ; autrement je perdrais ma réputation de loyauté. » La reine prit avec la main le bord de sa robe pour s'en dépouiller. Alors les trois mondes tremblèrent.

Voyant la vertu et la loyauté du roi et de la reine, la Divinité leur envoya immédiatement un char ; ensuite, elle vint elle-même et leur accorda à tous trois le salut. Quand le créateur eut rendu la vie à Ruhitas et eut placé le roi, la reine et son fils sur le char qui allait les emmener au Baïkunta, Harichand, les mains jointes, supplia la divinité : « Ami du pauvre, purificateur des pécheurs, comment puis-je aller me reposer au Baïkunta sans Supach [1]. » Le divin Hari, l'Océan de tendresse, accorda le salut à Supach et à tous les habitants de la ville.

[1] Il ne pouvait se séparer de Supach qu'après avoir tenu son engagement d'un an. Le but de cet exemple est d'enseigner que les Tchandalas peuvent obtenir la délivrance directement, tout infimes qu'ils sont. Il y a progrès sur le Baghavat Gitta qui, par l'ensemble des deux chapitres : *Fonctions prédestinées* et *Conditions originelles*, exclut, au moins implicitement, les Tchandalas, de la béatitude finale accordée aux quatre castes.

Fonctions prédestinées.

1. Entre les Brahmanes, les Kchattryas, les Vassiahs et les Soudras, les fonctions ont été partagées conformément à leurs qualités naturelles.

2. L'homme satisfait de sa fonction, quelle qu'elle soit, parvient à la perfection en honorant par ses œuvres celui dont sont émanés les êtres.

D'après cela les *fonctions* et la *perfection* sont réservées aux quatre castes. Ailleurs il est dit (Union mystique) :

1. Celui qui, sans relâche, accomplit *sa fonction* en s'adressant à Krishna, atteint par sa grâce à la demeure éternelle et immuable.

Conditions originelles.

1. Il y a trois sortes de foi parmi les hommes, suivant la *nature* de chacun : les hommes de vérité sacrifient aux dieux (Védiques) ; les hommes de passion, aux Yakas et aux Raksadas (Démons, lingam) ; les hommes de ténèbres, aux revenants et aux spectres (animisme primitif).

2. Il y a trois sortes de sacrifices et d'actes correspondant aux trois qualités (Gunas) et participant d'elles.

3. Celui qui est né dans une condition divine possède toutes les vertus, il va à la délivrance. Celui qui est né dans la condition des Assuras a tous les défauts et tous les vices, et va à la servitude ; renaissant dans des matrices de démon, s'égarant de génération en génération, sans jamais atteindre Dieu, il entre enfin dans la voie infernale.

Dans l'esprit de l'auteur, poète et théologien, l'origine divine appartient évidemment aux Brahmes et probablement aux trois autres castes ; l'origine démoniaque à ceux qui ne peuvent dans aucun cas arriver à la béatitude, parce qu'aucune fonction ne leur a été assignée, aux parias, aux Tchandalas, à tous les hommes en dehors des quatre castes.

En cela, le Baghavat Gitta a reculé devant les conséquences logiques des principes bouddhiques de bienveillance universelle, qu'il a adoptés et qu'il a formulés dans plusieurs textes cités ailleurs :

« L'âme du dévot participe aux âmes de toutes les créatures. »

« L'Ascète sait que je suis rempli de bienveillance pour toutes les créatures. »

« Que tous les êtres soient heureux ! »

Le Prem Sagar, bien plus imbu de Bouddhisme encore que le Baghavat Gitta, va jusqu'aux dernières limites de la bienveillance Bouddhique, notamment dans l'épisode de Supach qui est fort remarquable, principalement en ce qui concerne le Tchandala.

Dans tout le cours du Prem Sagar, on ne trouve rien contre les deshérités, comme les parias ; rien en faveur des coutumes barbares comme les Suttis, les Ordalies ; rien enfin qui n'ait quelques rapports avec une certaine tendresse du cœur. (Le Lingam n'y est même pas mentionné.) Cela justifie son titre : Océan d'amour.

Après ce récit, Krishna ajouta :

« Katidéva faisait une terrible pénitence; elle était restée vingt-huit jours sans boire; au moment où elle allait boire, une personne altérée lui demanda de l'eau ; alors elle donna l'eau qu'elle avait, et, par ce don, gagna le salut.

« Par l'immensité de son aumône, Bali obtint l'empire du Patal et une renommée universelle.

« Le Muni Uddal avait l'habitude de jeûner six mois de suite ; à la fin d'un de ces jeûnes survint un pèlerin qui avait faim. Uddal lui donna la nourriture qu'il allait prendre et mourut de faim. Un char vint le prendre et le transporta au Baïkunta. »

Un jour Indra, escorté de tous les dieux, vint dire à Dadich : « Grand roi ! nous ne pouvons échapper aux coups de Vikrasur ; il ne peut être tué que par une arme formée de l'un de vos os. » Dadich se fit manger le corps en partie par une vache et donna un os de sa cuisse. Les dieux en firent une foudre, et Dadich qui mourut monta au Baïkunta. »

« Il y a ainsi d'innombrables héros de générosité dont la renommée remplit le monde[1]. »

Alors Krishna s'adressant directement à Jurasindhu lui dit :

« Tels, dans d'autres âges, des rois se sont montrés justes et magnifiquement bienfaisants, tel vous vous montrez dans l'âge actuel.

« De même qu'ils ont accordé les demandes qu'on leur a adressées, de même vous daignerez accomplir nos désirs.

« On a dit : « Est-il une chose qu'un mendiant n'ait pas deman-
« dée ?

« En est-il une qu'un homme généreux ait refusée? »

[1] Ce discours de Krishna se lie à peine au reste du récit. Il a été introduit évidemment pour définir l'altruisme krishnaïque, copié sur l'altruisme bouddhique.

Jurasindhu répondit : « Le mendiant est peu reconnaissant de la peine que prend celui qui donne; malgré cela, l'homme libéral et ferme suit sa nature bienfaisante, quel qu'en soit le résultat, peine ou satisfaction. Hari, sous la forme d'un nain demanda à Bali la longueur de trois pas sur la terre. Pour tenir sa promesse Bali donna toute la terre, et même son corps; de là son renom dans le monde. »

« Quelle gloire a recueillie Vishnou, sous la forme d'un mendiant ? »

« Après avoir dépouillé Bali, il continua à rester muet. »

« Commencez donc par me dire votre nom et votre dessein secret; après cela, je vous accorderai tout ce que vous demanderez. »

Alors le divin Krishna déclara : « Seigneur ! je me nomme Vasudéva et je suis bien connu de vous; mes deux compagnons sont Ardjun et Bhim, fils de ma tante paternelle. Nous sommes venus pour vous combattre. Daignez vous battre avec nous. C'est tout ce que nous avons à vous demander. »

Jurasindhu se mit à rire et dit : « Pourquoi me battre avec toi qui as déjà fui devant moi? Je ne me battrai pas non plus avec Ardjuna qui s'est habillé en femme lorsqu'il vint au pays de Vidharba (Mahabarata). Reste, Bhimsen. Si vous le désirez, je me battrai avec lui. Je n'en aurai point honte, car il est mon égal. »

Le roi leur fit d'abord prendre un repas; puis il descendit dans l'arène avec Bhinsen. Il lui donna sa propre massue et en prit une autre. Murari se tint dans le cercle des spectateurs. Jurasindhu et Bhims étaient debout, en face l'un de l'autre, le casque en tête, les habits serrés autour des hanches et avec la tenue des lutteurs.

Chacun d'eux se battit les bras l'un contre l'autre en signe de défi. Puis, tenant leurs massues à la longueur du bras, variant leurs postures, tantôt jetant leur corps en avant, tantôt le rejetant en arrière, ils s'attaquèrent comme deux éléphants furieux qui fondent l'un sur l'autre.

D'abord Jurasindhu dit à Bhimsen : « Frappe le premier avec ta massue ; comme tu es venu chez moi sous le déguisement d'un brahmane, je ne commencerai pas l'attaque[1]. » Bhimsen répond : « Le combat est égal entre nous deux, il n'y a donc rien à régler ; que chacun frappe quand bon lui semblera. »

Ils commencèrent à s'attaquer avec leurs massues, chacun épiant le moment favorable pour frapper.

Ils portaient des coups à droite et à gauche ; dérobant leurs corps ils bondissaient et se relevaient droits et fermes ; ils paraient et frappaient l'une contre l'autre leurs massues avec fracas.

Ces deux héros combattirent ensemble un beau combat toute la journée ; le soir, ils prirent leur repas ensemble, puis se reposèrent. Ils continuèrent ainsi pendant vingt-sept jours sans résultat décisif. Enfin le divin Krishna se dit en lui-même :

« En combattant ainsi, on ne triomphera pas de Jurasindhu ; à sa naissance, il vint au monde en deux moitiés séparées. Alors le démon femelle Jara vint coudre la bouche et les narines du nouveau-né, et les deux moitiés du corps s'unirent. En ayant été informé, son père Jaindrath consulta les astrologues qui prédirent : « Il s'appellera Jurasindhu, sera très puissant et impérissable ; tant que la suture ne sera pas brisée, personne ne pourra lui donner la mort. »

Krishna réfléchit sur ce point ; puis il donna sa propre force à Bhimsen et, fendant en deux un fétu, il fit comprendre à Bhisma qu'il devait fendre son antagoniste de la même manière. D'après cette indication, Bhimsen renversa Jurasindhu, puis lui mit un

[1] Jurasindhu observe scrupuleusement toutes les règles d'honneur adoptées pour les Kchattryas (sans doute par respect pour le titre de Brahme) et montre en tout un caractère chevaleresque. De tous les combats décrits celui-ci est le seul qui présente de l'intérêt et dans lequel le surnaturel n'intervienne pas pour accabler l'un des adversaires.

pied sur une cuisse, et tirant, avec sa main, l'autre pied de Jurasindhu, il le fendit de bas en haut comme on fendrait un cure-dent à deux branches.

La femme de Jurasindhu, éplorée et se frappant la poitrine, dit à Krishna: « C'est bien, très bien, seigneur ! vous méritez des éloges pour la belle action d'avoir ôté la vie à celui qui a mis à votre disposition tout ce qu'il possédait (votre hôte). Telle est l'amitié que vous avez eue pour celui qui vous a tout dévoué: son fils, ses biens et son corps! »

« Prenant un déguisement, vous avez employé la force et la fraude ; tel est le renom que vous avez gagné dans le monde. »

Le miséricordieux ordonna les obsèques de Jurasindhu ; puis il fit venir son fils Sahadéva, le marqua au front des signes de la royauté et le fit asseoir sur le trône en lui disant: « Mon fils, régnez suivant les règles de la justice et protégez les Rishis, les Munis, les vaches, les Brahmanes et vos sujets.

CHAPITRE LXXIV

Krishna rend le trône aux vingt mille Rajas que Jurasindhu tenait captifs. Par son ordre, ils vont à Hastinapur pour assister au sacrifice que prépare Yudichthira.

Sur l'ordre de Hari, Sahadéva lui amena les vingt mille rajas captifs, les fers aux pieds et aux mains, la chaîne au cou, les cheveux et les ongles depuis longtemps incultes, le corps émacié, l'esprit abattu, les membres sales ; ils se tinrent par files debout devant lui, les mains jointes et dirent humblement : « Océan de grâce, ami des affligés ! Il était temps que vous vinssiez à notre secours, car nous périssions. Votre vue a ranimé notre courage et mis fin à notre souffrance. »

Krishna jeta sur eux un regard de compassion, et aussitôt Sahadéva les emmena, les remit en liberté, leur fit servir les meilleurs mets et revêtir les plus beaux habits. Ils se présentèrent avec leurs armes et leurs insignes à Krishna qui les reçut portant lui-même ses armes et ses ornements divins. Les rois lui dirent les mains jointes : « Seigneur, vous qui délivrez l'âme des liens de ce monde, vous n'avez aucune difficulté à briser nos chaînes ; accordez-nous une grâce bien plus haute. Tirez-nous de ce puits, le séjour dans le monde, et délivrez-nous de la luxure, de la colère, de la convoitise. Puissions-nous individuellement fixer notre pensée à part sur vous et traverser ainsi l'océan de l'existence. »

Le divin Krishna satisfait de leur sagesse et de leur dévotion leur répondit :

« Celui qui nourrit dans son cœur la foi en moi obtiendra sans

aucun doute le salut qui est la récompense de la foi. C'est l'esprit qui délivre (l'âme) de l'emprisonnement. *Pour celui dont l'esprit est fixé sur moi l'habitation d'une maison et celle de la forêt sont égales* [1]. Ne vous préoccupez point d'autre chose ; mais tenez-vous joyeux dans vos demeures, gouvernez avec justice, aimez vos sujets, rendez service aux Brahmes, soyez sincères, fuyez la luxure, la colère et la convoitise ; adorez Hari avec une foi pure, et, sans aucun doute, vous obtiendrez la béatitude suprême [2]. Quiconque entre dans ce monde pour s'abandonner à l'orgueil s'éteint promptement : voyez ! quel est celui que l'orgueil n'a pas perdu ? »

[1] C'est le Karma yoga Krishnaïste, opposition au Jnana-Yoga (yoga de connaissance) de Patanjali ; l'Union *mystique* avec Krishna du dévot vivant dans le monde, *dans son habitation* au lieu de l'Union *spirituelle* de l'ascète se retirant dans la forêt et cherchant la délivrance par l'isolement et le sacrifice du corps. Le Karmajoga n'est point la fuite du monde et l'abstention, c'est le détachement du monde dans le sein du monde même. Voilà pourquoi Krishna dit ici : C'est l'esprit qui délivre de la prison du monde et non le corps. Que l'homme vivant dans le monde s'en isole par l'esprit, cela suffit. Tirouvallouver professe aussi cette doctrine. C'est aussi à peu près celle du bouddhiste dévot à Amithaba.

[2] Krishna recommande ici l'union mystique ou par les œuvres, le Karma yoga. On lit dans le Baghavat Gitta sous le titre de l'*Union spirituelle et l'Union mystique :*

« Le but suprême est atteint de deux manières : les contemplatifs s'appliquent à la connaissance (juana) ; ceux qui pratiquent l'union mystique s'appliquent aux œuvres (Karma).

Quand ton âme demeurera inébranlable et ferme dans la contemplation, alors tu atteindras par le renoncement (au monde) l'union spirituelle (jnana yoga), celui qui accomplit les œuvres en vue de Dieu seul n'est pas souillé par le péché ; pensant à lui, partageant son essence, séjournant en lui, tout entier à lui, il opère l'œuvre *pour sa propre justification et sans désirer le fruit,* et par cette *union mystique* (Karma yoga) il obtient la béatitude. « Soit que tu fasses l'aumône, soit que tu offres un sacrifice ou que tu accomplisses quelque autre œuvre, fais-le comme pour moi. »

« Constant dans l'Union mystique, accomplis l'œuvre qni est bien inférieure à cette Union, mais qui par elle devient sainte. »

« L'*Union spirituelle* acquise par le renoncement (au monde) et l'*Union mystique* par les œuvres procurent toutes les béatitudes ; cependant la *dernière vaut mieux que la première.* »

Cette préférence est toute une révolution religieuse. A l'ascète de Manou ou de Patanjali, qui fuyait le monde et l'action, elle substitue le nouveau yogi, tout à la dévotion, tout en dieu, mais accomplissant l'œuvre par devoir, et comme offre d'un sacrifice à Dieu.

« Satrasraryun était célèbre par ses mille bras et sa force immense ; Parasurama l'a anéanti. Le roi Véna est devenu Ravana ; son orgueil a causé sa ruine. Baumasur, Banasur, Kans ont été victimes de leur orgueil. Que personne ne s'enorgueillisse de ses richesses ; celui qui est exempt d'orgueil est à l'abri de toute crainte[1]. »

Ensuite Krishna les invita à rentrer dans leurs États pour reprendre possession de leurs trônes, et à se rendre aussitôt après à Hastinapur pour assister au sacrifice royal.

Lui-même prit le chemin de cette ville accompagné de Sahadéva, Bhima et Ardjuna. Les vingt mille rois y arrivèrent en même temps que lui, avec leurs armées, et firent à Yudischtira les présents d'usage.

[1] Ce discours est un résumé de la doctrine morale du Krishnaïsme. La condamnation de l'orgueil peut avoir été empruntée au Bouddhisme. Toutefois, c'est l'orgueil mondain que condamne Krishna, tandis que c'est plutôt l'orgueil spirituel (particulier aux Brahmes) qu'interdit le Bouddha.

CHAPITRE LXXV

Sacrifice royal d'Youdhisthira. Sisupal, mécontent des honneurs suprêmes rendus à Krishna, l'invective ; mais il est décapité par la coquille Sudarsan.

En même temps que les vingt mille rajas, tous les rois des États voisins, soit de la dynastie de la Lune, soit de celle du Soleil, se rendirent à Hastinapur pour le sacrifice. Youdhisthira confia à chacun d'eux une part dans la préparation et la célébration de la cérémonie.

Le divin Krishna se chargea d'exécuter avec l'aide des quatre frères du roi toute la décoration extérieure, et il laissa Youdhisthira commencer le sacrifice assisté par les Rishis, les Munis et Brahmanes. Ceux-ci édifièrent l'autel, et placèrent devant tout ce qui devait être offert.

Tous les Rishis, Munis et Brahmanes prirent place au milieu de l'autel, et s'assirent. Le roi s'étant purifié vint avec la reine, les bords de leurs vêtements attachés ensemble ; tous deux s'assirent de niveau ; et Bronacharya, Kripacharia, Dhistarasha, Sisupal et les autres rois et princes vinrent se mettre près d'eux. Les Brahmanes prononcèrent les paroles propitiatoires de bénédiction, invoquèrent Ganésa et offrirent une cruche d'eau dans laquelle il y avait des pousses des cinq arbres sacrés[1].

Le roi engagea à prix d'argent, pour l'accomplissement des rites et des cérémonies, Bharadvaj, Gautham, Vashista, Vishiva-

[1] **Ashwth, Ficus religiosa ; Vat, Ficus Indica ; Udumb , Ficus glomerata ; Shami, Mimosa albida, et Amra ou Manguier.**

mitra, Vandes, Parasar, Vijas, Kasyapa et d'autres très grands Rishis, Munis et Brahmanes. Par la récitation des incantations védiques (Atarva Véda), ils firent venir tous les dieux. Puis, le roi ayant, sur leur invitation, prononcé le vœu d'offrande du sacrifice à titre d'aumône, ils commencèrent le homan (l'offrande au feu [1].

Alors les Rishis, Munis et Brahmanes, répétant les incantations, présentèrent les oblations, et les dieux, se montrant aux yeux, tendirent les mains pour les prendre.

A ce moment les Brahmes récitaient les Védas, les rois apportaient en dons les matières de l'offrande au feu, et le roi Youdhisthira faisait le homan, pendant que le sacrifice s'achevait paisiblement; enfin le roi présenta l'oblation finale. Alors les dieux, les hommes et les Munis acclamèrent bruyamment le roi, les gnomes, les musiciens célestes, qui jouaient de tous les instruments, et les chantres célestes, tous chantant les louanges de Hari, versèrent une pluie de fleurs.

Le sacrifice terminé, le roi demanda à Sahadéva : « A qui devons-nous adresser en premier lieu notre adoration, et présenter le riz intact et le mélange pour les marques sur le front? »

Sahadéva répondit : « Le dieu des dieux est Vasudéva (Krishna). Il est le maître de Brahma, Rudra et Indra. De même que toutes les branches d'un arbre verdissent quand on en arrose la racine, de même l'adoration de Hari réjouit toutes les divinités. Il est le créateur du monde, à la fois générateur, conservateur et destructeur. Ses agissements sont innombrables, et personne n'en découvre le but. De temps à autre, il s'incarne pour le bien de ses adorateurs. »

« *Il nous donne le nom de frères et il nous visite dans nos*

[1] Cette description est fort intéressante ; elle montre ce que, à l'époque, était devenu le sacrifice. C'est à peu près la description qu'en donne le Père Dubois. On n'y trouve rien de sanglant. Les matières de l'offrande étaient des végétaux comme dans le culte bouddhique. I faut mettre à l'actif du Bouddhisme l'abandon à peu près complet des sacrifices sanglants par le Brahmanisme.

demeures ; il nous fascine par son pouvoir d'illusion. Par l'effet de cette fascination, remplis de tendresse et d'amour, nous regardons Dieu comme notre frère[1]. Aucun autre ne se montre aussi grand ; c'est donc lui qui doit être adoré le premier. »

Tous les Rishis, Munis et rois applaudirent à ces paroles. Alors le roi Youdhisthira fit asseoir le divin Krishna sur un trône avec ses huit reines, et l'adora en lui présentant le Sandal, les grains de riz intacts, les fleurs, l'encens, les lampes et la nourriture consacrée ; il adora de même les Déités, les Rishis, Munis, Brahmanes et rois. Après les avoir revêtus d'habits précieux, il leur traça sur le front les signes sacrés, avec du safran et du sandal, puis il leur passa au cou des guirlandes de fleurs, les parfuma et fit tout ce qui pouvait leur plaire.

Tous étaient satisfaits des honneurs rendus à Hari. Seul Sisupal baissait la tête.

Il resta quelque temps silencieux et comme absorbé dans une pensée. Puis, obéissant à sa destinée, il descendit de son trône en colère et éleva sans crainte ni retenue la voix au milieu de l'assemblée :

« Ici, dit-il, sont réunis de grands sages et des princes illustres ; cependant leur jugement vient de s'égarer.

« On adore le fils du pâtre Nanda, et de grands Munis le souffrent sans mot dire. Celui auquel cette assemblée décerne la suprématie et les plus grands honneurs est né à Bradj où il a partagé la nourriture grossière des pâtres. On attribue la plus haute sainteté à l'ami des pâtres et des laitières. On révère celui qui mendiait sur les routes et les escaliers des bains des rivières. Celui qui, par force ou par ruse, s'est approprié les femmes des autres, on lui met au front les signes de la divinité. Il n'a pas honte, lui qui a

[1] Le passage en italique est extrêmement remarquable. Il renferme l'essence, la quintessence de la dévotion et du mysticisme krishnaïstes. La communion qu'il exprime entre l'âme et Krishna a les plus grands rapports avec la communion eucharistique. C'est le trait vraiment original et caractéristique du Krishnaïsme.

remplacé le culte d'Indra par celui d'une montagne. Lui dont on ne connaît ni la caste, ni le rang, ni le père, ni la mère, ni la famille, ni la généalogie, on l'adore comme l'Un, Invisible, Éternel ! »

Sisupal continua ainsi quelque temps ses invectives ; Krishna écoutait tranquillement et prenait note de chaque injure. Enfin les princes se levèrent indignés et voulurent se précipiter sur Sisupal. Mais Hari, la racine du bonheur, les arrêta en disant : « Ne faites pas usage de vos armes contre cet imprudent. Il se donne lui-même la mort. J'ai supporté de lui cent insultes, parce que je l'avais promis, mais ce nombre ne doit pas être dépassé. Voilà pourquoi je prends note. »

Toute l'assemblée demanda l'explication de ce mystère ; alors Krishna ajouta :

« Sisupal vint au monde avec trois yeux et quatre bras. Les astrologues et les sages consultés sur ce cas déclarèrent : « Cet enfant deviendra très fort et puissant, et il sera mis à mort par le Héros devant lequel il perdra un œil et deux bras. »

« Cet horoscope jeta dans une vive inquiétude la mère de l'enfant, Mahadévi, fille de Sursen et sœur de Vasudéva, ma tante paternelle. Elle vint à Dwarika et fit voir son fils à tous ses parents. Au moment où il me fut présenté, un de ses yeux et deux de ses bras se détachèrent de lui. Alors sa mère me supplia : « Sa vie est dans vos mains ; ne le faites pas périr. Je vous le demande à titre d'aumône[1]. » Je répondis : « Très bien ! je prendrai note de cent offenses qu'il me fera ; s'il m'en fait plus de cent, je lui donnerai la mort. » Ma tante fut satisfaite se disant : « Comment pourrait-il commettre cent offenses contre Krishna. »

Après cette explication, Krishna compta les insultes inscrites et il en trouva plus de cent. Alors l'Être suprême donna ses ordres à la coquille Sudarsan ; et elle décapita Sisupal à l'instant.

[1] Un homme pieux ne pouvait jamais refuser l'aumône, ni rien de ce qui était sollicité à titre d'aumône.

Une lumière éclatante sortit de son corps et monta vers le ciel, puis elle se retourna et, à la vue de tous, entra dans la bouche du divin Krishna aux applaudissements de tous ceux qui virent ce prodige.

Le divin Krishna accorda sa délivrance et lui rendit les honneurs funèbres. C'était la troisième fois qu'il lui accordait cette grâce.

En effet Sisupal était à sa troisième existence.

Dans la première, il avait été Hiranakasiapa à qui l'Être suprême incarné en Krishna accorda le salut après l'avoir vaincu ; dans la seconde, il fut Ravanà, qui également reçut la mort et le salut de l'Être suprême incarné en Rama[1].

Après le sacrifice, Youdhisthira donna de très beaux habits aux princes et à leurs femmes, et fit aux Brahmes d'immenses largesses.

[1] Cette information est donnée au roi Parikshit des êtres par Sukhadéva à qui sa sainteté conférait la connaissance des transmigrations.

Le Prem Sagar saisit toute occasion de rappeler, à la manière du Bouddha, les transmigrations successives. Ce n'est que postérieurement au Bouddhisme et par une imitation évidente des Bouddhistes que ce rappel se trouve dans les livres brahmaniques; pour le Brahmanisme ancien la transmigration n'était qu'un épouvantail légal.

CHAPITRE LXXVI

Duryodhan multiplie les *aumônes par malice.* Déçu par une sorte de mirage, dans le palais édifié par le démon My pour Youdhisthira, Duryodhan jure de se venger du ridicule qu'il a subi.

Chaque prince avait été chargé de remplir un office pendant le sacrifice. Au divin Krishna était échu celui de laver les pieds et d'enlever les restes des mets servis; à Duryodhan, celui de distribuer les aumônes en argent. Ce dernier multiplia chaque aumône afin d'épuiser le trésor de Youdishthira ; il en résulta pour Youdishthira, au lieu d'un mal, un accroissement de considération, et Duryodhan ne s'aperçut pas que, quand il donnait une pièce d'argent, le mendiant en recevait quatre miraculeusement.

Après avoir donné congé à Krishna et à tous les princes, Youdishthira s'en vint, avec toute sa suite, se baigner et faire ses dévotions dans le Gange; puis il se rendit au superbe palais que le démon My avait construit en or par ses ordres, et y donna une fête magnifique à laquelle le roi Duryodhan vint assister en grande pompe avec de fausses démonstrations d'amitié.

Par une fantaisie de l'architecte, il y avait dans le palais un endroit où le sol paraissait de l'eau, et l'eau paraissait le sol. Ignorant cette particularité, Duryodhan releva ses vêtements pour traverser ce qu'il croyait l'eau, et les mouilla en traversant l'eau qu'il prenait pour le terrain. Toute la cour poussa un éclat de rire, et le roi détourna sa figure pour dissimuler son rire. Duryodhan fut extrêmement offensé; et se retira en colère, jurant de se venger[1].

[1] Cet accident peut avoir un fond de vérité. Il peut correspondre à un effet de mirage.

Conformément à la légende et au poème du Mahabarata, le Prem Sagar ne manque aucune occasion d'imputer quelque tort aux Kauravas.

CHAPITRE LXXVII

Le démon Salar obtient de Siva, par la pénitence, un char qui le transporte partout où il veut. Il attaque Dwarika. Pradyumn le repousse ; puis il est terrassé par Dubid, ministre de Salar ; et les démons font un grand carnage des Yadavas. Par son pouvoir d'illusion, Salar crée une fausse représentation du père de Krishna, et le décapite à la vue des deux armées. Krishna surmonte l'illusion, et tue Salar.

Le titan Salar, compagnon de Sisupal, voulut venger sa mort. Il maîtrisa ses passions et souffrit la faim et la soif en toute saison, l'esprit fixé sur Mahadéva. Chaque matin il avalait une poignée de sable, et s'infligeait une torture [1]. Au bout d'une année de cette cruelle pénitence, Mahadéva lui accorda un don en ces termes :

« A partir d'aujourd'hui tu es impérissable ! Le titan My va te faire un char doué du pouvoir d'illusion, qui te transportera partout, comme le char des dieux. »

Salar monta sur ce char à Dwarika et infligea toutes sortes de maux aux habitants. Il faisait pleuvoir sur la ville tantôt le feu du ciel, tantôt un déluge d'eau, tantôt des arbres ou des rochers arrachés à la terre. Les habitants terrifiés recoururent à Ugrasen qui donna ses ordres à Pradyumn et à Sambu. Pradyumn vint offrir la bataille à l'ennemi. Salar, usant de son pouvoir d'illusion, changea le jour en une nuit épaisse. Pradyumn, en décochant des flèches enflammées, dissipa ces ténèbres comme le soleil un brouillard. Avec d'autres flèches, il précipita Salar de son char. Celui-ci, tout en fuyant, produisit toutes sortes de magies démoniaques, et en combattant il faisait de grands ravages parmi les Yadavas. Au plus fort de la mêlée survint tout à coup Dubid, ministre

[1] On voit ici une fois de plus que le Sivaïsme admettait les pénitences cruelles, formellement condamnées par Bouddha d'abord, puis par Krishna dans le Bagavat Gitta.

de Salar ; il déchargea un coup de massue si violent sur la poitrine de Pradyumn que celui-ci chancela et tomba. Aussitôt Dubid de crier : « J'ai tué Pradyumn, le fils de Krishna. » Daruk, le fils du cocher, voyant Pradyumn évanoui, le mit sur le char et, quittant le champ de bataille, l'emporta dans la ville.

Quand Pradyumn eut repris ses sens, il dit à Daruk : « Il ne fallait pas me faire prendre la fuite. Ce n'est pas la conduite d'un héros. Il n'est aucun descendant de Yadu qui abandonne le combat pour fuir. »

Daruk répondit humblement : « Seigneur, vous connaissez les règles et les usages. Vous savez qu'il est dit :

« Quand un héros tombe de son char, le cocher doit l'emporter; si le cocher est blessé, un guerrier doit le sauver et l'emmener. Je vous ai éloigné du combat, violemment atteint, sans connaissance. Je craignais d'être traître à mon maître et déshonoré. Vous avez pris une heure de repos; maintenant retournez au combat. Vous savez ce qui est bien. Ne craignez pas le blâme du monde. Vous allez triompher des géants et de leur magie. »

Alors le suta (cocher) mena Pradyumn à un bassin où il se lava ; puis il s'arma et se fit conduire à l'endroit où Dubid était aux prises avec les Yadavas. En arrivant, il lui jeta à très haute voix ce défi : « Cesse de combattre d'autres guerriers. Viens te mesurer avec moi, afin que je t'envoie rejoindre Sisupal. »

Ainsi provoqué, Durid se rua sur Pradyumn; mais celui-ci l'arrêta en lui lançant ses puissantes flèches. Sambu de son côté taillait en pièces les Assuras, les poussait dans la mer.

Averti en songe du péril que couraient les habitants de Dwarika, le divin Krishna prit congé d'Youtisthira, et se mit en marche

avec Balaram et son armée. A une faible distance d'Hastinapur les deux frères furent frappés d'un mauvais augure ; à leur gauche, un daim s'en vint vers eux en courant et un chien se plaça devant eux en secouant la tête. Hari dit alors à Balaram : « Je vais prendre les devants, tu suivras avec l'armée. » Quand Krishna arriva, les Yadavas étaient fortement pressés par les Assuras ; il eut quelque inquiétude et donna à Balaram l'ordre d'aller défendre la ville. Lui-même vint prendre part au combat engagé entre Salar et Pradyumn. Sa présence fut annoncée par le son des conques. Alors Salar s'éleva avec son char dans les airs et de là lança une grêle de traits meurtriers. Krishna, avec seize flèches, fit voler en éclats et balaya le char et le cocher ; Salar tomba et roula dans la poussière. Mais il se releva aussitôt et envoya une flèche dans le bras gauche de Hari, en lui criant :

« C'est maintenant à moi que tu as affaire ; renonce aux stratagèmes et bats-toi. Les vaillants Banasur et Baumasur t'attendent, ô Hari ! Je vais t'envoyer quelque part d'où tu ne reviendras pas. »

Krishna répondit simplement : « Insensé, orgueilleux, lâche, stupide, les Kchattryas dignes, fermes et héroïques, ne préludent pas au combat par des vanteries. »

Salar se précipita et lança un furieux coup de massue, mais Krishna mit facilement sa massue en deux morceaux ; puis il le frappa si violemment de la sienne qu'il resta étourdi pendant deux heures, n'ayant d'autre défense que son pouvoir d'illusion (magique). Alors, prenant une forme trompeuse, Salar se présenta à Krishna et lui dit :

« Votre mère Dewati, frappée d'un grand malheur, m'a envoyé vers vous. Votre ennemi Salar s'est emparé de Vasudéva et l'a emmené. » Puis il s'en alla, fabriqua un faux Vasudéva, l'amena lié devant Krishna et lui dit :

« J'ai amené ton père lié et je vais lui trancher la tête ; puis j'exterminerai tous les Yadavas, et les jetterai dans la mer. J'aurai ainsi l'empire universel. »

Et il poussa à terre le faux Vasudéva, le décapita et, mettant sa tête au bout d'une lance, la montra à tous les guerriers.

A cette vue Krishna s'évanouit ; puis, revenant à lui, il réfléchit :
« Comment Salar a-t-il pu prendre Vasudéva, et l'emmener de
« Dwarika, malgré la présence de Balaram. Est-ce qu'il est plus
« fort que Balaram ? »

L'Être suprême, sous la fascination de cet Assura[1], resta quelque temps dans la consternation et dans le doute. Enfin il pénétra le mystère, et provoqua l'Assura par un défi retentissant. Salar s'éleva dans les airs, et fit pleuvoir ses traits sur son adversaire. Mais le divin Krishna lui décocha des flèches avec tant de succès qu'il tomba dans la mer avec son char. Il se releva de sa chute et se rua sur l'Être suprême avec sa massue. Hari l'extermina avec la coquille Sudarsan de la même manière que le roi des dieux (Indra) donna la mort à Bratisur. Dans sa chute, le joyau qu'il portait à la tête se détacha et le jet de lumière qui en rayonna pénétra dans la bouche de Krishna.

[1] On se rappelle que, dans le Ramayana, Ravana décapite de la même manière en présence des deux armées un simulacre de Sita.

CHAPITRE LXXVIII

Krishna tue les deux frères de Sisupal, Barkdant et Bidurah. Il va à Hastinapur pour aider les Pandavas contre les Kouravas. Bararam, dans un lieu de pèlerinage, donne la mort au sage Sut qui ne s'était point levé à son arrivée.

Les deux frères de Sisupal, Barkdant et Bidurah, ne rêvaient que de le venger. A la mort de Salar et de Dubid, ils marchèrent avec toutes leurs forces contre Dwarika, l'investirent et l'attaquèrent avec toutes sortes de machines et engins. Krishna fit une sortie pour les repousser. Il tua Barkdant dans un combat singulier, où les deux adversaires ne firent usage que de leurs massues; alors le souffle vital de Barkdant entra dans la bouche de Krishna[1]. Celui-ci envoya contre Bidurah qui s'avançait avec toute son armée, la coquille Surdarsan. Elle fit tomber la tête de Bidurah avec son diadème et ses pendants d'oreille. Ensuite Krishna mit en pièces tous les Assuras.

Tous les spectateurs du combat, dieux, demi-dieux, saints (magiciens) possesseurs des pouvoirs magiques, montés sur leurs chars, acclamèrent Krishna en ces termes : « Seigneur, vos exploits sont innombrables ; personne ne peut en deviner les secrets. *Hirama, Kasyapa et Hinarakas ont existé dans le premier âge ; dans un autre, ils furent Ravana et Koumbakarna ; et maintenant ils sont Dantabakr et Sisupal. Vous les avez tués trois fois*, et cha-

[1] Dans la théorie psychique des Brahmes, le souffle de vie joue à peu près le même rôle que l'âme. Celui qui emmagasine ce souffle augmente d'autant son âme. Celui qui réunit à son souffle vital celui d'un autre double sa force de vie et d'âme.

que fois vous leur avez accordé la béatitude finale [1]. C'est pourquoi personne ne peut pénétrer le mystère de vos actes.

Le divin Krishna dit à Balaram : « Une grande guerre s'est élevée entre les Pandavas et les Kouravas ; que ferons-nous? » Balaram répondit : « Trésor de grâce, allez à Hastinapur ; je vous y rejoindrai après avoir visité les lieux de pèlerinage. »

Krishna partit pour le Kurkshrekr où les Kouravas et Pandavas se livraient les combats décrits dans le Mahabarata, et Balaram s'en alla visiter les lieux de pèlerinage. Arrivé à Nunschar, il vit d'un côté des Rishis et des Munis préparant un sacrifice, et d'un autre côté une réunion de Rishis et de Munis écoutant la lecture des légendes sacrées que faisait Sut sur un trône (sorte de chaire). A la vue de Balaram, Saunack et tous les Munis et Rishis se levèrent et s'inclinèrent, mais Sut s'assit et se borna à regarder.

Balaram offensé demanda à Saunak et aux autres Rishis : « Qui a désigné ce sot pour orateur [2] et lui a donné le siège de Vyas? Un orateur doit avoir dévotion, jugement, science, vertu, désintéressement ; cet homme est avare, orgueilleux, avide et égoïste. On peut lui laisser sa vie qui est vile, mais il faut le chasser d'ici comme indigne. »

Saunak et les autres Munis supplièrent Balaram :

« Pardonnez son offense ; il occupe la place de Vyas et il a été appelé par Brahma pour accomplir le sacrifice. Gonflé d'orgueil par sa dignité, il ne s'est pas levé pour vous saluer. C'est là sa faute ; il a péché ; mais cependant c'est un homme vertueux. Le meurtre de Sut serait un crime aux yeux de tout le monde. Ce que vous lui avez dit fructifiera ; considérez cela dans votre esprit. »

[1] Les lignes en italique affirment, par exemplification, les deux théories bouddhistes des renaissances successives et de la miséricorde finale.

[2] Le mot orateur doit s'entendre ici dans le sens d'orateur sacré : prêcheur, lecteur.

Par égard pour cette prière, Balaram se contenta de frapper légèrement Sut avec un brin de l'herbe sacrée (Tulaci) ; et il mourut à l'instant [1].

Profondément affligés, les Munis dirent à Balaram : « Seigneur, daignez lever l'obstacle qui existe maintenant à la célébration de notre sacrifice. »

Balaram les satisfit en remplaçant Sut par son fils [2] : « Il sera, dit-il, plus éloquent que son père. Je lui confère une dignité perpétuelle et l'immortalité [3]. »

[1] Donner la mort sans effusion de sang était permis aux Brahmes dans certains cas ; on se rappelle qu'ils mirent à mort le roi Véna en le frappant avec des épées faites d'herbe sacrée.

[2] L'accomplissement du sacrifice était confié à une classe particulière de Brahmes qu'on appelait Pourohitas (voir le Père Dubois ou nos notices sur l'Inde) et pour lesquels c'était un métier lucratif ordinairement transmis du père au fils. C'est pour cela que Balaram remplace Sut par son fils qui devait avoir la connaissance des cérémonies.

[3] Balaram lui donne en outre l'immortalité. C'est toujours le même procédé : après le meurtre, une manifestation de la miséricorde divine. Le Vichnouvisme avait compris qu'il fallait corriger la doctrine souvent terrible des Avatars par un emprunt à la miséricorde des Bouddhas.

CHAPITRE LXXIX

Balaram tue le démon Jalab. Entretien de Balaram et de Krishna au sujet de la guerre entre les Pandavas et les Kauravas. Balaram se purifie du meurtre de Sut.

Pendant l'accomplissement du sacrifice, le Titan Jalab, fils de Lab, fit éclater un orage terrible et pleuvoir du ciel du sang, des excréments et de l'urine. L'Être suprême (Balaram) le tira à lui avec son soc de charrue, et lui asséna sur la tête un coup de son pilon. Son âme sortit par les fentes de son crâne brisé[1], il chancela et tomba à la renverse, les yeux hors de leurs orbites, les cheveux ensanglantés.

Après cet exploit, Balaram, visitant les lieux de pèlerinage, fit le tour de la terre. Il arriva ainsi sur le champ de bataille des Pandavas et des Kouravas. Krishna qui avait pris parti pour les Kouravas le salua comme son frère et Duryodhan, le chef des Kouravas, comme son précepteur. Baladéva leur dit :

« Vous êtes de grands guerriers, d'une égale vaillance ; ô héros, déposez les armes. Conservez (sur la terre) la race des Kouravas, et des Pandavas. Frères, amis, tous sont tombés[2]. » A cette invitation, tous deux, baissant la tête, répondirent : « Nous ne pouvons cesser le combat. »

[1] Les Indiens croient que le souffle ou l'âme, lors de la mort, sort par une fissure du crâne (voir « L'Inde avant le Bouddha » et « L'Inde après le Bouddha »).

[2] Ce discours est tout à fait semblable à celui de Bouddha dans une circonstance pareille (voir la « Vie du Bouddha »).

Duryodhan dit : « Divin précepteur ! cette guerre du Mahabarata est l'œuvre de Krishna qui fait mouvoir les Pandavas comme des marionnettes. Sans lui, que pourraient-ils contre les Kouravas ? Il ne devait pas s'allier avec eux contre nous ; c'est lui la cause que Bhima a arraché le bras à Dusasan, et que j'ai reçu sur la cuisse un coup de massue. » Balaram répéta à son frère les griefs de Duryodhan, en lui rappelant qu'on ne doit jamais frapper un adversaire au-dessous de la ceinture et qu'il faut toujours provoquer et combattre de front un ennemi.

Krishna, pour se justifier, lui raconta tous les méfaits des Kouravas et la déloyauté de Duryodhan:

« D'après le conseil de Dujadad, Shakun et Bhagdant, en trichant aux dés, ont dépouillé de tous ses biens le roi Youdishthira. Dusasan, saisissant Draupadi par la main, l'a tirée vers lui avec violence ; c'est pour cela que Bhims lui a arraché le bras. Duryodhan, devant toute la cour, a voulu forcer Draupadi à s'asseoir sur ses genoux, c'est pour cela qu'il a été blessé à la cuisse. Vous essaieriez en vain d'éteindre cette guerre. »

Balaram se rendit alors à Dwarika, où il confessa à Sursen et à Ugrasen le crime qu'il avait commis en donnant la mort à Sutj[1]. Avec leur permission, il se rendit de nouveau à Nimshar escorté de quelques Yadavas, s'y baigna et se purifia ; puis il retourna à Dwarika ; là, il appela près de lui le prêtre de famille, fit le sacrifice au feu (le Homan), donna un festin aux membres de sa caste et fut ainsi purifié selon la coutume du monde[2].

[1] Cette confession était le premier terme de l'expiation.

[2] On trouve ici l'application des préceptes de Manou pour la purification d'un crime, avec la plupart des détails qu'a décrits le Père Dubois (*Mœurs et institutions de l'Inde*).

CHAPITRE LXXX

Krishna accueille le brahme indigent Sudama son ancien condisciple.

Dans le Sud se trouve une contrée appelée Dravid qui a pour roi des Bragmanes et des Vessiahs, où chaque maison s'adonne à l'adoration et à la contemplation de Hari, où tous les habitants, livrés à la pénitence, font des sacrifices et des actes de piété et de charité, honorant les saints, les sages et les Brahmes, où chacun ne pensait qu'à Hari.

Dans ce pays, vivait un Brahme, du nom de Sudama, qui avait été le compagnon d'études du divin Krishna sous un même précepteur spirituel. Il était très humble, émacié, et si pauvre qu'il n'avait même pas de quoi couvrir sa demeure de chaume, ni même manger.

Sa femme lui dit un jour très humblement : « Seigneur des trois mondes ! le divin Krishna est fort votre ami ; si vous allez le voir, nous sortirons de l'indigence, car c'est lui qui dispense la satisfaction des désirs, la piété, les vœux et le salut. »

Sudama répondit : « Chère, le divin Krishna ne donne jamais qu'après avoir reçu, et, de toute ma vie, je n'ai jamais rien donné. Cependant, je suivrai ton avis ; j'aurai au moins la satisfaction de voir le divin Krishna, et je m'en reviendrai ensuite[1]. » Alors sa femme enveloppa un peu de riz dans un linge très blanc, et le lui apporta avec un cordon, un vase d'airain, et un bâton pour le voyage. Il se mit en route de suite et arriva, en très peu de temps, à Dwarika[2].

[1] L'amour désintéressé est aux yeux de Krishna le plus grand mérite.
[2] Ici le livre reproduit la description déjà donnée de la ville de Dwarika.

Il se présenta à l'entrée principale du palais, pénétra jusqu'au seuil de la salle d'honneur et, tout tremblant, demanda à voir Krishna. On le lui montra en face de lui siégeant sur un trône magnifique, au fond de la salle. Krishna, l'ayant aperçu, descendit de son trône, vint le prendre par la main et le fit entrer. Puis il le fit asseoir sur un siège élevé, lui lava les pieds et but de l'eau qui avait servi à cette purification[1], enfin il le frotta de sandal, lui mit des grains de riz au front, l'orna de fleurs, lui offrit de l'encens et des lampes, et l'adora[2]. A la vue de ces hommages extraordinaires rendus à un indigent, tout l'entourage de Krishna se demanda quel acte méritoire cet homme avait pu accomplir dans une vie antérieure pour recevoir de tels honneurs. Pour dissiper l'étonnement général, Krishna se mit à entretenir Sudama de ce qui s'était passé dans leur jeunesse chez leur précepteur commun. « Te souvient-il du jour où, rapportant sur ta tête des fagots faits dans la forêt, nous fûmes surpris par l'orage, et obligés de passer la nuit, tout mouillés sous un arbre où notre précepteur, plein d'inquiétude et d'affection, vint nous prendre dès l'aube. Depuis que nous avons quitté sa demeure, je suis sans nouvelles de toi ; ta visite est pour moi une grande joie, et pour ma maison une haute sanctification. »

Sudama lui dit : « Océan de grâce ! ami du pauvre ! sondeur des cœurs ! vous connaisssez tout ; rien au monde ne vous est caché.

[1] Cette pratique chère aux dévots Indiens, quand il s'agit d'un gourou ou d'un saint, n'était probablement dans les cas ordinaires qu'une simple démonstration obligatoire.

[2] Ce chapitre et le suivant ont, outre le mysticisme, leur objet principal, pour but d'exalter les égards que l'on doit témoigner aux amis d'enfance et d'étude. Le Kama Sutra de Vathsyayana prescrit des devoirs particuliers envers ceux « avec qui nous avons joué dans la poussière ».

CHAPITRE LXXXI

Krishna comble de biens Sudama.

Le divin Krishna, le sondeur des cœurs, comprenant, à ces paroles, les désirs de Sudama, se mit à rire et lui dit : « Frère, frère ! quel présent la femme de mon frère a-t-elle envoyé pour moi ? Pourquoi ne me le donnes-tu pas ? Pourquoi le gardes-tu serré sous le bras? » Comme Sudama restait honteux, les yeux fixés à terre, l'Être Suprême lui prit sous le bras le paquet, l'ouvrit et mangea avec grand plaisir deux poignées de riz. Il prenait une troisième poignée quand la divine Rukmini arrêta sa main en disant : « Sire, vous lui avez déjà donné deux mondes (par votre grâce), est-ce que vous ne voulez pas vous garder un lieu pour demeure ? Ce brahmane paraît aimable, de bonne famille, plein de dévotion et de renoncement au monde, car il n'est pas empressé d'obtenir la richesse. Je vois qu'il regarde d'un même œil le gain et la perte ; il ne se réjouit pas d'acquérir la richesse, et ne se chagrine pas d'en être dépouillé : *il est indifférent à la richesse et à la pauvreté*[1]. » Le divin Krishna répondit à Rukmini : « *Très chère ! c'est mon meilleur ami. Je ne saurais assez louer ses bonnes qualités ! En tout temps, en tout lieu, il est heureux de son amour pour moi ; auprès de cet amour, toutes les jouissances du monde ne valent pas pour lui un brin d'herbe* [2]. »

[1] C'est le renoncement bouddhique que le Krishnaïsme s'est approprié. Le Prem Sagar est postérieur au Bouddhisme ; cela résulte de plusieurs passages que nous avons signalés plus haut et aussi des rapprochements qu'ont faits plusieurs auteurs anglais et Mgr Laouénan en vue du Christianisme.

[2] Ces lignes expriment une conception du mysticisme et du mystique aussi haute qu'on peut l'imaginer dans toute religion monothéiste. Sainte Thérèse n'a pu rien dire de plus élevé.

Hari fit prendre à Sudama une nourriture ayant les six goûts exquis, et ensuite le bétel; puis il le fit reposer sur une couche pareille à une onde d'écume. Pendant son sommeil il fit édifier pour lui par Vishwakarma, à l'endroit de sa demeure, un magnifique palais d'or et de pierreries dans lequel on plaça les huit fruits des mortifications des Ascètes, et les neuf trésors de Kouvéra, de telle sorte que Sudama n'eut plus ensuite rien à désirer.

Sudama se leva à la pointe du jour, fit ses ablutions, sa méditation et son adoration, et s'en vint prendre congé de l'Être Suprême. A ce moment, le divin Krishna, sans mouvement et sans voix par l'effet de l'émotion, ne put que le regarder dans une extase d'amour et les yeux pleins de larmes.

En route pour son retour, Sudama se louait de n'avoir rien demandé à l'Être Suprême: « Si j'avais agi autrement, pensait-il, il m'aurait certainement donné ce que j'aurais voulu, mais il m'aurait cru avide et ambitieux. Je vais expliquer et faire comprendre cela à ma femme. Le divin Krishna m'a comblé de respect et d'honneurs, et m'a jugé exempt de cupidité; cela a plus de prix pour moi que le plus riche trésor. »

Occupé de ces pensées, il arrive à proximité de son village et il aperçoit, au lieu de chaumières en ruines, une ville populeuse comme la cité d'Indra. Il en est d'abord fort affligé et dit: « Seigneur, qu'as-tu fait? Tu as accru ma misère? Que sont devenues ma chaumière et ma femme? A qui les demander? Où les trouver? »

Il s'en vient au palais et interroge le concierge : « A qui appartient cette magnifique demeure? » La réponse fut : « A Sudama, l'ami de Krishna. »

Avant qu'il ait le temps de faire de nouvelles questions, sa femme qui, de l'intérieur du palais l'avait aperçu, se présente à lui, superbement parée, parfumée, assistée de ses suivantes.

Elle étend des tapis de soie devant ses pieds, joint les mains et lui dit : « Pourquoi vous arrêtez-vous? Bannissez toute hésita-

tion, toute inquiétude. Après votre départ, Vichwakarma est venu et a élevé ce palais en un instant. »

Sudama entre et, voyant beaucoup de faste et de luxe, est déconcerté. Sa femme lui dit : « On se réjouit de devenir riche. Pourquoi vous attristez-vous ? » Sudama répondit : « Ma chère femme ! la richesse est chose trompeuse ! Elle a déçu, elle déçoit et elle décevra le monde entier. En me l'accordant, l'Être Suprême a douté de mon amour pour lui. Quand la lui ai-je demandée ? Mon cœur s'afflige de ce don. » Sa femme répartit : « Vous n'avez en effet rien demandé au divin Krishna, mais il est le sondeur des secrets et connaît les pensées de chacun. J'avais dans le cœur le désir de l'opulence ; l'Être Suprême l'a satisfait. Ne pensez pas autre chose [1]. »

[1] Ce chapitre, un des plus remarquables, résume les doctrines les plus élevées du Krishnaïsme, et la fin rappelle la sentence prononcée si souvent contre l'*orgueil des richesses* aussi détesté de Krishna que l'*orgueil spirituel* l'est de Bouddha. L'importance qu'y attache l'auteur du Prem Sagar est telle qu'il fait dire à Sukadéva en terminant : « Quiconque entendra ce chapitre, après son entrée dans le monde (c'est-à-dire après sa dernière naissance), n'éprouvera jamais la douleur, et, à la fin, ira au Baïkunta. »

CHAPITRE LXXXII

Krishna et Balaram vont se baigner à Kurkshetr, devenu un lieu saint à la suite du meurtre du sage Yamadagni par le raja Sahasdarargun et de la vengeance qu'en tira le fils de Yamadagni. Visite des habitants de Bradj à Krishna dans ce lieu.

Le divin Krishna et Balaram, ayant su qu'il devait y avoir une éclipse de soleil, prièrent Ugrasen de se rendre à cette occasion à Kurkshetr où, d'après les Shastras, les aumônes et les actes méritoires comptent chacun pour mille[1].

Voici comment ce lieu avait obtenu cette vertu de sanctification.

Le Rishi Yamadagni, très renommé pour sa sagesse, sa dévotion et ses austérités, avait trois fils, dont l'aîné Parasuram fit vœu d'être ermite, quitta le siècle et vint demeurer à Chitikut où il fit pénitence à l'intention de Sudashiva. Après la naissance de ses trois fils, Yamadagni renonça à la vie de grahasta (maître de maison), fit vœu d'ascétisme et vint avec sa femme Renuka habiter la forêt pour y faire pénitence. Renuka, un jour, invita sa sœur, femme du roi Sahasrarjum. Celle-ci rit de cette invitation et dit[2] :

[1] Des théologiens catholiques attribuent cette efficacité aux mortifications que l'on s'inflige à l'intention d'autrui.

[2] Le Ramayana dit de Kandhénu dont il va être question :

« Au commandement de son pieux maître, elle produisait toutes sortes de viandes selon le goût de chacun, du miel, des grains grillés, de l'hydromel, mêlé à des fleurs aromatiques, des cannes à sucre, des boissons délicieuses et des mets de toute espèce ; des montagnes de riz chaud, des gâteaux sucrés, du lait caillé, des lacs de sauce ; des gobelets remplis jusqu'aux bords de breuvages sucrés ; des friandises exquises composées subitement. Bien plus, à l'occasion, elle fournissait des armées entières avec tout l'attirail de guerre dont elles avaient besoin. »

« Je n'accepte qu'à la condition que vous nous nourrirez avec notre armée. »

Le Rishi Yadagni put remplir cette condition avec l'aide de la vache qui accomplit tous les désirs (Kamdhenu) qu'Indra à son instante prière lui prêta pour cette occasion.

Le roi Sahasrarjuna s'enquit par un brahmane du moyen par lequel le Rishi avait pu opérer un pareil prodige. Il apprit que Yadagni avait chez lui la vache Kandhenu qui avait eu ce pouvoir miraculeux. Alors il l'envoya demander au Rishi qui répondit: « Cette vache appartient à Indra, je ne puis m'en dessaisir pour personne. »

Sahararjun envoya des soldats prendre la vache. Mais, au moment où ils l'emmenaient, le Rishi l'arrêta en chemin ; le roi accourut furieux et coupa la tête au Rishi. Kamdhenu s'enfuit et retourna à la demeure d'Indra.

Renuka vint sur la route à l'endroit où gisait son époux.

Elle s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein, se roula dans la poussière; puis elle prit les pieds du mort, à genoux, sanglotant, et appelant à grands cris son époux[1].

Les lamentations et les sanglots de Renuka bouleversèrent les régents gardiens des dix régions; l'ébranlement du sol au lieu où Parasurama se livrait à la pénitence l'arracha à sa méditation. Alors il prit sa hache, s'en vint à l'endroit où sa mère pleurait sur le corps du Rishi, et entendit d'elle le récit de sa mort; puis il s'en alla trouver Sahasrarjun au milieu de sa cour, et l'apostropha ainsi :

« Cruel et lâche assassin de ton propre parent ! en frappant mon père, tu m'as frappé, tu as mérité tout mon ressentiment. »

Alors, avec sa hache, il attaqua le roi qui se défendit avec son arc et ses flèches ; après un combat de moins de deux heures, il le tua et mit en pièces son armée.

[1] Scène tragique obligée dans cette occasion, dit le Père Dubois (voir les lamentations du Mahabarata dans l'Inde avant le Bouddha).

Ensuite il accomplit les obsèques de son père et fit un sacrifice à Rudra dans le même lieu qui prit de là le nom de Kshetc[1].

Le roi Ugrasen partit pour Kshetc, laissant à Aniruddh la garde de la place de Dwarika et emmenant Krishna avec toutes ses femmes, Balaram et tous les Yadavas.

Ils arrivèrent heureusement à Kurkshetr, s'y baignèrent et firent des dons nombreux : aumônes, éléphants, chevaux, chars, palanquins, habits, armes, joyaux, bijoux, objets de luxe, chacun suivant ses moyens ; ensuite ils campèrent dans ce lieu. Tous les rois voisins, ainsi que les Pandavas et les Kouravas, se rendirent près d'eux avec leurs armées. Kunti et Draupadi visitèrent les femmes de tous les descendants de Yadu. Kunti dit à son frère : « Je suis bien malheureuse. Depuis mon mariage, je n'ai eu que des chagrins, et vous ne vous êtes pas enquis de moi. Balaram et Krishna, qui accordent le bonheur à tous les êtres, n'ont eu pour moi aucun sentiment ni acte de compassion. »

Vasudéva attendri lui dit les larmes aux yeux : « Sœur, pourquoi me dis-tu cela? Je n'y puis rien ; les voies de la Providence sont impénétrables ; la volonté de Hari est tout[2].

Tous les rois et les chefs réunis félicitèrent Ugrasen en ces termes :

« Prince, vous êtes heureux de pouvoir constamment contempler le divin Krishna, et d'être ainsi déchargé des péchés des existences successives. Celui auquel recourent continuellement Brahma, Siva et tous les autres dieux vous protège toujours.

[1] C'est la seule fois dans le Prem Sagar qu'on voit un fils venger son père ; et le père et le fils sont deux Rischis.

Cette légende est racontée longuement dans le Mahabarata avec cette conclusion :

Parasourama fit alors le vœu d'extirper toute la race des Kchattryas. Trois fois, sept fois, il en purgea la terre ; de leur sang il remplit les cinq vastes étangs de Samanta Panchaka; et, de ce sang, il offrit des libations à la race de Brigou (voir notre « Inde avant le Bouddha ».

[2] Ou plutôt du destin. Avec le destin, les Indiens ont réponse à tout. Ici on veut en outre montrer que la compassion et la grâce de Hari vont où il veut. *La grâce souffle où elle veut* (opinion très commune parmi les théologiens).

Celui dont les Yogis, les Yatis, les Munis, les Rishis ne peuvent pénétrer les secrets, prend vos ordres. Le Dieu de l'Univers s'incline devant vous. »

Nanda et Upananda, avec leurs familles, et toutes les pastourelles et les pastoureaux et les petits pâtres, informés de la présence de Balaram et de Krishna dans ce lieu s'y rendirent, et après avoir fait leurs purifications et dévotions, revirent leurs anciens amis. Vasudéva et Nanda se complimentèrent affectueusement, et Vasudéva raconta à Nanda ce qui était autrefois arrivé à Braj, et comment le chef Nanda était devenu le père nourricier de Balaram et de Krishna. Ceux-ci renouvelèrent amitié avec les pastoureaux.

Alors les Gopis vinrent à eux ; extasiées devant la figure de Hari semblable à la lune, elles se rassasièrent de sa vue, comme la Barthavole boit avec délices les rayons de la lune. On ne saurait dépeindre l'affection que tous ceux qui étaient venus de Braj témoignèrent à Vasudéva, Devaki, Rohani, et au divin Krishna et à Balaram.

Les voyant tous embrasés d'amour pour lui, Krishna leur dit :

« Tout mortel qui a foi en moi traverse sans crainte l'océan de l'existence. Vous m'avez consacré votre corps, votre esprit, vos biens, et vous avez eu pour moi un amour constant. Nul n'a eu une fortune pareille — que Brahma, Rudra et Indra soient ce qu'ils peuvent ! — Je n'ai point accordé ma présence à mes adorateurs pour me contempler ; mais, avec vous, j'ai toujours résidé, toujours demeuré, et mon amour pour vous a toujours augmenté. J'habite dans le corps individuel de tous les êtres ; c'est un mystère insondable, incompréhensible.

« De même que la lumière, l'eau, le feu, la terre et l'air existent

dans tous les corps, ma splendeur réside dans chaque corps humain[1]. »

Cette déclaration du divin Krishna combla de joie tous les descendants de Yadu.

[1] Cette déclaration reproduit presque les versets suivants du Baghavat Gitta :

Il y a dans le monde deux principes masculins, l'un divisible réparti entre tous les êtres, l'autre indivisible qui est supérieur. Mais je sais un autre principe masculin *spectateur et moniteur*, soutenant et percevant toutes choses, souverain maître, âme universelle qui réside en ce corps, tel est le principe masculin suprême.

Celui qui voit *l'essence individuelle des êtres résidant dans l'unité* et tirant de là son développement marche vers Dieu.

Lire la note 1 à la suite du chap. LXXXVII.

CHAPITRE LXXXIII

Rukmini et les autres épouses de Krishna font à Draupadi le récit des circonstances de leur mariage.

Un jour que les femmes des Kouravas et des Pandavas étaient réunies avec les épouses du divin Krishna, on passa du récit des exploits guerriers de ce dieu à un autre sujet de conversation qui fournit à Draupadi l'occasion de demander à Rukmini : « Belle dame ! comment êtes-vous devenue l'épouse du divin Krishna? »

Rukmini lui fit le récit de son enlèvement et des circonstances qui le précédèrent et le suivirent, telles qu'elles ont été relatées à la première moitié de cette histoire.

Chacune des sept autres reines raconta à son tour son mariage avec Krishna, et l'une des 16,100 autres épouses rapporta les prouesses par lesquelles ce dieu avait effectué leur libération et conquis leur amour.

CHAPITRE LXXXIV

Sacrifice de Vasudéva.

Un jour qu'autour du roi Ugrasen étaient réunis tous les Yadavas et les rois voisins, Vyas, Vashisht, Vishvamitra, Wander, Parasas, Brigou, Palasti, Dharadwaj, Markandeya et les 88,600 autres Rishis vinrent avec Narada à cette assemblée pour voir Krishna. Après les premiers honneurs, Krishna les fit asseoir, leur lava les pieds, but de l'eau de cette purification et en aspergea l'assemblée ; puis il leur fit les offrandes ordinaires de sandal, etc., les adora et fit le pradakshina (le tour de chacun d'eux pour salut). Ensuite il leur dit : « Votre venue ici est un événement des plus heureux pour moi. La visite d'un saint a le même effet que les ablutions dans la Ganga ; elle lave les péchés de la série des existences. »

Narada lui dit au nom de tous les Rishis :

« Les pouvoirs d'illusion de Hari sont incompréhensibles.

« Comme Brama, il crée ; comme Vishnou, il conserve ; comme Siva, il détruit » (suiv. la théorie des incarnations périodiques [1]).

Vasudéva fit alors cette question : « Chef des Rishis ! comment, entré dans ce monde, peut-on triompher de la destinée ? »

[1] Cette théorie très connue est résumée ainsi dans le Baghavat Gitta :

1. J'ai eu bien des naissances, et toi-même aussi Ardjuna ; je les sais toutes ; mais toi, ô héros, tu ne les connais pas.

2. Maître de ma propre nature, je renais d'âge en âge, par ma vertu propre, pour la défense des bons, *pour la ruine* des méchants, pour le rétablissement de la justice.

Narada dit alors : « Divinités (s'adressant aux Rishis) ! ne vous étonnez pas de cette question de Vasudéva. Continuellement en présence de Krishna, il est tout entier sous l'influence de son pouvoir d'illusion qui domine l'univers. Il n'a pas conscience de l'effet que produisent sur lui les qualités merveilleuses et la grandeur d'âme du divin Krishna. »

« De même qu'un habitant des bords du Gange, obligé de s'en éloigner, se baigne dans l'eau de puits, de même les Yadavas ne comprennent pas les actions de Hari. »

Puis il répondit à Vasudéva :

« Il est écrit dans les Shastras : « Celui qui fréquente les lieux de pèlerinage, fait l'aumône, se livre à la pénitence, accomplit des vœux pieux et le sacrifice, celui-là est délivré des chaînes du monde et obtient la béatitude finale ! »

Satisfait de cette réponse, Vasudéva fit tout préparer pour le sacrifice et invita les Rishis à le commencer.

Lorsque les Brahmes eurent tout disposé, Vasudéva s'assit

[1] Voici la réponse du Baghavat Gitta à la question de Vasudéva :

L'offrande et le sacrifice.

1. Lorsque le souverain du monde créa les êtres avec le sacrifice, il leur dit: Par lui multipliez ; qu'il soit pour vous la vache d'abondance, nourrissez-en les dieux et que les dieux soutiennent votre vie.

2. Ceux qui offrent aux dieux leur nourriture en sacrifice et mangent les restes du sacrifice sont déliés de toutes leurs fautes; ceux au contraire qui préparent des aliments pour eux seuls se nourrissent de péchés.

3. L'offre pieuse est dieu, le beurre clarifié est dieu; le feu, l'offrande sont dieux ; celui-là donc ira vers Dieu qui dans l'œuvre pense à Dieu.

4. Parmi les aspirants à la sainteté, les uns font les sacrifices brahmaniques ; les autres offrent leurs richesses, la prière, la privation de nourriture.

5. D'autres offrent un de leurs sens, la vue, l'ouie, toutes les fonctions des sens et de la vue, la privation de l'aspiration et de l'expiration.

6. Tous effacent par là leurs péchés ; celui qui ne fait pas de sacrifices n'appartient même pas à ce monde.

7. Il n'est pas d'eau lustrale pareille à la science. Celui qui s'est perfectionné par l'Union mystique, avec le temps trouve la science en lui-même. L'homme de foi la trouve quand il est tout à elle et maître de ses sens; et, quand il l'a acquise, il arrive bientôt à la béatitude (arrive à la science par la foi, c'est la prétention de tous les mystiques et presque l'essence du mysticisme).

près de l'autel avec ses femmes[1], et les Yadavas se partagèrent les tâches à remplir pour le sacrifice.

Suit une description pareille à celle des sacrifices précédents.

Lorsque tous les rois invités à la cérémonie furent partis et que Narada avec les Munis et les Rishis eurent pris congé, le chef Nanda, les Pastourelles, les Pasteurs et les pâtres firent leurs adieux à Vasudéva ; on ne saurait peindre l'émotion de tous. Vasudéva, le divin Krishna et Balaram prodiguèrent à Nanda les consolations et les encouragements, lui firent revêtir un costume d'honneur et, après l'avoir comblé de richesses, lui donnèrent congé.

[1] Remarquons qu'ici les femmes prennent part au sacrifice. L'accomplissement de ce sacrifice a eu évidemment pour but dans cette histoire de rehausser le prestige de Vasudéva et de tous les Yadavas.

CHAPITRE LXXXV

A la prière de sa mère Dévaki, Krishna enlève aux régions infernales ses six frères aînés mis à mort par Kansa.

Lors d'une visite que lui firent Krishna et Balaram, Vasudéva se souvint que Narada avait donné à Krishna le titre de « Créateur du monde ». Alors, les mains jointes, il adora Krishna en énumérant tous ses attributs comme Être suprême:

« Personne ne connaît le mystère de votre nature ; les Védas l'ont déclarée impénétrable. Vous n'avez ni ami, ni ennemi, ni fils, ni père, ni frère. Vous êtes venu comme libérateur. »

« Exemptez-moi de transmigrations futures, afin que je puisse célébrer vos perfections. »

Krishna répondit : « Père ! Sage comme vous l'êtes, comment pouvez-vous exalter ainsi outre mesure vos fils? Songez-y. Infinis sont les modes d'opérer de l'Être divin. »

« Il réside dans chaque corps comme la lumière ; en conséquence le monde t'appelle l'Un sans qualités ; lui seul crée, lui seul détruit. il reste confondu (dans les Êtres), mais jamais emprisonné.

Dans la terre, l'éther, l'air, l'eau, la lumière, les cinq éléments

du corps, réside l'énergie de la divinité. Tel est l'enseignement sacré des Védas[1]. »

Krishna alla ensuite trouver sa mère Dévaki qui lui dit : « Il y a un chagrin dont je ne puis me consoler ; j'ai toujours au cœur la perte de tes frères mis à mort par Kansa. »

Krishna partit immédiatement pour Patal (capitale des Enfers). A son arrivée, le roi Bali le conduisit en grande pompe à son palais et lui rendit tous les honneurs. Puis il s'enquit de l'objet de sa visite. Hari lui dit :

« Dans le Sat Yug (l'âge d'or) existait un Rishi nommé Marichi, grand ascète, grand sage, homme de vérité et serviteur de Hari. Sa femme Urna lui donna six fils qui, étant encore jeunes, se mirent à rire en présence de leur père. Celui-ci, grièvement offensé, prononça contre eux cette malédiction : « C'est assez, soyez incarnés en Assuras. »

« Les enfants consternés se jetèrent aux pieds du Rishi, et lui adressèrent cette humble supplication : « Océan de grâce, vous nous avez maudits ! Daignez nous dire quand nous serons affranchis de cette malédiction ? »

« Le père apaisé par leur humilité et touché de pitié répondit :

« Vous serez délivrés quand vous obtiendrez la vue du divin Krishna. »

« Aussitôt après que ces mots furent prononcés, ils moururent et

[1] Le Baghavat Gitta définit ainsi l'essence de Krishna :

1. La terre, l'eau, le feu, l'air, le vent, l'esprit, la raison et le moi, telle est ma nature divisée en huit éléments. C'est l'inférieure. Il y en a une autre qui est ma nature supérieure, principe de vie qui soutient le monde.

2. C'est dans mon sein que résident tous les êtres vivants, la production et la dissolution de l'Univers, c'est moi-même.

3. Je suis dans les eaux la saveur ; la lumière dans la lune et le soleil ; la louange dans les Védas, le son dans l'air, la force masculine dans les hommes.

Pour l'explication de la réponse de Krishna, cette note est complétée par la note 1 à la suite du chapitre LXXXVII ; s'y reporter.

devinrent dans une première renaissance les fils d'Harinakus, et, dans une seconde, ceux de Vasudéva et de Dévaki[1]. Quand ils périrent par la main de Kansa, le Pouvoir d'illusion les transporta dans ce lieu, et les y laissa en leur conférant la béatitude. »

« Leur mère Déwaki est désolée et soupire après eux ; je suis venu ici chercher mes frères pour les rendre à notre mère. »

Le roi Bali s'empressa de remettre les six enfants entre les mains de Krishna, et, en même temps, lui présenta un grand nombre d'offrandes et de présents.

Déwaki fut transportée de joie en recouvrant ses fils.

[1] Encore une application du principe de la transmigration dans la forme familière au Bouddhisme.

CHAPITRE LXXXVI

Balaram veut donner à Duryodhan la main de sa sœur Subhadra; mais Ardjun l'enlève à l'instigation de Krishna. Colère de Balaram. Krishna visite le roi Sutdéva et le Brahmane Bahulas, ses adorateurs.

Quand Subhadra, la plus jeune fille de Vaséduva, fut en âge d'être mariée, Baladéva proposa à Vasudéva et aux Yadavas d'accorder sa main au roi Duryodhan, à cause de son rang élevé comme chef des Kouravas. Krishna, au contraire, fut d'avis de la donner à Ardjun, son ami.

Informé de ce dissentiment, Ardjun prit le déguisement d'un sanyassi, l'écuelle et le bâton, et se rendit à Dwarika; ayant trouvé un endroit commode il y étendit sa peau d'antilope et s'assit à terre.

Pendant les quatre mois de pluies, il resta là, personne ne connaissant son dessein. On le prenait pour un saint homme et on lui faisait l'aumône par amour pour Vishnou. Krishna connaissait son secret, mais ne le révélait à personne.

Balaram lui-même l'amena un jour chez lui pour lui donner des aliments. Au moment où il commençait à manger, apparut Subhadra avec sa figure belle comme la lune et ses yeux de gazelle. Ardjun ébloui s'enivra de sa vue et se dit intérieurement: « Que la Providence m'accorde le lot fixé par mon horoscope. » De son côté Subhadra frappée de la beauté d'Ardjuna pensa:

« C'est un roi et non un sanyassi ; pourquoi s'est-il fait pénitent ? »

Depuis ce moment, Ardjun ne fit plus que rêver aux moyens de conquérir sa bien-aimée.

Peu après, le jour de la fête de Siva, tous les habitants des deux sexes vinrent pour adorer Siva hors de la ville. Subhadra y alla aussi escortée de ses compagnes et de ses suivantes. L'ayant appris, Ardjun se rendit au sanctuaire sur son char, et armé de ses flèches. Quand Subhadra eut fini ses dévotions et s'en retourna, Ardjun la prit hardiment par la main, la mit sur son char et partit.

Balaram l'ayant appris entra dans une grande colère. Il chargea sur son épaule son soc de charrue et son pilon. Les yeux injectés de sang, il criait d'une voix de tonnerre : « Je vais tout détruire, arracher la terre et la mettre sur ma tête. Ma chère sœur Subhadra a été enlevée par un mendiant. J'exterminerai tous les sanyassis ; j'anéantirai cette engeance. »

Tous les Yadavas s'offrirent à Balaram pour seconder sa vengeance. Alors Krishna découvrit à son frère le secret de l'enlèvement de Subhadra, et lui dit très affectueusement : « Frère, Ardjun est le fils de ma tante paternelle et, de plus, mon meilleur ami. Qu'il ait ou non prémédité *ce qu'il a fait, il l'a fait.* Il ne faut pas nous battre avec lui. Ce serait contraire au droit et à la coutume. Chacun dirait : « L'alliance avec les Yadavas est un mur de sable. » Balaram blessé au vif lui répondit rudement : « Frère ! c'est ainsi que vous agissez. Vous mettez le feu, et vous criez : de l'eau ! Autrement, Ardjuna est-il assez puissant pour oser enlever ma sœur ? »

Atteint au cœur et cruellement mortifié, Balaram regarda la figure sereine de son frère. Cette vue aimée le calma. Il déposa à terre ses armes et s'assit. Les Yadavas en firent autant.

Krishna fléchit Balaram et les Yadavas à force d'instances, et Vasudéva accorda à Ardjun la main de Subhadra.

Ensuite le divin Krishna, le bienfaiteur de ses serviteurs, monta sur son char et se rendit à Mithila où habitaient deux de ses fidèles, le roi Sutdéva et le Brahmane Bahulas.

Sur la route, il reçut les hommages de tous les Munis et des rois dont il traversait les États. A Mithila, le roi et le brahme s'empressèrent de venir lui apporter des présents, et l'adorer en lui disant:

« Océan de grâce, soutien du pauvre ! vous nous avez témoigné une extrême bonté; en vous montrant à nous, pécheurs, vous nous avez purifiés et vous nous avez affranchis des renaissances[1]. »

Touché de leur foi, le divin Krishna prit à la fois deux formes et alla habiter la maison de chacun d'eux. Ils le récréèrent par tous les moyens qui peuvent charmer l'esprit; et Hari, en séjournant près d'eux quelques jours, leur procura une grande félicité. L'Être suprême les quitta après avoir accompli leurs désirs et augmenté leur savoir.

[1] La doctrine de la Bakti ou du salut par la grâce se développe de plus en plus. C'est évidemment l'objectif de la fin de ce chapitre. On y voit que la vue seule de Krishna procure la béatitude finale et que Krishna se donne tout entier à ceux qui ont foi en lui et réside en eux.

CHAPITRE LXXXVII

Comment les Védas ont glorifié la divinité.

L'Être suprême, qui a créé l'intellect, les organes de l'action et de la perception, l'esprit, l'âme, le devoir religieux et moral, la richesse, le désir et le salut (tout le monde de la spiritualité), existe toujours dans une forme sans passion, sans qualités humaines; mais, quand il crée le monde (physique), il prend une forme possédant les qualités. Voilà pourquoi la Divinité, quoique étant une est à la fois douée et dénuée de qualités[1].

Lors de la destruction générale de l'Univers (c'est dans mon sein que résident tous les êtres vivants; la production et la dissolution de l'Univers, c'est moi-même) — (Baghavat Gitta) les qua-

[1] **Baghavat Gitta : Dieu et la matière.**

« 1. Sans commencement et suprême, ni un être ni un non-être (abstraction), doué en tous lieux de mains et de pieds, d'yeux et d'oreilles, de têtes et de visages, Dieu réside dans le monde qu'il embrasse tout entier; sans modes, il perçoit tous les modes, intérieur et extérieur aux êtres vivants.

2. Sans être partagé entre les êtres, *il est répandu en eux tous;* soutien des êtres, il les absorbe et les émet tour à tour; l'essence individuelle des êtres réside dans l'*Unité* (*le Un*).

3. La nature (Prakriti de la Sankya) et le principe masculin sont exempts tous deux de commencement; les changements et modes tirent leur origine de la nature (comme dans la Sankya).

4. La cause active contenue dans l'acte corporel c'est la nature; le principe masculin est la cause qui perçoit le plaisir et la douleur; en effet, en résidant dans la nature ce principe perçoit les modes naturels, et c'est par la tendance vers ces modes qu'il s'engendre dans une matrice bonne ou mauvaise.

5. *Spectateur et moniteur*, soutenant et percevant toutes choses, souverain

torze mondes deviennent une mer, et le parfait Brahma[1] reste seul à la surface des eaux. Quand la divinité ressent le désir d'une nouvelle création, les Védas sortant de son souffle le célèbrent les

maître, âme universelle qui réside en ce (chaque) corps, tel est le principe masculin suprême.

6. Quand s'engendre un être quelconque, mobile ou immobile, cela se fait par l'union de la matière et de l'Idée (l'Esprit).

7. Des corps qui prennent naissance dans toutes les matrices, Brahma est la matrice immense et je suis le père qui fournit la semence. »

Brahma est l'essence matérielle déifiée et Krishna, le grand mâle (Purusha), la source universelle de la vie ; de la trilogie Brahma (neutre), Prakriti ou la nature développée (de la Sankya) et Krishna confondu avec Puruscha ; — les trois réunis dans l'Un suprême.

D'après le XIII° chapitre de l'édition sanscrite du Bagavat Gitta, l'âme, tout d'abord déclarée une partie de l'Être Suprême est seule douée de sensibilité, la matière seule est active (comme dans le Sankya). L'esprit est par lui-même inaffectible par les trois qualités (gunas); mais, uni au corps, il en reçoit indirectement l'effet. La nature et l'esprit sont tous deux éternels, et c'est l'union (la conjonction) de leurs deux essences qui fait émaner toute matière de l'essence matérielle.

L'esprit, conçu d'une manière générale, est éternel, universel, doué de tous les pouvoirs, en dehors de toute influence de la matière ou des qualités (gunas) et pouvant exister à la fois séparé de la matière et en union avec elle. C'est lui qui, par l'intelligence, perçoit, maintient et conserve la matière inintelligente.

Le Baghavat Gitta admet trois esprits différents, tous trois intimement unis, ou pour mieux dire formant les trois aspects d'un esprit unique.

Le premier A est l'Être Suprême lui-même qui, bien que contenant en lui-même l'essence de toute matière, est, dans sa personnalité, conçu comme esprit.

Le second est l'âme individuelle (c'est-à-dire les âmes individuelles) qui émane du premier. C'est une portion de l'Être Suprême qui s'unissant à un corps matériel, lui donne la personnalité. Elle échappe au vulgaire, mais le philosophe et le dévot la voient avec les yeux de l'esprit.

Le troisième B est un esprit (force ou agent) universel qu'on suppose pénétrer ou circuler dans toute matière ; ce n'est point l'essence elle-même de l'esprit de laquelle émanent les âmes, mais bien une émanation de cette essence, évidemment esprit actif (agent), une énergie spirituelle (force) ou mieux *Vitale* (la vie).

Aucune personnalité ne lui est attribuée ; il doit être considéré comme l'Esprit universel lui-même dans son développement de force pénétrant et vivifiant la matière. Ces deux sortes d'esprit (Puruscha), l'universel B et l'individuel, sont appelés l'indivisible (Akshara) (B) et le divisible (Kshara), sont dits exister dans le monde, c'est-à-dire émaner de l'Être Suprême pour être unis à la matière et, quand celle-ci est finalement dissoute, être réabsorbés en lui. Supérieur à ces deux Esprits, comme le tout l'est à la partie, s'élève l'esprit suprême lui-même qui n'a avec la matière d'autre rapport que d'être son créateur, son conservateur, son régulateur.

[1] Le mot Brahm est employé ici dans le sens de neutre.

mains jointes, de même qu'un roi dormant dans son palais est éveillé par les bardes qui chantent ses louanges au commencement du jour, de telle sorte que, reprenant de suite possession de ses sens, il peut vaquer aussitôt à ses occupations.

La nature de l'Être Suprême est philosophiquement considérée comme double en tant que comprenant l'essence de la matière et celle de l'esprit. Naturellement la dernière est supérieure et en conséquence est regardée comme le *mâle*, tandis que l'essence matérielle est la femelle ; le produit de leur conjonction effectuée par la volonté de l'esprit est l'univers émanant de la femelle. La volonté de l'Esprit agit comme une semence déposée dans le sein (ou la matrice) de l'essence matérielle et donne naissance à la matière (monde, objets matériels); dans ce cas, l'essence matérielle déifiée est appelée Brahma (neutre), nom généralement donné à l'Être Suprême envisagé comme le tout et dans sa personnalité, mais ici ayant un sens restreint à cette partie de cet être (c'est sans doute dans ce sens que Brahma est rattaché à la qualité de passion).

Le Baghavat Gitta, pour se mettre d'accord avec le Védanta, mentionne constamment l'âme individuelle comme l'Être Suprême lui-même actuellement existant dans le corps de l'homme où il s'est seulement personnifié dans une âme individuelle. Et quant à la *Nature*, identifiée avec l'Être Suprême, c'est pour lui non seulement l'essence matérielle, mais encore la nature développée (du Sankya) qui est l'organisme ou mécanisme matériel pour l'intelligence, la conscience et la sensibilité.

De cette sorte l'Universalité de la divinité comprend tout ce qui existe, esprit ou matière, à la fois dans leurs essences et leurs développements individuels.

L'universelle énergie, qui est un aspect de l'Être Suprême, consiste dans l'énergie vitale qui donne la vie et le mouvement à toute la matière, et aussi dans l'énergie spirituelle qui semble représenter l'Être Suprême dans chaque corps matériel. Cet esprit universel existe dans les corps en plus que (comme superposé à) l'âme individuelle, laquelle est une portion distincte de cet Être Suprême. Par suite, dans chaque corps réside une certaine divinité, ou chaque corps est doué d'une certaine divinité au moyen de laquelle le polythéisme, la divinisation des héros et même celle des animaux sont justifiés. En adorant un corps matériel quelconque *rationnellement* (non comme un objet des sens), nous adorons en lui l'Être Suprême. Toutefois, Baghavat Gitta met cette adoration bien au-dessous de celle de l'Être Suprême *dans son indépendance personnelle.*

Il faut encore distinguer soigneusement cette adoration du culte brahmanique des déités qui est fétichiste, tandis que le Krishnaïsme adore en chaque objet l'Être Suprême (voir aussi la note 4 du chapitre LXXXIX).

Le Baghavat Gitta dit au sujet de l'essence de Krishna :

« 4. Quatre classes d'hommes de bien m'adorent: l'affligé (en première ligne), l'homme désireux de savoir, celui qui veut s'enrichir et le sage.

5. Ceux dont l'intelligence est en proie aux désirs se tournent vers d'autres divinités; quelle que soit celle à laquelle un homme offre son culte, j'affermis sa foi en elle.

6. Tout plein de sa croyance, il s'efforce d'obtenir, et il obtient d'elle les biens qu'il désire et dont je suis le distributeur. »

Les Védas, issus du souffle de l'Être suprême, lui disent :

« Seigneur, éveillez-vous vite pour créer le monde et écartez des êtres vivants votre pouvoir d'illusion afin qu'ils puissent vous reconnaître. L'illusion que vous répandez est très puissante et enlève à tous les êtres vivants leur faculté d'apercevoir. Délivré d'elle, un être vivant peut vous voir tel que vous êtes. Seigneur, sauvez-nous, nul ne peut vaincre cette illusion. Celui dans le cœur duquel vous résidez dans la forme de la faculté de discerner peut seul triompher de cette fascination. Quel autre pourrait s'en affranchir, briser cette chaîne[1] ? Vous êtes le créateur de toutes choses. Tout ce qui a vie jaillit de vous et retourne à vous, de même que beaucoup de substances proviennent de la terre et se réunissent à elle. Chacun peut adorer et célébrer un Dieu quelconque ; mais, en le faisant, il vous adore et vous célèbre[2].

De même que des bijoux différents faits avec de l'or sont toujours de l'or, de même vous apparaissez sous différentes formes, et cependant, si on regarde avec les yeux du savoir, il n'y a nulle personne ni chose autre (que vous). De quelque côté que nous regardions, c'est vous et vous seul qui vous manifestez. Seigneur, votre fascination est infinie. C'est elle qui, comme les trois qualités, vérité, passion, obscurité, prend trois formes, et produit, conserve et détruit la création. Personne n'a pénétré, ni ne pénètrera jamais ce mystère ; c'est pourquoi tout être animé doit bannir tout désir

Ainsi Krishna admet le culte de tous les dieux et le pouvoir qu'a chaque dieu d'exaucer les vœux de ses clients en leur faisant obtenir les biens qu'ils désirent et dont Krishna est le dispensateur.

Tous les biens résident en lui, mais au-dessous de lui il y a des dieux intercesseurs : c'est une manière de rallier à Krishna toutes les idolâtries, et elle s'accorde avec le panthéïsme indien.

Platon admet un Dieu Suprême, avec des dieux secondaires ses délégués, ἄγγελοι ; il a probablement emprunté à l'Inde cette idée, telle qu'elle est exprimée, aux versets 5 et 6 ci-dessus.

[1] Toutes les actions sont continuellement accomplies par les qualités de la nature ; trompée par la pensée de l'individualité, l'âme croit vainement que c'est elle-même qui en est l'auteur tandis que, résidant dans l'unité, son essence individuelle tire de là son développement (Baghavat Gitta).

[2] Le Baghavata Gitta dit au sujet de l'essence de Krishna.

et fixer sa méditation sur vous. C'est en cela que consiste vraiment la félicité.

L'audition et la récitation de ce chapitre font acquérir autant de mérite que la pénitence, les sacrifices, les aumônes et les vœux pieux.

CHAPITRE LXXXVIII

Bikasur obtient de Mahadéva le pouvoir de réduire en cendres toute personne sur la tête de laquelle il posera sa main, et veut tourner son pouvoir contre Mahadéva lui-même. Par la force d'illusion de Narayana, il met la main sur sa propre tête et meurt.

Merveilleux, on le sait, sont les actes de la divinité. Celui qui adore Hari devient pauvre, celui qui adore les autres déités devient riche[1]. Voyez les signes qui distinguent Hari (Vishnou) et Har (Siva). L'un est l'époux de Laksmi (déesse de la fécondité), l'autre celui de Gauri (Dourga, déesse terrible) ; l'un porte un collier de fleurs sylvestres, l'autre de crânes ; le premier est armé de la coquille, le second du trident ; l'un soutient la terre, l'autre le Gange ; le premier joue de la flûte, le second de la conque (ou corne) ; le premier règne au Baïkunta, le dernier habite le Kalidasa ; l'un conserve, l'autre détruit ; l'un se frotte de sandal, l'autre de cendres ; le premier est vêtu d'un doulouka de soie jaune, le second d'une peau de tigre ; l'un lit les Védas, l'autre cultive l'Astrologie ; l'un a pour monture Garuda, l'autre le bœuf Nandi ; l'un se plaît au milieu des pasteurs, l'autre s'entoure de spectres et de démons.

[1] L'amour de la pauvreté et le mépris de la richesse sont, dans le Brahmanisme, au point de vue moral, les traits particuliers du Krishnaïsme. C'est un héritage du Bouddhisme, qu'il s'est approprié en le faisant dériver de son propre mysticisme de la manière que Krishna explique un peu plus bas à Yudhischitrira : « J'appauvris par degrés celui que j'aime, etc. »

Les deux divinités ont des caractères opposés. Attachez-vous à celle des deux que vous préférerez[1].

Krishna dit un jour à Yudhischitira : « J'appauvris par degrés celui que j'aime, parce que frères, parents, femme, fils et alliés délaissent le pauvre ; dans l'esprit de celui qui est ainsi délaissé, s'élève le désir de vivre comme un dévot (un yogi de l'union mystique) ; en devenant un dévot, il s'affranchit (par le Karma yoga) des fascinations de la richesse et des alliances (de la parenté) et se dépouille de tout attachement ; dans cet état, il m'adore de tout son cœur, et, par la fructification de cette adoration, il obtient la félicité impérissable de la réunion avec la divinité.

L'adoration des autres divinités procure la satisfaction des désirs du cœur (l'obtention des vœux exprimés), mais non la béatitude[2].

Le sort de Bikasur montre la supériorité de la dévotion à Krishna. Voulant faire pénitence, Bikasur, fils de Kashiapa, demanda à Narada lequel des trois dieux : Brahma, Vishnou et Siva, accordait le plus vite le pouvoir miraculeux, fruit de la pénitence. Narad répondit : « C'est Mahadéva ; on conquiert rapidement sa faveur, mais on la perd aussi vite. C'est ainsi qu'après avoir donné mille bras à Sahasrarjun, il le fit ensuite périr pour une offense légère. » (Se reporter au chap. LXXXII.)

Bikasur commença aussitôt sa pénitence à l'intention de Mahadéva. En sept jours, il coupa morceau par morceau toute la chair de son corps et en fit le homan (sacrifice au feu)[3] ; le

[1] C'est un parallèle *en apparence* impartial entre Siva et Krishna, à la suite duquel chacun est laissé libre de choisir entre les deux dieux, suivant son goût ; mais plus loin on explique que la dévotion à Siva ne procure que des biens terrestres, tandis que celle à Krishna fait obtenir la béatitude finale. L'ensemble du chapitre enseigne la supériorité de Krishna.

[2] C'est la distinction que fait Manou entre les résultats des actes intéressés et désintéressés.

[3] Ces tortures des Yogis sivaïstes sont blâmées dans le verset suivant du Baghavata Gitta :

« Les hommes qui, sans pratiquer les vertus, se livrent à de rudes pénitences, torturant dans leur folie les principes de vie qui composent leur corps, et Dieu qui réside dans son intimité, raisonnent comme des assuras. »

huitième jour, il allait se couper la tête quand Balanath (Siva) arrêta sa main et lui dit : « Je suis content de toi ; quoi que tu désires, je te l'accorderai à l'instant. » Bikasur exprima ce vœu : « Que toute personne sur la tête de laquelle je poserai la main soit réduite en cendres immédiatement. » Mahadéva lui ayant fait ce don miraculeux, il s'en vint pour mettre sa main sur la tête de Siva. Celui-ci effrayé quitta son trône, et s'enfuit. L'Assura le poursuivit de très près. Mahadéva, à bout de forces, s'en vint au Baïkunta. Le voyant effaré, Krishna eut pitié de lui. Il prit la forme d'un Brahme et demanda à Bikasur pourquoi il s'attaquait ainsi à Siva. Bikasur lui ayant confié le secret de son pouvoir miraculeux, la Divinité (le Brahme) lui dit : « Comment avez-vous pu ajouter foi à la promesse de ce Yogi insensé et constamment ivre ? O chef des Assuras, si vous ne me croyez pas, mettez votre main sur votre tête, et voyez. »

Bikasur, perdant tout jugement par l'influence du pouvoir d'Illusion de Hari, porta sa main sur sa tête, et fut immédiatement consumé.

Alors les dieux applaudirent ; les possesseurs de pilules magiques (formules de mantrans roulées), — les musiciens célestes, etc., chantèrent les louanges de Hari. Celui-ci, après avoir exalté Mahadéva, lui donna congé, et accorda la béatitude à Bikasur[1].

[1] Comme à tous ceux qu'il a mis à mort en les combattant.

CHAPITRE LXXXIX

Le sage Brigou soumet à une épreuve Brahma, Mahadéva et Vishnou, et déclare Vishnou le meilleur des trois. Ardjun s'engage à sauver les futurs enfants d'un Brahmane qui avait perdu les précédents aussitôt après leur naissance. Ne pouvant tenir sa promesse, il est sur le point de se brûler lui-même quand Krishna l'amène à la Divinité qui rend à l'existence les enfants du Brahmane.

Les Rishis et les Munis réunis sur les bords de la Séraswati, après avoir discuté entre eux sur la prééminence de Brahma, Vishnou et Mahadéva convinrent d'envoyer le sage Brigou, fils de Brahma, pour faire une épreuve des trois.

Brigou se rendit dans le monde de Brahma, et vint s'asseoir au milieu de sa cour sans prononcer une parole. Brahma, fort offensé, allait prononcer contre lui une malédiction, mais l'amour paternel l'en empêcha.

Voyant Brahma sous l'empire de la *qualité de passion* (colère et amour paternel), Brigou s'en alla au Kalidaça, et se rendit au lieu où Siva et Parvati reposaient. En l'apercevant, Siva se leva et lui tendit la main. Brigou s'assit sans mot dire. Alors Siva courroucé prit son trident pour le frapper. Mais la divine Parvati se jeta aux pieds du dieu, et l'adoucit par cette humble supplication : « C'est votre frère, excusez sa faute. »

« C'est un adage qu'un enfant doit être pardonné, quelque faute qu'il commette. »

Lorsque Parvati eut, par ses paroles, apaisé la colère de Siva, Brigou reconnaissant que Mahadéva était sous l'empire de la qualité d'obscurité s'éloigna.

Il arriva au Baïkunta où la divinité (Vishnou) dormait avec Laksmi dans un lit d'or et de diamant sur une couche de fleurs. Il lui donna sur la poitrine un coup de pied si fort que Vishnou se dressa en sursaut. A la vue du Muni, Hari descendit du lit, mit sur sa tête et ses yeux les pieds du Muni, et les pressa doucement en disant :

« Chef des Rishis! pardonne mon offense ; avec ma rude poitrine, j'ai, sans intention, heurté tes tendres pieds ; oublie cette faute. »

Ces paroles de l'Être suprême satisfirent pleinement Brigou ; il proféra des louanges, prit congé, et vint rejoindre les autres Munis sur le bord de la Saraswati. A son arrivée, il fit un récit exact, et apprécia ainsi la nature intime des trois dieux :

« Brahma[1] est livré à la passion, aux sens ; Mahadéva est plongé dans l'obscurité[2]. Vishnou domine par la vertu[3]. Aucun dieu ne doit être mis au-dessus de lui. » Ces paroles chassèrent tout doute de l'esprit des Rishis et n'y laissèrent de place qu'à la joie[4]. Tous exaltèrent Vishnou, et gravèrent dans leur cœur une foi inaltérable en lui.

A Dwarika, où régnaient la Justice et la Piété, demeurait un Brahme, bon et pieux dont le fils vint à mourir. Il prit dans ses bras l'enfant mort et le déposa au seuil de la demeure d'Ugrasen, en proférant les plaintes les plus violentes et accusant le roi d'être, par ses fautes et son impiété, la cause de la mort de son fils.

[1] [2] et [3] Les auteurs (Vishnouvistes) des Pouranas les ont divisés en trois classes : Brahma Pouranas, qualité de passions, généralement érotiques ; Siva Pouranas, qualité d'obscurité, où il est beaucoup question de divinités terribles ou malfaisantes comme Dourga, etc. ; enfin Vishnou Pouranas, qualité de bonté, destinés surtout au panégyrique de Vishnou, comme le Baghavat Pourana, le Padma Pourana.

[4] Ce récit est un exemple du procédé à l'aide duquel chaque secte de l'Inde s'efforce de faire prévaloir son dieu sur les autres dieux.

Même chose arriva pour sept autres fils. Quand le neuvième fils fut à terme, le brahme vint de nouveau à la cour d'Ugrasen, et, s'arrêtant devant le divin Krishna, lui rappela en pleurant la mort de ses huit fils : « Maudits soient, dit-il, le roi et son règne. Fi des gens qui servent ce roi injuste ! Fi aussi de moi qui réside dans cette ville ! Si je n'avais pas habité ce pays de pécheurs, mes fils auraient vécu ; c'est à cause des impiétés des habitants de cette ville qu'ils sont morts et personne n'est venu à mon aide. »

Arjun très ému dit au Brahme : « Divinité ! tu oublies en présence de qui tu parles ainsi. N'y a-t-il pas dans cette assemblée personne qui puisse remédier à ton infortune ? Les rois, aujourd'hui, ne s'occupent-ils plus de faire le bonheur de leur peuple, et de protéger les vaches et les Brahmes ? »

Et il ajouta : « Divinité, retourne tranquillement chez toi, et, le jour de la naissance de ton fils, viens me trouver, j'irai avec toi et je l'empêcherai de mourir. »

Le Brahme répondit brutalement : « Je ne connais dans cette réunion d'assez puissants pour sauver mon fils de la mort que le divin Krishna, Balaram, Pradyumn et Aniruddh. »

Arjun répliqua : « Tu ne sais donc pas que l'on m'appelle Dhanayaya ?

« Je te promets que, si je ne puis empêcher ton fils de mourir, je te ramènerai du lieu où je pourrai les trouver tes fils morts, ou bien je me brûlerai avec l'arc Gandiva. »

Le Brahme se retira satisfait de cette promesse.

Le jour de la naissance, Arjun se rendit à sa demeure avec son arc et ses flèches. Il enlaça si bien la maison avec ses flèches que le moindre vent ne pouvait y pénétrer, et il fit lui-même la garde tout autour.

L'enfant attendu sortit mort du sein de sa mère, et ne respira même pas. Le Brahme au désespoir accusa Ardjun de mensonge, et le mit au défi de tenir sa promesse.

Ardjun prit ses armes et descendit aux Enfers ; mais il y reçut de Dharmaradj l'assurance que les fils du Brahme ne s'y trouvaient

pas. Alors il parcourut toute la terre ; sa recherche fut également vaine. Il rentra à Dwarika, ayant perdu tout espoir, et prépara le bûcher sur lequel il devait se brûler. Il y montait, quand le divin Krishna, le vainqueur de l'orgueil, le prit par la main et lui dit en souriant : « Ardjun, ne te brûle pas[1]. Je vais accomplir ta promesse ; en quelque lieu que soient les fils du Brahme je les ramènerai et leur rendrai la vie. »

Alors le Seigneur des trois mondes, prit avec lui Ardjun sur son char, se dirigea vers l'Est, traversa les sept mers, atteignit la montagne Lokaloka, et entra dans une caverne ténébreuse. Sur son ordre, la coquille Sudarsan marcha devant eux, et les éclaira d'une lumière égale à celle de trois millions de soleils.

Au fond de la caverne ils atteignirent une plaine liquide sillonnée de grandes vagues ; ils entrèrent dans l'eau et poussèrent en avant les yeux fermés. Enfin ils arrivèrent au point où repose le grand Serpent (qui soutient la Terre).

Arrivés là, ils ouvrirent les yeux et virent un palais d'or et de diamants, immense en hauteur, longueur et largeur, et merveilleusement beau. Sur la tête du grand Serpent, s'élevait un trône resplendissant de joyaux, siège de l'Être suprême dans son appareil divin[3]. Debout devant lui, Brahma, Rudra, Indra et toutes les autres divinités chantaient ses louanges. Quand ils eurent contemplé cette forme incomparable, Ardjun et Krishna se présentèrent devant l'Être suprême, lui rendirent hommage et, les mains jointes, lui exposèrent le motif de leur venue.

[1] Ces paroles de Krishna sont une condamnation des ascètes qui se brûlaient comme Callimaque, et probablement aussi des suttys. Il est remarquable qu'il n'est nulle part question de ceux-ci dans le Prem Sagar, non plus que des épreuves judiciaires; il faut en faire honneur à la douceur bouddhique dont le Krishnaïsme a hérité.

[2] Lokaloka. Montagne qui fait partie de la description de l'Univers dans les Pouranas.

[3] L'auteur décrit ici cet appareil. C'est le même que celui déjà décrit de Krishna avec sa parure et ses ornements divins. — On distingue ici l'Être suprême de son incarnation en Krishna qu'on considère comme séparée et détachée de lui.

L'Être suprême se fit amener et rendit à la vie tous les fils du Brahme, et les remit aux mains d'Ardjun transporté de joie. Puis la Divinité dit :

« Vous aussi, Hari et Ardjun, vous êtes des parties de moi-même. Rassasiez votre cœur de ma vue, de ma contemplation. Vous êtes descendus sur la terre pour la délivrer de ses fardeaux[1] : vous avez procuré beaucoup de bonheur aux sages et aux saints, vous avez détruit tous les Assuras et les Titans, et réalisé les vœux des dieux, des hommes et des Munis. Vos désirs ont été accomplis parce que deux parties de moi sont en vous[2]. »

[1] Remarquons combien cette définition Krishnaïste des Avatars diffère peu de la définition de la mission du Bouddha par lui-même : « Je suis venu pour mettre fin à la douleur du monde ! » La conception très ancienne des Avatars, bien antérieure au Bouddhisme, a été l'origine de la conception messiaque des Bouddhas ; et cette dernière, ainsi épurée, a été copiée à peu près textuellement par le Krishnaïsme.

[2] D'après ce qui a été dit à la note 1 du chapitre LXXXVII, les différents aspects ou faces et caractères (attributs caractéristiques) de l'Être Suprême se classent ainsi :

1. Adidaïvata, l'Être Suprême dans sa personnalité, considéré et comme une divinité, et conséquemment l'Être Suprême dans son rapport avec les dieux.

Renfermant l'essence de l'esprit et celle de la matière, il est appelé :

2. Ashyata, l'essence de l'Esprit, l'origine ou source des âmes. C'est l'Être Suprême par rapport (ou lié) à l'homme ou à l'âme individuelle;

Et :

3. Adhishâta, l'Essence matérielle ou l'Être Suprême, par rapport (ou lié) à la nature ;

4. L'*Un* invisible (Akshara), c'est-à-dire l'universelle énergie B dénommée indivisible par opposition aux âmes individuelles (Ksara ou portions de la divinité).

Pour affermir énergiquement l'Universalité de l'Être Suprême, sans annuler son individualité, le Baghavat Gitta l'envisage sous deux aspects substantiellement identiques, mais différents en ce sens que la personnalité existe dans l'un et n'existe pas dans l'autre.

Les attributs de l'Être Suprême sont ceux que nous avons vus dans tout le cours de Prem Sagar : Tout puissant, sans limites dans l'espace et dans le temps ; créateur, conservateur et soutien ; destructeur et reproducteur de l'Univers ; omniscient, omniprésent, plus petit qu'un atome, plus grand que toute conception de grandeur, parfait et seul parfait.

Conformément à la philosophie hindoue, l'Être Suprême n'est ni une providence ni un père. La nature évolue d'après certaines lois ou dispositions ; l'homme se

C'est par ces paroles que la Divinité congédia Ardjun et le divin Krishna.

Telle est la manière dont le Brahmane recouvra ses fils[1].

Celui qui écoute attentivement ce récit est assuré du bonheur de ses fils.

développe de lui-même d'après ses qualités natives ou originelles. La divinité n'intervient point. On ne lui demande en conséquence ni aide pour le bien ni force contre le mal. On lui demande souvent des pouvoirs miraculeux dans des buts où la moralité n'entre pour rien.

C'est là une différence radicale entre les religions de l'Inde et le Christianisme, d'où il faut conclure qu'aucune ne peut dériver de l'autre, quoiqu'il puisse y avoir des ressemblances dans la pratique et la dévotion.

[1] Le but de cette légende est de déclarer que Krishna est le protecteur constant des Brahmes. Krishna avait besoin de se faire pardonner par eux son origine non Aryenne.

CHAPITRE XC

Prospérité de la famille de Krishna et de tout ce qui l'entoure. Il institue 30,088,100 écoles pour instruire sa nombreuse postérité.

Chacun des descendants de Yadu voyait s'accroître constamment sa prospérité; les deux sexes inventaient chaque jour une nouvelle parure, se frottaient le corps de sandal et d'onguents odorants, et se parfumaient. Les Vessiahs (marchands), après avoir fait laver et balayer les boutiques, les rues et les carrefours, les faisaient arroser; des négociants venus de différents pays apportaient au marché de nombreux articles. Les habitants célébraient des fêtes, les Brahmanes récitaient les hymnes des Védas; dans chaque maison on écoutait et on récitait les Pouranes et les légendes; des sages et des saints chantaient les louanges de Hari à toute heure du jour et de la nuit; partout des cochers et des conducteurs attelaient des chars et des chariots, et les menaient au palais du roi; des demi-dieux, des héros, des athlètes, des guerriers de la race de Yadu, montés sur des chars, des chariots, des éléphants, des chevaux, venaient saluer le roi; des artistes le charmaient par la danse, le chant et les représentations théâtrales. Des panégyristes et des bardes improvisaient et chantaient des poèmes en son honneur, et recevaient en récompense des éléphants, des habits somptueux, des armes, du grain, de l'argent, des bijoux en or enchâssés de pierreries.

Pendant que la capitale du roi Ugrasen était tout entière à la joie, de son côté, le divin Krishna, la racine du bonheur, se livrait à tous les plaisirs folâtres avec ses 16,108 épouses.

Tantôt les jeunes femmes, ne respirant que son amour, s'habillaient comme lui pour lui ressembler, tantôt Hari énamouré faisait leur toilette. On ne saurait décrire leurs ébats joyeux.

Un jour Krishna se divertissait avec ses jeunes femmes pendant qu'un concert céleste faisait retentir ses louanges ; il eut une fantaisie subite. Il emmena toutes ses épouses au bord d'un lac, y entra et se mit à y folâtrer avec elles. Pendant ces ébats dans l'eau, l'ivresse de leur amour leur fit perdre conscience de leur corps et de leur esprit[1].

Apercevant deux Anas Casarva, le mâle et la femelle, posés sur le bord opposé du lac, et s'appelant l'un l'autre, elles dirent :

« Oiseau de malheur ! pourquoi cet appel lugubre ? Pourquoi la séparation d'avec l'amant empêche-t-elle de dormir la nuit. Dans ton désespoir, tu appelles toujours ton époux ; tu ne cesses de nous entretenir de ton époux ! Nous, nous sommes devenues les esclaves de Krishna. » Cela dit, elles s'en allèrent.

Puis elles s'adressèrent à l'Océan : « O mer ! toi qui exhales de longs gémissements, et qui n'a de repos ni jour ni nuit, exprimes-tu ta douleur de quelque séparation ? ou bien pleures-tu les quatorze gemmes que tu as perdues ?

Puis, contemplant la lune, elles dirent : « O lune ! pourquoi as-tu les traits émaciés, l'esprit abattu ? Es-tu atteinte de consomption, que chaque jour ta figure croît ou décroît ? Est-ce pendant que tu contemplais le divin Krishna que ton corps et ton esprit ont été fascinés comme les nôtres ? »

Les jeunes femmes interrogèrent de la même manière le vent,

[1] Par l'effet d'une idée pieuse ou superstitieuse, les femmes indiennes qui se baignent dans une eau consacrée (étang ou fleuve sacré) ne craignent pas le regard des hommes. Lorsque nous relevions les étangs de Chandernagor dans nos études, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire cette remarque.

les nuages, les montagnes, les fleuves et les cygnes, chacun avec des paroles que l'on peut imaginer.

Puis elles reprirent leurs jeux et leurs soins auprès du divin Krishna, et le chant de ses louanges; elles y trouvaient un plaisir délicieux et la satisfaction de tous leurs désirs. Hari s'acquittait de tous ses devoirs de grahasta (d'homme marié, maître de maison).

Chacune de ses 16,108 épouses lui donna dix fils et une fille, qui eurent eux-mêmes des enfants innombrables. Krishna dut instituer pour les instruire 30,088,100 écoles avec autant de maîtres [1].

Tous les fils et petit-fils de Krishna eurent en partage la beauté, la force, la vaillance, la richesse ou bien la piété ; chacun d'eux surpassait tous les autres ; il est impossible de les dépeindre, la vue pourrait seule en donner idée.

Le Rishi Sukadéva termina ainsi : « J'ai chanté les jeux de Braj et de Dwarika qui charment tous ceux qui les entendent. Quiconque les récite avec amour obtiendra sans aucun doute la béatitude suprême. L'audition de l'histoire de Hari porte les mêmes fruits que la pénitence, le sacrifice, l'aumône, les vœux pieux et le bain aux lieux de pèlerinage [2]. »

[1] En supposant dix élèves par maître, la descendance de Krishna, de son vivant, serait de 300,881,000, par conséquent plus nombreuse que la population actuelle de l'Inde.

[2] Le dixième livre (Maulala parva) du Mahabarata raconte la destruction de toute la race des Yadavas, la mort de Krishna, et la submersion de Dwarika. Voici le récit de sa mort :

« Il demeurait dans la forêt solitaire, livré à ses réflexions, et couché sur la terre nue, le héros à la splendeur extrême. Tout ce que Gandhari lui avait dit autrefois lui revint alors à la pensée.

« Il songea que le moment de changer d'existence était venu, et, quoique dieu et connaissant le temps et les résultats, il désira que la certitude vînt le délivrer de l'attente. Krishna s'occupa donc de réprimer ses sens, sa parole et sa pensée en se livrant à une contemplation profonde. Le chasseur des gazelles [Djada] (ce nom qui signifie « décrépitude » est une allégorie) vint alors en ce lieu, et, prenant Krishna couché pour une gazelle, *il le blessa par une flèche à la pointe du pied* (son seul point vulnérable), puis il accourut pour s'en emparer. « S'apercevant qu'il était un meurtrier, il baisa les pieds de Krishna, l'esprit égaré. Le magnanime Krishna le consola et s'éleva aussitôt dans le ciel entouré de majesté. »

CONCLUSION

LE KRISHNAÏSME DEPUIS LE PREM SAGAR

Après le Prem Sagar, Chaïtanya a été, pour la date, pour le mérite et pour l'influence, le premier interprète du Krishnaïsme. Il naquit à Nadaya dans le Bengale l'an 1485. Son père était un Brahme orthodoxe. On raconte des prodiges de son enfance. Ses livres de prédilection étaient le Baghavat Gitta et le Baghavat Pourana.

Il se maria deux fois. Vers l'âge de vingt-cinq ans, ayant résolu d'embrasser l'état religieux, il se mit à faire des pèlerinages. En six ans, il visita tour à tour les principaux sanctuaires de l'Inde, en particulier Bénarès, Gaya (Jérusalem du Bouddhisme fort honorée aussi par les Vishnouvistes), Mathura, Sriringam, et en dernier lieu le temple de Jaganadha (Jagrenath), à Puri, dans la province d'Orissa. On conçoit qu'il ne se borna pas à des actes de dévotion à l'exclusion de l'étude religieuse.

Après qu'il eut acquis par ces pèlerinages une auréole de sainteté, il se mit à prêcher sa doctrine, et gagna beaucoup de disciples dans le Bengale. Il en choisit deux pour diriger les autres à sa place, et se retira à Cattak où il passa le reste de sa vie près du grand temple de Jagrenath[1].

[1] Situé près de la ville de Puri sur la côte d'Orissa, ce temple est un des plus anciens et des plus célèbres de l'Inde; son origine et celle de l'idole qui y est adorée ont servi de thèmes à plusieurs légendes des Brahmes, mais de nombreux indices font présumer une origine bouddhique; quelques auteurs ne le font remonter qu'au

Sa présence en ce lieu et son éloquence contribuèrent à augmenter la réputation de sainteté de ce sanctuaire. Les foules s'y pressaient pour l'entendre.

XIIIe siècle de notre ère, mais cette date est probablement celle d'une reconstruction.

La pagode de Jagrenath se compose de trois temples de hauteur croissante, se faisant suite sur un même axe longitudinal sans d'autre intervalle entre eux que celui nécessaire pour éviter le contact des saillies supérieures des toits et corniches ou bien des socles. Ceux-ci ont environ 1 mètre de hauteur et reposent tous ensemble sur une aire rectangulaire pavée ou dallée d'au moins 120 mètres de longueur et 40 de largeur, dominant de plus d'un mètre le terrain environnant. Elle est bordée d'une balustrade pleine présentant deux ouvertures sur l'axe longitudinal, et deux autres non symétriques sur les grands côtés.

Le premier temple qui a pour annexe une construction basse couverte en terrasse a une base carrée d'environ 20 mètres de côté, des murs droits d'environ 4 mètres de hauteur, et pour couverture une pyramide un peu plus haute, quoique aplatie, et interrompue aux deux tiers de sa hauteur par un cordon en saillie et une retraite.

Les façades antérieures et latérales de ce temple sont couvertes, sur toute la hauteur des murs droits, de sujets en relief ou sculptés, disposés sur trois rangs horizontaux et se correspondant verticalement.

Ce sont des représentations en demi-grandeur naturelle de personnages mythiques, ou de couples humains engagés dans l'union sexuelle.

Il y a sur la façade de devant douze sujets, sur la face de gauche dix-neuf dont deux poses sexuelles et sur celle de droite dix-neuf dont quatre poses sexuelles; les trois faces présentent un aspect presque identique.

Le deuxième temple est également sur base carrée, avec 30 mètres de côté; les murs droits supportent également une pyramide un peu écrasée, le tout dans des proportions semblables à celles du premier temple. Sur chacune de ses deux faces latérales, il est flanqué d'un avant-corps dont la façade paraît la reproduction d'une face latérale du premier temple. Sur l'avant-corps de gauche, on compte quinze sujets en relief ou sculptés, dont deux poses sexuelles; sur celui de droite quatorze sujets dont deux poses.

Le dernier temple, qui, sur une base carrée de 35 mètres de côté, élève ses murs droits jusqu'à la hauteur du premier temple, est couronné par un dôme très élancé qui lui donne son principal cachet, comme les pyramides aux deux autres temples. Il n'a qu'un avant-corps minuscule pour entrer sur chacune de ses trois faces en vue qui d'ailleurs sont tout à fait semblables. Ces trois faces sont, de la même manière que celles décrites, divisées et couvertes complètement par des représentations en sculptures et bas-reliefs; il y en a en tout trente-six dont vingt-deux poses d'unions sexuelles. En ajoutant à celles-ci les précédentes, on a le chiffre de trente-deux consacré pour les Hindous.

Il est probable qu'on a voulu atteindre quand même ce chiffre sacré, car plusieurs postures renversées entraîneraient nécessairement l'apoplexie.

Les deux plus célèbres pagodes des Vishnouvistes après Jagrenath sont celles de Tiroupaty dans le Sud Arcot, et celle de Sri-Ringham qui occupe une île du Cavery

La doctrine qu'il enseignait était la plus avancée du Baghavata Pourana et du Prem Sagar. La toute-puissance de la foi et l'égalité de tous les hommes de foi devant l'amour et la grâce inépuisables de Krishna. Au sujet de la foi, il prête à Krishna le même langage que le Prem Sagar.

« Tout ce que peuvent accomplir les actions, les pénitences, la connaissance de la divinité, la suppression des passions, les méditations abstraites, la charité, la vertu et toutes les autres choses excellentes est accompli par la seule foi en moi. Le paradis, le ciel, la suprême béatitude, l'union avec l'Être Suprême, tout désir du cœur peut être obtenu par la foi en moi. »

Telles sont, d'après Chaïtanya, les propres paroles de Krishna, et tel est le fondement de sa doctrine.

Le Prem Sagar avait donné timidement et comme par occasion un seul exemple de Krishna accordant le Vaïkunta à un Tchandala. Chaïtanya déclare que tous les adorateurs de Krishna doivent être regardés comme égaux devant la grâce, que la caste doit être subordonnée à la foi dans Krishna. « La miséricorde de l'Être Suprême, disait-il, ne tient compte ni de la tribu ni de la famille. Krishna ne dédaigna pas de manger dans la maison de Vidura, vil Soudra. L'homme sage doit honorer le Tchandâla dont l'impureté a été purifiée par le feu de la foi, et non l'incroyant qui explique les Védas.

« Celui qui enseigne les quatre Védas n'est point mon disciple ; mais le Tchandâla croyant est mon ami ; c'est à lui qu'on doit faire l'aumône, c'est de lui qu'il faut la recevoir. Qu'il soit honoré, comme je le suis moi-même. »

dans la province du Tanjore. A l'époque de la fête de la première, on voit dans toute l'Inde des troupes de pèlerins qui s'y rendent chacune avec sa bannière et son conducteur (Cosaïn) en chantant : Govinda ! Govinda !

La Pagode de Sri-Ringam, la plus vaste de l'Inde, a autour du sanctuaire principal dédié à Vishnou sept enceintes entre lesquelles sont des rues. Les plus rapprochées du centre contiennent 40,000 Brahmes ; les autres sont habitées par d'autres castes.

Cette doctrine est d'une immense hardiesse pour l'Inde. Le Bouddha seul avait pu proclamer une pareille égalité.

On prétend que les Krishnaïstes ne l'observent entre eux que durant les cérémonies religieuses et pendant la grande fête de Jagrenath où la nourriture offerte à l'idole est distribuée sans distinction entre toutes les classes, et que, dans la vie ordinaire, chacun reprend ses prétentions et ses usages particuliers. Le contraire était presque impossible dans l'Inde. Le principe n'en a pas moins une importance très grande comme source d'une bienveillance universelle et d'une compassion semblable à celle du Bouddhisme. Le même principe proclamé par le Christianisme n'a pas supprimé les distinctions sociales. Qui peut cependant méconnaître combien il a été fécond?

Chaïtanya combattait les doctrines et les pratiques des Saktas, à la fois comme licencieuses et comme opposées à la dévotion krishnaïste.

On doit induire de là qu'il n'admettait l'amour charnel comme représentant l'amour divin que pour les natures incapables de s'élever au-dessus des sens.

Il appliquait aux deux sexes ces paroles du message de Krishna aux Gopis: « Si vous renoncez au plaisir sexuel pour pratiquer la dévotion, je ne me séparerai jamais de vous. »

En effet, il existe dans sa secte un ordre religieux de femmes qui gardent le célibat, vivent en communauté, chantent en même temps les louanges de Vishnou, et dansent en son honneur. Instruites, elles se sont, en quelques localités, adonnées à l'éducation des jeunes filles.

A leur exemple, des femmes appartenant à d'autres sectes Vishnouvistes sont entrées dans la même voie, mais elles ont donné lieu à des scandales qui les ont discréditées.

Ce fait prouve la supériorité des conceptions religieuses de Chaïtanya au double point de vue du sentiment religieux et de la moralité. On n'a point reproché à sa secte les écarts des Vallabhas. Des religieuses enseignant! Cela est tellement contraire aux idées et habi-

tudes de l'Inde brahmanique qu'il a fallu à Chaïtanya du génie pour l'imaginer et une force de persuasion extraordinaire pour le réaliser.

Cette institution a pour l'Inde une utilité de premier ordre. Ainsi Chaïtanya avait, avec la dévotion théiste, obtenu les résultats et fait régner les principes humanitaires du Bouddhisme.

Selon lui, la dévotion envers Krishna a cinq degrés :

1° La contemplation calme (santi) de la divinité suprême ;

2° La servitude active envers elle (Dasya) ;

3° Un sentiment d'amitié personnelle (Sakhya) ;

4° Un sentiment d'amour filial, comme celui d'un fils pour son père ;

5° Un sentiment d'affection tendre comme celui d'une jeune fille pour son amant. Ce dernier est le comble de la perfection.

Tout cela est du mysticisme de cœur ; sainte Thérèse n'en répudierait rien.

Chaïtanya enseignait que le but essentiel de tout adorateur de Krishna doit être de perdre toute individualité, toute conscience de soi-même dans une union extatique avec Krishna. Pour arriver à cet état, il indiquait plusieurs moyens, par exemple : de répéter continuellement le nom de la divinité, de chanter, de danser, et d'imprimer au corps en dansant des mouvements divers. On peut se figurer ces exercices en lisant le Gita Govinda dont chaque partie est chantée sur un air particulier, et en même temps dansée sur une mesure distincte[1].

Chaïtanya avait lui-même l'habitude de se pâmer en des paroxysmes d'émotion extatique qui, à la fin, altérèrent sa raison. Il disparut mystérieusement vers l'an 1527, à l'âge de quarante-deux ans.

Après sa mort, il a été adoré par ses disciples comme l'incarnation de Krishna lui-même, pendant que ses deux principaux disciples, Advaïta et Nithyananda, sont considérés comme des

[1] Voir la traduction de M. Fauche et la nôtre à la suite du Kama Sutra.

incarnations partielles du même dieu. Un autre de ses compagnons Hari-Dâs (chantre de Hari), est honoré au Bengale comme une divinité séparée. La secte a quatre livres sacrés : le Baghavat Gitta, le Baghavata Pourana, le Prem Sagar et la vie de Chaïtanya écrite en bengali par Krishna-Dâs. Nous nous efforcerons de faire une traduction de cette vie fort intéressante pour l'histoire du mysticisme. Encore aujourd'hui Chaïtanya est pour l'Inde le chef docteur (Maha Atcharya) du Vishnouvisme qui compte plus de cent millions d'adhérents.

Aujourd'hui une partie des Chaïtanyas forment des castes distinctes : Baïsnab ou Bengale, Satanis dans la présidence de Madras.

Un Baïsnab ne mange pas de nourriture animale et ne boit pas de liqueur spiritueuse (brahmaniste et bouddhiste).

Il n'use d'aucun cérémonial, ni d'aucun signe extérieur pour le deuil d'un parent ou d'un ami (bouddhiste).

Il permet aux veuves de se remarier quels que soient leur âge et leur position dans le monde (bouddhiste).

Il ne respecte pas plus les Brahmes que les autres hommes (bouddhiste).

Un grand nombre de Baïsnabs sont mendiants ; d'autres musiciens ambulants. Celui qui désire entrer dans leur communauté fait sa demande au chef, lui offre un présent qui varie entre une roupie et quart et sept roupies[1] et s'arrange avec lui pour donner aux autres Baïsnabs le repas d'usage. On mange tous ensemble, après quoi l'initiation est accomplie. Un grand nombre de prostituées font partie de la secte[2].

Les Satanis de la présidence de Madras sont généralement de race télugu[3]. Les classes inférieures de la secte se composent de

[1] La roupie vaut à peu près 2 fr. 50.

[2] On sait que dans l'Inde les courtisanes ne sont pas méprisées, l'entretien d'une bayadère est considéré comme méritoire

[3] Tous les porteurs de palanquin dans la présidence de Madras appartiennent à cette race.

mendiants, de chanteurs, de musiciens et de porteurs de torches aux processions. Leurs chants forment, dit-on, une partie importante de la littérature indigène [1].

Quoiqu'ils ne fussent pas originairement une caste, mais une secte, ils sont devenus, comme au Bengale, une caste distincte de toutes les autres.

Ces castes, qu'on peut regarder comme des confréries dans le krishnaïsme et le Vishnouvisme, sont, dans une grande partie de l'Inde, à cause de leur composition, dédaignées des classes élevées. Dans les provinces supérieures (Nord et Nord-Ouest de l'Inde), domaine primitif du Bouddhisme, elles jouissent de plus d'estime et comptent des membres lettrés et influents.

SWAMI - NARAYANAS

Les sectes vishnouvistes, qui se rapprochent le plus de celle de Chaïtanya, sont : les Dadu Panthis (peu nombreux) dont le fondateur Dadu, cardeur de laine, vivait vers l'an 1600 dans le Radjputana ; et les Swami Narayanas, disciples de Sahâjânanda, brahme de haute caste, qui naquit dans l'Inde vers l'an 1780. Vichnouviste de religion, mais dégoûté de la licence des Vallabâhs et de l'égarement des Saktas, il entreprit de les combattre et y consacra sa vie. Il observait le célibat et menait une vie ascétique, montrant des sentiments généreux et compatissants et une grande aptitude pour la science.

En 1804 il prêcha à Ahmenabad avec un immense succès que les uns attribuent à la pratique du mesmérisme, les autres à son éloquence et à sa sainteté. Persécuté, il se réfugia à Jetalpur où il eut le même succès et prit le nom de Swani-Narayana. Il résida

[1] Espérons que les Indianistes de Madras nous feront connaître cette littérature fort intéressante pour l'histoire du mysticisme. Il ne faut pas oublier que les gens ci-dénommés ont tous aux yeux des Hindous un caractère sacré.

ensuite dans un village voisin où il construisit un temple à Narayana, associé avec Lakshmi ou Radha. Son mot d'ordre était : Dévotion à Khrisna, *observance du devoir et vie pure.*

Il défendait les sacrifices sanglants, le suicide aux lieux de pèlerinage, et le vol, même celui que Manou excuse sous des prétextes religieux, l'adultère (aux deux sexes), les accusations fausses, les présents intéressés... *Il prescrivait la pénitence pour toute faute commise.* C'était tout l'opposé de la doctrine du salut obtenu exclusivement par la foi ou la Bakti telle qu'elle avait été enseignée déjà dans le Baghavata Pourana et avec beaucoup plus d'exagération encore dans d'autres traités plus récents, tels que le Narada-Pançaratra. C'était là une réforme de principe et de fond beaucoup plus importante qu'une simple correction des mœurs des Vallabahs. On comprend qu'elle a dû coûter à son promoteur de grands efforts d'une rare éloquence, et les tourments d'une constante persécution. En effet, il prenait corps à corps la Bakti, tandis que Chaïtanya paraît ne l'avoir combattue qu'indirectement par les exemples d'une vie sainte et par l'exaltation mystique.

Le réformateur faisait des tournées dans le Guzarat pour instruire et affermir ses sectateurs, et il mourut de la fièvre dans un de ces voyages.

Ses disciples, aujourd'hui au nombre d'au moins 200,000, se divisent en deux classes : les Sadhus ou religieux et les Grahastas ou maîtres de maisons.

Les Sadhus observent le célibat ; ils ont renoncé au monde, vivent dans la pratique de la pénitence et de la mortification, dans l'étude et la contemplation, et vont de temps en temps visiter leurs correligionnaires et prêcher aux infidèles. Le recueil des doctrines que le fondateur leur a laissées renferme un certain nombre de pensées et de préceptes remarquables. Swami-Narayana est adoré par la secte comme une incarnation d'une portion de Wishnou. Sa statue est placée dans un sanctuaire avec celles de Krishna et de Radha.

Dans cette secte très pure, Radha est sans doute confondue avec Laksmi, la déesse de la fécondité, plutôt qu'avec la volupté. Cependant on voit par ce détail que Radha est complètement adoptée par les dernières sectes Krishnaïstes à partir de Chaïtanya avec une signification passionnée pour les uns, mystique pour les autres. Ses amours avec Krishna sont l'objet exclusif du Govinda Gitta et de la littérature indigène d'Orissa dans laquelle on remarque :

Le Brajabihari (l'enfant de Braja) ; le Nabakali, poème érotique et le Kasakalotta, les ondes de la félicité ; le Dinkrishna Dâs, poème célèbre du XVI[e] siècle que les habitants les plus cultivés de la province d'Orissa savent par cœur.

La Société asiatique du Bengale a publié récemment dans la *Bibliotheca Indica* la traduction du « Chand's Pratirâj Rasan », par M. Beames et le professeur Hocrule.

Le Pada Kalpatara contient plusieurs poèmes (2409 à 2415) qui décrivent la rencontre de Krishna et de Radha sur les bords de la Yamuna ; entre autres, plusieurs poèmes en sanscrit de Jayadéva et deux des principaux disciples de Chaïtanya, Rup et Sanatan, écrits aussi en sanscrit ; enfin les chants de Bydiapati (le maître de la science) et ceux de Chanda-Dâs. Le premier dut probablement sa popularité à ce qu'il venait de mourir, tenu en haute réputation, lorsque naquit Chaïtanya, son contemporain, Chanda-Dâs a le même style avec un peu moins de douceur et d'éclat que Bydiapati.

Pour qu'on puisse comparer cette littérature de l'Orissa avec le Govinda Gitta et le Prem Sagar, nous donnons ci-après la traduction de ce que J. Beames a publié dans l'*India Indica* (I, 215 à 323 ; — II, 1, 37).

FRAGMENT DE BIDYAPATHI

I

LA CONFIDENTE DE RADHA LA PRÉPARE A SA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC KRISHNA

Écoute, écoute, ô belle! ce que j'ai à te dire. Il faut que je te fasse la leçon : d'abord tu t'asseoiras sur le bord du lit; quand ton amant attachera ses yeux sur toi, tu détourneras la tête. Quand il te pressera de ses mains, tu les écarteras[1]. Tu garderas le silence, même quand il te parlera. Quand je t'amènerai à lui et que je mettrai ta main dans la sienne, tu te retourneras aussitôt vers moi et me saisiras toute tremblante.

Bidhapati dit : « C'est délicieux; moi, docteur ès amour, je vous dicte la leçon[2]. »

II

La jeunesse, c'est dans la vie le bonheur... la jeunesse, c'est d'être avec son amant. Quand on a un amant digne de l'amour qu'il inspire, comment vivre sans lui! Chaque jour cet amour grandit comme le croissant de la lune. A tes tendres élans répondent les transports amoureux de Kânha. La vaillante ardeur de l'amant égale la passion de l'amante. Si tu dis, sous l'empire du désir :

[1] Horace, *Epode*, I, 3. *Manum puella suavis opponet tibi; extremâ et in spondâ cubet.*

[2] C'est une leçon que reçoit au moment de son mariage toute fille indienne, après beaucoup d'autres leçons moins cérémonieuses et moins chastes. Elle est appliquée par Kubja (la Bossue, chap. XLIX) et par Uslia (chap. LXIII). Tout jeune marié sait à l'avance le secret de cette feinte de convention.

« L'amour dérobé (à d'autres) a un myriade de mérites » ; alors (considère-le bien en toi-même), il n'y pas au monde un pareil amant ; toutes les beautés de Braj sont amoureuses de lui... Bidyapathi dit : Elles n'ont point à s'en défendre[1]. C'est le partage d'une belle et vertueuse femme. »

III

LA CONFIDENTE DÉPEINT A KRISHNA L'ÉTAT DE SA MAITRESSE

Qu'elle soit en mouvement, ou immobile, elle prend honte quand elle est en présence de quelqu'un ; au milieu de ses compagnes, elle ne sait si elle les voit ou ne les voit pas... Écoute, écoute, Madhab, son cri qui appelle ton secours. Triste est l'état où je viens de laisser Radha. Son charmant visage, sa lèvre écarlate sont [comme] la fleur du bandhuli à côté du lotus. Son œil est comme l'abeille posée qui, ivre de miel, ne peut s'envoler. La légère courbe de ses sourcils figure l'arc de l'amour orné de la zone noire qui entoure à demi une lampe.

Bidyapathi dit : Ce sont, en effet, les paroles d'un message. Les boutons ne sont pas encore éclos.

IV *(Suite)*

Sa belle figure mouchetée de vermillon et son épaisse chevelure d'ébène sont comme le soleil et la lune se levant en même temps, pour chasser les ténèbres.

Ah ! belle dame ! le clair de lune a augmenté.

[1] D'aimer Krishna, sens mystique ; de céder aux mouvements de son cœur, sens charnel.

Quelle peine s'est donnée le destin pour créer en toi tant de charmes?

Tu couvres tes seins et leurs boutons de ta robe à peine entr'ouverte.

Quelque soin que l'on mette à les cacher, les pics neigeux apparaissent.

Au regard oblique de l'œil brillant orné du collyre.

Comme le lotus secoué par le vent sous le poids des abeilles qui l'enserrent.

Bidyapathi dit : Écoute, jeune fille, sache que tout cela est comme des abeilles.

Rai sib sing et Rupnarayan [telle est] la déesse Laksmi en vérité.

V

LE PRINTEMPS

Il est venu, le seigneur du Printemps, le roi Printemps! Les abeilles se précipitent vers Madhavi (lui); les rayons du soleil ont atteint leur première jeunesse; la fleur du késara a dressé son sceptre d'or, un trône de roi sur le frais lit de ses feuilles; la fleur du *Kânchan* tient le parasol sur la tête couronnée de sa guirlande odorante; en face de lui le koïls (le kocila) chante sa note la plus douce. La tribu des Paons danse comme un essaim d'abeilles, comme une troupe de Brahmanes récitant des invocations et des incantations. Le pollen des fleurs flotte comme un dais balancé par la brise du sud. Les Jasmins et les Bells ont planté leurs étendards, avec le Patala, le Tala et l'Asoka pour généraux, entourés des rejetons du Rin suka et de la Vigne. Devant eux s'enfuit l'Hiver; la tribu des Abeilles formant ses rangs en a chassé les derniers restes; le Lys d'eau s'est élevé et a pris vie; il se fait un siège de ses nouvelles feuilles. Un frais printemps brille à Brindaban.

Bidyapathi dépeint les différentes saisons [1].

VI

O belle pareille au lotus ! écoute une parole amie. Tu ne peux renoncer à l'amour maintenant que tu as un bien-aimé. L'amour du bien-aimé est comme l'or dont le feu double la valeur. On a beau le briser, il ne se brise pas, cet amour merveilleux. Il s'accroît comme les fibres de la tige du lotus. Tous les éléphants ne sont pas de la même race, et tous les gosiers ne sont pas harmonieux comme ceux du Kocila. Tous les hommes et toutes les femmes ne sont pas excellents. Écoute-moi, chère, et, après avoir tout pesé, comprends les voies de l'amour.

FRAGMENT DE CHANDI-DAS

DÉSESPOIR DE KRISHNA
(La confidente à Radha)

I

Le dieu brillant, siège de la vertu, murmure incessamment ton nom. Quand on lui parle de toi, il tressaille de tous ses membres. La tête affaissée, les yeux noyés de larmes, il écarte d'un geste de sa main quiconque veut lui adresser la parole. Si on l'entretient de toi, il semble égaré. Son désespoir ne lui laisse aucune force. Violente est sa douleur que chante Chandi-das.

[1] D'après ce que nous venons de lire sur le printemps, il est loin d'égaler Kalidasa dans le Ritou-Sanhara, si bien traduit par Hippolyte Fauche.

II

Ah ! ma maîtresse, écoute, écoute ! Je l'ai vu enfin et je reviens vers toi. Regarde-moi, vois mon affliction. Tous mes efforts ont été vains. Il n'arrange plus ses cheveux ; il ne ceint plus sa taille. Il ne mange plus, il ne boit plus. A force de penser à ton nom, il est devenu de la couleur de la rouille. Il ne reconnaît personne; son œil est sans mouvement, son regard est fixe comme celui d'une poupée. Il m'a fallu approcher de ses narines une brindille de bois pour reconnaître qu'il a encore le souffle, mais il n'a plus la vie. Ne diffère pas (m'a-t-il dit), mon bonheur en dépend.

Chandi-das, [c'est] l'agonie de la séparation; pour son cœur, la seule guérison est Radha.

Kirtans ou hymnes des poëtes Bengalis les plus modernes (XVIe siècle)

I

RADHA A SA CONFIDENTE

Délices du genre humain, dont la couleur sombre a un lustre plus beau que celui du collyre, et efface celle des noirs amas de nuages ; tendres comme l'aube, plus rouges que le Nelumbium, ses pieds sont ornés de manjiras (fleur).

Vois, chère amie, l'éclat du roi de la jeunesse; la beauté de sa figure épanouie dans le nectar de ses sourires, et devant laquelle la lune jalouse perd sa splendeur; ses yeux qui humilient l'orgueil du lotus.

Lacets de l'amour :

Liant avec le lacet de ses sourcils, semblable à un serpent, la race des femmes; tourment des déesses! Rendue harmonieuse par la musique des abeilles qu'elle attire, pend sa belle guirlande de fleurs de Kali et de Kadamba. Sa forme gracieuse est toujours présente au cœur de Gobinda-Das[1] (le chantre du berger).

II

(Amantium iræ)

(Radha.)

Écoute, écoute Madhava, cœur impitoyable!

Fi d'un amour comme le tien!

Pourquoi, après m'avoir donné un rendez-vous pour la nuit, la passes-tu avec une autre?

Après avoir donné à Radika des témoignages d'un amour feint, tu te divertis dans des ébats avec une autre femme. Qui a pu appeler Krishna la perle des amants. Il n'y a pas au monde aussi insensé que toi; tu rejettes le diamant pour le verre. Fi, fi de tes paroles d'amour!

Bidayapathi dit: — O toi qui ressembles au Champak, Radika ne regardera plus ton visage.

III

KRISHNA IMPLORE SON PARDON

Madhava, voyant le courroux de Radha, se roule à terre devant elle.

Il prend ses pieds dans ses deux mains et garde cette attitude.

[1] A la fin de chaque strophe, on fait une citation d'un poète.

Radha n'est point fléchie.

Alors, renouvelant ses prières, Kanh (Krishna) dit:

Je suis ton esclave, tu le sais bien. Pourquoi consumes-tu mon âme.

Si tu détournes les yeux de moi, où irai-je? Pour qui vivrai-je?

Je veux mourir.

Quand, après cette supplication, Kanh vit que Radha persistait à ne point le regarder, il perdit l'espérance, dit Govinda-das, et il s'éloigna en pleurant.

IV

RADHA SE REPENT DE SON INSENSIBILITÉ

Elle appelle Hari, Hari!... Gisante à terre, elle se lève soudain. Elle prononce des paroles tremblantes, entrecoupées.

Elle regarde l'azur du ciel, elle veut partir; elle demande aux oiseaux des ailes!

Quel plaisir peuvent me faire le clair de la lune, la pâte odorante du Sandal? Sur mes membres, les feuilles du Kisalaya, ou le repos sur des tapis étendus à terre? Amène-le, ô mon amie, amène-le à mes pieds; Gobinda-das ne connaît pas pour moi d'autre salut.

V

REGRETS CUISANTS DE RADHA LORSQUE L'ABSENCE DE KRISHNA SE PROLONGE

J'ai vécu dans une crainte continuelle, souffrant dans ce corps séparé de l'Océan de délices. Aucune de mes compagnes ne s'est attachée à moi comme la liane du Madana qui pique la main.

Combien n'ai-je pas multiplié mes humbles supplications. Même mon cœur ne comprend pas que sa faute égale l'expiation. Quelle fortune a été la mienne dans une vie antérieure? Hélas! je suis née à l'existence actuelle pour qu'elle porte un pareil fruit.

Bidyapathi dit : Ne parle point de ce malheur !

Ainsi eut lieu la première séparation.

VI

Pour une jeune fille énamourée, il n'est plus de plaisir. Madana inflige à son cœur une double douleur. Toutes ses compagnes l'entourent ; tressaillant, tressautant, elle exhale de violents soupirs.

Quand elles la prennent dans leurs bras, tout son corps se tord comme le jeune serpent qui se tord sous la fascination du charmeur. Elle couvre de ses mains ses yeux fermés, comme un malade qui prend médecine.

Le chagrin est d'un instant; la vie appartient à la joie. Pourquoi, ô jeune fille, en détournes-tu ta face (lui tournes-tu le dos) ?

Bidyapathi dit: Ecoute, ô Murari. Tu es l'Océan d'amour. La jeune fille est d'une extrême jeunesse.

Beames traduit le reste par les vers suivants d'Horace :

Nondum subactâ ferre jugum valet
Cervice, nondum munia comparis
Æquare, nec tauri ruentis
In venerem tolerare pondus.

Rien ne s'oppose à ce que l'on considère ces strophes comme figurant le premier éveil de l'âme à l'amour divin.



La chair alors est l'image de l'esprit.

Selon la doctrine indienne, Krishna dans ses jeux avec Radha et les Gopis nous a donné une expression concrète de l'amour que nous devons avoir pour lui. Radha symbolise l'âme humaine, et Krishna l'essence divine. Mais la nature humaine est un mélange étrange du divin et de la bête ; on retrouve ce mélange dans le mysticisme krishnaïste.

En l'étudiant, il ne faut pas oublier les penchants sensuels des Hindous, ni perdre de vue qu'il est dans l'esprit de l'Inde d'avoir des solutions théoriques qui, dans l'application, s'accommodent aux conditions diverses de développement moral ou sensuel.

Dans le Bouddhisme les obligations pour la vie actuelle et les rétributions dans la vie future diffèrent suivant le niveau moral des individus.

Quoi d'étonnant que le mysticisme krishnaïste se présente sous plusieurs aspects et que les textes de ses livres soient susceptibles de plusieurs interprétations selon l'état d'esprit des fidèles ; que les Vallabhas soient très faciles et les Sadhas très austères. On a bien dit que la prédication du Bouddha était comprise dans un sens différent par des parties différentes de son auditoire.

Dans cette variété de sentiments et de mœurs, il y a un fond commun à tous et même aux deux sexes, l'amour de Krishna.

Chez tous, le cœur entre pour quelque chose dans la dévotion, et chez le grand nombre les sens pour beaucoup. Tous les sectateurs de Krishna n'en sont pas moins des mystiques.

Au contraire, chez les chrétiens, même les catholiques, le mysticisme est l'exception, et le sentiment du devoir pratique la généralité.

On peut considérer l'Hindouïsme comme presque concentré aujourd'hui dans le Vichnouvisme et comme devant s'y concentrer totalement par l'effacement graduel du Sivaïsne. Celui-ci, en effet, se divise en deux parts bien tranchées : les sectes sévères,

à peu près exclusivement monothéistes ; et les sectes relâchées ou fantaisistes, professant le culte du Lingam et le Saktisme. Ces dernières sont évidemment appelées à se dissoudre et à périr par leur corruption. Quant aux Sivaïstes austères, leur monothéisme s'accentue tellement qu'il tend à se confondre avec celui des Sicks, des Musulmans, des Protestants Unitairiens. Les deux dernières religions, par leur propagande active et leurs affinités spirituelles, en absorberont une grande partie et pénètreront intimement le reste formé de castes plutôt que de communions religieuses, car le Sivaïsme a conservé l'esprit de caste et l'exclusivisme brahmanique qu'a combattu le Vichnouvisme. Ses différentes sectes ne forment point faisceau comme celui-ci, et n'ont entre elles aucun lien, pas même le lien littéraire, si puissant entre les Vichnouvistes ; elles sont sans littérature, sans poésie sacrée. Elles doivent donc être envahies, au moins dans leur esprit, sinon dans leurs pratiques, par les religions ambiantes. On sait combien les Hindous cèdent facilement à la pénétration des milieux dans lesquels ils vivent (voir particulièrement à ce sujet Lebon, les Civilisations de l'Inde).

Le Vichnouvisme, en vertu de son principe des transformations successives, a pu recueillir dans son sein toute l'antiquité de l'Inde : mythologie, légendes, récits héroïques, systèmes religieux et philosophiques de toutes sortes, voire même l'esprit du Bouddhisme. Par sa conformité au tempérament de l'Inde, par son éclat poétique et littéraire, il est devenu le refuge de l'orgueil et du génie national ; vers lui se tournent et se tourneront tous ceux qui ne veulent, à aucun prix, laisser s'éteindre la gloire du passé. Ses livres sacrés, le Baghavat Gita, le Baghavata Pourana, etc., sont des chefs-d'œuvre, et, bien que souvent irrévérencieux pour les dieux védiques, ils n'en conservent pas moins le magnifique héritage des Veddas. Le mysticisme Krishnaïste, bien que passionné, comme l'est tout mysticisme oriental, n'en est pas moins plein de sentiment tendre, de l'amour divin et, sous le nom de compassion, de l'amour de tous les êtres qui souffrent ; charité universelle, telle

que des Hindous peuvent l'éprouver. C'est sans doute la principale raison pour laquelle le Catholicisme leur est plus sympathique que toute autre croyance étrangère. Une coïncidence curieuse, c'est que le Protestantisme et le Vichnouvisme comptent l'un et l'autre à peu près le même nombre de fidèles, environ cent millions ; le Catholicisme en a le double, et le Bouddhisme 400 millions.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Pages

